00100395

00100395

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS.

TOME QUATRIEME.

ASIATIC

M.me DE MONTESPAN.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS;

NOUVELLE ÉDITION,

Mise dans un meilleur ordre, enrichie d'Éclaircissemens et de Notes historiques; augmentée de Lettres, Fragmens, Notices sur Madame de Sévigné et sur ses Amis, Éloges et autres morceaux inédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers;

PAR PH. A. GROUVELLE,

Ancien Ministre Plénipotentiaire, ex-Législateur et Correspondant de l'Institut-National.

100395

TOME QUATRIEME.

Vol 4

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1806.

God
Fr 928.4
Sev Ser Lel
100395

LETTRES
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE 432.

A la même.

à Paris, vendredi 3 Juillet 1676.

Vous me dites que c'est à moi de régler votre marche; je vous l'ai réglée, et je crois qu'il y a bien de la raison dans ce que j'ai proposé. M. de Grignan même ne doit pas s'y opposer, puisque la séparation sera courte, et que c'est bien épargner de la peine, et me donner un tems d'avance, qui sera, ce me semble, purement pour moi. J'ai fait part de ma pensée à d'Hacqueville, qui l'a fort approuvée: il vous en écrira. Songez-y ma fille, et faites, de l'amitié que vous avez pour moi, le chef de votre conseil.

On dit que la Princesse d'Italie (*Mme. de Monaco*) n'est plus si bien auprès de sa maîtresse (Madame). Vous savez comme celle-ci est sur la galanterie; elle s'est imaginée, voyez quelle injustice! que cette favorite n'avoit plus la même aversion qu'elle pour cette bonté de cœur. Cela fait des dérangemens étranges: je m'instruirai mieux sur ce chapitre; je ne sais qu'en l'air ce que je vous dis.

Il me semble que j'ai passé trop légèrement sur Villebrune; il est très-estimé dans notre Province; il prêche bien (1), il est savant; il étoit aimé du Prince de Tarente, et avoit servi à sa conversion et à celle de son fils. Le Prince lui avoit donné à Laval un Bénéfice de quatre mille livres de rente: quelque prétendant parla d'un dévolu, à cause de ce que vous savez; l'Abbé du Plessis le prévint à Rome, et obtint le Bénéfice : ce fut contre le sentiment de toute sa famille qu'il fit cette démarche, croyant, disoit-il, faire un partage de frère avec Villebrune. Cependant il n'en a point profité, car M. de la Trémouille a prétendu que le Bénéfice dépendant de lui, il falloit avoir son consentement: de sorte qu'il n'est rien arrivé, sinon que Villebrune n'a plus rien, que l'Abbé du Plessis n'a pas eu un bon procédé, et que M. de la Trémouille n'a pas osé redonner le Bénéfice à M. de Villebrune, qui a toujours été depuis en Basse-Bretagne, fort estimé, et vivant bien. Si le hasard vous l'avoit placé dans votre Chapitre (2), je vous trouverois assez heureuse de pouvoir parler avec lui de toutes choses, et d'avoir un très-bon médecin; c'est pour apprendre des secrets qu'il ne croit réservés qu'au soleil du Languedoc, qu'il est allé à Montpellier. Voilà ce que la vérité m'a obligée de vous dire. Je veux écrire

(1) Ce Villebrune étoit sorti des Capucins. *Voyez* tome III, la Lettre du 15 Décembre 1675, p. 280.

(2) Il y a un Chapitre à Grignan, fondé par les ancêtres de M. de Grignan.

à Vardes pour le lui recommander. Voyez un peu comme je me suis embarquée dans cette longue narration.

L'affaire de la Brinvilliers va toujours son train; elle empoisonnoit de certaines tourtes de pigeonneaux, dont plusieurs mouroient; ce n'étoit pas qu'elle eût des raisons pour s'en défaire, c'étoient de simples expériences pour s'assurer de l'effet de ses poisons*. Le Chevalier du Guet, qui avoit été de ces jolis repas, s'en meurt depuis deux ou trois ans: elle demandoit l'autre jour s'il étoit mort; on dit que non; elle dit en se tournant: Il a la vie bien dure. M. de la Rochefoucauld jure que cela est vrai.

Il vient de sortir d'ici une bonne compagnie, car vous savez que je garde ma maison huit jours après mon retour de Vichi, comme si j'étois bien malade. Cette compagnie étoit la Maréchale d'Estrées, le Chanoine (*Madame de Longueval*), Bussy, Rouville et Corbinelli. Tout a prospéré; vous n'avez jamais rien vu de si vif: comme nous étions le plus en train, nous avons vu apparoître M. le Premier (*Beringhen*), avec son grand deuil; nous somme tous tombés morts. Pour moi, c'étoit de honte que j'étois morte; je n'avois rien fait dire à ce Caton sur la mort de sa femme (1), et mon dessein étoit d'aller

* Voltaire nie ces prétendus essais, desquels d'ailleurs la sentence ne parle point.

(1) Anne du Blé, tante du feu Maréchal d'Huxelles, morte le 8 Juin 1676.

le voir avec la Marquise d'Huxelles. Cependant, au lieu d'attendre ce devoir, il vient s'informer de mes nouvelles et de celles de mon voyage. La Maréchale de Castelnau et sa fille ont des soins extrêmes de moi. Je ne sais rien de Philisbourg depuis ce que je vous en ai mandé. Mon fils n'est point encore passé ; il ne va point en Allemagne, c'est dans l'armée du Maréchal de Créqui : cela me paroît une seconde campagne qui me déplaît. Mme. de Noailles me disoit hier que, sans avoir pu se tromper, elle étoit accouchée d'un fils à huit mois, qui a très-bien vécu ; il a seize ans.

LETTRE 433.

A la même.

à Paris, lundi 6 Juillet 1676.

Je vis hier au soir le Cardinal de Bouillon, Caumartin et Barillon ; ils parlèrent fort de vous ; ils commencent, disent-ils, à se rassembler en qualité de commensaux ; mais, hélas ! le plus cher (*le Cardinal de Retz*) nous manquera.

M. de Louvois est parti pour voir ce que les ennemis veulent faire. On dit qu'ils en veulent à Maestricht : M. le Prince ne le croit pas. Il a eu de grandes conférences avec le Roi ; on disoit qu'il seroit employé ; mais il n'a pas présumé qu'il dût s'offrir, et l'on ne veut pas lui en parler : ainsi, l'on attend les courriers de M. de Louvois, sans

qu'il soit question d'autre chose. Il est vrai que plusieurs victimes ont été sacrifiées aux mânes des deux héros de mer et de terre. Je crains bien que la Flandres ne soit pas paisible, comme vous le pensez. Le pauvre Baron (*M. de Sévigné*) est à Charleville avec son détachement, attendant les ordres: c'est le duc de Villeroi qui est le Général de cette petite armée; ils sont dans le repos et les délices de Capoue; c'est le plus beau pays du monde. Pour l'Allemagne, M. de Luxembourg n'aura guère d'autre chose à faire qu'à être spectateur, avec trente mille hommes, de la prise de Philisbourg. Dieu veuille que nous ne voyons pas de même celle de Maestricht. Ce qu'on fera, à ce que dit M. le Prince, c'est que nous prendrons une autre place, et ce sera pièce pour pièce. Il y avoit un fou, le tems passé, qui disoit, dans un cas pareil: Changez vos villes de gré à gré, vous épargnerez vos hommes. Il y avoit bien de la sagesse à ce discours.

L'affliction de Madame de Rochefort augmente plutôt qu'elle ne diminue. Celle de Madame d'Hamilton fait pitié à tout le monde; elle demeure avec six enfans, sans aucun bien. Ma nièce de Bussy, c'est-à-dire, de Coligny, est veuve; son mari est mort à l'armée de M. de Schomberg, d'une horrible fièvre. La Maréchale (*de Schomberg*) veut que je la mène après-dîner chez cette affligée qui ne l'est point du tout; elle dit qu'elle ne le connoissoit point, et qu'elle avoit toujours souhaité d'être veuve. Son mari lui laisse tout son bien; de

sorte que cette femme aura quinze ou seize mille livres de rente. Elle aimeroit bien à vivre réglément, et à dîner à midi comme les autres; mais l'attachement que son père a pour elle, la fera toujours déjeûner à quatre heures du soir, à son grand regret. Elle est grosse de neuf mois. Voyez si vous voulez écrire un petit mot en faveur du *Rabutinage*; cela se mettra sur mon compte.

Vous avez raison de vous fier à Corbinelli pour m'aimer et avoir soin de ma santé; il s'acquitte parfaitement de l'un et de l'autre, et vous adore sur le tout. Il est vrai qu'il traite en vers de petits sujets fort aisés, comme il prétend que les anciens ont fait; il est persuadé que la rime donne plus d'attention, et que cela revient à la prose mesurée (1) qu'Horace a mise en crédit: voilà de grands mots. Il a fait une épître contre les loueurs excessifs, qui fait revenir le cœur. Il a une grande joie de votre retour: vous lui manquez à tout: il est en vérité fort amusant, car il a toujours quelque chose dans la tête. Villebrune m'avoit dit que sa poudre ressuscitoit les morts; il faut avouer qu'il y a quelque chose du petit garçon *qui joue à la fossette.* * On peut juger de lui comme on veut: c'est un homme à facettes encore plus que les autres.

(1) C'est le *Sermoni propriora* d'Horace. *Voyez* Satyr. IV, Lib. I, vers 42.

* Allusion aux cures merveilleuses du *Médecin malgré lui.*

LETTRE 434.

A la même.

à Paris, mercredi 8 Juillet 1676.

Vous avez raison de dire que le sentiment de tendresse qui vous fait résoudre à venir ici tout à l'heure, si je le veux et si j'ai besoin de vous, me fait mieux voir le fond de votre cœur que toutes les paroles bien rangées : mais comme vous donnez au mien pour conseil la raison de d'Hacqueville, et que vous avez fait à mon égard, ainsi que pour les Régentes, qui ne peuvent rien faire sans un Conseil, vous m'avez donné un maître en me donnant un compagnon ; vous savez le proverbe. Hé bien, ma fille, voici ce que le grand d'Hacqueville me dit hier de vous mander ; il n'ignore point ce que c'est pour moi de vous voir, et de ne pas manger toute ma vie de la *merluche* (1) ; mais nous regardons la fatigue de venir par les chaleurs et par la diligence comme une chose terrible, et qui pourroit vous faire malade, et nous demandons pourquoi cette précipitation pour une santé qui est beaucoup meilleure qu'elle n'a encore été ? Je marche, et hors mes mains qui ne me donnent qu'une médiocre incommodité, je suis en état d'attendre avec plaisir le mois de Septembre, qui sera à peu près le temps où M. de Grignan se préparera pour

(1) *Voyez* tome III, la Lettre du 15 Juin, pag. 456.

l'assemblée, et où nous trouvons que toutes les raisons de tendresse et de bienséance doivent vous engager à venir me voir. Si vous fussiez venue à Vichi, et de là ici, c'eût été une chose toute naturelle, et qui eût été bien aisée à comprendre; mais vos desseins ne s'étant pas tournés ainsi, et tout le monde sachant que vous n'arrivez plus qu'au mois de Septembre, cette raison, que vous me donnez pour gouvernante, vous conseille de laisser revenir de l'eau dans la rivière, et de suivre tous les avis que nous vous avons donnés par avance. Nous vous prions seulement de ne pas nous manquer dans ce tems-là. Ma santé quoique meilleure que vous ne pensez, ne l'est pas assez pour ne pas avoir besoin de ce dernier remède. C'est ainsi que vous donnerez de la joie à tout le monde; vous êtes l'âme de Grignan, et vous ne quitterez votre château et vos *Pichons* que quand vous serez prête de les quitter pour Lambesc, et en ce tems vous viendrez ici me redonner la vie. Je crois, ma chère enfant, que vous approuverez la sagesse de notre d'Hacqueville, et que vous comprendrez très-bien les sentimens de mon cœur, et la joie que j'ai de me voir assurée de votre retour. Je suis persuadée que M. de Grignan approuvera toutes nos résolutions, et me saura bon gré même de me priver du plaisir de vous voir tout à l'heure, dans la pensée de ne pas lui ôter le plaisir de vous avoir cet été à Grignan; et après, ce sera son tour à courre, et il courra, et nous le recevrons avec plaisir.

Je crains que votre lettre du 20 Juin ne soit égarée ou perdue : vous savez, ma très-chère, que tout ce qui vient de vous, ne sauroit m'être indifférent, et que ne vous ayant point, il me faut du moins la consolation de vos lettres. Vous me paroissez toujours en peine de ma santé : votre amitié vous donne des inquiétudes que je ne mérite plus. Il est vrai que je ne puis fermer les mains ; mais je les remue, et m'en sers à toutes choses. Je ne saurois couper, ni peler de fruits, ni ouvrir des œufs ; mais je mange, j'écris, je me coiffe, je m'habille ; on ne s'aperçoit de rien, et il m'est aisé de souffrir patiemment cette légère incommodité. Si l'été ne me guérit pas, on me fera mettre les mains dans une gorge de bœuf : mais comme ce ne sera que cet automne, je vous assure que je vous attendrai pour ce vilain remède ; peut-être n'en aurai-je pas besoin. Je marche fort bien, et mieux que jamais ; je ne suis plus une grosse crevée ; j'ai le dos d'une *plateur* qui me ravit ; je serois au désespoir d'engraisser, et que vous ne me vissiez pas comme je suis. J'ai encore quelque légère douleur aux genoux ; mais en vérité, c'est si peu de chose, que je ne m'en plains point du tout.

Trouvez-vous, ma fille, que je ne vous parle point de moi ? en voilà par-dessus les yeux : vous n'avez pas besoin de questionner Corbinelli. Il est souvent avec moi, ainsi que la Mousse ; et tous deux parlent assez souvent de votre père Descartes ; ils ont entrepris de me rendre capable d'entendre ce qu'ils

disent, j'en serai ravie, afin de n'être point comme une sotte bête, quand ils vous tiendront ici. Je leur dis que je veux apprendre cette science, comme l'hombre, non pas pour jouer, mais pour voir jouer. Corbinelli est ravi de ces deux volontés, qu'on trouve si bien en soi, sans être obligé d'aller les chercher si loin. En vérité, nous avons tous bien envie de vous avoir; et ce nous est une espérance bien douce, que de voir approcher ce tems. Je vous trouve bien seule, ma très-chère; cette pensée me fait de la peine; ce n'est pas que vous soyez sur cela comme une autre; mais je regrette ce tems où je pourrois être avec vous. Pour moi je prétends aller à Livry; Madame de Coulanges dit qu'elle y viendra; mais la Cour ne lui permettra pas cette retraite.

Le Roi arrive ce soir à Saint-Germain, et par hasard Madame de Montespan s'y trouve aussi le même jour; j'aurois voulu donner un autre air à ce retour, puisque c'est une pure *amitié*. Madame de la Fayette arriva avant-hier de Chantilly en litière; c'est une belle allure : mais son côté ne peut souffrir le carrosse. M. de la Rochefoucauld nous remet sur pied ce voyage de Liancourt et de Chantilly, dont on parle depuis dix ans : si on veut m'enlever, je les laisserai faire. MADAME est transportée du retour de MONSIEUR. Elle embrasse tous les jours M^me^ de Monaco, pour faire voir qu'elles sont mieux que jamais : je vois trouble à cette Cour. J'ai fait prier M. le Premier-Président par M. d'Ormesson, de me donner une audience; il n'en peut

donner qu'après le procès de la Brinvilliers : qui croiroit que notre affaire dût se rencontrer avec celle-là ? Celle de Pénautier ne va qu'avec celle de la Dame; et pourquoi empoisonner le pauvre Matarel? Il avoit une douzaine d'enfans. Il me semble même que sa maladie violente et point subite ne ressembloit pas au poison : on ne parle ici d'autre chose. Il s'est trouvé un muid de vin empoisonné, qui a fait mourir six personnes. Je vois souvent Madame de Vins, elle me paroît toute pleine d'amitié pour vous. Je trouve que M. de la Garde et vous, ne devriez point vous quitter; quelle folie de garder chacun votre château, comme du tems des guerres de Provence ! Je suis fort aise d'être estimée de lui. La Marquise d'Huxelles est en furie de son mariage; elle est trop plaisante, elle ne peut s'en taire. Quand vous ne savez que me demander, contez-moi vos *pétoffes* d'Aix. M. Marin attend son fils (1) cet hiver. Je comprends le plaisir que vous donne la beauté et l'ajustement du château de Grignan : c'est une nécessité, dès que vous avez pris le parti d'y demeurer autant que vous faites. Le pauvre Baron ne viendra pas ici, le Roi l'a défendu. Nous avons approuvé les dernières paroles de Ruyter, et admiré la tranquillité où demeure votre mer. Adieu, très-belle et très-aimable, je jouis délicieusement de l'espérance de vous voir et de vous embrasser.

(1) Premier-Président du Parlement d'Aix.

LETTRE 435.

A la même.

à Paris, vendredi 10 Juillet 1676.

MADAME de Villars, qui entre fort bien dans la joie que j'ai de vous attendre, me disoit hier qu'il lui sembloit que la lettre que j'ai de vous, où vous me rendez maîtresse de votre marche, étoit justement comme une bonne lettre de change payable à vue, que je toucherois quand il me plairoit. Je trouvai le Duc de Sault chez elle, pâmant de rire de la nouvelle qui couroit, et qui court encore, que le Roi s'en retourne sur ses pas, à cause du siége de Maestricht, ou de quelque autre place : ce seroit un beau mouvement, et bien commode pour les pauvres courtisans qui reviennent sans un sou : c'est dimanche que Sa Majesté le déclarera. Le bon *ami* de *Quanto* avoit résolu de n'arriver que lorsqu'elle arriveroit de son côté; de sorte que si cela ne se fût trouvé juste le même jour, il auroit couché à trente lieues d'ici : mais enfin tout alla à souhait. La famille de l'*ami* alla au-devant de lui : on donna du tems aux bienséances; mais beaucoup plus à la pure et simple *amitié*, qui occupa tout le soir. On fit hier une promenade ensemble, accompagnés de quelques Dames; on fut bien aise d'aller à Versailles, pour le visiter, avant que la Cour vienne.

Ce sera dans peu de jours, pourvu qu'il n'y ait point de hourvaris.

On a confronté Pénautier à la Brinvilliers; cette entrevue fut fort triste : ils s'étoient vus autrefois plus agréablement. Elle a tant promis que, si elle mouroit, elle en feroit bien mourir d'autres, qu'on ne doute point qu'elle n'en dise assez pour entraîner celui-ci, ou du moins pour lui faire donner la question, qui est une chose terrible. Cet homme a un nombre infini d'amis d'importance qu'il a obligés dans les deux emplois qu'il avoit (1). Ils n'oublient rien pour le servir; on ne doute point que l'argent ne se jette partout; mais s'il est convaincu, rien ne peut le sauver.

Je laisse là ma lettre, je m'en vais faire un tour de ville, pour voir si je n'apprendrai rien qui puisse vous divertir. Mes mains sont toujours au même état; si j'en étois fort incommodée, je commencerois à faire tous les petits remèdes qu'on me propose; mais je me sens un si grand fond de patience pour supporter cette incommodité, que je vous attendrai pour me guérir de l'ennui que les remèdes me donneront.

Je reviens de la ville. J'ai été chez Madame de Louvois, chez Madame de Villars, et chez la Ma-

(1) De Trésorier-général des États de Languedoc, et de Receveur-général du Clergé de France.

* Penautier étoit accusé d'avoir empoisonné Matarel, Trésorier des États de Bourgogne. Il fut déchargé de l'accusation. Son beau-frère étoit Conseiller de Grand'Chambre et on répandit beaucoup d'argent.

réchale d'Estrées. J'ai vu le Grand-Maître (1), qui croit s'en retourner lundi, quand même le Roi ne partiroit pas : car si Maestricht est assiégé, comme on l'assure, il ne veut pas, dit-il, manquer cette occasion de faire quelque chose. Il est sur cela comme un petit garçon ; et au lieu de ne plus servir, comme le Roi le croyoit, ayant fait les autres Maréchaux de France, il s'amuse à vouloir le mériter par les formes, comme un cadet de Gascogne. Mais ce n'est point cela que je veux dire ; ce sujet m'a portée plus loin que je ne voulois : c'est qu'il est donc vrai que le Roi croit partir ; il a été longtems enfermé avec M. de Louvois. M. le Prince attendoit les nouvelles de cette conférence. Tous les courtisans sont au désespoir, et ne savent où retrouver de l'argent et de l'équipage ; la plupart ont vendu leurs chevaux : tout est en mouvement ; les bourgeois de Paris disent qu'on enverra M. le Prince, et que le Roi ne prendra point la peine de retourner. Le détachement qu'on envoyoit à l'armée du Maréchal de Créqui, revient en Flandres. Enfin, je ne puis dire, ni personne, le dénouement de cette émotion L'*ami* de *Quanto* arriva un quart-d'heure avant *Quanto ;* et comme il causoit en famille, on vint l'avertir de l'arrivée : il courut avec un grand empressement, et fut long-

(1) Henri de Daillon, Comte, puis Duc du Lude, par Lettres du 31 Juillet 1675, pouvoit espérer d'être compris dans la promotion que le Roi fit des huit Maréchaux de France le 30 Juillet 1675, c'est-à-dire, trois jours après la mort de M. de Turenne.

tems avec elle. Il fut hier à cette promenade que je vous ai dite, mais en tiers avec *Quanto* et son *amie :* nulle autre personne n'y fut admise, et la sœur (*Madame de Thianges*) en a été très-affligée : voilà tout ce que je sais. La femme de l'*ami* (*la Reine*) a fort bien pleuré. On a dit sourdement que si son mari partoit, elle seroit du voyage; tout ceci se démêlera dans peu. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée, je vous embrasse tendrement. La Saint-Géran a la fièvre, elle en est aussi étonnée que je le fus aux Rochers : elle n'a jamais été malade, non plus que moi, en ce tems-là.

LETTRE 436.

A la même.

à Paris, vendredi 17 Juillet 1676.

Enfin, c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air; son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et ses cendres au vent; de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelqu'humeur empoisonnante, dont nous serons tous étonnés. Elle fut jugée dès hier; ce matin on lui a lu son arrêt, qui étoit de faire amende honorable à Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les cendres au vent. On l'a présentée à la question; elle a dit qu'il n'en étoit pas besoin, et qu'elle diroit tout; en effet, jusqu'à cinq heures

du soir elle a conté sa vie, encore plus épouvantable qu'on ne le pensoit. Elle a empoisonné dix fois de suite son père, elle ne pouvoit en venir à bout, ses frères et plusieurs autres; et toujours l'amour et les confidences mêlés partout. Elle n'a rien dit contre Pénautier. On n'a pas laissé, après cette confession, de lui donner dès le matin la question ordinaire et extraordinaire; elle n'en a pas dit davantage : elle a demandé à parler à M. le Procureur-Général; on ne sait point encore le sujet de cette conversation. A six heures, on l'a menée nue en chemise, la corde au cou, à Notre-Dame, faire amende honorable; et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue jetée à reculons sur la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un Docteur auprès d'elle, le bourreau de l'autre côté : en vérité, cela m'a fait frémir. Ceux qui ont vu l'exécution, disent qu'elle est montée sur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, j'étois sur le pont Notre-Dame, avec la bonne d'Escars; jamais il ne s'est vu tant de monde; jamais Paris n'a été si ému ni si attentif; et qu'on demande ce que bien des gens ont vu, ils n'ont vu, comme moi, qu'une cornette; mais enfin ce jour étoit consacré à cette tragédie. J'en saurai demain davantage, et cela vous reviendra.

On dit que le siége de Maestricht est commencé; celui de Philisbourg continue : cela est triste pour les spectateurs. Notre petite amie (*Madame de Coulanges*) m'a bien fait rire ce matin; elle dit que Madame

Madame de Rochefort, au milieu de sa douleur, a toujours conservé une tendresse extrême pour Madame de Montespan, et m'a contrefait les sanglots au travers desquels elle lui disoit qu'elle avoit aimé cette belle toute sa vie d'une véritable inclination. Êtes-vous assez méchante pour trouver cela aussi plaisant que moi?

Voici encore un petit récit; mais je ne veux pas que M. de Grignan le lise. Le *petit bon* (*M. de Fiesque*), qui n'a pas l'esprit d'inventer la moindre chose, a conté naïvement qu'étant couché l'autre jour familièrement avec la *Souricière* *, elle lui avoit dit, après deux ou trois heures de conversation: « *Petit bon*, j'ai quelque chose sur le cœur » contre vous ». — Et quoi, Madame? — « Vous » n'êtes point dévot à la Vierge; ah! vous n'êtes » point dévot à la Vierge: cela me fait une peine » étrange ». Je souhaite que vous soyez plus sage que moi, et que cette sottise ne vous frappe pas, comme elle m'a frappée.

On dit que L.... ** a trouvé sa chère femme, écrivant une lettre qui ne lui a pas plu; le bruit a été grand. D'Hacqueville est occupé à tout raccommoder: vous croyez bien que ce n'est pas de lui que

* La *Souricière* est Madame de Lionne, comme on le voit par le mot de Madame Cornuel rapporté dans la Lettre du 17 Avril 1676. Les *Amours des Gaules*, nous apprennent que M. de Fiesque étoit son amant en titre d'office, que le grand nombre de ses rivaux n'avoit pu décider à prendre sa démission.

** C'est M. de Louvigny, second fils du Maréchal de Grammont. On a vu que d'Hacqueville étoit l'ami de cette famille.

je sais cette petite affaire ; mais elle n'en est pas moins vraie.

LETTRE 437.

A la même.

à Paris, mercredi 22 Juillet 1676.

Oui, ma fille, voilà justement ce que je veux ; je suis contente et consolée du tems que je perds, par la rencontre heureuse des sentimens de M. de Grignan et des miens. Il sera fort aise de vous avoir cet été à Grignan : j'ai considéré son intérêt aux dépens de la chose du monde qui m'est la plus chère ; et il songe à son tour à me plaire, en vous empêchant de remonter en Provence, et vous faisant prendre un mois ou six semaines d'avance, qui me font un plaisir sensible, et qui vous ôtent la fatigue de l'hiver et des mauvais chemins. Rien n'est plus juste que cette disposition ; elle me fait sentir les douceurs de cette espérance, que nous aimons et que nous estimons tant. Voilà qui est donc réglé ; nous en parlerons encore plus d'une fois, et plus d'une fois je vous remercierai de cette complaisance. Mon carrosse ne vous manquera point à Briare, pourvu qu'il puisse revenir de l'eau dans la rivière : on passe tous les jours à gué notre rivière de Seine, et l'on se moque de tous les ponts de l'Isle.

Je viens d'écrire au Chevalier (*de Grignan*) qui s'inquiétoit de ma santé. Je lui mande que je ne puis

serrer la main ni danser la bourrée : voilà deux choses dont la privation m'est bien rude ; mais vous acheverez de me guérir ; et quoique j'aie encore un peu de mal aux genoux, cela ne m'empêche point de marcher ; au contraire, je souffre quand je suis trop long-tems assise. Vous ai-je mandé que je fus dîner l'autre jour à Sully, chez le Président Amelot, avec les d'Hacqueville, Corbinelli, Coulanges? Je fus ravie de revoir cette maison, où j'ai passé ma belle jeunesse : je n'avois point de rhumatisme en ce tems-là. Mes mains ne se ferment pas tout à fait ; mais je m'en sers à toutes choses, comme si de rien n'étoit. J'aime l'état où je suis, et toute ma crainte, c'est de rengraisser, et que vous ne me voyiez point le dos plat. En un mot, ma très-chère, quittez vos inquiétudes, et ne songez qu'à venir me voir. Voilà notre Corbinelli qui va vous rendre compte de lui. Villebrune dit qu'il m'a guérie ; je suis bien aise que cela lui soit bon : il n'est pas en état de négliger ce qui lui attire des Vardes et des Monceaux *in ogni modo*. Vardes mande à Corbinelli que, dans cette pensée, il le révère comme le Dieu de la Médecine. Villebrune pourra fort bien les divertir, et sur ce chapitre, et sur d'autres : c'est un oiseau effarouché, qui ne sait où se reposer.

Encore un petit mot de la Brinvilliers ; elle est morte comme elle a vécu, c'est-à-dire, résolument. Elle entra dans le lieu où l'on devoit lui donner la question ; et voyant trois seaux d'eau, elle dit : « C'est assurément pour me noyer ; car de la taille

» dont je suis, on ne prétend pas que je boive tout » cela ». Elle écouta son arrêt dès le matin, sans frayeur et sans foiblesse, et sur la fin, elle fit recommencer, disant que ce tombereau l'avoit frappée d'abord, et qu'elle en avoit perdu l'attention pour le reste. Elle dit à son confesseur, par le chemin, de faire mettre le bourreau devant elle, *afin,* dit-elle, *de ne point voir ce coquin de Desgrais, qui m'a prise.* Desgrais étoit à cheval devant le tombereau. Son confesseur la reprit de ce sentiment; elle dit: « Ah mon Dieu! je vous en demande pardon; qu'on » me laisse cette étrange vue ». Elle monta seule et nus pieds sur l'échelle et sur l'échafaud, et fut un quart-d'heure *mirodée*, rasée, dressée et redressée par le bourreau; ce fut un grand murmure et une grande cruauté. Le lendemain, on cherchoit ses os, parce que le peuple croyoit qu'elle étoit sainte. Elle avoit, disoit-elle, deux confesseurs; l'un soutenoit qu'il falloit tout avouer, et l'autre non; elle rioit de cette diversité, disant: Je puis faire en conscience, ce qu'il me plaira: il lui a plu de ne rien avouer. Penautier sortira plus blanc que la neige; le public n'est point content; on dit que tout cela trouble. Admirez le malheur; cete créature a refusé d'apprendre ce qu'on vouloit, et a dit ce qu'on ne demandoit pas: par exemple, elle a dit que M. Fouquet avoit envoyé Glaser, leur Apothicaire empoisonneur, en Italie, pour avoir d'une herbe qui fait du poison: elle a entendu dire cette belle chose à Sainte-Croix. Voyez quel excès

d'accablement, et quel prétexte pour achever ce pauvre infortuné. Tout cela est bien suspect. On ajoute encore bien des choses ; mais en voilà assez pour aujourd'hui.

On tient que M. de Luxembourg a dessein de tenter une grande entreprise pour secourir Philisbourg ; c'est une affaire périlleuse. Le siége de Maestricht continue ; mais le Maréchal d'Humières va s'emparer d'Aire (1) pour jouer aux échecs, comme je disois l'autre jour ; il a pris toutes les troupes qu'on destinoit au Maréchal de Créqui ; et les Officiers-Généraux, qui étoient nommés pour cette armée, sont retournés en Allemagne, comme la Trousse, le Chevalier du Plessis et d'autres. Nos garçons sont demeurés avec M. de Schomberg ; je les aime bien mieux là qu'avec le Maréchal d'Humières. M. de Schomberg favorisera notre siége et les fortifications de Condé, comme Villahermosa (2) favorise le siége de Maestricht et le Prince d'Orange. Tout ceci s'échauffe beaucoup : cependant on se réjouit à Versailles ; tous les jours des plaisirs, des comédies, des musiques, des soupers sur l'eau. On joue tous les jours dans l'appartement du Roi, la Reine et toutes les Dames, et tous les courtisans : c'est là qu'on voit perdre ou gagner dans une séance deux ou trois mille louis.

Madame de Nevers (3) est belle comme le jour,

(1) Cette place fut prise le 31 Juillet.

(2) Le Général des troupes d'Espagne.

(3) Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonor, Marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemart.

et brille fort, sans qu'on en soit en peine. Mademoiselle de Thianges (*sa sœur*) est grande; elle a tout ce qui compose une belle fille. L'hôtel de Grancei est tout comme il étoit, rien ne change. Le Chevalier de Lorraine est très-languissant; il auroit assez l'air d'être empoisonné, si la Brinvilliers eût été son héritière. M. le Duc fait son quartier d'été en ce quartier; mais Madame de Rohan s'en va à Lorges : cela est un peu embarrassant. Ne voudriez-vous point savoir des nouvelles de Danemarck? en voilà que je reçois par la bonne Princesse. Je crois que cette grâce du Roi vous fera plaisir à voir; c'est ainsi que l'on diminue les peines, au lieu de les augmenter*.

Je reçois votre lettre du 15. Ce qui est dit, est dit sur votre voyage; vous m'en parlez toujours avec tant d'amitié, que j'en suis touchée dans le milieu du cœur. Je suis étonnée d'avoir pu trouver en moi assez de raison et de considération, pour vous laisser encore à vos Grignans jusqu'au mois d'Octobre. Je regarde avec tristesse la perte d'un tems où je pourrois vous voir : j'ai là-dessus des repentirs et des folies, dont le grand d'Hacqueville se moque. Je disois hier de Penautier ce que vous m'en dites, sur le peu de presse que je prévois qu'il y aura à sa table.

* Il s'agit de Griffenfeldt, dont le Roi commua la peine de mort en une prison. Mais ce qu'ajoute Madame de Sévigné est un souvenir amer de la dureté injuste avec laquelle Louis XIV avoit aggravé la peine de Fouquet en la commuant.

Pour les eaux de Vichi, je ne puis que m'en louer; elles m'ont redonné de la force, en me purgeant et en me faisant suer. Mon corps est bien; ce qui me reste n'est pas considérable; je ferai, quand vous serez ici, tous les remèdes que vous voudrez : jusqu'alors il faut que je songe à Livry; je me trouve étouffée ici, j'ai besoin d'air et de marcher : vous me reconnoissez bien à ce discours. Ce que vous dites de la raison qui vous fait être ravie que M. de Marseille (1) soit Cardinal, est justement la mienne : il n'aura plus la joie ni l'espérance de l'être.

On mande des merveilles de l'Allemagne. Que dites-vous de ces Allemands qui se laissent noyer par un petit ruisseau, qu'ils n'ont pas l'esprit de détourner? Je suis persuadée que M. de Luxembourg les battra, et qu'ils ne prendront point Philisbourg : ce n'est point notre faute, s'ils se rendent indignes d'être nos ennemis. Mon fils est dans l'armée de M. de Schomberg; c'est présentement la plus sûre. Que me dites-vous des Grignans qui viennent de vous arriver? J'en embrasse autant qu'il y en aura, et salue très-respectueusement M. l'Archevêque (*d'Arles*).

(1) Toussaint de Forbin de Janson, qui de l'Évêché de Marseille fut transféré en 1679 à celui de Beauvais, ne fut Cardinal qu'en Février 1690, de la promotion que fit Alexandre VIII.

LETTRE 438.

Madame DE GRIGNAN *au Comte* DE BUSSY.

à Grignan, ce 22 Juillet 1676.

JE vous supplie, Monsieur, de faire mes complimens à Madame votre fille, sur la mort de M. le Marquis de Coligny. Vous savez mieux que moi ce qu'il lui faut dire en cette occasion. Je lui ferois un compliment fort mauvais et fort commun, qui ne la consoleroit point si elle est affligée, et qui lui paroîtroit impertinent, si elle ne l'est pas. Je remets donc mes intérêts entre vos mains, pour assaisonner les assurances que je vous prie de lui donner de la part que je prends à ce qui lui arrive. Si par hasard elle étoit accouchée, faites de cet événement le second point de votre discours. Mais je crois que cette prévoyance ne me dispense de rien à votre égard : il faudra une lettre de grand-père. Mandez-moi si vous êtes bien résolu de ne point faire de quartier là-dessus, afin que je commence à me préparer : car je vous avoue que difficilement pourrai-je me résoudre à vous parler comme il convient à un personnage si vénérable. Cependant j'ai des exemples bien proches qui devroient m'accoutumer à voir cette qualité désassortie aux personnes qui la portent. Vous n'êtes ni plus jeune ni plus gai que ma mère étoit quand je lui fis l'affront de la lui donner. Je l'ai priée de

vous dire la joie que j'ai de votre retour à Paris. Quoique le mystère soit agréable en mille occasions, je crois que vous êtes fort content de n'y être plus obligé pour vos amis. J'espère profiter de cette liberté cet hiver. En attendant je vous recommande la rate de ma mère ; et je vous demande toujours un peu de part en votre souvenir, et à celui de l'aimable veuve.

LETTRE 439.

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Grignan.*

à Paris, ce 27 Juillet 1676.

Vous avez raison, Madame, vous n'eussiez rien écrit qui vaille à ma fille sur la mort de son mari ; et vous avez bien plus d'esprit avec moi, que vous n'auriez eu avec elle. Je lui ferai votre compliment, et je lui dirai ni plus ni moins que ce qu'il faut dire. On ne connoît pas cette juste mesure d'aussi loin que vous êtes. Je lui dirai encore la joie que vous avez de son heureux accouchement ; mais je ne vous dispenserai pas de m'écrire en cette rencontre. Je vous permettrai seulement de badiner avec moi ; car pour l'humeur, je suis plus loin du barbonnage que vous. Ecrivez-moi encore une fois ou deux, et puis venez m'aider à désopiler la rate de Madame votre mère. Votre absence empêche l'effet de mes remèdes.

LETTRE 440.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, ce 24 Juillet 1676.

J'AI vu ce matin le plus beau des Abbés. Nous jouissons par avance du plaisir de vous avoir : cette espérance répand une joie et une douceur sur toute ma vie; elle a déchiré un crêpe que votre absence y avoit mis. Je me porte bien quand je pense que vous vous préparez à venir me voir. D'Hacqueville veut que je retourne à Vichi cet automne : mais je ne saurois, je suis fatiguée de voyager. Mes mains ni mes genoux n'ont pas besoin de cette répétition si prompte; je sais une recette qui me guérira sûrement. Il est vrai que j'irai au-devant de vous; mais il n'est pas besoin que je prenne cette peine pour me faire venir; ce voyage sera mieux placé une autre fois. Je me repose un peu, en vous attendant; j'irai me rafraîchir à Livry. M. le Premier-Président m'a fait dire par M. d'Ormesson, que, puisque je savois présentement ce que c'est que d'être malade, je comprendrois bien les remèdes et les rafraîchissemens qu'il va prendre à Bâville, quinze jours, ou trois semaines durant. Au reste, la Reine de Pologne (1) vient à Bourbon; je crois que pendant qu'elle sera en train, elle viendra à

(1) Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, femme de Jean Sobieski, élu Roi de Pologne en Mai 1674.

Paris : vous en aurez la vue, et vous admirerez ce que c'est que la fortune.

Penautier est heureux; il n'y eut jamais un homme si bien protégé; vous le verrez sortir, mais sans être bien justifié dans l'esprit de tout le monde. Il y a eu des choses extraordinaires dans tout ce procès; mais on ne peut les écrire. Le Cardinal de Bonzi disoit toujours en riant, que tous ceux qui avoient des pensions sur ses bénéfices, ne vivroient pas long-tems, et que *son étoile* les tueroit. Il y a deux ou trois mois que l'Abbé Fouquet, ayant rencontré cette Eminence dans le fond de son carrosse avec Penautier, dit tout haut : *Je viens de rencontrer le Cardinal de Bonzi avec son étoile* (1). Cela n'est-il pas bien plaisant! Je savois tantôt mille choses très-bonnes à vous endormir; je ne m'en souviens plus; quand elles reviendront, je les écrirai vitement. Adieu, ma très-aimable, il est tard, je ne suis pas en train de discourir. J'ai passé tout le soir avec d'Hacqueville dans le jardin de Madame de la Fayette; il y a un jet d'eau, un petit cabinet couvert; c'est le plus joli petit lieu du monde, pour respirer à Paris.

(1) Le Cardinal de Bonzi étoit regardé comme un de ceux qui protégeoient Penautier le plus ouvertement.

LETTRE 441.

A la même.

à Paris, mercredi 29 Juillet 1676.

VOICI un changement de scène qui vous paroîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars. Vous connoissez la toilette de la Reine, la messe, le dîner; mais il n'est pas besoin de se faire étouffer, pendant que Leurs Majestés sont à table; car à trois heures, le Roi, la Reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, tout ce qu'il y a de Princes et de Princesses, Madame de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les Dames; enfin, ce qui s'appelle la Cour de France, se trouve dans ce bel appartement du Roi que vous connoissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud; on passe d'un lieu à l'autre, sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme, et fixe tout. Le Roi est auprès de Mme. de Montespan, qui tient la carte; Monsieur, la Reine, et Madame de Soubise, Dangeau et compagnie, Langlée et compagnie; mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyois jouer Dangeau; et j'admirois combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne, où les autres perdent; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait : en un mot, sa bonne conduite défie la

fortune; aussi les deux cents mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette *. Il dit que je prenois part à son jeu, de sorte que je fus assise très-agréablement et très-commodément. Je saluai le Roi, ainsi que vous me l'avez appris; il me rendit mon salut, comme si j'avois été jeune et belle. La Reine me parla aussi long-tems de ma maladie, que si c'eût été une couche. M. le Duc me fit mille de ces caresses, à quoi il ne pense pas. Le Maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du Chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti*. Vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin. Madame de Montespan me parla de Bourbon, elle me pria de lui conter Vichi, et comment je m'en étois portée; elle me dit que Bourbon, au lieu de guérir un genou, lui a fait mal aux deux. Je lui trouvai le dos bien plat, comme disoit la Maréchale de la Meilleraie; mais sérieusement, c'est une chose surprenante que sa beauté;

* Dans l'éloge de Dangeau, Fontenelle s'arrête sur sa singulière supériorité dans l'art des jeux. Il y faisoit les combinaisons les plus savantes, sans laisser voir aucune application. Il demanda une grâce au Roi, qui la lui promit à condition que, pendant la partie même qu'il alloit jouer, il mettrait sa demande en vers et en cent vers. Après le jeu, où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il récita au Roi les cent vers bien comptés. Ce ne fut pas le jeu seul qui fit sa fortune. Il étoit sur-tout un parfait courtisan, genre de perfection qui mène à plus d'un vice et à plus d'un ridicule. C'est par-là qu'il fournit à la Bruyère les traits d'une de ses peintures les plus achevées, le caractère de Pamphile. (*Chapitre des Grands.*)

sa taille n'est pas de la moitié si grosse qu'elle étoit, sans que son teint, ni ses yeux, ni ses lèvres, en soient moins bien. Elle étoit habillée de point de France, coiffée de mille boucles; les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues; des rubans noirs à sa tête, des perles de la Maréchale de l'Hôpital, embellies des boucles et des pendeloques de diamans de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe; en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les Ambassadeurs. Elle a su qu'on se plaignoit qu'elle empêchoit toute la France de voir le Roi; elle l'a redonné, comme vous voyez; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la Cour. Cette agréable confusion, sans confusion, de tout ce qu'il y a de plus choisi, dure depuis trois heures jusqu'à six. S'il vient des courriers, le Roi se retire un moment pour lire ses lettres, puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute, et qui fait un très-bon effet. Il cause avec les Dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin, on quitte le jeu à six heures; on n'a point du tout de peine à faire les comptes; il n'y a point de jetons, ni de marques; les poules sont au moins de cinq, six à sept cents louis, les grosses de mille, de douze cents. On en met d'abord vingt chacun, c'est cent; et puis celui qui fait en met dix. On donne chacun quatre louis à celui qui a le quinola; on passe; et quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule, on en met seize à la

poule, pour apprendre à jouer mal à propos. On parle sans cesse, et rien ne demeure sur le cœur. Combien avez-vous de cœurs? J'en ai deux, j'en ai trois, j'en ai un, j'en ai quatre : il n'en a donc que trois, que quatre, et Dangeau est ravi de tout ce caquet : il découvre le jeu, il tire ses conséquences, il voit à qui il a affaire; enfin, j'étois fort aise de voir cet excès d'habileté : vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes. On monte donc à six heures en calèche, le Roi, Madame de Montespan, Monsieur et Madame de Thianges, et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire, comme en paradis, ou dans la gloire de Niquée. Vous savez comme ces calèches sont faites; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La Reine étoit dans une autre avec les Princesses, et ensuite tout le monde attroupé, selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on trouve de la musique, on revient à dix heures, on trouve la comédie, minuit sonne, on fait *media noche;* voilà comme se passe le samedi.

De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me fit de questions, sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en soucioit peu, combien je m'en soucios encore moins, vous reconnoîtrez au naturel l'*iniqua corte*. Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. Madame de Nevers est fort jolie, fort modeste, fort naïve; sa beauté fait souvenir de vous; M. de Nevers est toujours le

même, sa femme l'aime de passion. Mademoiselle de Thianges est plus belle, et beaucoup moins charmante. M. du Maine est incomparable ; son esprit étonne, et les choses qu'il dit ne peuvent s'imaginer. Madame de Maintenon, Madame de Thianges, *Guelphes* et *Gibelins* (1), songez que tout est rassemblé. MADAME me fit mille honnêtetés, à cause de la bonne Princesse de Tarente. Madame de Monaco étoit à Paris.

M. le Prince fut voir l'autre jour Madame de la Fayette ; ce Prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa.* Le moyen de ne pas être flatté d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des Dames ? Il parle de la guerre, il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un peu de celles d'Allemagne. On dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que nous. Rambure a été tué par un de ses soldats, qui déchargeoit très-innocemment son mousquet. Le siége d'Aire continue ; nous y avons perdu quelques Lieutenans aux gardes et quelques soldats. L'armée de Schomberg est en pleine sûreté. Madame de Schomberg s'est remise à m'aimer ; le Baron en profite par les caresses excessives de son Général. *Le petit glorieux* n'a pas plus d'affaires que les autres ; il pourra s'ennuyer ; mais s'il a besoin d'une contusion, il faudra qu'il se la fasse lui-même :

(1) Deux fameuses factions, dont l'une tenoit le parti des Papes, et l'autre celui des Empereurs.

Dieu

Dieu le conserve dans cette oisiveté ! Voilà, ma très-chère, d'épouvantables détails : ou ils vous ennuieront beaucoup, ou ils vous amuseront, ils ne peuvent point être indifférens. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur, où vous me dites quelquefois : « Mais vous ne voulez pas me parler; » mais j'admire ma mère, qui aimeroit mieux » mourir, que de me dire un seul mot ». Oh ! si vous n'êtes pas contente, ce n'est pas ma faute; non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Vous me parlez très-bien du mariage (1), il n'y a rien de mieux; le jugement domine, mais c'est un peu tard. Conservez-moi dans les bonnes grâces de M. de la Garde, et toujours des amitiés pour moi à M. de Grignan. La justesse de nos pensées sur votre départ, renouvelle notre amitié.

Vous trouvez que ma plume est taillée pour dire des merveilles du Grand-Maître (2); je ne le nie pas absolument : il est vrai que je croyois m'être moquée de lui, en vous disant l'envie qu'il a de parvenir, et comme il veut être Maréchal de France à la rigueur, comme du tems passé; mais c'est que vous m'en voulez sur ce sujet, le monde est bien injuste.

(1) On a déjà dit qu'il étoit alors question d'un mariage pour M. de la Garde, qui ne se fit point. *Voyez* tome III, la Lettre du 11 Juin, pag. 452.

(2) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 10 Juillet.

Il l'a bien été aussi pour la Brinvilliers, jamais tant de crimes n'ont été traités si doucement, elle n'a pas eu la question; on avoit si peur qu'elle ne parlât, qu'on lui faisoit entrevoir une grâce, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyoit point mourir; elle dit en montant sur l'échafaud : *C'est donc tout de bon?* Enfin, elle est au vent, et son confesseur dit que c'est une Sainte. M. le Premier-Président, (*de Lamoignon*), avoit choisi ce Docteur comme une merveille; c'étoit celui qu'on vouloit qu'il prît. N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours de cartes, ils les mêlent fort long-tems, et vous disent d'en prendre une telle qu'il vous plaira, et qu'ils ne s'en soucient pas; vous la prenez, vous croyez l'avoir prise, et c'est justement celle qu'ils veulent : à l'application, elle est juste. Le Maréchal de Villeroi disoit l'autre jour : *Penautier sera ruiné de cette affaire-ci;* le Maréchal de Grammont répondit : *Il faudra qu'il supprime sa table :* voilà bien des épigrammes. Je suppose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille écus de répandus pour faciliter toutes choses : l'innocence ne fait guère de telles profusions. On ne peut écrire tout ce qu'on sait; ce sera pour une soirée. Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites sur la Brinvilliers. Je crois que vous avez contentement; il n'est pas possible qu'elle soit en paradis; sa vilaine âme doit être séparée des autres. Assassiner est le plus sûr; nous sommes de votre avis; c'est une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, et à

recevoir toutes ses caresses et toutes ses douleurs, à quoi elle ne répondoit qu'en doublant toujours la dose.

Contez à M. l'Archevêque (*d'Arles*) ce que m'a fait dire M. le Premier-Président pour ma santé. J'ai fait voir mes mains et quasi mes genoux à Langeron, afin qu'il vous en rende compte. J'ai d'une manière de pommade qui me guérira, à ce qu'on m'assure; je n'aurai point la cruauté de me plonger dans le sang d'un bœuf, que la canicule ne soit passée. C'est vous, ma fille, qui me guérirez de tous mes maux. Si M. de Grignan pouvoit comprendre le plaisir qu'il me fait d'approuver votre voyage, il seroit consolé par avance de six semaines qu'il sera sans vous.

Madame de la Fayette n'est point mal avec Madame de Schomberg. Cette dernière me fait des merveilles, et son mari à mon fils. M^me^. de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre; il a toujours des soins de moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livry me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu, ma très-aimable et très-aimée; vous me priez de vous aimer; ah! vraiment je le veux bien; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

LETTRE 442.

A la même.

à Paris, vendredi 31 Juillet 1676.

Il est question d'une illumination; c'est demain à Versailles. Madame de la Fayette, Madame de Coulanges viennent de partir : je voudrois que vous y fussiez. Pour moi, après avoir vu les bonnes Villars, et cherché inutilement Mademoiselle de Méri, je suis revenue vous écrire; c'est tout ce qui peut me plaire en attendant mieux. Le bon Abbé même est à Livry; de sorte que c'est avec vous que je passe la soirée très-agréablement. Celles qui ont interêt à tout ce qui se passe en Flandres et en Allemagne, sont un peu troublées. On attend tous les jours que M. de Luxembourg batte les ennemis; et vous savez ce qui arrive quelquefois. On a fait une sortie à Maestricht, où les ennemis ont eu plus de quatre cents hommes de tués. Le siége d'Aire va son train. On a envoyé le Duc de Villeroi et beaucoup de cavalerie, dans l'armée du Maréchal d'Humières. Je crois que mon fils en est; mais quoiqu'il ne soit point paresseux de m'écrire, je ne sais comme cela se fait, je n'ai jamais de lettres comme les autres, et cela me met toujours en peine. Je retarde même quelques jours d'aller à Livry, pour voir de quelle façon tout ceci se démêlera. C'est M. de Louvois qui a fait avancer, de son autorité, l'armée de M. de Schomberg fort près d'Aire, et a

mande à Sa Majesté qu'il croyoit que le retardement d'un courrier auroit pu nuire aux affaires. Méditez sur ce texte.

Puisque je cause avec vous, il faut que je vous parle de Madame la Grand'Duchesse et de Madame de Guise (1). Elles sont très-mal ensemble, et ne se parlent point, quoiqu'elles soient toujours dans le même lieu. Madame la Grand'Duchesse est fort agréablement avec le Roi; elle a un logement à Versailles; elle y fait d'assez longs séjours; elle est à l'illumination, et bientôt sa prison sera la Cour, et l'attachement entier à sa noble famille. On a écrit à M. le Grand-Duc que cette retraite qu'on lui avoit promise s'observoit mal; il a dit qu'il ne s'en soucioit point du tout; qu'en remettant Madame sa femme entre les mains du Roi, il avoit ôté de son esprit tout le soin de sa conduite. Le Comte de Saint-Maurice me dit hier que M. le Grand-Duc, voyant un grand Seigneur de Savoie à sa Cour, il lui avoit dit avec un soupir : « Ah, » Monsieur! que vous êtes heureux d'avoir eu une » Princesse de France, qui ne s'est point fait un » martyre de régner dans votre cœur »!

On commence à murmurer je ne sais quoi de Théobon, comme si les duels étant défendus, les rencontres étoient permises : je vous dis cela extrêmement en l'air, comme il m'a été dit. Votre cousine d'Harcourt a pris l'habit à Montmartre; toute la

(1) Ces deux Princesses étoient filles de Gaston de France, Duc d'Orléans, et de Marguerite de Lorraine.

Cour y étoit, tous ses beaux cheveux étoient épars, et une couronne de fleurs sur sa tête, comme une jolie victime. On dit que cela faisoit pleurer tout le monde.

Vous êtes trop aimable de parler, comme vous faites, des Rabutins; je les désavouerois bien, s'ils ne vous honoroient pas autant qu'ils le doivent. M. d'Alby (1) est mort; il laisse des trésors au Duc de Lude. Hélas! comme notre pauvre M. de Saintes a disposé tout saintement de son bien au prix de cet avare! Voilà de beaux bénéfices à donner: Alby vaut vingt-cinq mille écus de rente; on en a fait un Archevêché: mais vous savez avant nous qu'il y en a encore un plus beau à donner, c'est le souverain Pontificat. M. de Rome (2) est enfin mort, comme dit M. de Noyon. J'attends d'Hacqueville pour savoir ce que fera notre bon Cardinal (*de Retz*); s'il part, il faut que vous fassiez toute chose pour avoir encore la joie de le voir en passant. Voilà M. de Marseille bien reculé: le nouveau Pape fera la première promotion pour ses créatures, et puis pour les couronnes; et dans ses couronnes, il n'est pas sûr que la Pologne (3) en soit; c'est, selon le Pape; car quand on veut chicaner, on dit qu'elle

(1) Gaspard de Daillon, oncle du Duc de Lude, dernier Évêque d'Alby.

(2) Clément X, mort le 2 Juillet.

* On voit bien que la morgue ridicule de l'Évêque de Noyon prétendoit ne parler du Pape que comme d'un égal. *Voyez* ce qui en a été dit au premier tome, page 158.

(3) M. de Marseille avoit la nomination du Roi de Pologne.

n'a que la sollicitation, et point du tout le droit de nommer, comme la France et l'Espagne; et quand elle nommeroit, qui pourroit dire que ce sera toujours M. de Marseille? enfin, c'est bien du tems. Vous ai-je dit que Madame de Savoie (1) avoit envoyé cent aunes du plus beau velours du monde à Madame de la Fayette, et cent aunes de satin pour le doubler; et depuis deux jours encore, son portrait entouré de diamans, qui vaut bien trois cents louis? Je ne trouve rien de plus divin que ce pouvoir de donner, et cette volonté de le faire aussi à propos que Madame Royale.

Je viens de causer avec d'Hacqueville. Le Roi prie très-instamment notre Cardinal d'aller à Rome: on vient de lui dépêcher un courrier; ils iront tous par terre, parce que le Roi n'a point de galères à leur donner: ainsi vous ne verrez point cette Eminence. Nous sommes en peine de sa santé, et nous nous fions à sa prudence, pour accommoder le langage du Saint-Esprit avec le service du Roi. Nous parlerons plus d'une fois de ce voyage.

Il est vrai que Madame de Schomberg vous aime, vous estime, et vous trouve fort au-dessus des autres: ce sera à vous cet hiver à ne pas *détruire*; mais elle n'est pas contente de M. de Grignan, qu'elle a toujours aimé tendrement, à cause qu'il est aimable, et que son amie l'adoroit. Elle croyoit que, la sachant si près de Provence, il devoit faire

(1) Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Némours, Régente des États de Victor-Amédée-François son fils.

quatre ou cinq lieues pour la voir, et lui offrir toutes les retraites qui étoient en son pouvoir, et qu'elle n'auroit pas acceptées. Cette plainte est amoureuse.

Ecoutez-moi, ma belle : lorsque le Gouverneur de Maestricht (1) fit cette belle sortie, le Prince d'Orange courut au secours avec une valeur incroyable ; il repoussa nos gens l'épée à la main jusque dans les portes ; il fut blessé au bras, et dit à ceux qui avoient mal fait : « Voilà, Messieurs, » comme il falloit faire, c'est vous qui êtes cause » de la blessure dont vous faites semblant d'être si » touchés ». Le Rhingrave le suivoit, et fut blessé à l'épaule. Il y a des lieux où l'on craint tant de louer cette action, qu'on aime mieux se taire de l'avantage que nous avons eu.

On vient de m'assurer que l'illumination est différée de plusieurs jours : je ne m'en soucie guère. Vous avez contentement sur le salut de la Brinvilliers ; personne ne doute de la justice de Dieu, et je reprends avec grand regret l'opinion de l'éternité des peines.

(1) M. de Calvo commandoit à Maestricht pendant le siége, en l'absence du Maréchal d'Estrade qui en étoit Gouverneur.

LETTRE 443.

A la même.

à Paris, mercredi 5 Août 1676.

Je veux commencer aujourd'hui par ma santé; je me porte très-bien, ma chère enfant. J'ai vu le bon homme de Lorme à son retour de Maisons; il m'a grondée de ne pas avoir été à Bourbon, mais c'est une radoterie; car il avoue que, pour boire, Vichi est aussi bon: mais c'est pour suer, dit-il, et j'ai sué jusqu'à l'excès: ainsi je n'ai pas changé d'avis sur le choix que j'ai fait. Il ne veut point des eaux d'automne. et voilà ce qui m'est bon; il veut que je prenne de sa poudre au mois de Septembre. Il dit qu'il n'y a rien à faire au petit, et que le tems lui fera un crâne tout comme aux autres. Bourdelot m'a dit la même chose, et que les os se font les derniers. Il m'envoie promener, c'est-à-dire, à Livry, de peur que l'habitude de faire de l'exercice dans cette saison, ne me regonfle la rate, d'où viennent mes oppressions; il sera obéi. Je crois que vous devez être contente de la longueur de cet article. Il paroît bien que la Brinvilliers est morte, puisque j'ai tant de loisir.

Il reste à parler de Penautier; son Commis Belleguise est pris: on ne sait si c'est tant pis ou tant mieux pour lui; on est si disposé à croire que tout est à son avantage, que je crois que nous le verrions pendre, que nous y entendrions encore

quelque finesse. On a dit à la Cour que c'étoit le Roi qui avoit fait arrêter ce Commis dans les faubourgs. On blâme la négligence du Parlement; et quand on y a bien regardé, il se trouve que c'est à la diligence et à la libéralité du Procureur-Général (1), et que cette recherche lui a coûté plus de deux mille écus. Je fus hier une heure avec lui à causer agréablement; il cache sous sa gravité un esprit aimable et très-poli; M. de Harlai-Bonneuil étoit avec moi: je n'ose vous dire à quel point je fus bien reçue; il me parla fort de vous et de M. de Grignan.

Cependant Aire est pris. Mon fils me mande mille biens du Comte de Vaux (2), qui s'est trouvé le premier partout; mais il dénigre fort les assiégés, qui ont laissé prendre en une nuit le chemin couvert, la contrescarpe, passer le fossé plein d'eau, et prendre les dehors du plus bel ouvrage à corne qu'on puisse voir, et qui enfin se sont rendus le dernier jour du mois, sans que personne ait combattu. Ils ont été tellement épouvantés de notre canon, que les nerfs du dos qui servent à le tourner, et ceux qui font remuer les jambes pour s'enfuir, n'ont pu être arrêtés par la volonté d'acquérir de la gloire; et voilà ce qui fait que nous prenons des villes. C'est M. de Louvois qui en a tout l'honneur; il a un plein pouvoir, et fait avancer et reculer les armées, comme il le trouve à propos. Pendant que tout cela se passoit, il y avoit une illumination à Versailles,

(1) Achille de Harlai, depuis Premier-Président.
(2) Fils de M. Fouquet.

qui annonçoit la victoire : ce fut samedi, quoiqu'on eût dit le contraire. On peut faire les fêtes et les opéra ; sûrement le bonheur du Roi, joint à la capacité de ceux qui ont l'honneur de le servir, remplira toujours ce qu'ils auront promis. J'ai l'esprit fort en liberté présentement du côté de la guerre.

M. le Cardinal de Retz vient de m'écrire, et me dit adieu pour Rome. Il partit dimanche 2 Août ; il fait le chemin que nous fîmes une fois, et où nous versâmes si bien ; il arrivera droit à Lyon, d'où ils prendront tous les chemins de Turin, parce que le Roi ne veut pas leur donner des galères. Ainsi vous n'aurez pas le plaisir de voir cette chère Eminence : je suis en peine de sa santé ; il étoit dans les remèdes ; mais il a fallu céder aux instantes prières du maître, qui écrivit de sa propre main. « J'espère que le changement d'air, et la diversité » des objets, lui fera plus de bien que la résidence » et l'application, dans sa solitude ».

Vous avez donc enfin M. de Grignan ; je souhaite que vous l'ayez traité comme un étranger : j'ai trouvé fort bon que vous en ayez raccourci votre lettre. Il est vrai qu'il fait des merveilles pour le service de Sa Majesté ; je le dis, quand l'occasion s'en présente : j'en cause souvent avec d'Hacqueville. Il a si bien remis le calme dans l'Hôtel de Grammont, qu'on n'entend plus rien du tout ; mais c'est à son habileté qu'un tel silence est dû ; il est certain qu'il y a eu de quoi réjouir le public. Ce que vous me répondez sur les folies que je vous mande, vaut

bien mieux que ce que je dis. Je ne trouve rien de plus plaisant, que de ne pas dire un mot à M. de la Garde, d'une chose à quoi vous pensez tous en même-tems : mandez-moi donc quand il faudra que j'écrive. Je remercie M. de Grignan des bontés qu'il a eues pour le Chevalier de Sévigné, qu'il a vu à Toulon, c'est mon filleul ; il m'a écrit une lettre toute transportée de reconnoissance. Si M. de Grignan trouve l'occasion d'écrire, ou de parler pour lui, j'en serai ravie. Il s'ennuie fort d'être subalterne; j'ai ouï dire qu'il étoit brave garçon, et qu'il méritoit bien un vaisseau : si c'est l'avis de M. de Grignan, vous devez l'en faire souvenir.

Au reste, M. de Coulanges s'en va bientôt à Lyon; il compte revenir avant la Toussaint, justement dans le tems que vous viendrez. Je vous conseille de prendre des mesures avec lui; il conduira gaîment votre barque, et vous serez trop aise de l'avoir. Je trouve que le *Pichon* est fort joli : vous lui faites un bien extrême de vous amuser à sa petite raison naissante; cette application à le cultiver lui vaudra beaucoup. Je vous prie de lui pardonner tout ce qu'il avouera naïvement, mais jamais une menterie.

Quand vous lirez *l'Histoire des Visirs*, je vous conseille de ne pas demeurer à *ces têtes coupées* sur la table; ne quittez point le livre à cet endroit, allez jusqu'au fils (1); et si vous trouvez un plus

(1) Achmet Coprogli, Pacha, fut nommé Grand-Visir après la mort de Mahomet Coprogli son père. Les vies du père et du fils sont intéressantes.

honnête homme parmi ceux qui sont baptisés, vous vous en prendrez à moi.

Vous croyez, ma fille, que je suis gauche, et embarrassée de mes mains; point du tout, il n'y paroît point; cette légère incommodité n'est que pour moi, et ne paroît nullement aux autres. Ainsi je ressemble comme deux gouttes d'eau à votre *bellissima*, hormis que j'ai la taille bien mieux qu'auparavant. Vous êtes, en vérité, trop aimable et trop bonne d'être si occupée de ma santé. Ne soyez point en peine de Livry, je m'y gouvernerai très-sagement, et je reviendrai avant les brouillards, pourvu que ce soit pour vous attendre. J'attends de Parère (1) cette petite affaire pour les lods de Buron, s'il faut dire que vous l'achetez, nous apprendrons à mentir de notre grand Diana (2).

Voici une petite histoire que vous pouvez croire, comme si vous l'aviez entendue. Le Roi disoit un de ces matins : « En vérité, je crois que nous ne » pourrons pas secourir Philisbourg; mais enfin, » je n'en serai pas moins Roi de France ». M. de Montausier (3),

Qui pour le Pape ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit.

(1) Premier Commis de M. de Pomponne.

(2) C'étoit un Clerc régulier de Palerme en Sicile, et le même dont il est souvent parlé dans *les petites Lettres* pour avoir favorisé dans ses écrits les opinions relachées en fait de morale.

(3) Personne n'ignore que M. de Montausier étoit l'homme de la Cour le plus véridique.

lui dit : « Il est vrai, Sire, que vous seriez encore » fort bien Roi de France, quand on vous auroit » repris Metz, Toul et Verdun, et la Comté, et » plusieurs autres Provinces dont vos prédécesseurs » se sont bien passés ». Chacun se mit à serrer les lèvres ; et le Roi dit de très-bonne grâce : « Je » vous entends bien, M. de Montausier, c'est-à-dire, » que vous croyez que mes affaires vont mal : mais » je trouve très-bon ce que vous dites, car je sais » quel cœur vous avez pour moi ». Cela est très-vrai, et je trouve que tous les deux firent parfaitement bien leur personnage.

Le Baron (*M. de Sévigné*) se porte très-bien. Le Chevalier de Nogent, qui est venu apporter la nouvelle de la prise d'Aire, l'a nommé au Roi comme un de ceux qui font paroître beaucoup de bonne volonté. M. le Duc est fort gai, il chasse, il va à Chantilly, à Liancourt ; enfin, ils sont tous ravis de pouvoir faire leurs vendanges. M. de Nevers n'a aucune inquiétude de sa femme, parce qu'elle est d'un air naïf et modeste ; il la regarde comme sa fille ; et si elle faisoit la moindre coquetterie, il seroit le premier à s'en apercevoir et à la gronder : elle est grosse et bien languissante. Ma nièce de Coligny est accouchée d'un fils ; elle dit que ce lui sera une contenance que d'avoir à élever ce petit garçon. Pauline est donc la favorite de M. le Comte, et notre sœur Colette (1) ne respire que le saint habit.

(1) La fille aînée de M. de Grignan, de son premier mariage.

LETTRE 444.

A la même.

à Paris, vendredi 7 Août 1676.

Je m'en vais demain à Livry, ma très-chère, j'en ai besoin, ou du moins je le crois. Je ne vous en écrirai pas moins, et notre commerce n'en sera point du tout interrompu. J'ai vu des gens qui sont revenus de la Cour; ils sont persuadés que la vision de Théobon est entièrement ridicule, et que jamais la souveraine puissance de *Quanto* n'a été si bien établie. Elle se sent au-dessus de toutes choses, et ne craint non plus ses petites morveuses de nièces (1) que si elles étoient charbonnées. Comme elle a bien de l'esprit, elle paroît entièrement délivrée de la crainte d'enfermer le loup dans la bergerie : sa beauté est extrême, sa parure est comme sa beauté, et sa gaîté comme sa parure. Le Chevalier de Nogent a nommé le Baron au Roi, au nombre de trois ou quatre qui ont fait au-delà de leur devoir, et en a parlé encore à mille gens. M. de Louvois est revenu; il n'est embarrassé que des louanges, des lauriers et des approbations qu'on lui donne. Je crois que Vardes vous menera le Grand-Maître, qui s'en va recueillir une petite succession de quatre cents mille écus (2). Vardes l'attendra au

(1) Madame de Nevers et Mademoiselle de Thianges, depuis Duchesse de Sforce.

(2) *Voyez* ci-dessus, la Lettre du 31 Juillet.

Saint-Esprit, et j'ai dans la tête qu'il le mènera à Grignan; peut-être aussi qu'ils n'y penseront point. La bonne d'Heudicourt a été dix jours dans la gloire de Piquée; mais comme on ne lui avoit donné un logement que pour ce tems-là, elle est revenue, et on l'a trouvé très-bon. Le tempérament et le détachement de vos *Pichons* règnent assez dans ce bon pays-là. M. du Maine est un prodige d'esprit; premièrement, aucun ton, aucune finesse ne lui manque; il en veut, comme les autres, à M. de Montausier; c'est sur cela que je dis l'*intqua corte :* il le voyoit passer un jour sous ses fenêtres avec une petite baguette qu'il tenoit en l'air; il lui cria : *Monsieur de Montausier, toujours le bâton haut.* Mettez y le ton et l'intelligence, et vous trouverez qu'à six ans on n'a guère de ces manières-là : il en dit tous les jours mille. Il étoit, il y a quelques jours, sur le canal dans une gondole où il soupoit fort près de celle du Roi : on ne veut point qu'il l'appelle *mon papa;* il se mit à boire, et follement s'écria, *à la santé du Roi mon père;* et puis se jeta, en mourant de rire, sur Madame de Maintenon. Je ne sais pourquoi je vous dis ces deux choses-là; ce sont, je vous assure, les moindres.

Le Roi a donné à un fils de M. le Grand la belle Abbaye de M. d'Alby, de vingt-cinq mille livres de rente (1). Mon zèle m'a conduite à parler moi-même à M. Pichon de votre pension; il me dit que l'Abbé de Grignan tenoit le fil de cette affaire, de

(1) L'Abbaye des Chastelliers.

sorte

sorte que je ne ferai plus que réveiller le bel Abbé, sans me vanter d'avoir été sur ses brisées : c'est que je me défie toujours des allures des gens paresseux. Je ne suis paresseuse que pour moi, j'aimerois qu'on fût de même. Il a interrompu ma lettre, ce bel Abbé, et il m'a promis de faire si bien, que je ne puis douter que nous n'ayons notre pension. Ecrivez-lui un mot sur ce sujet, afin de l'animer à faire des merveilles ; il fera raccommoder nos lettres de Marquisat de la manière que je vous l'ai dit. Parère me promet tous les jours l'expédition de ces lods et ventes ; c'est un plaisant ami ; il me bredouilla l'autre jour mille protestations ; je croyois cette affaire faite, et je ne tiens encore rien. J'ai vu ce que l'on mande au bel Abbé sur cette réconciliation du père et du fils, cela est écrit fort plaisamment. Cette retraite dans le milieu de l'Archevêché, et cette Thébaïde dans la rue Saint-Honoré, m'ont extrêmement réjouie. Les retraites ne réussissent pas toujours ; il faut les faire sans les dire : mais on a promis à l'Abbé de lui conter le sujet de cette belle réconciliation dont je suis si édifiée. Je vous prie, ma fille, que ce soit par vous que je l'apprenne.

On attend des nouvelles d'Allemagne avec *trémeur* ; il doit y avoir eu un grand combat. Je m'en vais cependant à Livry ; qui m'aimera me suivra. Corbinelli m'a promis de venir m'apprendre à voir jouer, comme je vous disois l'autre jour : cela me divertit.

LETTRE 445.

A la même.

Commencée à Paris le 11, et finie à Livry mercredi 12 Août 1676.

Le vieux de Lorme, Bourdelot et Vesou me défendent Vichi pour cette année ; ils ne trouvent pas que cette dose de chaleur si près l'une de l'autre fût une bonne et prudente conduite : pour l'année qui vient, c'est une autre affaire, nous verrons ; mais quoi que dise notre d'Hacqueville, on n'oseroit entreprendre ce voyage contre l'avis des mêmes médecins qui m'y avoient si bien envoyée : je n'ai nulle opiniâtreté, et je me laisse conduire avec une docilité que je n'avois pas avant que d'avoir été malade. Vous me trouverez en état de vous donner de la joie ; ce qui me reste d'incommodité est si peu de chose que cela ne mérite ni votre attention, ni votre inquiétude.

D'Hacqueville doit encore parler à M. de Pompone, et discourir à fond sur vos affaires ; il vous en écrira, et vous enverra aussi l'expédition de vos lods et ventes que Parère me promit hier très-positivement. Je vous écris ceci avant que d'aller à Livry, où je serai demain matin, et où j'achèverai cette lettre. Je voudrois que vous vissiez de quelle façon vous m'avez écrit de la taille du *Pichon* ; je suis fort aise que ce soit une exagération causée

par votre crainte ; à la fin, il se trouvera que c'est un fort joli petit garçon qui a bien de l'esprit ; et voilà sur quoi vous me faites consulter les matrones. Rien, en vérité, n'est plus plaisant que ce que vous dites de la Si..... quelle tête ! ose-t-elle se montrer devant la vôtre ? Ce que disent les Dames de Grenoble est si plaisant et si juste, que je crois que c'est vous qui l'avez dit pour elles. Je trouve à cette folie tant d'imagination, que je n'y reconnois point le style de la Province.

On a donné Alby à M. de Mende (1), mais il y a douze mille francs de pension ; trois mille livres au Chevalier de Nogent, trois mille livres à M. d'Agen notre ami, et six mille livres à M. de Nevers ; je ne vois pas bien pourquoi, si ce n'est pour une augmentation de violons dont il se divertit tous les soirs. Ah ! que je suis aise que vous ayez achevé *ces Visirs !* N'est-il pas vrai que vous aimez le dernier ? Il faut avouer que cette petite histoire n'est point bien écrite du tout ; mais les événemens se laissent fort bien lire. Il me semble que cette Reine de Pologne ne vient plus tant (2) ; peut-être qu'elle attend le Grand-Seigneur, ou le Grand-Visir que nous aimons.

(1) Hyacinthe Serroni, Évêque de Mende, fut le premier Archevêque d'Alby. Il étoit Religieux de l'Ordre de S. Dominique lorsqu'il passa d'Italie en France avec Michel Mazarin, Cardinal et Archevêque d'Aix, lequel avoit été Religieux et Général de ce même Ordre.

(2) *Voyez* la Lettre du 24 Juillet, ci-dessus.

La Princesse d'Harcourt (1) est accouchée à cinq mois d'un enfant mort depuis plus de six semaines; aussi a-t-elle pensé mourir; mais elle est mieux, et ce qui la guérira sans doute, c'est qu'on l'a fait transporter à Clagny, crainte du bruit : Madame de Montespan en a des soins extrêmes; Dieu sait si la reconnoissance sera tendre.

A Livry.

Je viens de recevoir votre lettre du 2 : vous avez été au Saint-Esprit; c'est pour être bien fatiguée; vous pouviez ne m'écrire que trois lignes, je l'eusse fort approuvé. C'eût été une plaisante chose que vous y eussiez trouvé le Grand-Maître : je vois bien que vous croyez que je l'aurois trouvé encore plus plaisant que vous. Je crois voir bientôt Gourville; je lui parlerai de Vénejan : c'est une situation admirable; mais il ne faut pas le vendre à vil prix, comme on vend aujourd'hui toutes les terres. Le pauvre M. le Tellier a acheté Barbesieux, une des belles terres de France, au denier seize; c'est en vérité une raillerie. Peut-être que M. le Prince de Conti, ou son conseil, ne se prévaudroient point de cette mode, puisque vous ne vendriez pas Vénejan par décret. Pour Caderousse, je n'imagine d'accommodement avec lui que de jouer sa part à trois dés contre M. de Grignan. Ne faites point de façon de m'envoyer les commissions de la mariée : vous

(1) Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, Prince d'Harcourt.

ne sauriez trop me conter comme *un des choux de votre jardin*. Je serai ravie d'aller un moment à Paris pour un si bon sujet. La bonne d'Escars nous donnera un plat de son habileté avec beaucoup de joie. Mettez-nous donc en œuvre, et vous en serez contente.

On me mande de Paris que l'on n'a point encore de nouvelles d'Allemagne. L'inquiétude que l'on a sur ce combat, que l'on croit inévitable, ressemble à une violente colique, dont l'accès dure depuis plus de douze jours. M. de Luxembourg accable de courriers. Hélas ! ce pauvre M. de Turenne n'en envoyoit jamais ; il gagnoit une bataille, et on l'apprenoit par la poste. Nos Chanoines de Flandres sont en parfaite santé, et notre bon Ermite aussi (1), qui m'écrit du 17, de Lyon, où il est allé en cinq jours de son ermitage. Il attend ses confrères ; si on l'avoit laissé le maître de la route, il seroit arrivé, dit-il, en douze jours de Lyon à Rome.

M. d'Hacqueville a fort causé avec M. de Pompone ; il n'y a rien à faire pour votre marquisat, qu'à le vendre avec ce titre, qui rend toujours une terre plus considérable ; en sorte que si celui qui l'achète n'a pas la qualité requise, il ne laisse pas d'obtenir aisément des lettres en Chancellerie, qui

(1) M. le Cardinal de Retz s'étoit retiré depuis peu à Commercy dans la vue de payer ses dettes qui étoient considérables, à quoi il eut le bonheur de réussir avant sa mort. Madame de Sévigné disoit de lui et de M. de Turenne, que l'un étoit *le héros de l'épée*, et l'autre *le héros du bréviaire*.

le font *Marquis de Mascarille.* L'Abbé de Chavigny n'est plus notre Évêque de Rennes; il aime mieux l'espérance de Poitiers; c'est celui de Dol qui vient à Rennes, et l'Abbé de Beaumanoir à Dol.

Vous voulez, ma très-chère, que je vous parle de ma santé, elle est encore meilleure ici qu'à Paris; ce petit étouffement a disparu à la vue de l'horizon de notre petite terrasse; il n'y a point encore de serein; quand je sens le moindre froid, je me retire. On a fait une croisée sur le jardin dans ce petit cabinet; ce qui en ôte tout l'air humide et malsain qui y étoit : mais outre l'agrément extrême que cela fait, il n'y fait point chaud : car ce n'est que le soleil levant qui le visite une heure ou deux. Je suis seule, le bon Abbé est à Paris. Je lis avec le Père Prieur, et je suis attachée à des Mémoires d'un M. de Pontis (1), Provençal, qui est mort depuis six ans à Port-Royal, à plus de quatre-vingts ans. Il conte sa vie et le tems de Louis XIII avec tant de vérité, et de naïveté, et de bon sens, que je ne puis m'en tirer.

(1) Louis de Pontis, Gentilhomme Provençal, qui après avoir passé cinquante-six ans dans les armées au service de trois de nos Rois, crut devoir se retirer en 1653 pour mener une vie cachée à Port-Royal-des-Champs, où il vécut dans la pratique de la pénitence et de la piété, et mourut le 14 Juin 1670. *Voyez* le *Nécrologe de Port-Royal*, page 236. Comme ce fut Thomas du Fossé qui rédigea les Mémoires dont il s'agit, cet ouvrage étoit censé appartenir à Port-Royal, et dès-lors il ne devoit point plaire également à tout le monde.

* Ces Mémoires sont remplis de fables; comme l'ont prouvé d'Avrigny et Voltaire.

M. le Prince l'a lu d'un bout à l'autre avec le même appétit. Ce livre a bien des approbateurs, il y en a d'autres qui ne peuvent le souffrir : il faut ou l'aimer ou le haïr, il n'y a point de milieu : je ne voudrois pas jurer que vous l'aimassiez.

La raison que vous ne comptez point pour me faire aller à Vichi, qui est de vous voir et de vous ramener, est justement celle qui me toucheroit, et qui me paroît uniquement bonne : aussi je n'y balancerois pas, si j'étois persuadée que cela fût nécessaire ; mais je crois mes lettres de change acceptées de trop bonne foi, pour ne pas être acquittées exactement. Je vous attendrai donc, ma très-belle, avec toute la joie que vous pouvez vous imaginer d'une amitié comme celle que j'ai pour vous.

LETTRE 446.

A la même.

à Livry, vendredi 14 Août 1676.

Ma chère enfant, je me porte fort bien ici ; je suis plus persuadée de la grandeur du mal que j'ai eu, par la crainte que je sens d'y retomber, et par ma conduite à l'égard du serein, que par nulle autre chose ; car vous vous souvenez bien que les belles soirées et le clair de lune me donnoient un souverain plaisir. Je vous remercie d'avoir pensé à moi dans ces beaux tems. Mesdames de Villars,

de Saint-Géran, d'Heudicourt, Mademoiselle de l'Estranges, *la petite âme* et la petite Ambassadrice arrivèrent hier ici à midi ; il faisoit très-beau. Un léger soupçon avoit causé une légère prévoyance, qui composa un très-bon dîner. J'ai un fort bon cuisinier, vous m'en direz votre avis. Nous causâmes, nous mangeâmes, nous nous réjouîmes assez, nous parlâmes de vous avec plaisir. Elles me dirent qu'il n'y avoit point encore de nouvelles d'Allemagne : c'est brûler à petit feu. Il me paroît que de savourer ainsi dix ou douze jours une violente inquiétude, c'est tirer son jeu à petite prime ; et la Marquise de la Trousse, qui revient de la Trousse, ouvrira son jeu tout d'un coup, et le verra bon ou mauvais, comme il sera ; car il n'y a jamais que ce qui y est ; et l'inquiétude, non plus que la façon des tireurs de prime, ne fait rien à l'affaire. Je crois cependant que les amitiés les plus vives ne veulent rien s'épargner ; qu'en dites-vous ?

Le Roi a donné à un M. du Plessis, Grand-Vicaire de Notre-Dame, et fort homme de bien, l'Evêché de Saintes : Sa Majesté dit tout haut : « J'ai » donné ce matin un Evêché à un homme que je n'ai » jamais vu ». C'est le second ; l'autre étoit l'Abbé de Barillon, Evêque de Luçon. La belle M^me^. *de Montespan* commence un peu à se lasser de cette exposition publique ; elle a été deux ou trois jours à n'avoir pas la force de s'habiller. Le Roi ne laisse pas de jouer : mais le jeu n'est pas si long. Si ce changement de théâtre ne dure, c'est qu'il étoit

trop agréable pour être de longue durée. On affecte fort de n'avoir point d'heures particulières ; tout le monde est persuadé que la bonne politique veut qu'on n'en ait point ; et que si on en avoit, on n'en auroit plus.

Madame de Villars s'en va tout de bon en Savoie jouer un assez joli rôle ; elle a un carrosse magnifique, une belle housse de velours rouge, et tout le reste. Un de ses plaisirs, dit-elle, c'est qu'elle n'aimera personne dans ce pays-là : voilà un triste plaisir. Celui de la d'Heudicourt, qui s'en va chez elle pour quelques semaines, n'est pas plus gai. La manière de ce bon pays que vous savez, c'est de combler de joie, de faire tourner la tête, et puis de ne plus connoître les gens ; mais surtout, c'est de se passer parfaitement bien de toutes choses. Ce détachement en mériteroit un pareil des pauvres mortels ; mais il y a de la glu jusqu'à leurs regards. Adieu, belle et charmante, je ne suis plus si causante qu'à Paris ; j'en suis fâchée pour vous, puisque vous vous divertissez de mes peintures.

LETTRE 447.

A la même.

à Livry, mercredi 19 Août 1676.

Je vous gronde, ma fille, de vous être baignée dans cette petite rivière, qui n'est point une rivière, et qui prend ce grand nom comme bien des gens prennent le nom des grandes Maisons : mais on ne trompe personne; tout le monde se connoît, et il vient un M. le Laboureur, qui découvre son origine, et que son vrai nom, c'est *la Fontaine*, non pas celle de *Vaucluse*, d'*Aréthuse*, ou de *Jouvence*; mais une petite fontaine sans nom et sans renom; et voilà où vous vous êtes baignée. Je meurs de peur que vous n'en ayez un rhumatisme ou un gros rhume; et j'aurai cette crainte jusqu'à ce que je sache comment vous vous portez. Bon Dieu ! si j'en avois fait autant, quelle vie vous me feriez.

Au reste, vous savez déjà comme cette montagne d'Allemagne est accouchée d'une souris sans mal ni douleur. Un de nos amis, que vous aimez à proportion des soins qu'il a de moi, me mande qu'il ne sait comment ménager mon esprit ni le vôtre en cette rencontre; qu'il s'est trouvé un diable de bois inconnu sur la carte, qui nous a tenu en bride de telle sorte que, ne pouvant nous ranger en bataille qu'à la vue des ennemis, nous avons

été obligés de nous retirer le 10, et d'abandonner Philisbourg à la brutalité des Allemands. Jamais M. de Turenne n'eût prévu ce bois; ainsi, l'on doit se consoler de plus en plus de sa perte. On craint aussi celle de Maestricht, parce que l'armée de nos frères n'est pas en état de le secourir. Ce seroit encore un chagrin si l'on chassoit les Suédois de la Poméranie. Le Chevalier (*de Grignan*) me mande que le Baron a fait le fou à Aire; il s'est établi dans la tranchée et sur la contrescarpe, comme s'il eût été chez lui. Il s'étoit mis dans la tête d'avoir le régiment de Rambures, qui fut donné à l'instant au Marquis de Feuquières; et dans cette pensée, il répétoit comme il faut faire dans l'infanterie.

Vous me parlez de Madame d'Heudicourt*, et vous voulez un raccommodement en forme; il n'y en a point. Le tems efface; on la revoit; elle a une facilité et des manières qui ont plû; elle est faite à ce badinage; elle ne frappe point l'imagination de rien de nouveau; elle est indifférente, on n'a plus besoin d'elle; mais elle a par-dessus les autres qu'on y est accoutumée : la voilà donc dans cette calèche; et puis on a besoin de son logement, elle s'en va; il manque un degré de chaleur pour en chercher un autre : ce sera pour une autre fois. Voilà le sable sur quoi l'on bâtit, et voilà la feuille volante à quoi l'on s'attache.

* Elle avoit été brouillée avec Madame de Maintenon, dont elle avoit dit du mal. *Voyez* tome I, pag. 115.

M. l'Archevêque (*d'Arles*) nous écrit mille merveilles de vous, et des soins, et des complaisances que vous avez pour lui. Je ne puis vous dire combien je vous loue d'un procédé si honnête et si plein de justice. Il y a des sortes de devoirs dont je ne puis souffrir qu'on se dispense; nulle raison ne me fait excuser une si grossière ingratitude. C'est ce bon patriarche qui maintient encore l'ordre, et la règle, et le calcul dans votre maison; et si vous avez le malheur de le perdre, ce sera le dernier accablement de vos affaires.

Ceux qui ont parié que notre bon Cardinal iroit à Rome, ont gagné assurément. Il a été à Lyon deux jours plutôt que les autres: je suis, comme vous, persuadée qu'il le falloit ainsi, puisqu'il l'a fait. La difficulté, c'est de faire passer cette opinion dans la tête de tout le monde. J'en dis autant pour le mariage de M. de la Garde. C'est une chose très-plaisante que d'entendre la Marquise d'Huxelles (1) parler froidement là-dessus, comme d'un ami qui l'a trompée, et qui lui a fait un mauvais tour.

Je vous loue fort de vous être remise à vous baigner sagement dans votre chambre. Si vous trouvez quelquefois des discours hors de leur place dans mes lettres, c'est que je reçois une des vôtres le samedi; la fantaisie me prend d'y faire réponse; et puis le

(1) Marie de Bailleul, mère de feu M. le Maréchal d'Huxelles, étoit amie de M. de la Garde, au point d'entretenir avec lui un commerce de lettres suivi durant plusieurs années, quoiqu'il ne roulât absolument que sur les nouvelles de la Cour et de la Ville.

mercredi matin, j'en reçois encore une, et je reprends sur des chapitres que j'ai déjà commencés; cela peut me faire paroître un peu impertinente; en voilà la raison. Il y a plus de dix jours que j'ai fait réponse à ce que vous me dites d'Alby; M. de Mende l'a eu chargé de pensions.

J'apprends que la belle Madame a reparu dans le bel appartement comme à l'ordinaire, et que ce qui avoit causé son chagrin étoit une légère inquiétude de son ami et de Madame de Soubise. Si cela est, on verra bientôt cette dernière sécher sur pied; car on ne pardonne pas seulement d'avoir plû.

Pour ma santé, elle est très-bonne; il n'est plus question de rien, je suis persuadée que le rhumatisme a tout fini. Je ne m'expose plus au serein, ou je suis dans une chambre, ou je monte en carrosse pour gagner les hauteurs. Le clair de lune est une étrange tentation, mais je n'y succombe guère. Enfin, soyez en repos, et pour mes mains, et pour mes genoux. Je consulterai la pommade, et je prendrai de la poudre de mon bon homme après la canicule. Je vous laisse, en vérité, le soin de me gouverner, et je crois que vous ferez mieux que tous les docteurs.

M. Charier me mande que le Cardinal de Retz étoit parti deux jours avant ses camarades. On ne me parle point sur ce sujet, je suis trop marquée, et je vois que l'on me fait l'honneur de me traiter comme les d'Hacqueville; mais je démêle bien ce qu'on auroit envie de me dire. Je suis fâchée que

votre Cardinal (1) ne prenne pas le chemin des autres. Pour moi j'ai dans la tête que le nôtre fera quelque chose d'extraordinaire à quoi l'on ne s'attend point, ou qu'il rendra son chapeau dans cette conjoncture, ou qu'il prendra un style tout particulier, ou qu'il sera Pape : ce dernier est un peu difficile; mais enfin il me semble que cela ne sera pas tout uni. Il m'a écrit deux lignes de Lyon. On peut être avec justice fort en peine de sa santé; c'est un miracle, si ces chaleurs, cette précipitation et ce conclave, ne lui font beaucoup de mal.

J'étois avant-hier au soir dans cette avenue, je vis venir un carrosse à six chevaux; c'étoit la bonne Maréchale d'Estrées, *le Chanoine*, la Marquise de Senneterre, que l'Abbé de la Victoire appelle *la Mitte*, et le gros Abbé de Pontcarré. On causa fort, on se promena, on mangea; et cette compagnie s'en alla au clair de mon ancienne amie. Madame de Coulanges se baigne : Corbinelli a mal aux yeux : Madame de la Fayette ne va point en carrosse. Mais je reçois vos lettres et je vous écris; je lis, je me promène, je vous espère; gardez-vous bien de me plaindre. Il me paroît que l'Abbé de la Vergne a bien du zèle pour votre conversion : je la crois un peu loin, si elle tient à celle de Madame de Schomberg. Il est vrai que son mérite s'est fort humanisé, elle en a toujours eu beaucoup pour ceux qui la connoissoient; mais cette lumière, qui étoit sous le boisseau, éclaire présentement tout le monde : elle

(1) Jérôme de Grimaldi, Archevêque d'Aix.

n'est pas la seule à qui le changement de condition a fait ce miracle. Nous faisions la guerre au bon homme d'Andilly, qu'il avoit plus d'envie de sauver une âme qui étoit dans un beau corps qu'une autre. Je dis la même chose de l'Abbé de la Vergne, dont le mérite et la réputation sont ici fort répandus : je vous trouve très-heureuse de l'avoir. Quitte-t-il la Provence ? Doit-il y retourner ? Votre vision est plaisante sur *la tourterelle* Sablière * : *Elle apprit au ramier le chemin de son cœur.* Elle acheta le lit du défunt ; vous savez bien pourquoi.

L'amie (1) de Madame de Coulanges est toujours dans une haute faveur. Si notre petite amie est attachée à ce bon pays-là, c'est par l'agrément passager qu'elle y reçoit, elle n'est point la dupe de la sorte de tendresse et d'amitié qu'on y dépense. Je ne sais rien de Madame de Monaco. Tout est caché à l'hôtel de Grammont sous l'impénétrable discrétion de d'Hacqueville ; et tout est comme il étoit, à l'hôtel de Grancey, hormis que le Prince ** est d'une maigreur et d'une langueur qui sent la Brinvilliers. L'Abbé de Grignan doit vous instruire de Penautier : il y a bien des choses qui m'échappent ici. Monsieur de Coulanges partira pour Lyon avec Madame de Villars. Il me paroît que quand il y

* Jeu de mots qui porte sur Madame *de la Sablière*, alors très-éprise du Marquis de la Fare. L'équivoque est d'autant plus juste que la tourterelle aime les cantons sablonneux.

(1) Madame de Maintenon.

** Le Chevalier de Lorraine.

sera, il doit vous obéir : assurez-vous au moins de sa conduite; vous ne sauriez avoir un plus joli pilote. Le bon Abbé vous aime fort, il boit très-souvent à votre santé ; et quand le vin est bon, il s'étend sur vos louanges, et trouve que je ne vous aime pas assez. Adieu, ma très-chère, je ne crains point ce reproche devant Dieu.

Mes maîtres de Philosophie (1) m'ont un peu abandonnée. La Mousse est allé en Poitou avec Madame de Sanzei (2). Le père Prieur (*de Livry*) voudroit bien s'instruire aussi ; c'est dommage de ne pas cultiver ses bons désirs. Nous lisons tristement ensemble le petit livre des *Passions* (*de Descartes*), et nous voyons comme les nerfs du dos de M. de Luxembourg ont été bien disposés pour la retraite. Mais savez-vous que tout d'un coup on a cessé de parler d'Allemagne à Versailles ? On répondit un beau matin aux gens qui en demandoient bonnement des nouvelles pour soulager leur inquiétude : Et pourquoi des nouvelles d'Allemagne ? il n'y a point de courrier, il n'en viendra point, on n'en attend point ; à quel propos demander des nouvelles d'Allemagne ? Et voilà qui fut fini.

(1) MM. de la Mousse et Corbinelli.
(2) Elle étoit sœur de M. de Coulanges.

LETTRE 448.

A la même.

à Paris, vendredi 21 Août 1676.

JE suis venue ici ce matin pour les commissions de M. de la Garde. Je suis descendue chez la bonne d'Escars, que j'ai trouvée avec une grosse bile qui lui donne une petite fièvre, et toute pleine de bonne volonté; elle avoit autour d'elle Madame le Moine, et tous les équipages de point de France et de point d'Espagne, les plus beaux et les mieux choisis du monde. Je suis allée dîner chez M. de Mêmes, et à trois heures je suis revenue chez Madame d'Escars; j'ai trouvé, en entrant dans la Cour, Madame de Vins et d'Hacqueville, qui venoient me voir amiablement. Nous avons pris un très-beau manteau, une belle jupe, de la toile d'or et d'argent pour une toilette, et de quoi faire un corps de jupe, la dentelle pour la jupe, la toilette, une petite pour les sachets, pour les coiffes noires; les souliers, la perruque, les rubans, tout sera admirablement beau : mais comme j'ai tout pris sur ma parole, et pour très-peu de tems, je vous prie de ne point nous remettre sur l'incertitude des paiemens des pensions de M. de la Garde, et de nous envoyer une lettre de change. M. Colbert est un peu malade; si vous saviez ce qu'on fait de ce prétexte, même pour votre pension, vous verriez bien que rien

n'est tel qu'une lettre de change : et les pauvres courtisans, accoutumés à la patience, attendront l'heureux moment du Trésor royal. Voilà le bel Abbé (1) qui entre ; il vint me voir mercredi à Livry ; nous causâmes fort de vos affaires. Il est certain qu'il ne faudroit proposer (2) le Coadjuteur que comme un sujet très-propre et très-digne, sans qu'il parût que ce sujet se donnât aucun mouvement, parce qu'il doit paroître fixé et content. On s'assureroit seulement de la disposition de M. l'Archevêque (*d'Arles*) pour recevoir tel autre Coadjuteur qu'on voudroit ; et il faudroit que cela passât uniquement par le Confesseur, n'étant pas du district de M. de Pompone, qui pourtant ne manqueroit pas de l'appuyer, si la balle lui venoit. Mais on croit ici que, nonobstant le bruit qui a couru que M. de Mende refusoit Alby, il le prendra ; ainsi nos raisonnemens seront inutiles. Pour le Gouvernement, le fils en a la survivance, et *Matame te Lutre* ne seroit pas fâchée d'avoir cette récompense, en quittant la livrée (3) qu'elle porte depuis si long-tems. On dit aussi que Théobon, soit qu'elle ait mérité, ou point mérité cet établissement, seroit fort désireuse de l'avoir : vous voyez sur quoi cela roule.

J'aime le bel Abbé de l'attention qu'il paroît avoir pour vos affaires, et du soin qu'il a de me chercher

(1) M. l'Abbé de Grignan, frère de M. le Coadjuteur d'Arles.

(2) Il s'agissoit de l'Archevêché d'Alby, que l'on croyoit encore vacant par le refus qu'on disoit que M. de Mende en avoit fait.

(3) Madame de Ludre, Chanoinesse de Poussai.

pour en discourir avec moi, qui ne suis pas si sotte sur cela, à cause de l'intérêt que j'y prends, que sur toutes les autres choses du monde. Nous passâmes une fort jolie soirée à Livry; et aujourd'hui nous avons conclu avec le grand d'Hacqueville, que tous nos raisonnemens sont inutiles pour cette fois; mais qu'il ne faut pas perdre une occasion de demander. Madame de Vins m'a priée de ne point m'en retourner demain, et de me trouver entre cinq et six chez Madame de Villars, où elle sera. Nous pourrons voir le soir M. de Pompone, qui reviendra de Pompone, où Madame de Vins n'est pas allée, à cause d'un procès, et toujours procès, qui sera jugé demain. Je suis tentée de sa proposition; de sorte que j'ai la mine de ne m'en aller que dimanche à la messe à Livry. On dit que l'on sent la chair fraîche dans le pays de *Quanto*. On ne sait pas bien droitement où c'est; on a nommé la Dame que je vous ai nommée: mais comme on est fin en ce pays, peut-être que ce n'est pas là. Enfin, il est certain que le cavalier est gai et réveillé, et la Demoiselle triste, embarrassée, et quelquefois larmoyante. Je vous dirai la suite, si je le puis.

Madame de Maintenon est allée à Maintenon pour trois semaines. Le Roi lui a envoyé *le Nôtre* pour ajuster cette belle et laide Terre. Je n'ai point encore vu la belle Coulanges, ni Corbinelli. L'armée de M. de Schomberg s'en va au secours de Maestricht: mais on ne croit point du tout que les ennemis l'attendent, soit par avoir pris la place, soit par avoir

levé le siége; ils ne sont pas assez forts. Adieu, très-aimable et très-aimée.

LETTRE 449.

A la même.

à Livry, mercredi 26 Août 1676.

Je crois que vous voyez bien que je fais réponse le mercredi à vos deux lettres; pour le vendredi, je vis aux dépens du public, et sur mon propre fonds, qui compose quelquefois une assez mauvaise lettre. J'attends là votre dernière, et cependant je vais ballotter sur celle que j'ai déjà reçue, et sur ce que j'ai fait depuis trois ou quatre jours. Je vous écrivis vendredi ayant l'Abbé de Grignan à mes côtés; je vous mandai que Madame de Vins et d'Hacqueville m'avoient prié d'aller le lendemain chez Madame de Villars, où ils se trouveroient. Nous y passâmes deux heures fort agréablement. Je demeurai donc à Paris, pour l'amour d'eux. J'avois été auparavant chez Madame de la Fayette; car il faut tout dire : la Saint-Géran nous montra une fort jolie lettre que vous et M. de Grignan lui aviez écrite; nous admirâmes le bon esprit de votre ménage. Je repassai chez Mademoiselle de Méri, et le dimanche matin je revins ici, après avoir vu le deux soirs Madame de Coulanges et Corbinelli. Cette belle se baigne : il dit qu'elle viendra bientôt; ce sera quand il lui plaira. Vous me connoissez sur la joie que j'ai de ne mettre sur mon compte aucune

complaisance : j'aime à n'être pour rien, et c'est une joie qui ne peut jamais manquer, pour peu que l'on vive long-tems. Corbinelli veut venir, si je le veux ; mais je ne le veux jamais. Cependant la bonne Marquise d'Huxelles, que j'aime, il y a bien des années, m'avoit priée de ne point manquer de revenir pour un dîner qu'elle donnoit à M. de la Rochefoucauld, à M. et à Mme. de Coulanges, à Madame de la Fayette, etc. Je crus voir dans son ton tout ce qui mérite que l'on prenne cette peine. Il se trouva que c'étoit lundi ; de sorte qu'étant revenue le dimanche, je retournai lundi matin d'ici chez la Marquise. C'étoit chez Longueil *, son voisin, qu'elle donnoit son dîner. La maison de Longueil est très-jolie, ses Officiers admirables, et nous approuvâmes fort ce changement. La compagnie y arriva, et m'y trouva toute établie, grondant de ce qu'on venoit si tard. Au lieu de M. et Madame de Coulanges, qui ne purent venir, il y avoit Briole, l'Abbé de Quincé, Mademoiselle de la Rochefoucauld. Le repas et la conversation, tout fut très-digne de louanges : on en sortit tard. Je revins chez la d'Escars admirer encore la beauté du linge et de nos étoffes ; tout sera à merveilles. Je passai chez Madame de Coulanges ; on me gronda de m'en retourner. On veut me retenir sans savoir pourquoi,

* Ç'étoit sans doute le même qui, dès le commencement de la Fronde, agita le Parlement dont il étoit membre. Il étoit frère du Président de Maisons, qui fit bâtir par Mansard le beau château, connu sous ce nom, au moyen d'un trésor qui s'étoit trouvé dans sa maison de Paris, enfoui depuis le règne de Charles IX.

et je suis revenue le mardi matin, qui étoit hier. Je me promène dans ce jardin, avant qu'à Paris on ait pensé à moi.

Les inquiétudes d'Allemagne sont passées en Flandres. L'armée de M. de Schomberg marche; elle sera le 29 en état de secourir Maestricht. Mais ce qui nous afflige comme bonnes Françoises, et qui nous console comme intéressées, c'est qu'on est persuadé que, quelque diligence qu'ils fassent, ils arriveront trop tard. Calvo n'a pas de quoi relever la garde; les ennemis feront un dernier effort, et d'autant plus qu'on tient pour assuré que Villa-Hermosa (1) est entré dans les lignes, et doit se joindre au Prince d'Orange pour un assaut général : voilà l'espérance que j'ai trouvée dans Paris, et dont j'ai rapporté ici le plus que j'ai pu, afin de me disposer avec quelque tranquillité à prendre de la poudre de M. de Lorme, puisque nous sommes hors de cette canicule, qui n'a point fait demander comme autrefois : est-ce la canicule? Ces maraudailles de Paris disent que *Marphorio* demande à *Pasquin* pourquoi on prend en une même année Philisbourg et Maestricht, et que Pasquin répond, que c'est parce que M. de Turenne est à St.-Denis, et M. le Prince à Chantilly.

Corbinelli vous répondra sur la grandeur de la lune, et sur le goût amer ou doux. Il m'a contentée sur la lune, mais je n'entends pas bien le goût. Il

(1) Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, et Général des troupes d'Espagne.

dit que ce qui ne nous paroît pas doux est amer : je sais qu'il n'y a ni doux, ni amer; mais je me sers de ce qu'on nomme abusivement *doux* et *amer* pour le faire entendre aux grossiers. Il m'a promis de m'ouvrir l'esprit là-dessus quand il sera ici. Rien n'est plus plaisant que ce que vous lui dites pour m'empêcher d'aller au serein : je vous assure, ma fille, que je n'y vais point; la seule pensée de vous plaire feroit ce miracle, et j'ai de plus une véritable crainte de retomber dans mon rhumatisme. Je résiste à la beauté de cette lune avec un courage digne de louanges; après cet effort, il ne faut plus douter de ma vertu, ou, pour mieux dire, de ma timidité.

J'ai vu Madame de Schomberg, elle vous aime et vous estime beaucoup par avance : vous trouverez bien du chemin de fait. L'Abbé de la Vergne lui écrit dignement de vous; mais elle m'a parlé très-dignement de lui; il n'y a point d'homme au monde qu'elle aime davantage : c'est son père; c'est son premier et fidele ami; elle en dit des biens infinis; ce chapitre ne finit point, quand une fois elle l'a commencé. Elle comprend fort bien qu'il vous aime et qu'il vous cherche; il a le goût exquis; elle trouve fort juste que vous vous accommodiez de la facilité et de la douceur de son esprit; elle pense qu'il doit vous convertir de pleine autorité, parce que vous êtes persuadée que l'état où il vous souhaite est bon. Si elle en avoit autant cru de celui où il veut la mettre, c'eût été une affaire faite. Vous

voyez que dans ce discours nous ne comptons pas beaucoup ce qui vient d'en-haut. Parlez-moi encore de cet Abbé, et dites-moi combien de jours vous l'avez eu.

On croit que *Quanto* est toute rétablie dans sa félicité : c'est l'ennui des autres qui fait dire les changemens. Madame de Maintenon est toujours à Maintenon avec Barillon et *la Tourte :* elle a prié d'autres gens d'y aller : mais celui que vous disiez autrefois qui vouloit faire trotter votre esprit, et qui est le deserteur de cette cour, a répondu fort plaisamment qu'il n'y avoit point présentement de logement pour les amis ; qu'il n'y en avoit que pour les valets. Vous voyez de quoi on accuse cette bonne tête : à qui peut-on se fier désormais? Il est vrai que sa faveur est extrême, et que l'ami de *Quanto* en parle comme de sa première ou seconde amie. Il lui a envoyé un illustre (*le Nôtre*) pour rendre sa maison admirablement belle. On dit que MONSIEUR doit y aller; je pense même que ce fut hier, avec Madame de Montespan : ils devoient faire cette diligence en relais, sans y coucher. Je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté les circonstances d'une réconciliation où je prends tant d'intérêt, et que je souhaitois pour la consolation du père, et en vérité pour l'honneur du fils, afin de pouvoir l'estimer, à pleines voiles. Si les spectateurs ont été dans mes sentimens, je me réjouis avec eux de la joie qu'ils ont eue.

Voilà votre lettre qui arrive tout à propos pour

me faire finir celle-ci. Vous me donnez des perspectives charmantes pour m'ôter l'horreur des séparations ; rien n'est si bon pour ma santé que les espérances que vous donnez. Il faut commencer par arriver ; vous me trouverez fort différente de l'idée que vous avez de moi ; ces genoux et ces mains, qui vous font tant de pitié, seront sans doute guéris en ce tems-là. Enfin, mon air délicat seroit encore la rustauderie d'une autre, tant j'avois un grand fonds de cette bonne qualité. Pour Vichy, je ne doute nullement que je n'y retourne cet été. Vesou dit aujourd'hui qu'il voudroit que ce fût tout à l'heure : de Lorme dit que je m'en garde bien dans cette saison ; Bourdelot dit que j'y mourrois, et que j'ai donc oublié que mon rhumatisme n'étoit venu que de chaleur. J'aime à les consulter pour me moquer d'eux : peut-on rien voir de plus plaisant que cette diversité ? les Jésuites ont bien raison de dire qu'il y a des auteurs graves pour appuyer toutes les opinions probables : me voilà donc libre de suivre l'avis qui me conviendra. J'ai présentement pour me gouverner mon beau Médecin de Chelles (1) ; je vous assure qu'il en sait autant et plus que les autres. Vous allez bien médire de cette approbation ; mais si vous saviez comme il m'a bien gouvernée depuis deux jours, et comme il a fait prospérer un commencement de maladie que je croyois avoir perdue, et qui me prit à Paris, vous l'aimeriez beaucoup. Enfin, je m'en porte très-bien :

(1) *Voyez* tome III, la Lettre du 6 Mai.

je n'ai nul besoin d'être saignée; je m'en tiens à ce qu'il m'ordonne, et je prendrai ensuite de la poudre de mon bon homme. Il croit que du tempérament dont je suis, je ne serai pas quitte dans trois ans de ces retours. On vouloit me retenir à Paris; si je n'avois pas beaucoup marché, je ne m'en serois pas si bien trouvée. Je vous conjure, ma fille, d'avoir l'esprit en repos, et de songer à me donner des réalités, après m'avoir fait sentir tous les plaisirs de l'espérance.

J'ai reçu un billet de Lyon de notre Cardinal, et un d'auprès de Turin. Il me mande que sa santé est bien meilleure qu'il n'eût osé l'espérer après un si grand travail. Il me paroît fort content de M. de Villars, qui est allé le recevoir dans sa cassine. Vous savez qu'ils ne verront point le Duc (*de Savoie*), parce qu'ils veulent le traiter comme les autres Princes d'Italie, à qui ils ne donnent point la main chez eux; et ce Duc veut faire comme M. le Prince, c'est à-dire, que chacun fasse les honneurs de chez soi. N'admirez-vous point le rang de ces Eminences? Je suis fort étonnée que la nôtre ne vous ait pas écrit de Lyon, cela étoit tout naturel.

Songez bien à ce que vous devez faire sur la taille de votre fils; cette seule raison doit vous obliger à consulter; car du reste il sera parfaitement bien avec M. le Coadjuteur : mais s'il y a un lieu où l'on puisse le repétrir, c'est dans ce pays-ci. Pour cet Allemand, je suis assurée que l'Abbé de Grignan ne cherchera point à le mettre en condition jusqu'à

votre retour ; cela ne vaut pas la peine, après avoir tant attendu. C'est une petite merveille que celui que vous avez : votre embarras nous a fait rire, c'est de ne pouvoir connoître s'il sait les finesses de la langue Allemande, ou si vous confondez le Suisse avec cette autre langue. C'est une habileté à laquelle il nous semble que vous ne parviendrez jamais : vous prendrez assurément l'un pour l'autre, et vous trouverez que le *Pichon* parlera comme un Suisse, au lieu de savoir l'Allemand. Vous parlez si plaisamment d'Allemagne et de Flandres, que depuis que l'une est tranquille et l'autre dans le mouvement, on ne peut plus vous répondre, sinon que chacun a son tour.

Adieu, ma très-belle et très-chère ; vous êtes admirable de me faire des excuses de tant parler de votre fils ; je vous demande aussi pardon, si je vous parle tant de ma fille. Le Baron m'écrit, et croit qu'avec toute leur diligence ils n'arriveront pas assez tôt : Dieu le veuille, j'en demande pardon à ma patrie. Vous ne me dites rien *dudit déposant* (1) ; c'est signe qu'il n'a plus rien à dire ; quand dira-t-il *oui* ? C'est une belle parole. Je le supplie de m'aimer toujours un peu.

(1) M. de la Garde.

LETTRE 450.

A la même.

à Livry, vendredi 28 Août 1676.

J'EN demande pardon à ma chère patrie, mais je voudrois bien que M. de Schomberg ne trouvât point d'occasion de se battre : sa froideur et sa manière toute opposée à M. de Luxembourg, me font aussi craindre un procédé tout différent. Je viens d'écrire un billet à Madame de Schomberg pour en apprendre des nouvelles. C'est un mérite que j'ai apprivoisé, il y a long-tems; mais je m'en trouve encore mieux depuis qu'elle est notre Générale. Elle aime Corbinelli de passion : jamais son bon esprit ne s'étoit tourné du côté d'aucune sorte de science; de sorte que cette nouveauté qu'elle trouve dans son commerce, lui donne aussi un plaisir tout extraordinaire dans sa conversation. On dit que Madame de Coulanges viendra demain ici avec lui, et j'en aurai bien de la joie, puisque c'est à leur goût que je devrai leur visite. J'ai écrit à d'Hacqueville pour ce que je voulois savoir de M. de Pompone, et encore pour une vingtième sollicitation à ce petit bredouilleur de Parère. Je suis assurée qu'il vous écrira toutes les mêmes réponses qu'il doit me faire, et vous dira aussi comme, malgré le bruit qui couroit, M. de Mende a accepté Alby.

Au reste, je lis les figures de la Sainte-Ecriture (1), qui prennent l'affaire, dès Adam. J'ai commencé par cette création du monde que vous aimez tant; cela conduit jusqu'après la mort de Notre-Seigneur : c'est une belle suite, on y voit tout, quoiqu'en abrégé; le style en est fort beau, et vient de bon lieu : il y a des réflexions des Pères fort bien mêlées; cette lecture est fort attachante. Pour moi je passe bien plus loin que les Jésuites; et voyant les reproches d'ingratitude, les punitions horribles dont Dieu afflige son peuple, je suis persuadée que nous avons notre liberté toute entière; que par conséquent nous sommes très-coupables, et méritons fort bien le feu et l'eau, dont Dieu se sert quand il lui plaît. Les Jésuites n'en disent pas encore assez, et les autres donnent sujet de murmurer contre la justice de Dieu, quand ils affoiblissent tant notre liberté. Voilà le profit que je fais de mes lectures. Je crois que mon Confesseur m'ordonnera la Philosophie de Descartes.

Je crois que Madame de Rochebonne est avec vous, et je m'en vais l'embrasser. Est-elle bien aise dans sa maison paternelle? Tout le Chapitre (2) lui rend-il bien ses devoirs? A-t-elle bien de la joie

(1) L'*Histoire du vieux et du nouveau Testament*, etc. par le sieur de Royaumont, (*M. de Saci.*)

* Il composa ce livre à la Bastille. Il est, (dit-on), rempli d'allusions aux vicissitudes du Jansénisme dans ce siècle. M. de Saci étoit Directeur des Religieuses de Port-Royal.

(2) La Collégiale de Grignan.

de voir ses neveux ? Et Pauline (1) : est-il vrai qu'on l'appelle Mademoiselle *de Mazargues* ? Je serois fâchée de manquer au respect que je lui dois. Et le petit de huit mois veut-il vivre cent ans ? Je suis si souvent à Grignan, qu'il me semble que vous devriez me voir parmi vous. Ce seroit une belle chose de se trouver tout d'un coup aux lieux qui sont présens à la pensée. Voilà mon joli médecin (*Amonio*) qui me trouve en fort bonne santé, tout glorieux de ce que je lui ai obéi deux ou trois jours. Il fait un tems frais, qui pourroit bien nous déterminer à prendre de la poudre de mon bon homme : je vous le manderai mercredi. J'espère que ceux qui sont à Paris vous auront mandé des nouvelles ; je n'en sais aucune, comme vous voyez ; ma lettre sent la solitude de cette forêt ; mais dans cette solitude vous êtes parfaitement aimée.

(1) Pauline Adhémar de Monteil de Grignan, petite-fille de Madame de Sévigné, étoit alors âgée d'environ 3 ans. Elle épousa, en 1695, Louis de Simiane, Marquis d'Esparron, Lieutenant-Général pour le Roi en Provence après la mort de M. le Comte de Grignan son beau-père.

LETTRE 451.

A la même.

à Livry, mercredi 2 Septembre 1676.

MONSIEUR d'Hacqueville et Madame de Vins ont couché ici ; ils vinrent hier joliment nous voir. Madame de Coulanges est ici; c'est une très-aimable compagnie : vous savez comme elle fait bien avec moi. Brancas est aussi venu rêver quelques heures avec *Sylphide* (*Madame de Coulanges*). Nous avons pourtant, lui et moi, fort parlé de vous, et admiré votre conduite et l'honneur que vous lui avez fait (1).

Mais ce que nous avons encore admiré tous ensemble, c'est l'extrême bonheur du Roi, qui, nonobstant les mesures trop étroites et trop justes qu'on avoit fait prendre à M. de Schomberg pour marcher au secours de Maëstricht, apprend que ses troupes ont fait lever le siége à leur approche, et en se présentant seulement. Les ennemis n'ont point voulu attendre le combat : le Prince d'Orange, qui avoit regret à ses peines, vouloit tout hasarder; mais Villa-Hermosa n'a pas cru devoir exposer ses troupes ; de sorte que, non-seulement ils ont promptement levé le siége, mais encore abandonné leur poudre, leurs canons, enfin tout ce qui marque une fuite. Il n'y a rien de si bon que d'avoir affaire

(1) Le Comte de Brancas avoit été le négociateur du mariage de Mademoiselle de Sévigné avec M. de Grignan.

avec des confédérés pour avoir toutes sortes d'avantages : mais ce qui est encore meilleur, c'est de souhaiter ce que le Roi souhaite ; on est assuré d'avoir toujours contentement. J'étois dans la plus grande inquiétude du monde ; j'avois envoyé chez Madame de Schomberg, chez Madame de Saint-Géran, chez d'Hacqueville, et l'on me rapporta toutes ces merveilles. Le Roi en étoit bien en peine, aussi bien que nous : M. de Louvois courut pour lui apprendre ce bon succès ; l'Abbé de Calvo étoit avec lui : Sa Majesté l'embrassa tout transporté de joie, et lui donna une Abbaye de douze mille livres de rente, vingt mille livres de pension à son frère et le Gouvernement d'Aire, avec mille et mille louanges qui valent mieux que tout le reste. C'est ainsi que le grand siége de Maestricht est fini, et que Pasquin (1) n'est qu'un sot.

Le jeune Nangis épouse la petite de Rochefort : cette noce est triste. La Maréchale est jusqu'ici très-affligée, très-malade, très-changée ; elle n'a pas mangé de viande depuis que son mari est mort : je tâcherai de faire continuer cette abstinence *. J'ai fort causé avec le bon d'Hacqueville et Madame de Vins ; ils m'ont paru tout pleins d'amitié pour vous ; ce ne vous est pas une nouvelle ; mais on est toujours fort aise d'apprendre que l'éloignement ne gâte rien. Nous nous réjouissons par avance de

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 26 Août, pag. 70.

* Badinage qui porte sur ce que Madame de Grignau vouloit, pour l'honneur du sexe, des douleurs vives et durables !

vous

vous attendre le mois prochain; car enfin nous sommes au mois de Septembre, le mois d'Octobre le suit.

J'ai pris de la poudre du bon homme : ce grand remède, qui fait peur à tout le monde, est une bagatelle pour moi; il me fait des merveilles. J'avois auprès de moi mon joli Médecin qui me consoloit beaucoup : il ne me dit pas une parole qu'en italien; il me conta pendant toute l'opération mille choses divertissantes : c'est lui qui me conseille de mettre mes mains dans la vendange, et puis une gorge de bœuf, et puis, s'il en est encore besoin, de la moelle de cerf, et de l'eau de la Reine d'Hongrie. Enfin, je suis résolue à ne point attendre l'hiver, et à me guérir pendant que la saison est encore belle. Vous voyez bien que je regarde ma santé, comme une chose qui est à vous, puisque j'en prends un soin si particulier.

Madame DE COULANGES.

Avouez, Madame, que j'ai un beau procédé avec vous. Je vous ai écrit de Lyon, point de Paris; je vous écris de Livry; et ce qui me justifie, c'est que vous vous accommodez de tout cela à merveilles: un reproche de votre part m'auroit charmée; mais vous ne profanez pas les reproches aux pauvres mortelles. Nous menons ici une vie tranquille : recommandez bien à Madame de Sévigné le soin de sa santé; vous savez qu'elle n'aime point à vous refuser; elle ne va guère au serein, elle est soutenue

de l'espérance de votre retour : pour moi, je le souhaite en vérité plus vivement qu'il ne m'appartient. Vous êtes si bien informée des nouvelles, que je ne m'amuserai pas à vous en conter. Le Roi est bien heureux; il me semble qu'il ne pourroit souhaiter de l'être encore davantage. Adieu, Madame, vous êtes attendue avec toute l'impatience que vous méritez : voilà qui est au-dessus de toute exagération. Barillon ne trouve que l'Abbé de la Trappe digne de lui, quand vous êtes en Provence. Ecoutez bien M. de Brancas, il va vous dire ses raisons.

Monsieur DE *Brancas.*

Je ne puis être à Livry, sans m'y ressouvenir de Mademoiselle de Sévigné, ni sans songer que, si j'ai travaillé à rendre M. de Grignan heureux, ç'a bien été à mes dépens, puisque je partage aussi vivement que personne, tout ce qu'il en coûte pour une aussi longue absence que la vôtre. Madame de Coulanges voudroit bien nous faire entendre qu'il y a des personnes qui devroient vous regretter encore plus : mais sans entrer dans tout ce qu'elle veut dire, je me contente de vous assurer que vous devez hâter votre retour, si vous aimez Madame votre mère, qui ne songera point à sa santé que vous n'ayez mis son cœur en repos. J'ai reçu avec bien de la joie et du respect, les complimens que vous m'avez faits sur la couche de ma fille (*la P. d'Harcourt*). Croyez, Madame qu'on ne peut vous honorer plus tendrement que je fais.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Je crains bien que Madame de Coulanges n'aille à Lyon plutôt qu'elle ne voudroit ; sa mère se meurt. Je vous demanderai dans quelque tems de quelle manière vous faites votre plan pour venir à Lyon, et de là à Paris. Vous savez ce que vous trouverez à Briare.

Vous faites très-bien de ne plus vous inquiéter, ni pour Maestricht, ni pour Philisbourg : vous admirerez bien comme tout est allé à souhait. J'ai grand regret à la bile que j'ai faite pendant qu'on devoit se battre. Tous vos sentimens sont dignes d'une Romaine ; vous êtes la plus jolie femme de France ; vous ne perdrez rien avec nous. Corbinelli a été ici deux jours ; il est recouru pour voir le Grand-Maître qui est revenu d'Alby. Il me paroît que Vardes (1) se passe bien de Corbinelli ; mais il est fort aise qu'il soit ici son résidant. C'est lui qui maintient l'union entre Madame de Nicolaï (2) et son gendre ; c'est lui qui gouverne tous les desseins qu'on a pour la petite (3) : tout a relation et se mène par Corbinelli ; il dépense très-peu à Vardes, car il est honnête, philosophe et discret. D'un autre côté, Corbinelli aime mieux être ici, à cause de ses

(1) François-René du Bec, Marquis de Vardes, exilé en Languedoc pour des intrigues de Cour.

(2) Marie Amelot, belle-mère de M. de Vardes.

(3) Marie-Élisabeth du Bec, mariée en 1678 à Louis de Rohan-Chabot, Duc de Rohan.

infirmités, qu'en Languedoc; et il me semble que voilà ce qui cause le grand séjour qu'il fait à Paris.

La vision de Madame de Soubise a passé plus vite qu'un éclair; tout est raccommodé. On me mande que l'autre jour, au jeu, *Quanto* avoit la tête appuyée familièrement sur l'épaule de son ami; on crut que cette affectation étoit pour dire, *je suis mieux que jamais.* Madame de Maintenon est revenue de chez elle : sa faveur est extrême. On dit que M. de Luxembourg a voulu, par sa conduite, ajouter un dernier trait à l'éloge funèbre de M. de Turenne. On loue, à bride abattue, M. de Schomberg: on lui fait crédit d'une victoire, en cas qu'il eût combattu, et cela produit tout le même effet. La bonne opinion qu'on a de ce Général est fondée sur tant de bonnes batailles gagnées, qu'on peut fort bien croire qu'il auroit encore gagné celle-ci; M. le Prince ne met personne dans son estime à côté de lui.

Pour ma santé, ma chère enfant, elle est comme vous pouvez la souhaiter; et quand Brancas dit que je n'y songe pas, c'est qu'il voudroit que j'eusse commencé dès le mois de Juillet à mettre mes mains dans la vendange : mais je m'en vais faire tous les remèdes que je vous ai dit, afin de prévenir l'hiver : j'irai un moment à Paris pour voir la cassette de M. de la Garde. J'ai vu en détail; mais je veux voir le tout ensemble. Adieu, ma très-aimable; voilà ma compagnie qui me fait un sabbat horrible. Je m'en vais donc faire mon paquet.

LETTRE 452.

A la même.

A Paris, chez Madame d'Escars, vendredi 4 Septembre 1676.

J'AI dîné à Livry, ma fille; je suis arrivée ici à deux heures; m'y voilà, entourée de tous les beaux habits; le linge me paroît parfaitement beau et bien choisi : en un mot, je suis contente de tout, et je crois que vous le serez aussi : nos étoffes ont très-bien réussi : en vérité, j'ai bien eu de la peine; je suis justement comme le Médecin de Molière, qui s'essuyoit le front pour avoir rendu la parole à une fille qui n'étoit point muette. Mais on ne peut trop remercier la bonne d'Escars; elle étoit toute malade, et cependant, elle s'est appliquée avec un soin extrême à faire cette commission : je n'ai pas voulu que tout partît, sans y jeter au moins les yeux. Je vous écris, et sans voir qui que ce soit, je m'en retourne souper à Livry avec Madame de Coulanges et le *bien bon;* j'y serai à sept heures; je n'ai jamais rien vu de si joli que cette proximité. Je reçois un billet de d'Hacqueville qui me croit à Livry; il veut que j'aille à Vichi : mais je craindrois de me trop échauffer, je n'en ai nul besoin. Je m'en vais guérir paisiblement mes mains pendant ces vendanges; je reçois ces marques d'amitié avec plaisir, mais je ne veux point lui obéir : j'ai bien des auteurs graves de mon parti, et ce qui vaut mieux que tout, c'est que je me porte bien.

Quanto n'a point été un jour à la comédie, ni joué deux jours. On veut tout expliquer; on trouve toutes les Dames belles, c'est qu'on est trop fin : la belle des belles est gaie, c'est un bon témoignage. Madame de Maintenon est revenue; elle promet à Madame de Coulanges un voyage pour elle toute seule : cette espérance ne lui fait pas tourner la tete; elle l'attend fort patiemment à Livry : elle a mille complaisances pour moi. Le Maréchal d'Albret se meurt. Le d'Hacqueville vous dira les nouvelles de gazette, et comme nous avons pris du canon et de la poudre.

La Mitte * n'a point de ramier, au moins de la grande volée. Savez-vous bien qu'elle est assez sotte? Cela n'attire point les chalands. M. de Marsillac est allé en Poitou avec Gourville : M. de la Rochefoucauld va les trouver; c'est un voyage d'un mois. Mais, ma fille, commencez un peu à me parler du vôtre; n'êtes-vous pas toujours dans le dessein de partir de votre côté, quand votre mari partira du sien? C'est cette avance qui fait toute votre commodité et toute ma joie. J'approuve vos bains, ils vous empêchent d'être pulvérisée; rafraîchissez-vous, et apportez-nous toute votre santé.

* Madame de Senneterre.

LETTRE 453.

A la même.

à Paris, mardi au soir 8 Septembre 1676.

Je couche à Paris, ma très-chère. Je suis venue ce matin dîner chez Madame de Villars pour lui dire adieu; il n'y a plus de raillerie, elle s'en va jeudi, et quoiqu'elle ait fort envie de savoir le petit mot que vous avez à lui dire, elle ne vous attendra point. Elle n'attend pas même que cette Lieutenance de Languedoc soit donnée, quoiqu'on dise qu'elle y a très-bonne part. Elle s'en va trouver son mari, et jouer son personnage dans une autre Cour. Madame de Saint-Géran (1) paroît triste de cette séparation; elle demeure accompagnée de sa vertu, et soutenue de sa bonne réputation. La moitié du monde écrit qu'elle ne sera pas difficile à consoler. Pour moi, je pense qu'elle regrette de bonne foi une si douce et si agréable compagnie. Madame de Villars m'a chargée de mille et mille tendresses pour vous: je regrette fort cette maison. Madame de Coulanges étoit avec moi; elle reviendra à Livry dès qu'elle aura été à Châville pour une affaire. Je ne suis point en peine du séjour qu'elle fait à Livry; la complaisance n'y a nulle part: elle est ravie d'y être: elle est d'une bonne société; nous sommes fort loin de nous ennuyer. Corbinelli

(1) Françoise-Madeleine-Claude de Wariguies, Comtesse de Saint-Géran.

y est souvent, Brancas, Coulanges, et mille autres qui vont et viennent. Nous trouvâmes l'autre jour au bout du Petit-Pont l'Abbé de Grignan et l'Abbé de Saint-Luc. Je m'en retournerai demain dès le matin dans ma forêt. Corbinelli a trouvé mon petit Médecin très-habile. La poudre du bon homme m'a fait beaucoup de bien; je m'en vais prendre tous les matins une pillule pendant quelques jours, pour empêcher les sérosités qui s'amassèrent l'année passée sur mon pauvre corps; le remède est spécifique; et puis je mettrai mes mains en pleine vendange, et ne cesserai point les remèdes qu'elles ne soient guéries, ou qu'elles ne disent qu'elles ne veulent pas. Je me porte très-bien du reste, et mes petits voyages de Paris me font un plaisir plutôt qu'une fatigue. Je ne prends point le serein, et pour la lune, je ferme les yeux en passant devant le jardin, pour éviter la tentation *del demonio*. Enfin, vous me persuadez si bien que ma santé est une de vos principales affaires, que, dans cette vue, je la conserve et la ménage, comme une chose que vous aimez et qui est à vous; soyez persuadée que je vous en rendrai un très-bon compte. Mon fils me mande que les frères de Ripert ont fait des prodiges de valeur à la défense de Maestricht: j'en fais mes complimens au Doyen et à Ripert.

Mercredi matin.

Je n'ai pas trop bien dormi, mais je me porte bien, et je m'en retourne seule dans ma forêt, avec une

impatience et une espérance de vous voir, qui sont continuellement les deux points de mon discours, c'est-à-dire, de ma rêverie; car je sais, comme il faut, ménager aux autres ce que nous avons dans la tête.

LETTRE 454.

A la même.

à Paris, vendredi 11 Septembre 1676.

Vous me parlez bien plaisamment de notre Coadjuteur. Vous avez donc repris les libertés dont nous usions l'année que j'étois à Grignan; quel tourment nous lui faisions sur ces contes, que M. de Grignan disoit que le Coadjuteur pouvoit porter hardiment partout, *sans crainte de la gabelle !* Je n'ai jamais vu personne entendre si parfaitement la raillerie. Nous pensons que M. de V.... * ne l'entend pas si bien, lui qui, à ce que dit Madame Cornuel (1), *a mis un bon Suisse à sa porte;* c'est qu'on assure qu'il a donné une belle maladie à sa femme. Il y eut l'autre jour une vieille très-décrépite qui se présenta au dîner du Roi, elle faisoit frayeur. MONSIEUR la repoussa, et lui demanda ce qu'elle vouloit : *Hélas ! Monsieur,* lui dit-elle, *je voudrois bien prier le Roi de me faire parler à M. de Louvois.* Le Roi lui dit :

* M. de Vantadour. *Voyez* les *Amours des Gaules.*

(1) Madame Cornuel s'étoit fait une réputation par ses bons mots.

Tenez, voilà M. de Rheims qui le peut mieux que moi *. Cela réjouit fort tout le monde. Nanteuil (1) d'un autre côté, prioit Sa Majesté de faire commander à M. de Calvo de se laisser peindre. Il fait un cabinet où vous voyez bien qu'il veut lui donner place. Tout ce que vous avez pensé de Maestricht est arrivé, comme l'accomplissement d'une prophétie. Le Roi donna hier matin à M. de Roquelaure le Gouvernement de Guienne : voilà une longue patience récompensée par un admirable présent.

Tout le monde croit que l'étoile de *Quanto* pâlit. Il y a des larmes, des chagrins, des gaîtés affectées, des bouderies ; enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on juge, on devine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvoit indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres : on joue fort gaîment, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient, les uns souhaitent l'immutabilité, les autres, un changement de théâtre ; enfin, voici le tems d'une crise digne d'attention, s'il faut en croire les plus fins. La petite de Rochefort (2) sera mariée au premier jour à son cousin de Nangis. Elle a

* Il y a une autre leçon de cette anecdote. C'est (dit-on) à Madame Dufrênoi, maîtresse du Ministre, que le Roi renvoya cette vieille; ce qui étoit plus plaisant, quoique avec une teinte d'indécence de plus.

(1) Homme célèbre pour les portraits en pastel et pour la gravure.

(2) Elle étoit arrière-petite-fille de Madame la Chancelière Séguier.

douze ans. Si elle a bientôt un enfant, Madame la Chancelière pourra dire : Ma fille, allez dire à votre fille, que la fille de sa fille crie. Madame de Rochefort (1) est cachée dans un Couvent pendant cette noce, et paroît toujours inconsolable.

Vous savez que je revins ici mercredi matin; je me trouve ravie d'y être toute seule; je me promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage; j'ai l'Eglise; enfin, j'en demande pardon à la compagnie qui doit me revenir, je me passe d'elle à merveilles. Mon Abbé est demeuré à Paris, pour parler au vôtre, et le prier de donner à M. Colbert la lettre que lui écrit M. de Grignan, avant que de partir. Si l'Abbé Têtu étoit ici, je me ferois mener en l'absence de l'Abbé de Grignan; mais il est en Touraine : il est vrai qu'il aime fort à n'avoir ni compagnon, ni maître dans les maisons qu'il honore de son estime. Cependant trouvez-vous qu'il n'ait ni l'un ni l'autre chez notre petite amie (*Madame de Coulanges*)? Je lui dis tous les jours qu'il faut que le goût qu'il a pour elle soit bien extrême, puisqu'il lui fait avaler, et l'été, et l'hiver, toutes sortes de couleuvres; car les inquiétudes de la canicule ne sont pas moins désagréables que la présence du carnaval : ainsi toute l'année est une souffrance.

On prétend que cette amie (*Madame de Maintenon*) de l'amie, n'est plus ce qu'elle étoit, et qu'il ne faut plus compter sur aucune bonne tête, puisque

(1) Madeleine de Laval-Bois-Dauphin, veuve du Maréchal de Rochefort, mort le 22 Mai 1676.

celle-là n'a pas soutenu le tourbillon de ce bon pays. La vôtre est bien admirable de soutenir votre bise avec tant de raison, et même avec tant de gaîté. Quand je vous vois gaie, comme on le voit fort bien dans les lettres, je partage avec vous cette belle et bonne humeur : vous croyez quelquefois me dire des folies; hé, mon Dieu ! c'est bien moi qui en dis sans cesse, et j'en devrois être bien honteuse, moi, qui dois être sage par tant de raisons. Il est vrai que je ne pouvois deviner que vous eussiez appelé la Garde, *votre petit cœur;* cette vision est fort bonne : mais je meurs de peur que ce ne soit un présage, et qu'il ne soit bientôt appelé de ce doux nom, *bon jeu, bon argent.* J'espère bien que vous me manderez le détail de cette noce si long-tems attendue. Je suis étonnée qu'il puisse garder si long-tems cette pensée dans sa tête : c'est une étrange perspective pour quelqu'un qui pourroit bien s'en passer. Quand vous dites des folies, il me semble que vous songez à moi : nous avons fort ri à Grignan. Vous me dépeignez très-bien l'Abbé de la Vergne; je meurs d'envie de le voir; il n'y a personne dont j'aie entendu de si bonnes louanges. Vous ai-je mandé que Penautier prenoit l'air dans sa prison? Il voit tous ses parens et amis, et passe les jours à admirer les injustices que l'on fait dans le monde : nous l'admirons comme lui.

Madame de Coulanges me mande qu'elle ne reviendra de quatre ou cinq jours, dont elle est au désespoir; qu'il faut qu'elle fasse des pas pour une

Intendance qui est vacante; qu'elle doit parler au Roi et à M. Colbert, qui pis est : je lui conseille de prier Sa Majesté, comme la vieille femme, de la faire parler à M. Colbert; et je la prie de n'être ni sourde, ni aveugle en ce pays-là, ni muette, quand elle reviendra ici. Elle me mande, et d'autres aussi, que Madame de Soubise est partie pour aller à Lorges; ce voyage fait grand honneur à sa vertu. On dit qu'il y a eu un bon raccommodement, peut-être trop bon. M. le Maréchal d'Albret a laissé cent mille francs à Madame de Rohan; cela sent bien la restitution. Mon fils me mande que les ennemis ont été long-tems fort près de nous; M. de Schomberg s'est approché, ils se sont encore reculés : enfin, ils sont à dix lieues, et bientôt à douze; je n'ai jamais vu de si bons ennemis, *je les aime tendrement;* voyez la belle chose d'abuser des mots : je n'ai point d'autre manière pour vous dire que je vous aime, que celle dont je me sers pour les confédérés.

LETTRE 455.

A la même.

à Livry, mercredi 16 Septembre 1676.

A QUOI pensez-vous, ma fille, d'être en peine de cette poudre du bon homme, que j'ai prise? elle m'a fait des merveilles de tous les côtés, et quatre heures après je ne m'en sens pas. Ce remède terrible pour tout le monde, est tellement apprivoisé avec moi, et nous avons si bien fait connoissance en Bretagne, que nous ne cessons de nous donner des marques d'amitié et de confiance, lui par des effets, et moi par des paroles : mais la reconnoissance est le fondement de tout ce beau procédé. Ne soyez point en peine de mon séjour à Livry; je m'y trouve parfaitement bien; j'y vis à ma mode; je me promène beaucoup; je lis, je n'ai rien à faire, et sans être paresseuse de profession, personne n'est plus touchée que moi du *far niente* des Italiens. Je ne m'en suis tirée à Paris que par des raisons qui me semblent dignes d'être au-dessus de cette fantaisie; et si je pouvois manquer à tout sans inquiétude, je ne ferois pas plus de chemin que Madame de la Fayette. Je ne m'expose point au serein, je laisse aller Madame de Coulanges; et Corbinelli m'entretient fort volontiers, car il est bien plus délicat que moi. Amonio me fait prendre tous les matins une pilule très-approuvée, avec un bouillon de bétoine; cela purge le cerveau avec une

douceur très-salutaire ; c'est précisément ce qu'il me faut : j'en prendrai huit jours, et puis la vendange. Enfin, je ne pense qu'à ma santé, et c'est ce qui s'appelle présentement mettre du sucre sur du macaron. Ne soyez donc point en peine de moi, et ne vous occupez que de me donner le grand et le dernier remède que vous m'avez promis, par votre très-aimable présence.

Tout le monde se meurt aux Rochers et à Vitré, de la dyssenterie et des fièvres pourprées. Deux de nos ouvriers ont péri ; j'ai tremblé pour *Pilois* ; les meûniers, les métayers, tout a été attaqué de ces cruelles maladies. Comme vous êtes au dessus du vent, j'espère que vous ne serez point exposée à ces grossières vapeurs ; tout est sain ici ; l'idée que vous en avez n'est pas juste. La Mousse est en Poitou avec Madame de Sanzei. Il est vrai que lui et Corbinelli sont trop d'accord pour divertir les spectateurs. Corbinelli vous croit aussi habile que le Père Malebranche : vous pouvez vous humilier tant qu'il vous plaira ; vous serez exaltée malgré vous. C'est le livre du petit Marquis que je lis ; j'ai aussi celui de M. d'Andilly, qui est admirable ; je lis le Schisme d'Angleterre *, dont je suis extrêmement contente ; et par-dessus tout cela, des livres de furie du Père Bouhours et de Ménage, qui

* C'est le livre du Jésuite Sanderus, traduit par Maucroix ; ouvrage plein de partialité et de fanatisme ; qui a été solidement réfuté par Burnet. Ni l'ouvrage ni la réfutation ne sont lus, maintenant que cette histoire a été écrite par des philosophes.

s'arrachent les yeux, et qui nous divertissent. Ils se disent leurs vérités, et souvent ce sont des injures : il y a aussi des remarques sur la langue françoise, qui sont fort bonnes; vous ne sauriez croire comme cette guerre est plaisante. J'admire que le Jésuite se livre, comme il fait, ayant *nos frères (de Port-Royal)* pour auditeurs, qui tout d'un coup le releveront de sentinelle, au moment qu'il y pensera le moins : c'est de son côté que le ridicule penche *. Le Père Prieur nous fait une très-bonne compagnie; il est admirable pour tout cela.

Ah, ma fille ! que vous auriez bien fait votre profit d'un Père le Bossu (1) qui étoit hier ici ! c'est le plus savant homme qu'il est possible, et *Janséniste* (2), c'est-à-dire, *Cartésien* en perfection : il est mitigé sur de certaines choses. Je pris un plaisir sensible à l'entendre parler ; le Père Prieur le conduisoit par les bons chemins ; mais je pensois toujours à vous, et je me trouvois indigne d'une conversation dont vous eussiez si bien profité, et

* Aussi Bouhours, qui avoit attaqué le premier, fut le premier à demander la paix. Ménage raconte que dans la visite qu'il fit au Jésuite après leur réconciliation, il l'aborda par cette phrase de Petrone : « La blessure étoit grande ; mais elle n'a point laissé » de cicatrice ». Il ajoute naïvement : Depuis que nous sommes amis, je n'ai plus trouvé de fautes dans ses ouvrages.

(1) René le Bossu, Chanoine régulier de Sainte-Geneviève, auteur d'un excellent Traité sur le *Poëme épique*.

(2) Cette conformité *du Janséniste* avec *le Cartésien* est relative à l'arrêt burlesque de Despréaux pour le maintien de la doctrine d'Aristote contre la raison. *Voyez* cet Arrêt dans les *Œuvres de Despréaux*.

dont

dont vous êtes très-digne. Corbinelli adore ce Père, il l'a été voir à Sainte-Geneviève; et quand il sera ici, nous les ferons retrouver ensemble. Madame de Coulanges est encore à Versailles; le *bien bon* est à Paris; je suis seule ici, et je ne suis point seule, dont je suis quasi fâchée; car je m'y trouverois fort bien. M. et Madame de Mêmes sont ici. M. de Richelieu, Madame de Toisi, et une petite fille qui chante, vinrent dîner chez eux avant-hier; j'y allai l'après-dînée; nous y lûmes une relation détaillée du siége de Maestricht, qui est en vérité une très-belle chose : les frères de Ripert y sont très-bien marqués. Madame de Soubise est partie avec beaucoup de chagrin, craignant bien qu'on ne lui pardonne pas l'ombre seulement de sa fusée : ce fut une grande boucle tirée*, lorsque l'on y pensoit le moins, qui mit l'alarme au camp. Je vous en dirai davantage, quand j'aurai vu *Sylphide*.

Amonio ne me chasse point encore d'ici; il y fait trop beau, et je m'en vais y guérir mes mains. Je ne lui dis jamais un mot d'italien; mais aussi il ne m'en dit pas un de françois : voilà ce que nous aimons. Il y a bien des intrigues à Chelles pour lui; je crois qu'il n'y fera pas vieux os, tout est révolté. Madame le soutient, les jeunes le haïssent, les vieilles l'approuvent, les confesseurs sont envieux, le Visiteur le condamne sur sa physionomie : il y a bien des folies à dire sur tout cela.

* C'étoit un signal convenu entre elle et le Roi. *Voyez* les *Mémoires de Saint-Simon*.

Mais parlons de Philisbourg : on commence à croire qu'il ne sera point pris; il n'est déjà plus que bloqué. Les troupes ennemies sont décampées pour aller prier humblement M. de Luxembourg de se retirer de Brisgaw (1), dis-je bien? qui est une Province qu'il désole, et que l'Empereur estime plus que la prise de Philisbourg. Tout contribue au bonheur du Roi; aussi, quand j'ai peur pour mon fils, c'est par la raison qu'on fait quelquefois des pertes particulières dans les victoires publiques : mais de la barque entière, je n'en tremblerai jamais.

Je suis bien plus en peine de celle qui conduit les ballots de notre Cardinal, qui, par son malheur, fait toujours tout échouer : vous en avez un coin dans votre fortune, aussi bien qu'un quartier dans vos armes. Je pense trop souvent à vos affaires; j'adore M. l'Archevêque d'en être occupé; car encore est-ce quelque chose : mais quand personne n'y pensera plus, que deviendra cette barque? c'est bien à celle-là que je prends intérêt. Je voudrois fort que Mazargues fût vendu, avec la permission de Mademoiselle de Mazargues. Je verrai les desseins de ce Marquis de Livourne, cela ne coûte rien; et pour les grâces du Roi, il faut toujours les espérer, quand on les mérite toujours, comme M. de Grignan. Voyez M. de Roquelaure, c'est un bel exemple de patience; nul courtisan n'avoit plus de sujet de se plaindre que lui. J'irois bien plutôt en Provence pour voir M. l'Archevêque, que pour voir votre Prieur qui guérit de tous maux.

(1) Pays d'Allemagne entre le Rhin et la Forêt noire.

Aug. S. Aubin fec.

à Paris, chez Ant. Aug. Renouard.

Ah ! que j'en veux aux Médecins ! quelle forfanterie que leur art ! On me contoit hier cette comédie du *Malade imaginaire*, que je n'ai point vue : il étoit donc dans l'obéissance exacte à ces Messieurs ; il comptoit tout ; c'étoient seize gouttes d'un élixir dans treize cuillerées d'eau, s'il y en eût eu quatorze, tout étoit perdu. Il prend une pilule, on lui a dit de se promener dans sa chambre ; mais il est en peine, et demeure tout court, parce qu'il a oublié si c'est en long ou en large : cela me fit fort rire, et l'on applique cette folie à tout moment.

Ce que vous me dites des richesses du Grand-Maître, est plaisant. Plût à Dieu qu'il donnât une pension à Corbinelli, et qu'il voulût la prendre ! car c'est un étrange Philosophe. Quand je verrai Madame de Schomberg, je lui dirai tout le bien que vous me dites de l'Abbé de la Vergne, elle en sera ravie ; et je lui apprendrai aussi qu'il y a plus d'affaires à devenir Chrétienne qu'à se faire Catholique.

J'ai une grande envie que vous ayiez reçu la cassette, et que vous me mandiez si vous l'approuvez : et pourquoi ce mariage se recule-t-il toujours ? Dieu me pardonne, c'est comme la Brinvilliers qui est huit mois dans la pensée de tuer son père. Ah, mon Dieu ! brûlez promptement cette lettre, et faites mes complimens et amitiés à tous les Grignans, et à nos amis d'Aix. Je fais un ingrat de Roquesante à force de l'aimer et de l'estimer.

LETTRE 456.

A la même.

à Livry, vendredi 18 Septembre 1676.

La pauvre Madame de Coulanges a une grosse fièvre avec des redoublemens; le frisson lui prit à Versailles, c'est demain le quatrième jour; elle a été saignée et cela dure; elle est d'une considération et dans un lieu qui ne permettent pas qu'on lui laisse une goutte de sang. Sa petite poitrine est fort offensée de cette fièvre, et moi encore plus : je ne puis songer à tout ce qu'elle m'a mandé sur la douleur qu'elle a de ne point revenir ici, sans en être fort touchée. Je m'en vais demain la voir; il faut que je sois ici dimanche pour commencer ma vendange. Vous allez être bien contente par le tems que je vais donner à l'espérance de guérir mes mains. Corbinelli m'a envoyé la lettre que vous lui écrivez; vraiment c'est la plus agréable chose qu'on puisse voir : je veux la montrer à mon Père le Bossu (1), c'est mon Malebranche (2); il sera ravi de voir votre esprit dans cette lettre; il vous répondra, s'il

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 16 Septembre.

(2) Nicolas Malebranche, Prêtre de l'Oratoire, auteur de la *Recherche de la vérité*, et de plusieurs Ouvrages très-estimés. Il fut un des meilleurs Écrivains et des plus grands Philosophes de son tems. *Voyez* son *Éloge* par M. de Fontenelle, *Histoire de l'Académie des Sciences.*

* L'expression de Madame de Sévigné montre que Malebranche étoit un oracle pour Madame de Grignan.

le peut; car quand il ne trouve point de raisons, il ne met point de paroles à la place. Je suis assurée que vous aimeriez la naïveté et la clarté de son esprit; il est neveu de ce M. de la Lane qui avoit une si belle femme : le Cardinal de Retz vous a parlé vingt fois de sa divine beauté. Il est neveu de ce grand Abbé de la Lane, Janséniste : toute sa race a de l'esprit, et lui plus que tous; enfin, il est cousin de ce petit la Lane qui danse. Voyez un peu où je me suis engagée, cela étoit bien nécessaire.

Le feuillet de politique à Corbinelli, est excellent; pour celui-là, il s'entend tout seul, je ne le consulterai à personne. Le Maréchal de Schomberg a donné sur l'arrière-garde des ennemis; il auroit tout défait, s'il les avoit suivis avec plus de troupes; quarante dragons y ont péri en héros; un d'Aigremont tué sur la place; le fils de Bussy qui vouloit aller par-delà Paradis, prisonnier; le Comte de Vaux toujours des premiers; mais le reste de l'armée étoit dans l'inaction, et cinq cents chevaux firent tout ce vacarme. On dit que c'est dommage que le détachement n'ait pas été plus fort : je trouve à tout moment que le plus juste s'abuse. Le *bien bon* même a trouvé quelquefois de l'erreur dans son calcul : il vous embrasse de tout son cœur; et moi, je pense mille fois le jour à la joie que j'aurai de vous avoir.

100395 G 5

LETTRE 457.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Livry, ce 18 Septembre 1676.

TOUT bon chien chasse de race, mon Cousin, vous voyez comme fait déjà notre petit Rabutin. Le voilà donc prisonnier. N'est-il point blessé ? Et comment le retirerez-vous ? Les rançons de ces sortes de grands Officiers sont-elles réglées? De la manière qu'on m'a mandé qu'il s'étoit avancé, je crois qu'il vouloit prendre les ennemis. J'espère que vous me manderez de ses nouvelles et des vôtres, où je prends toujours bien plus de part que je ne vous dis. Qu'est devenu ce procès dont la narration (contre l'ordinaire) faisoit un si agréable divertissement ? Comment se porte ma nièce de Coligny, et son petit garçon ? C'est une contenance pour elle que d'avoir cet héritier dont la pensée me fait plaisir, parce qu'elle en sera encore plus heureuse. Madame de Bussy s'y porte-t-elle toujours bien ? Voilà bien des questions. Si la fantaisie vous prenoit, pour suivre mon exemple, de m'en faire aussi, je m'en vais vous y répondre par avance. Je suis ici dans ce joli lieu que vous connoissez; et j'y suis bien mieux, ce me semble, et plus agréablement qu'à Paris, au moins pour quelque tems. J'y fais quelques remèdes pour rétablir cette belle santé, et je mets mes bras dans la vendange, espérant que

mes mains qui ne se ferment point encore, reprendront par-là leurs fonctions ordinaires. Vous devriez m'envoyer quelques morceaux de vos *Mémoires*. Je sais des gens qui en ont vu quelque chose, qui ne vous aiment pas tant que je fais, quoiqu'ils aient plus de mérite.

LETTRE 458. "

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*

à Paris, ce 18 Septembre 1676.

J'AI ouï dire que le petit Rabutin vouloit prendre le Prince d'Orange à la barbe ; mais qu'il fut si étonné quand il vit qu'il n'en avoit point, qu'il se laissa tomber dans un fossé où il fut pris. Je vous envoie sa lettre, qui vous apprendra mieux comment la chose se passa. Il m'en coûtera cent pistoles pour son cheval, ou pour sa rançon. Mais cela lui a fait bien plus d'honneur que l'argent ne vaut. Il est bien heureux d'avoir été fait seul prisonnier, au moins de gens qui aient un nom. Il y a quinze jours que je me suis mis dans les remèdes, et cela m'a empêché d'aller vous voir. Cependant je n'en quitte pas encore le dessein : mais j'y veux aller coucher. Mandez-moi si l'Abbé m'y pourra donner un lit. Je vous porterai des Mémoires que je veux lire avec vous. J'aime les louanges à tous les endroits qui vous plairont ; et si vous les lisiez sans moi, vous ne m'en donneriez qu'en général pour tout l'ouvrage.

Votre Nièce de Coligny et le posthume se portent à merveilles : elle a une bonne contenance avec lui, et sans lui elle ne seroit pas décontenancée.

LETTRE 459.

Madame de SÉVIGNÉ à Madame DE GRIGNAN.

à Livry, lundi 21 Septembre 1676.

NON, ma fille, ce n'est point pour vous épargner la fatigue d'un voyage au mois de Décembre que je vous prie de venir au mois d'Octobre, c'est pour vous voir deux mois plutôt. J'ai pris assez sur moi de n'avoir pas usé du droit que vous m'aviez donné de vous faire venir cet été : il faut me payer de cette complaisance; et sans pousser l'irrésolution par-delà toutes les bornes, vous partirez, comme nous en sommes demeurés d'accord, dans le tems que M. de Grignan ira à son assemblée : c'est de ce tems que je vous serai obligée, parce que je le compterai pour moi. Voilà ce que mon amitié espère de la vôtre : je n'en dirai pas davantage. Pour ma santé, n'en soyez point en peine; je mets les mains deux fois par jour dans le marc de la vendange, cela m'entête un peu; mais je crois, sur la parole de tout le monde, que je m'en trouverai bien. Si je suis trompée, Vichi reviendra sur le tapis; en attendant, je fais tout ce qu'on veut, et me promène en long et en large, avec une obéissance merveilleuse. Je ne pousserai point ce séjour-

ci plus loin que le beau tems; je ne tiens à rien, et je ne ferai point une gageure d'y essuyer les brouillards d'Octobre. Vous ai-je mandé que Segrais * est marié à une cousine très-riche? Elle n'a pas voulu des gens proportionnés à ses richesses, disant qu'ils la mépriseroient, et qu'elle aimoit mieux son cousin.

Vous ne voulez pas que je vous écrive de grandes lettres; pourquoi donc? C'est la chose du monde qui m'est la plus agréable quand je ne vous vois point. Vous me menacez de me les renvoyer sans les lire; j'aurois grand regret d'en payer le port: elles sont pleines de tant de bagatelles, que j'aurois quelquefois regret que vous le payiez vous-même: mais pour m'ôter cette peine, venez, venez me voir, venez m'ôter la plume des mains, venez me gouverner, me reprocher tous mes morceaux; voilà le moyen d'empêcher tous mes volumes, et de me donner une parfaite santé.

Philisbourg est enfin pris; j'en suis étonnée; je ne croyois pas que nos ennemis sussent prendre une ville: j'ai d'abord demandé qui avoit pris celle-ci, et si ce n'étoit pas nous; mais non, c'est eux.

* Jean Renauld de Segrais, de l'Académie Françoise.

• « Que Segrais dans l'Eglogue enchante les forêts ».

Malgré ce vers de Boileau, il y a long-tems que ses Églogues sont sans lecteurs, comme sa traduction de Virgile.

LETTRE 460.

A la même, chez Madame DE COULANGES.

à Paris, vendredi 25 Septembre 1676.

En vérité, ma fille, voici une pauvre petite femme bien malade; c'est le onzième de son mal qui lui prit à Châville en revenant de Versailles. Madame le Tellier fut frappée en même tems qu'elle, et revint en diligence à Paris, où elle reçut hier le viatique. Beaujeu, la Demoiselle de Madame de Coulanges, fut frappée du même trait; elle a toujours suivi sa maîtresse; pas un remède n'a été ordonné dans la chambre, qui ne l'ait été dans la garde-robe; un lavement, un lavement; une saignée, une saignée; Notre-Seigneur, Notre-Seigneur; tous les redoublemens, tous les délires, tout étoit pareil: mais Dieu veuille que cette communauté se sépare. On vient de donner l'extrême-onction à Beaujeu, et elle ne passera pas la nuit. Nous craignons demain le redoublement de Madame de Coulanges, parce que c'est celui qui figure avec celui qui emporte cette pauvre fille. Il faut avouer que c'est une terrible maladie. J'ai vu de quelle façon les Médecins font saigner rudement une pauvre personne; mais sachant que je n'ai point de veines, je déclarai hier au Premier-Président de la Cour des Aides, que si je suis jamais en danger de mourir, je le prierai de m'amener

M. Sanguin dès le commencement; j'y suis très-résolue. Il n'y a qu'à voir ces Messieurs pour ne vouloir jamais les mettre en possession de son corps: c'est de l'arrière-main qu'ils ont tué Beaujeu. J'ai pensé vingt fois à Molière depuis que je vois tout ceci *. J'espère cependant que cette pauvre femme échappera, malgré leurs mauvais traitemens : elle est assez tranquille, et dans un repos qui lui donnera la force de soutenir le redoublement de cette nuit.

J'ai vu Madame de Saint-Géran, elle n'est nullement déconfortée; sa maison sera toujours un réduit cet hiver : M. de Grignan y passera ses soirées amoureusement. Elle s'en va à Versailles comme les autres; je vous assure qu'elle prétend jouir de ses épargnes, et vivre sur sa réputation acquise; de long-tems elle n'aura épuisé ce fonds. Elle vous fait mille amitiés; elle est engraissée, elle est fort bien. Vous me mandez des merveilles de l'amitié de Roquesante, je n'en suis nullement surprise, connoissant son cœur comme je fais : il mérite, par bien des raisons, la distinction et l'amitié que

* Il n'y avoit pas long-tems que la circulation du sang, démontrée, sinon découverte par Harvée, avoit changé la médecine. Il en étoit né plusieurs systèmes. « De là cette fureur » sanguinaire que les partisans de Botal se crurent alors bien » plus fondés à mettre en usage dans le traitement de toutes les » maladies; fureur qui, tant de fois fatiguée de meurtres mé- » thodiques, n'a fait cependant que se reposer par intervalles et » reparoît encore de tems en tems dans les Écoles ». C'est ainsi que s'exprime l'éloquent et lumineux historien des *Révolutions de la Médecine*. C'est le tableau de l'époque où écrivoit Madame de Sévigné. La saignée passoit pour un spécifique universel.

vous avez pour lui. Je me porte fort bien ; je suis ravie de n'avoir point vendangé ; je ferai les autres remèdes ; et quand cette pauvre petite femme sera mieux, j'irai encore me reposer quelques jours à Livry. Brancas est arrivé cette nuit à pied, à cheval, en charrette ; il est pâmé au pied du lit de cette pauvre malade : nulle amitié ne paroît devant la sienne. Celle que j'ai pour vous ne me paroît pas petite.

J'ai trouvé à Paris une affaire répandue partout, qui vous paroîtra fort ridicule : bien des gens vous l'apprendront ; mais il me semble que vous voyez plus clair dans mes lettres. Il y avoit à la Cour une manière d'Agent du Roi de Pologne (1), qui marchandoit toutes les plus belles Terres pour son maître. Enfin, il s'étoit arrêté à celle de Rieux en Bretagne, dont il avoit signé le contrat à cinq cents mille livres Cet Agent a demandé qu'on fît de cette Terre un Duché, le nom en blanc. Il y a fait mettre les plus beaux droits, mâles et femelles, et tout ce qu'il vous plaira. Le Roi, et tout le monde, croyoit que c'étoit pour M. d'Arquien, ou pour le Marquis de Béthune. Cet Agent a donné au Roi une lettre du Roi de Pologne, qui lui nomme, devinez qui ? Brisacier, fils du Maître des Comptes ; il s'élevoit par un train excessif et des dépenses ridicules : on croyoit simplement qu'il fût fou, cela n'est pas bien rare. Il s'est trouvé que le Roi de Pologne, par je ne sais quelle intrigue, assure que

(1) Jean Sobieski.

Brisacier est originaire de Pologne, en sorte que voilà son nom alongé d'un *ski*, et lui Polonois. Le Roi de Pologne ajoute que Brisacier est son parent, et qu'étant autrefois en France, il avoit voulu épouser sa sœur : il a envoyé une clef d'or à sa mère, comme Dame d'honneur de la Reine. La médisance, pour se divertir, disoit que le Roi de Pologne, pour se divertir aussi, avoit eu quelques légères dispositions à ne pas haïr la mère, et que ce petit garçon étoit son fils ; mais cela n'est point; la chimère est toute fondée sur la bonne maison de Pologne. Cependant le petit Agent a divulgué cette affaire, la croyant faite; et dès que le Roi a su le vrai de l'aventure, il a traité cet Agent de fou et d'insolent, et l'a chassé de Paris, disant que, sans la considération du Roi de Pologne, il l'auroit fait mettre en prison. Sa Majesté a écrit au Roi de Pologne, et s'est plaint fraternellement de la profanation qu'il a voulu faire de la principale dignité du Royaume; mais le Roi regarde toute la protection que le Roi de Pologne a accordée à un si mince sujet, comme une surprise qu'on lui a faite, et révoque même en doute le pouvoir de son Agent. Il laisse à la plume de M. de Pompone toute la liberté de s'étendre sur un si beau sujet. On dit que ce petit Agent s'est évadé : ainsi cette affaire va dormir, jusqu'au retour du courrier.

LETTRE 461.

A la même.

à Paris, mercredi 30 Septembre 1676.

Je mens, il n'est que mardi; mais je commence toujours ma lettre pour faire réponse aux vôtres, et pour vous parler de Madame de Coulanges; et je l'acheverai demain, qui sera effectivement mercredi.

C'est le quatorze de Madame de Coulanges : les médecins n'en répondent point encore, parce qu'elle a toujours la fièvre, et que dans les rêveries continuelles où elle est, ils ont raison de craindre le transport. Cependant, comme les redoublemens sont moindres, il y a tout sujet de croire que tout ira bien. On vouloit lui faire prendre ce matin de l'émétique; mais elle avoit si peu de raison qu'on n'a pu lui en faire prendre que cinq ou six mauvaises gorgées, qui n'ont pas fait la moitié de ce qu'on désiroit. Il me semble que vous avez envie d'être en peine de moi, dans l'air de fièvre de cette maison; je vous assure que je me porte bien. M. de Coulanges aime et souhaite fort ma présence : je suis dans la chambre, dans le jardin; je vais, je viens, je cause avec mille gens, je me promène, je ne prends point l'air de la fièvre; enfin, ma fille, n'ayez point d'inquiétude sur ma santé.

Le pauvre Amonio n'est plus à Chelles, il a fallu

céder au Visiteur; *Madame* (1) est inconsolable de cet affront; et pour s'en venger, elle a défendu toutes les entrées de sa maison, de sorte que ma sœur de Biron, mes nièces de Biron, ma sœur de la Meilleraie, ma belle-sœur de Cossé, tous les amis, tous les cousins, tous les voisins, tout est chassé. Tous les parloirs sont fermés, tous les jours maigres sont observés, toutes les matines sont chantées sans miséricorde, mille petits relâchemens sont réformés; et quand on se plaint : *Hélas! je fais observer la règle.* — Mais vous n'étiez point si sévère. — *C'est que j'avois tort, je m'en repens....* Enfin, on peut dire qu'Amonio a mis la réforme à Chelles. Cette bagatelle vous auroit divertie; et en vérité, quoique vous disiez sur cela les plus folles choses du monde, je suis persuadée de la sagesse de *Madame :* mais c'est par cette raison que la chose en est plus sensible. Amonio est chez M. de Nevers; il est habillé comme un Prince, et bon garçon au dernier point. Il a veillé cinq ou six nuits Madame de Coulanges; je vous assure qu'il en sait autant que les autres; mais sa barbe n'osoit se montrer devant celle de M. Brayer. Ils m'ont tous assurée que la vendange de cette année m'auroit empirée, et que je suis trop heureuse d'en avoir été détournée. Vous me direz : qui vous avoit parlé de cette vendange? Tout le monde, et Vesou comme les autres; mais il s'est ravisé, et j'en suis bien aise.

Tout le monde croit que l'ami n'a plus d'amour,

(1) Marguerite-Guyonne de Cossé, Abbesse de Chelles

et que *Quanto* est embarrassée entre les conséquences qui suivroient le retour de faveurs et le danger de n'en plus faire, crainte qu'on n'en cherche ailleurs. D'un autre côté, le parti de l'amitié n'est point pris nettement : tant de beauté et tant d'orgueil se réduisent difficilement à la seconde place. Les jalousies sont vives ; mais ont-elles jamais rien empêché ? Il est certain qu'il y a eu des regards, des façons pour la *bonne femme* * ; mais quoique tout ce que vous dites soit parfaitement vrai, elle est *une autre*, c'est beaucoup. Bien des gens croient qu'elle est trop bien conseillée pour lever l'étendard d'une telle perfidie, avec si peu d'apparence d'en jouir long-tems ; elle seroit précisément en bute à la fureur de *Quanto ;* elle ouvriroit le chemin à l'infidélité, et serviroit comme d'un passage pour aller à d'autres plus jeunes et plus ragoûtantes : cependant chacun regarde, et l'on croit que le tems découvrira quelque chose. La *bonne femme* a demandé le congé de son mari ; et depuis son retour, elle ne se montre ni parée, ni autrement qu'à l'ordinaire.

Vous ai-je mandé que la bonne Marquise d'Huxelles a la petite vérole ? On espère qu'elle s'en tirera ; c'est un beau miracle à nos âges.

Il est mercredi au soir. La pauvre malade est

* C'est, sans doute, Madame de Soubise, dont l'intrigue avec le Roi fut si secrète et toujours masquée avec tant d'art, que même la malice pénétrante des courtisans et des jalouses ne fit jamais que les soupçonner. (*Voyez* les *Œuvres de Saint-Simon.*)

hors

hors d'affaire, à moins d'une trahison que l'on ne doit pas prévoir. Pour Beaujeu, elle a été en vérité morte, et l'émétique l'a ressuscitée : il n'est pas si aisé de mourir que l'on pense.

LETTRE 462.

Monsieur l'Abbé DE PONTCARRÉ, *à la même.*

à Paris, vendredi 2 Octobre 1676.

SUIVANT mes anciennes et louables coutumes, je me suis rendu ce matin dans la chambre de Madame la Marquise ; au moment que je lui ai présenté ma face réjouie, elle s'est bien doutée de mon dessein, et m'a lâché cette feuille de papier ; sa libéralité n'est pas entière, car elle prétend bien aussi s'en servir, ce que j'approuve beaucoup. Je vous dirai donc *in poche parole*, Madame la Comtesse, que nous ne savons encore ce que l'on fera le reste de la campagne. M. de Lorraine (1) demeurera-t-il les bras croisés? *Ecco il punto.* On est aussi en peine de M. de Zell, qui marche vers la Moselle. M. de Schomberg doit avoir passé la Sambre dès le 27, et marché vers Philippeville ; il lui sera facile d'envoyer des troupes à M. le Maréchal de Créqui. Vous savez tous les démêlés qui sont arrivés au conclave : si cela venoit jusqu'à l'Eminence souveraine, vous ne feriez pas mal de vous transporter

(1) Le Prince Charles de Lorraine venoit de prendre Philisbourg, après quatre-vingt-dix jours de tranchée ouverte.

à Rome, pour lui offrir votre bras ; vous en aurez le tems, s'il est vrai que l'élection ne se fasse pas sitôt. Je fus hier à la porte de Richelieu une partie de la journée ; j'y trouvai les Dames bien intriguées pour leurs ornemens de Villers-Cotterets ; ce que je puis vous dire, c'est que l'*Ange* sera des plus magnifiques. Je frondai à mon ordinaire cette dépense, mais je fus traité de vieux rêveur et de pantalon. Je souffris patiemment toutes ces injures, parce qu'il ne m'en coûtoit rien. On m'auroit volontiers proposé quelque emprunt de pierreries ; je ne donnai pas dans cette idée, ayant toujours fort condamné cette sorte de familiarité. Nous aurons ici lundi Madame de Verneuil, qui vient se mettre en état de partir pour le Languedoc. La *Manierosa* vient avec elle pour demeurer quelques jours avec nous, ensuite elle prendra la route de la Loire. Je suis à vous, Madame, avec tout le respect que je dois.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Vous connoissez le gros Abbé, et la joie qu'il a d'épargner son papier ; par bonheur, je suis encore plus aise de lui en donner. Il lui est arrivé un grand accident, dont il est triste et ne peut se consoler, c'est qu'il a donné à son valet de-chambre un manteau qui ne lui a servi qu'un an : il croyoit qu'il y en eût deux : ce mécompte est sensible, il est fort bon là-dessus. Pour moi, je le trouve original sur l'économie, comme l'Abbé de la Victoire sur l'avarice.

Voilà une nouvelle de Madame de Castries (1), qui me mande qu'Odescalchi est Pape : vous l'aurez su plutôt que nous. Enfin, voilà donc nos Cardinaux qui reviennent; s'ils repassent en Provence, ce sera sitôt, que vous les verrez avant que de partir. Savez-vous que le petit Amonio est présentement en poste sur le chemin de Rome ? Son oncle, c'est-à-dire, un autre que celui qui étoit au défunt Pape, est Maître-de-chambre de ce nouveau Pape. Vous voyez bien que voilà sa fortune faite, et qu'il n'a plus besoin de Madame de Chelles, ni de toutes ses Nonnes. Il est vendredi, ma fille, et je serois déjà retournée à Livry, parce qu'il fait divinement beau, et que Madame de Coulanges est hors de tout péril, et dans toute la douceur de sa convalescence, sans que je veux savoir tantôt, si M. de Pompone a fini ce matin notre affaire, afin de vous envoyer sa lettre ce soir. Je veux aussi le remercier, et parler à Parère; après cela, j'aurai l'esprit en repos, et m'en irai demain ou dimanche à Livry.

Madame de Maintenon vint hier voir Madame de Coulanges; elle témoigna beaucoup de tendresse à cette pauvre malade, et bien de la joie de sa résurrection. L'ami et l'amie avoient été tout hier ensemble : la femme étoit venue à Paris. On dina ensemble, on ne joua point en public. Enfin, la joie est revenue, et tous les airs de la jalousie ont disparu. Comme tout change d'un moment à l'autre, la grande femme est revenue sur l'eau; elle est

(1) Élisabeth de Bonzi, sœur du Cardinal de ce nom.

présentement aussi bien avec la belle qu'elle y étoit mal. Les humeurs sont adoucies ; et enfin ce que l'on mande aujourd'hui n'est plus vrai demain : c'est un pays bien opposé à l'immutabilité. Je vous conjure, ma très-chère, de ne point l'imiter sur votre départ, et de songer que nous sommes au 2 Octobre. Pour ma santé, n'en soyez point en peine ; Livry, quoi que vous en vouliez dire, va me faire tous les biens du monde, pour le reste du beau tems. Ne dites rien, je vous prie, à T.... ; mais je l'aime d'avoir voulu vous plaire *in ogni modo*, en vous disant qu'il m'a vue : cette petite menterie vient d'un fond admirable : ma belle, je ne l'ai pas vu, et je ne pensois pas même qu'il fût à Paris. Langlade a pensé mourir à Frêne de la même maladie que Madame de Coulanges, hors qu'il fut plus mal encore, et qu'on lui donna l'extrême-onction. Madame le Tellier paiera pour tous, elle est très-mal. Adieu, ma chère Comtesse, j'embrasse le Comte et les jolis *Pichons* ; mon Dieu, que tout cela m'est cher ! Je vous exhorte à lire le Père le Bossu ; il a fait un petit *Traité de l'Art poétique* (1), que Corbinelli met cent piques au-dessus de celui de Despréaux.

(1) On ne voit point qu'il y ait aucun rapport entre les deux Ouvrages dont il s'agit. L'un écrit en prose, est un Traité même assez étendu sur le *Poëme épique* en particulier ; et l'autre, écrit en vers, embrasse la Poésie en général, mais d'une manière fort abrégée, et dans le goût de l'*Art poétique* d'Horace : de sorte que l'Ouvrage du Père le Bossu peut être estimé et loué avec justice, sans qu'on doive pour cela le mettre au-dessus de l'*Art Poétique* de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre de Poésie didactique.

LETTRE 463.

A la même.

à Livry, mercredi 7 Octobre 1676.

JE vous écris un peu *à l'avance*, comme on dit en Provence, pour vous dire que je revins ici dimanche, afin d'achever le beau tems et de me reposer. Je m'y trouve très-bien, et j'y fais une vie solitaire qui ne me déplaît pas, quand c'est pour peu de tems. Je vais aussi faire quelques petits remèdes à mes mains, purement pour l'amour de vous, car je n'ai pas beaucoup de foi; et c'est toujours dans cette vue de vous plaire que je me conserve, étant très-persuadée que l'heure de ma mort ne peut ni s'avancer, ni reculer; mais je suis les conduites ordinaires de la bonne petite prudence humaine, croyant même que c'est par elle qu'on arrive aux ordres de la Providence. Ainsi, ma fille, je ne négligerai rien, puisque tout me paroît comme une obéissance nécessaire. Voilà qui est bien sérieux; mais voici la suite de mon séjour à Paris de près de quinze jours: vous savez ce que je fis le vendredi, et comme j'allai chez M. de Pompone. Nous avons trouvé, M. d'Hacqueville et moi, que vous devez être contens du règlement, puisqu'enfin le Roi veut que le Lieutenant soit traité comme le Gouverneur: voilà une grande affaire. Le samedi, M. et Madame de Pompone, Madame de Vins, d'Hacqueville et l'Abbé de Feuquières vinrent me prendre

pour aller nous promener à Conflans. Il faisoit très-beau. Nous trouvâmes cette maison cent fois plus belle que du tems de M. de Richelieu. Il y a six fontaines admirables, dont la machine tire l'eau de la rivière, et ne finira que lorsqu'il n'y aura pas une goutte d'eau. On pense avec plaisir à cette eau naturelle, et pour boire, et pour se baigner quand on veut. M. de Pompone étoit gai; nous causâmes et nous rîmes extrêmement. Avec sa sagesse, il trouvoit partout un air de *cathédrale* (1) qui nous réjouissoit beaucoup. Cette petite partie nous fit plaisir à tous; vous n'y fûtes point oubliée.

La vision de la *bonne femme* passe à vue d'œil, mais c'est sans croire qu'il y ait plus autre chose que la crainte qui attache à *Quanto*. Pour le voyage de M. de Marsillac, gardez-vous bien d'y entendre aucune finesse, il a été fort court. M. de Marsillac est aussi bien que jamais auprès du Roi : il ne s'est ni amusé, ni détourné : il avoit Gourville, qui n'a pas souvent du tems à donner : il se promenoit par toutes ses terres, comme un fleuve qui apporte la graisse et la fertilité. Quant à M. de la Rochefoucauld, il alloit, comme un enfant, revoir Verteil et les lieux où il a chassé avec tant de plaisir; je ne dis pas où il a été amoureux, car je ne crois pas que ce qui s'appelle amoureux, il l'ait jamais été. Il revient plus doucement que son fils, et passe en Touraine chez Madame de Valentiné et chez l'Abbé

(1) La maison dont il s'agit appartient aux Archevêques de Paris

d'Effiat. Il a été dans une extrême peine de Madame de Coulanges, qui revient assurément de la plus grande maladie qu'on puisse avoir : la fièvre ni les redoublemens ne l'ont point encore quittée; mais parce que toute la violence et la rêverie en sont dehors, elle peut se vanter d'être dans le bon chemin de la convalescence. Madame de la Fayette est à Saint-Maur : je n'y ai été qu'une fois : elle a son mal de côté qui l'a empêchée d'aller chez Madame de Coulanges, dont elle étoit fort inquiétée; et d'aller voir Langlade qui a pensé mourir à Frêne du même mal que Madame de Coulanges, et a eu de plus qu'elle l'extrême-onction. Enfin, elle a été soulagée de tous les côtés, sans avoir quitté sa place.

Je disois l'autre jour à Madame de Coulanges, que Beaujeu avoit eu sur elle l'extrême-onction, et qu'on lui avoit crié : *Jesus Maria;* elle me répondit avec une voix de l'autre monde : *Hé, que ne me le crioit-on? je le méritois autant qu'elle.* Que dites-vous de cette ambition? Ecrivez au petit Coulanges, il a été digne de compassion; il perdoit tout en perdant sa femme. Ce fut une chose fort touchante quand elle fit écrire à M. du Gué (1) pour lui recommander M. de Coulanges, et cela par conscience et par justice, reconnoissant de l'avoir ruiné, et demandant à M. et à Madame du Gué cette marque de leur amitié comme la dernière : elle leur demandoit pardon, et leur bénédiction en même-tems. Je vous assure que ce fut une scène fort triste.

(1) Père de Madame de Coulanges, Intendant de Lyon

Vous écrirez donc à ce pauvre petit homme, qui est parfaitement content de mon amitié : en vérité, c'est dans ces occasions qu'il faut la témoigner.

Votre petit Allemand paroît extrêmement adroit au bon Abbé, il est beau comme un ange, et doux, et honnête comme une pucelle. Il va répéter son Allemand chez M. de Strasbourg. Je l'ai fort exhorté à se rendre digne : mais je vous défie de deviner son nom ; quoi que vous puissiez dire, je vous dirai toujours, c'est autrement ; c'est qu'il s'appelle *Autrement.* N'est-ce pas là un nom bien propre à ouvrir l'esprit à des pointilleries continuelles?

Madame Cornuel étoit l'autre jour chez B..... dont elle étoit maltraitée ; elle attendoit à lui parler dans une anti-chambre qui étoit pleine de laquais. Il vient une espèce d'honnête homme qui lui dit qu'elle étoit mal dans ce lieu-là : *Hélas !* dit-elle, *j'y suis fort bien, je ne les crains point, tant qu'ils sont laquais.* Voilà ce qui a fait éclater de rire M. de Pompone, de ces rires que vous connoissez ; je crois que vous le trouverez fort plaisant aussi.

M. le Cardinal m'écrit, du lendemain, qu'il a fait un Pape, et m'assure qu'il n'a aucun scrupule. Vous savez comme il a évité le sacrilége du faux serment ; les autres doivent y trouver un grand goût, puisqu'il n'est pas même nécessaire. Il me mande que le Pape est encore plus saint d'effet que de nom ; qu'il vous a écrit de Lyon en passant, et qu'il ne vous verra point en repassant, par la même raison des galères, dont il est très-fâché ; de sorte

qu'il se trouvera dans peu de jours chez lui, comme si de rien n'étoit. Ce voyage lui a fait bien de l'honneur, car il ne se peut rien ajouter à la conduite qu'il a tenue. On croit même que, par le bon choix du souverain Pontife, il a remis dans le conclave le St.-Esprit, qui en étoit exilé depuis tant d'années. Après cet exemple, il n'y a point d'exilé qui ne doive espérer.

Vous voilà donc dans la solitude; c'est présentement que vous devez craindre les esprits : je m'en vais parier que vous n'êtes plus que cent personnes dans votre château. Je suis persuadée de toute l'*aimabilité* de la belle Rochebonne; mais la constance de Corbinelli est abîmée de tant de philosophie, et il est si terriblement attaché à la justesse des raisonnemens, que je ne vous réponds plus de lui. Il dit que le Père le Bossu ne répond pas bien à vos questions; qu'il auroit tort de vouloir vous instruire, et que vous en savez plus qu'eux tous : vous en manderez votre avis.

Je vous ai mandé l'histoire de Brisacier (1); on n'en peut rien dire jusqu'à ce que le courrier de Pologne soit revenu. Il est cependant hors de Paris et de la Cour : il assiége la ville, et demeure chez ses amis aux environs : il étoit l'autre jour à Clichy : Madame du Plessis vint le voir de Frêne, pour faire les lamentations de la rupture de son marché. Brisacier lui dit qu'assurément il n'étoit point rompu,

(1) Cette même histoire est contée assez au long dans les *Mémoires de l'Abbé de Choisy*.

et qu'on verroit, au retour du courrier, s'il étoit aussi fou qu'on le disoit. S'il est protégé de la Reine de Pologne, ou du Roi, nous en jugerons comme vous faites.

M. de Bussy est arrivé comme j'écrivois cette lettre ; je lui ai fait voir votre souvenir. Il vous dira lui-même combien il en est content. Il m'a lu des Mémoires les plus agréables du monde : ils ne seront pas imprimés, quoiqu'ils le méritassent bien mieux que beaucoup d'autres choses.

On vient nous dire que Brisacier et sa mère, qui étoient ici près à Gagny, ont été enlevés ; ce seroit un mauvais préjugé pour le Duché. Cette nouvelle est un peu crue : comme elle est présentement à Paris, d'Hacqueville ne manquera pas de vous l'apprendre.

Je reçois, ma fille, votre lettre du 30 ; mais quoi ! vous n'aviez pas reçu la mienne du 21 ? elle étoit toute propre à vous instruire : je décidois sur votre départ, et je vous conjurois par pure tendresse de ne point le différer ; c'est ce que je vous demande encore par les mêmes raisons : vous suivrez ce conseil, si vous avez pour moi autant d'amitié que je vous en crois ; dans cette confiance, je ne me remettrai point à vous dire combien je le souhaite, ni combien six semaines font à mon impatience. Madame de Soubise est allée voir son mari malade en Flandres : cela me plaît : voyez la *Gazette de Hollande*. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère, avec une tendresse fort au-dessus de ce que je vous en pourrois dire.

LETTRE 464.

A la même.

à Livry, vendredi 9 Octobre 1676.

Je suis fâchée, ma très-chère, que la poste vous diffère mes lettres de quelques jours. Je connois votre amitié et vos inquiétudes, mais il n'y a qu'à recourir au grand d'Hacqueville pour y trouver tout le secours que l'on peut souhaiter. Je me souviendrai toute ma vie du plaisir et de la consolation que je trouvai aux Rochers dans une de ses lettres, après que vous fûtes accouchée; sans quoi je n'étois pas en état de soutenir l'excès de la douleur où j'étois. J'espère que vous aurez été contente le lendemain, à moins qu'un laquais de Madame de Bagnols, à qui je donnai mes lettres pour les porter à la poste, ne les ai jetées, je ne sais où; il m'en a pris quelque petite crainte. Vous aurez vu, dans cette lettre, si vous l'avez reçue, la réponse de celle où vous me parliez d'attendre M. de Grignan : je vous priois de ne point écouter cette pensée; je vous assurois que celle de la saison moins avancée, ne m'avoit point fait souhaiter que votre arrivée précédât la sienne; que c'étoit l'extrême envie que j'avois de vous voir, qui me faisoit vous conjurer de me donner cette petite avance; que je la méritois, par la seule raison de la discrétion que j'ai eue de ne point vouloir vous tirer de votre château plutôt qu'au départ de

M. de Grignan pour l'*assemblée* (1) que j'avois pris sur moi tout le tems dont vous m'avez rendu la maîtresse, et qu'en un mot, je vous conjurois, comme je fais encore, de songer à partir ce mois-ci, comme nous en sommes demeurées d'accord. Je crois que M. de Grignan ne trouve rien d'injuste à tout mon procédé. Je vous ai mandé le peu d'argent qu'il vous faut, en attendant qu'il vienne; je crois que votre voiture doit être la litière jusqu'à Rouane, et la rivière jusqu'à Briare, où vous trouverez mon carrosse. Voilà, ma fille, l'essentiel du contenu de ma lettre, au cas qu'elle soit perdue.

L'Abbé Bayard me mande que j'ai très-bien fait de ne point aller cet automne à Vichy; que les pluies continuelles ont rendu les eaux très-mauvaises; que Saint-Hérem et Planci, qui y étoient allés exprès, n'en ont point pris; qu'il n'y avoit que M. de Champlâtreux qui n'étoit guère content; enfin, sa lettre m'a fait un plaisir admirable; je ne savois pas trop bien d'où me venoit mon opiniâtreté, c'étoit justement cela. Je fais ici un certain tripotage à mes mains avec de la moelle de cerf et de l'eau de la Reine d'Hongrie, qui me fera, dit-on, des merveilles. Ce qui m'en fait beaucoup, c'est le tems miraculeux qu'il fait; ce sont de ces beaux jours de crystal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids: enfin, j'en suis charmée; je me tiens dehors depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; je n'en perds pas un moment, et

(1) L'assemblée des États de Provence qui se tient à Lombesc.

à cinq heures, avec une obéissance admirable, je me retire, mais ce n'est pas sans m'humilier, reconnoissant, avec bien du plaisir, que je suis une misérable mortelle, et qu'une sotte timidité me fait rompre avec l'aimable serein, le plus ancien de mes amis, que j'accuse peut-être injustement de tous les maux que j'ai eus. Je me jette dans l'Eglise, et je me ferme les yeux, jusqu'à ce qu'on vienne me dire qu'il y a des flambeaux dans ma chambre: il me faut une obscurité entière dans l'entre-chien et loup, comme les bois, ou une Eglise, ou que l'on soit trois ou quatre à causer; enfin, je me gouverne selon vos intentions.

La nouvelle de Brisacier est toute assurée : on a découvert par des lettres qu'il écrivoit au Roi de Pologne, qu'il travailloit à le détourner de l'amitié de notre Monarque; de sorte qu'il est à la Bastille, et sa destinée est encore incertaine entre la potence et le Duché.

Pour l'Allemagne, il y auroit beaucoup à dire. Le Général a été encore un peu mortifié, en faisant escorter des convois; il est obligé de se rapprocher de nous, pendant que ces brutaux d'Allemands, dès qu'il aura repassé le Rhin, se mettront autour de Brisach, comme ils firent l'année passée à Philisbourg : cela seroit assez impertinent. Il y a beaucoup de division dans cette armée, j'entends celle de M. de Luxembourg. Je reçois un billet de d'Hacqueville, qui fut mercredi à Versailles, pour voir faire et envoyer cette manière de règlement pour l'assem-

blée. Il faut avouer que jamais il ne s'est vu un tel ami : quand on lui recommande quelque affaire, rien n'empêche de croire que c'est la seule qu'il ait; tant il s'en acquitte ponctuellement.

LETTRE 465.

A la même.

Commencée à Livry, et finie à Paris, mercredi 14 Octobre 1676.

Je vous remercie de votre complaisance, et de l'amitié que vous me témoignez, puisque vous êtes résolue de partir avant M. de Grignan. Je l'embrasse, et je le remercie aussi du consentement qu'il y donne : je connois la pesanteur de votre absence, et je comprends ce qu'il souffrira; mais c'est pour si peu de tems, qu'il a raison de ne pas m'envier cette satisfaction : sa part est toujours bien grande, au prix de la mienne. Je vous conjure présentement de prendre un bon conducteur pour votre voyage; j'ai de la peine à penser à l'ennui que vous aurez : je vous recommande à Montgobert; ayez des livres; et au nom de Dieu, défendez à vos muletiers de prendre le chemin le plus court, en allant de chez vous à Montélimart; qu'ils prennent le chemin du carrosse : ils menèrent Madame de Coulanges par celui que je vous dis; sans du But, qui descendit promptement, et soutint la litière, elle tomboit dans un précipice épouvantable; il m'a conté cela dix fois, et m'a fait transir. J'ai déjà

été réveillée plus d'une fois la nuit, de la crainte qu'on ne vous mène par ce chemin. Je vous conjure, ma très-chère, de donner ce soin a quelqu'un qui ait plus d'attention à votre conservation que vous-même. J'écrirai à Moulins à un M. Châtelain, qui vous rendra mille petits services; c'est un très-bon et très-honnête homme, qui a de l'esprit et de la piété. Vous y verrez aussi Madame de Gamache, qui est de la maison de Montmorin : elle est vive, elle est jolie femme : elle ne m'a pas quittée pendant quatre ou cinq jours, en deux fois que j'ai été à Moulins, ou chez Mesdames Fouquet : enfin, elle est ma première amie de Moulins.

M. de Seignelai est allé en poste à Marseille, pour une affaire de la marine; nous ne savons ce que c'est. Le Brisacier et sa mère sont toujours à la Bastille. La mère a obtenu une femme pour la servir; mais *M. le Duc* se déchausse lui-même.

Votre médecin philosophe tire de trop loin pour tirer juste : il me croit malade, et je suis guérie; et je vous assure que les conseils qu'on m'a donnés ici, sont opposés aux siens. Je finirai ma lettre demain à Paris.

Jeudi 15.

Me voici donc à Paris. J'ai couché à Saint-Mauf; j'y allai de Livry. J'y ai vu M. de la Rochefoucauld, et nous avons fort causé. Si *Quanto* avoit bridé sa coiffe à Pâques de l'année qu'elle revint à Paris, elle ne seroit pas dans l'agitation où elle

est : il y avoit du bon esprit à prendre ce parti ; mais la foiblesse humaine est grande ; on veut ménager des restes de beauté ; cette économie ruine plutôt qu'elle n'enrichit. La *bonne femme* (*Madame de Soubise*) est en Flandres : cela ferme la bouche. J'ai trouvé que mes rêves de Livry se rapportent fort aux raisonnemens d'ici. Je n'ai point encore vu Madame de Coulanges, je n'irai qu'après avoir fait ce paquet. On m'assure qu'elle est très-bien, et que les épigrammes recommencent à poindre. Je lui ferai vos amitiés, et donnerai votre lettre à son mari.

On dit que le crime de Brisacier, c'est d'avoir abusé de sa charge (1), en faisant écrire la Reine au Roi de Pologne, pour l'engager à prier le Roi d'accorder un brevet de Duc à Brisacier, son secrétaire. Il faut que le courrier de Pologne ait apporté cette nouvelle, puisqu'on a donné des Commissaires à Brisacier ; et vous savez ce que c'est d'abuser du sceau et du seing d'une Reine de France. Je crains que *M. le Duc de Brisacierski* ne soit pendu.

Je prévois que mon fils reviendra, au lieu d'aller sur la Meuse, où sa mauvaise destinée l'envoie ; il a un rhumatisme à la cuisse, qui sera bon pour obtenir son congé. Si le beau tems continue, j'irai encore un moment à Livry : ma maison est toute prête et toute rangée, c'est le principal. Parlez-moi un peu de votre départ, et je vous parlerai vendredi de votre voiture de Briare ou d'Orléans. Au reste,

(1) De Secrétaire des Commandemens de la Reine.

vous

vous jugez bien qu'Amonio étant à Rome, il se moquera de Chelles, après y avoir mis la réforme; je vous ai dit que son oncle étoit Maître-de-chambre du nouveau Pape : tout ce que vous me mandez sur ce sujet, est l'étoffe de dix épigrammes. Vous êtes la plus plaisante créature du monde, avec toute votre sagesse et votre sérieux : si vous vouliez prendre soin de ma rate, je serois immortelle; ils disent que c'est de là que sont venus tous mes maux. Songez, ma très-chère, à venir me voir; je n'attendrai point de sang froid la joie que j'aurai de vous embrasser, et mes petits esprits se mettront bientôt en mouvement pour aller au-devant de vous. Adieu, ma très-chère enfant; je vous écrirai vendredi. Je n'ai encore vu personne : vous savez comme j'aime à ramasser des rogatons pour vous divertir. Ce que je ne puis vous mander, c'est, en vérité, l'excès de l'amitié que j'ai pour vous.

LETTRE 466.

A la même.

à Paris, vendredi 16 Octobre 1676.

En vérité, ma fille, je n'ai jamais vu de si sots enfans que les miens; ils sont cause que je ne puis retourner à Livry, comme j'en avois le dessein. Je vois bien que cela vous fait rire, et que vous n'avez pas grande envie de me plaindre d'être obligée de faire faux-bond à Livry le quinze d'Octobre.

D'Hacqueville, Corbinelli, M. et Madame de Coulanges, vous aideront fort à approuver que je ne les quitte plus. Il est vrai cependant que sans vous et mon fils, j'aurois continué ma solitude avec plaisir: j'étois là plus à moi en un jour, que je n'y suis ici en quinze; je priois Dieu, je lisois beaucoup; je parlois de l'autre vie, et des moyens d'y parvenir. Le Père Prieur a plus d'esprit que je ne pensois, quoique je le trouvasse un fort honnête homme. Enfin, me revoilà dans le tourbillon.

Il faut que j'aille voir M. Colbert pour votre pension; d'Hacqueville m'y menera, quand ce Ministre viendra à Paris, afin d'éviter le voyage de Versailles : voilà pour Madame, voici pour Monsieur. Vous saurez que son malheur l'envoie sur la Meuse, et son bonheur fait qu'il a un rhumatisme sur une cuisse et sur une hanche, qui lui fait beaucoup de mal, et l'empêche de se soutenir. Il est à Charleville, et me prie de demander son congé : il faut donc voir M. de Louvois, c'est une affaire. N'ai-je pas raison, ma belle, de me plaindre de mes enfans, et de leur dire des injures ?

M. de Coulanges vous avoit écrit une très-jolie lettre semée de vers par-ci par-là : il vous contoit tous les soins et toutes les inquiétudes qu'on a marqués à Madame de Coulanges dans sa maladie; et que la Marquise de la Trousse, qui en étoit demeurée en Berry, sur la nouvelle de son extrémité, étoit seule à mourir de peur, d'apprendre

une résurrection (1). Cet endroit, quoique la malade en ait déjà ri, s'est présenté à son esprit avec quelque vapeur noire, de sorte qu'elle l'a improuvé ; et en même tems son mari a pris la lettre, et l'a chiffonnée comme un petit enfant, et l'a jetée dans le feu. Nous sommes demeurés tous étonnés, et il en a fait une autre dans son chagrin, qui, en vérité, est plus plate que la feuille de papier sur quoi elle est écrite. La vôtre étoit admirable : nous la considérâmes comme une pièce digne d'être gardée, pour s'en parer dans de pareilles occasions.

M. de la Vallière est mort : on lui a fait plusieurs opérations ; et enfin il s'en est allé. Sœur Louise de la Miséricorde (2) fit supplier le Roi de conserver le Gouvernement pour acquitter les dettes, sans faire mention de ses neveux. Le Roi lui a donc donné ce Gouvernement, et lui a mandé que s'il étoit assez homme de bien pour voir une Carmélite aussi sainte qu'elle, il iroit lui dire lui-même la part qu'il prend à la perte qu'elle a faite. Madame de Soubise est revenue de Flandres ; je l'ai vue, et lui ai rendu une visite, qu'elle me fit à mon retour de Bretagne. Je l'ai trouvée fort belle, à une

(1) La Marquise de la Trousse étoit si jalouse du prétendu attachement de son mari pour Madame de Coulanges, qu'on croyoit pouvoir hasarder cette plaisanterie.

(2) Françoise-Louise de la Baume-le-Blanc, Duchesse de la Vallière, alors Religieuse aux Carmélites de la rue Saint-Jacques à Paris, étoit sœur de Jean-François de la Baume-le-Blanc, Gouverneur et Grand-Sénéchal de la Province de Bourbonnois, mort le 15 Octobre 1676.

dent près qui lui fait un étrange effet au-devant de la bouche; son mari est en parfaite santé, et fort gai.

La *grande femme* s'est fort éclaircie avec *Quanto*, et a fait voir au doigt et à l'œil qu'elle étoit incapable d'approuver de nouveaux feux. On ne peut pas être mieux qu'elle est présentement; peut-être que demain ce ne sera plus la même chose : mais enfin, elle est au comble; on lui a donné quatre cents louis pour les habits de Villers-Coteret, où l'on doit faire la Saint-Hubert; on croit cette partie rompue, et il n'y a de sûr que la dépense des Dames, qui est excessive. Elle a été si sotte que de donner scrupuleusement dans l'étoffe; il me semble qu'elle eût mieux fait d'en mettre au moins une partie en pain de Gonesse, d'autant plus que quand on n'achete point un visage neuf, les atours ne font pas un bon effet. On assure que Mademoiselle d'Elbeuf a dit à MONSIEUR, que Madame de Richelieu a fait un compliment à M. le Duc, sur ce que MADAME n'est accouchée que d'une fille; cela fait une fourmilière de dits, de redits, d'allées, de venues, justifications, et tout cela ne pèse pas un grain.

Je vous ai envoyé un grand discours du Père le Bossu sur la lune; je crois qu'il pourroit bien être dans ce paquet perdu du 25, dont je suis encore très-affligée. Je meurs d'envie que vous me parliez de votre départ; je crois que vous feriez mieux d'aller jusqu'à Orléans, ce n'est qu'un jour de

plus; vous y trouverez Beaulieu, qui vous tiendra une voiture prête, et le lendemain assurément j'irai vous recevoir et prendre dans mon carrosse : celui d'Orléans amenera vos gens et toutes vos hardes. Adieu, ma très-chère, songez à ce mauvais chemin de Grignan à Montélimar. Je suis très-fâchée que vous ayez été importunée de votre M. de C... noir comme une taupe, et tout le reste : il me semble que je vois votre désespoir; dès qu'on a un pouce de terre, on connoît ces sortes de visages.

LETTRE 467.

A la même.

à Paris, mercredi 21 Octobre 1676.

HÉ, mon Dieu, ma fille! est-il possible que vous puissiez croire que le monde désapprouve que vous veniez me voir, et qu'on puisse trouver étrange que vous quittiez M. de Grignan pour un peu de tems, afin de me donner cette marque de votre amitié? On auroit sans doute plus de peine à justifier le contraire, et vos amis y seroient plus embarrassés, qu'à défendre le voyage que vous allez faire. Soyez donc en repos là-dessus, et croyez qu'il n'y a rien que de fort sage et de fort raisonnable à témoigner, dans cette occasion, l'amitié que vous avez pour moi. D'Hacqueville vous en dira son avis; et comme M. de Grignan doit être

parti pour l'assemblée, nous commencerons à voir le jour de votre départ.

Madame de Verneuil passera le jour de la Toussaint à Lyon : elle me demanda si elle ne vous rencontreroit point ; je lui dis que cela n'étoit pas impossible. Amonio s'en va aussi ; si vous le trouvez, vous lui ferez une fort bonne mine : j'en suis assurée. J'écris à M. de Grignan et à M. l'Archevêque, pour les prier d'entrer dans mes intérêts contre vous. Je suis fort embarrassée : j'ai demandé le congé de mon fils, parce qu'il est malade de son rhumatisme à Charleville ; M. de Louvois répondit fort honnêtement, que si je voulois, il le demanderoit au Roi : mais que mon fils feroit fort mal sa cour, et qu'il seroit refusé ; que le petit Villars et tous les autres l'avoient été, et qu'il lui conseilloit de se guérir tout doucement à Charleville ; que s'il avoit pris, dès l'armée, une attestation de M. de Schomberg, il seroit revenu ; mais que sa lettre toute seule ne produiroit aucun effet. J'ai mandé tout cela, et en même tems je reçois une lettre, où, sans avoir reçu la mienne, il me mande qu'il part avec un de ses amis qui revient, et qu'il sera demain ici. Je crains que cela ne lui fasse une affaire : je vous manderai la suite. Le Père le Bossu sera fort aise de voir ce que vous dites de lui. Son *Art poétique* (1) est fort admiré ; vous en sentiez la beauté, sans savoir à qui vous en aviez l'obligation. Vous trouverez ici une traduction de Saint Augustin, *sur la prédesti-*

(1) C'est-à-dire, son *Traité du Poëme épique.*

nation et la persévérance des bons : nos amis ont triomphé dans cet ouvrage; vraiment c'est la plus belle et la plus hardie pièce qu'on puisse voir. Vous trouverez aussi, dans un autre genre, les rondeaux de Benserade : ils sont fort mêlés, avec un crible, il en demeureroit peu : c'est une étrange chose que l'impression.

Voici une histoire fort extraordinaire : on envoie quelquefois de l'argent à son mari, quand il est à l'armée; Saint-Géran en a envoyé à sa femme (1) : il lui mande que si elle n'emploie à s'habiller les neuf cents francs qu'il lui fait tenir, il ne reviendra point de son quartier d'hiver; tellement que la petite Dame a donné dans l'étoffe, selon l'intention du fondateur. Madame de Soubise a paru avec son mari, deux coiffes et une dent de moins, à la Cour; de sorte que l'on n'a pas le mot à dire. Elle avoit une de ses dents de devant un peu endommagée; ma foi, elle a péri, et l'on voit une place comme celle du gros Abbé, dont elle ne se soucie guère davantage; c'est pourtant une étrange perte. Le voyage de Villers-Coterets est rompu; mais Roi a la bonté de permettre qu'on porte ses beaux habits à Versailles. La plus incroyable chose du monde, c'est la dépense que font ces Dames, sans avoir le premier sou, hormis celles à qui le Roi les donne.

Je vous vois dans vos prairies une bergère sans berger, bien solitaire et bien éloignée de l'agitation

(1) Madame de Saint-Géran aimoit le jeu.

de celles-là : votre âme est bien tranquille, et vos esprits sont bien paisibles en comparaison du mouvement de ce bon pays ; mais que peut faire une bergère sans un berger ? Vous répondrez fort bien à cette question, par votre exemple. Madame de Coulanges a des retours de fièvre dont elle est fort chagrine ; cela est ordinaire à la suite des grandes maladies. Langlade est revenu de Frêne, où il a été encore plus mal que Madame de Coulanges. Je l'ai vu : il est divinement bien logé à ce faubourg. Madame de la Fayette est revenue de Saint-Maur : elle a eu trois accès marqués de fièvre quarte ; elle dit qu'elle en est ravie, et qu'au moins sa maladie aura un nom.

A cinq heures du soir.

Savez-vous bien où je suis ? Je vous défie de le deviner. Je suis venue dîner par le plus beau tems du monde à nos sœurs de Sainte-Marie du faubourg : vous croyez que je m'en vais dire, Saint-Jacques ; point du tout, c'est du faubourg Saint-Germain. On vient de m'y apporter votre lettre du 14. Je suis dans la plus belle maison de Paris, dans la chambre de Mademoiselle Reimond, qui s'y est fait faire, comme bienfaitrice, un petit appartement enchanté : elle sort quand elle veut ; mais elle ne le veut guère, parce qu'elle a principalement dans la tête de vouloir aller en paradis. Je vous amenerai ici, non-seulement comme une relique de ma grand'mère, mais comme une personne curieuse, qui doit aimer

à voir une très-belle maison de campagne; vous en serez surprise. Je vais donc, dans cet aimable lieu, répondre à votre lettre. Je continue à vous conjurer de décider en ma faveur, et de ne plus balancer à faire un voyage que vous m'avez promis, et qu'en vérité vous me devez un peu. Je ne suis pas la seule à trouver que vous marchandez beaucoup à me faire plaisir. Partez donc, partez; vous devez avoir pris vos mesures sur le départ de M. de Grignan : je l'embrasse, et vous prie de lui donner ma lettre; je vous recommande aussi celle de M. l'Archevêque : j'espère plus qu'en vous, pour une décision.

J'ai dit, comme vous, sur ce règlement; il n'y a pas de raison à leur dire, que quand ils seront malades, ils ne viendront point à l'assemblée, cela s'en va sans dire; et aussi, qu'ils se trouveront à l'ouverture, quand ils seront dans le lieu; quelle folie! ils ne s'y trouveront jamais : ce n'est point un lieu où l'on se trouve par hasard : j'avois corrigé cet article, sans rien ôter au sens : mais d'Hacqueville aima mieux l'envoyer promptement, que de tarder encore huit jours, disant que les Evêques de vos amis ne feroient point de difficulté, et que les autres en feroient toujours : l'Intendant au moins n'y sauroit manquer; cette affaire m'a donné du chagrin. N'admirez-vous point l'éclat et la puissance que donne la réverbération du soleil? *se mi miras, mi miran :* n'aurons-nous jamais un rayon? Je disois hier au fils d'un malheureux (*M. de Vaux*), que si, avec son mérite et sa valeur, qui peroent

même la noirceur de sa misère, il avoit la fortune du tems passé, on lui auroit dressé un temple : je dis vrai ; mais si cela étoit, il seroit gâté.

Vous avez grande raison de ne pouvoir vous représenter Madame de Coulanges à l'agonie, et M. de Coulanges dans la douleur ; je ne le croirois pas, si je ne l'avois vu : une vivacité morte, une gaîté pleurante, ce sont des prodiges. La pauvre femme avoit encore hier la fièvre ; on ne sort point nettement de ces grands maux. Quand je songe qu'au bout de dix mois j'ai encore les mains enflées, cela me fait rire ; car pour du mal, je n'en ai plus. Je ne proposerai point à Corbinelli de raisonner avec vous sans *la méthode ;* il entre en fureur, et l'on n'est point en sûreté. Il est occupé à faire des rondeaux sur la convalescence de Madame de Coulanges : je les corrige ; jugez de la perfection de l'ouvrage. Adieu, ma chère enfant ; partez et venez : tenez-vous donc une fois pour décidée, et défaites-vous d'épiloguer sur les bienséances de votre voyage : elles y sont toutes entières, et ce n'est pas moi seule qui le dis.

L'Abbé de Pontcarré me montra hier ce que vous lui écrivez sur le manteau donné inconsidérément : cela est fort plaisant. Il est vrai que la conduite de notre Cardinal est adorable : on l'admire bien aussi ; il en reçoit l'honneur qu'il mérite.

LETTRE 468.

A la même.

à Livry, vendredi 23 Octobre 1676.

VOICI le second tome du *Frater*. Je lui envoyai hier un carrosse au Bourget, et je viens, cela soit dit en passant, avec un autre à six chevaux, le trouver ici, où je ne croyois pas trop qu'il dût arriver si précisément; cependant le hasard, qui est quelquefois plaisant, nous fit tous rencontrer au bout de l'avenue : cette justesse nous fit rire. Nous entrâmes, nous nous embrassâmes, nous parlâmes de vingt choses à la fois, nous nous questionnâmes sans attendre ni entendre aucune réponse; enfin, cette entrevue eut toute la joie et tout le désordre qui accompagnent d'ordinaire ces premiers momens. Cependant, Monsieur boîte tout bas, Monsieur crie, Monsieur se vante d'un rhumatisme, quand il n'est pas devant moi; car ma présence l'embarrasse; et comme nous en avons bien vu d'autres ensemble, il ne se plaint qu'à demi. Je trouvois dans mes rêveries, et je croyois et je disois que j'avois une cuisse bleue, c'étoit celle qui me faisoit le plus de mal; de sorte que je lui ai donc accordé qu'il a une cuisse bleue, pourvu qu'il demeure d'accord aussi qu'il a la tête verte, tellement que cela compose un homme qui a la cuisse bleue et la tête verte. Gardez-vous bien de dire cela à Montgobert : elle en abuseroit cet hiver avec le

pauvre Baron, qui se prépare bien à la tourmenter. Elle écrit les plus plaisantes choses du monde, et à lui, et à moi; mais nous voyons, au travers de sa bonne humeur, qu'elle est malade, et nous en sommes très-fâchés. Mon fils sera donc ici quelques jours, en attendant qu'on lui ait envoyé de Charleville les attestations nécessaires pour avoir le congé, ou que les troupes qui étoient allées sur la Meuse, reviennent, comme on le dit, parce que le duc de Zell, qui nous faisoit peur, s'est retiré, et a peut-être plus de peur que nous. Voilà l'état de notre Abbaye : on voudroit bien que je fusse obligée d'en partir, pour aller au-devant de vous; car vous êtes une pièce fort nécessaire à notre véritable joie. Je ne vous dirai plus rien sur votre départ : il me semble qu'il doit être résolu, ou jamais; vous ne sauriez douter du désir que j'en ai. Je crois que M. de Grignan est parti pour l'assemblée : ainsi, en bonne justice, vous devriez être en chemin; si cela étoit, j'aurois moins de regret que cette lettre-ci fût perdue, que ce gros paquet du 25, dont je suis encore fâchée. Si mon écriture est un peu chancelante, n'en soyez point en peine, c'est que j'ai froid aux doigts. Adieu, ma très-chère, je laisse la plume à M. le *Clopineux*. On disoit l'autre jour qu'on avoit jeté un monitoire, pour savoir où étoit l'armée de M. de Luxembourg; et quand il partit, on prétend que le Grand-Condé disoit : *Ah, le beau poste ! ah, le joli commandement jusqu'au mois de Juillet !* On dit encore que M. de Luxem-

bourg (1) a mieux fait l'oraison funèbre de M. de Turenne que M. de Tulle, et que le Cardinal de Bouillon lui fera avoir une Abbaye; tout cela, sans préjudice des chansons. A propos de Cardinal, ce que vous avez dit, *sans sacrilége dans le Conclave ni peccadille par le chemin*, est une chose admirable.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Me voici quasi établi comme vous le souhaitez. J'ai la cuisse bleue, il est vrai; mais je ne conviens pas de la tête verte: je voudrois pourtant bien avoir changé le bleu de ma cuisse contre un peu de verdure à ma tête; j'en marcherois beaucoup mieux et plus légèrement. J'ai reçu votre lettre, ma petite sœur: je vous remercie de vos soins et de votre inquiétude; je crois, si je ne me trompe, que nous serons le mieux du monde ensemble cet hiver: vous savez pourtant que je vous ai promis de ne jamais oublier votre cœur ni votre âme intéressée: à cela près, je penserai assez de bien de vous, malgré vos irrésolutions, dont on m'a dit d'assez grandes impertinences: nous vous en gronderons tout à loisir; venez seulement voir ma très-chère bonne maman, qui se porte à merveilles, et qui est belle comme un ange. Si votre retour ne vous paroît pas nécessaire pour lui redonner la santé, sachez qu'il l'est

(1) Le Maréchal de Luxembourg éprouva dans ce tems-là ce qui arrive à la plupart des grands hommes. Il fut d'abord en butte aux traits de l'envie et de la malignité: mais enfin l'une et l'autre se turent devant ses victoires, et firent place aux louanges et à l'admiration.

fort pour l'y maintenir, et l'un vaut bien l'autre. *Venez, Reine des Dieux; venez, venez, favorable Cybèle**. Vous nous paroîtrez bien descendue des cieux; mais quoique vous veniez sans équipage, vous ne vous trouverez pas tombée des nues; maman mignone a pourvu à tout. Adieu, ma belle petite sœur; je fais mille complimens et mille amitiés à M. de Grignan.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je suis une sotte; j'ai offensé la géographie: vous ne passez point par Moulins, la Loire n'y va point. Je vous demande pardon de mon impertinence; mais venez m'en gronder et vous moquer de moi.

* Vers de l'opéra d'*Atys*.

LETTRE 469.

A la même.

à Livry, mercredi 28 Octobre 1676.

On ne peut jamais être plus étonnée que je le suis, de vous voir écrire que le mariage de M. de la Garde est rompu. Il est rompu! hé, bon Dieu! n'avez-vous point entendu le cri que j'ai fait? Toute la forêt l'a répété, et je suis trop heureuse d'être en un lieu où je n'aie de témoins de ce premier étonnement que les échos. Je saurai bien prendre dans la ville tous les tons d'une amie, et même je n'y aurai pas de peine. J'approuvois son choix, par la grande estime que j'ai pour lui; et par la même

raison, je change comme lui. Plût à Dieu qu'il fût disposé à revenir avec vous ! vraiment ce seroit bien là un conducteur comme je le voudrois.

Je suis étonnée que l'assemblée ne soit point encore commencée. M. de Pompone croyoit que ce dût être le 15 de ce mois. Vous passerez donc encore la Toussaint à Grignan; mais après cela, ma très-chère, ne penserez-vous point à partir? Je vous ai dit tant de choses là-dessus, et vous savez si bien ce que je pense, que je ne dois plus vous rien dire. Le *Frater* est toujours ici, attendant les attestations qui lui feront avoir son congé. Il clopine; il fait des remèdes; et quoiqu'on nous menace de toutes les sévérités de l'ancienne discipline, nous vivons en paix, dans l'espérance que nous ne serons point pendus. Nous causons et nous lisons: le compère, qui sent que je suis ici pour l'amour de lui, me fait des excuses de la pluie, et n'oublie rien pour me divertir; il y réussit à merveilles.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

La fille du Seigneur *Alcantor* n'épousera donc point le Seigneur *Sganarelle*, qui n'a que cinquante-cinq ou cinquante-six ans (1): j'en suis fâché, tout étoit dit, tous les frais étoient faits. Je crois que la difficulté de la consommation a été le plus grand obstacle; le Chevalier *de la Gloire* (2) ne s'en trouvera pas plus mal; cela me console. Ma mère est ici

(1) *Voyez* la Scène II du *Mariage forcé*, Comédie de Molière.
(2) Le Chevalier de Grignan.

pour l'amour de moi; je suis un pauvre criminel, que l'on menace tous les jours de la Bastille ou d'être cassé. J'espère pourtant que tout s'apaisera par le retour prochain de toutes les troupes. L'état où je suis pourroit tout seul produire cet effet; mais ce n'est plus la mode. Je fais donc tout ce que je puis pour consoler ma mère, et du vilain tems, et d'avoir quitté Paris : mais elle ne veut pas m'entendre quand je lui parle là-dessus. Elle revient toujours sur les soins que j'ai pris d'elle dans sa maladie; et, à ce que je puis juger par ses discours, elle est fort fâchée que mon rhumatisme ne soit pas universel, et que je n'aie pas la fièvre continue, afin de pouvoir me témoigner toute sa tendresse et toute l'étendue de sa reconnoissance. Elle seroit tout à fait contente, si elle m'avoit seulement vu en état de me faire confesser; mais, par malheur, ce n'est pas pour cette fois : il faut qu'elle se réduise à me voir clopiner, comme clopinoit jadis M. de la Rochefoucauld, qui va présentement comme un Basque. Nous espérons vous voir bientôt; ne nous trompez pas, et ne faites point l'impertinente; on dit que vous l'êtes beaucoup sur ce chapitre. Adieu, ma belle petite sœur; je vous embrasse mille fois du meilleur de mon cœur.

LETTRE

LETTRE 470.

A la même.

A Livry, vendredi 30 Octobre 1676.

Je reçois avec tendresse, ma chère enfant, ce que vous me dites pour fortifier mon cœur et mon esprit contre les amertumes de la vie, à quoi je ne puis m'accoutumer : rien n'est plus raisonnable ni plus chrétien ; et de quelque façon que vous le preniez, c'est toujours avoir soin de ma rate, car la sagesse que vous m'enseignez ne me seroit pas moins salutaire que la joie. Je finis ce discours, non pas que je n'eusse beaucoup de choses à dire, si je voulois vous parler de mes sentimens, mais parce que ce n'est pas la matière d'une lettre.

On dit des merveilles de notre bon Pape *, et cela retombe en louanges sur le Cardinal de Retz. Pour M. de Paris (*de Harlay*), ce sont d'autres merveilles, il a emporté contre les Commissaires qui avoient la conscience plus délicate que lui, que le

* * Benoît Odescalchi, Innocent XI, élu le 21 Septembre. Comme il étoit fils d'un banquier, Pasquin dit : *Invenerunt hominem sedentem in telonio.* C'étoit (dit Voltaire) un homme vertueux, un Pontife sage, peu théologien, Prince courageux, ferme et magnifique. Il fut long-tems en querelle avec Louis XIV. On raconte de lui une naïveté qui prouve seulement qu'il n'étoit pas grand latiniste. Son secrétaire lui lisoit des bulles qu'il avoit rédigées, et les lui expliquoit en italien. Le Pape pleurant de joie, s'écria : *Che cosa diranno di noi nella posterità, quando vedranno cosi bella latinità nostra.*

Roi pût mettre des Abbesses à plusieurs Couvens de filles, sur-tout aux Cordelières; et cela commence à s'exécuter avec un bruit et un scandale épouvantable. Les quatre Commissaires qui se signalèrent contre lui, sont Messieurs Pussort, Boucherat, Pommereuil et Fieubet. On a pris six filles à Chelles pour être Abbesses deçà et delà : la d'Oradour n'en est pas, dont elle est tout-à-fait mortifiée, car elle a extrêmement l'esprit et la vocation de la petite cour orageuse des Abbayes.

J'ai toujours vu avec chagrin le peu de séjour que M. de Grignan a fait dans son château ; sa dépense ni ses occupations n'ont point eu d'intervalle. Je trouve la Provence si sujette à des événemens, et la présence de M. son Gouverneur m'y paroît si nécessaire, que je tremble toujours pour son congé. Je ne vous parlerai plus de votre départ; vous dites qu'il dépend de Dieu et de moi : pour de ma volonté et de mes décisions, vous n'en pouvez pas douter; il est donc question maintenant de la volonté de Dieu, et de la vôtre : ma fille, ne lui donnez pas la torture, suivez librement votre cœur, et même votre raison. Les reproches me sont sensibles ; il faut qu'ils me le soient beaucoup, puisque j'y ferai céder, s'il le faut, mes plus chers intérêts. Vous êtes raisonnable, vous m'aimez; vous voyez mieux que moi ce que vous voulez, et ce que vous pouvez, et les choses dont vous êtes blessée : c'est à vous à décider librement; je suis assurée que M. de Grignan et M. l'Archevêque consentiront à tout

ce que vous voudrez. Adieu, ma très-chère, je ne suis pas bien en train de vous parler d'autre chose. Nous sommes toujours dans cette forêt. Nous lisons Saint Augustin, et nous sommes convertis sur la prédestination et sur la persévérance.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Il s'en faut encore de quelque chose que nous ne soyons convertis; c'est que nous trouvons les raisons des semi-Pélagiens fort bonnes et fort sensibles, et celles de Saint Paul et de Saint Augustin fort subtiles et dignes de l'Abbé Têtu. Nous serions très-contens de la Religion, si ces deux Saints n'avoient jamais écrit; nous avons toujours ce petit embarras. Adieu, ma belle petite sœur, dépêchez-vous de venir, je serai ravi de vous voir, si je ne suis pas pendu entre ci et là.

LETTRE 471.

A la même.

A Livry, mercredi 4 Novembre 1676.

C'EST une grande vérité, ma fille, que l'incertitude ôte la liberté. Si vous étiez contrainte, vous prendriez votre parti, vous ne seriez point suspendue comme le tombeau de Mahomet, l'une des pierres d'aimant auroit emporté l'autre; vous ne seriez plus *dragonnée*, qui est un état violent. La voix qui vous crie en passant la Durance : *Ah, ma mère! ah, ma mère!* se feroit entendre dès Grignan; ou celle qui conseille

de la quitter ne vous troubleroit point à Briare : ainsi je conclus qu'il n'y a rien de si opposé à la liberté que l'indifférence et l'indétermination. Mais le sage la Garde, qui a repris toute sa sagesse, a-t-il perdu aussi son libre arbitre ? Ne sait-il plus conseiller ? Ne sait-il point décider ? Pour moi, vous avez vu que je décide comme un Concile ; mais la Garde qui revient à Paris, ne sauroit-il placer son voyage utilement pour nous ?

Si vous venez, ce n'est pas mal de descendre à Sully : la petite Duchesse vous enverra sûrement jusqu'à Nemours, où certainement vous trouverez des amis, et le lendemain encore des amis ; ainsi en relais d'amis vous vous trouverez dans votre chambre. On vous auroit un peu mieux reçue la dernière fois ; mais votre lettre arriva si tard, que vous surprîtes tout le monde, et vous pensâtes même ne me pas trouver, qui eût été une belle chose ; nous ne tomberons pas dans le même inconvénient. Il faut que je me loue du Chevalier (*de Grignan*) ; il arriva vendredi au soir à Paris ; il vint samedi dîner ici ; cela n'est-il pas joli ? Je l'embrassai de fort bon cœur ; nous dîmes ce que nous pensions touchant vos incertitudes. Je m'en vais faire un tour à Paris. Je veux voir M. de Louvois sur votre frère qui est toujours ici sans congé ; cela m'inquiète. Je veux voir aussi M. Colbert pour votre pension : je n'ai que ces deux petites visites à faire. Je crois que j'irai jusqu'à Versailles ; je vous en rendrai compte. Il fait cependant ici le plus beau tems du

monde : la campagne n'est point encore affreuse : les chasseurs ont été favorisés de Saint Hubert.

Nous lisons toujours Saint Augustin avec transport : il y a quelque chose de si noble et de si grand dans ses pensées, que tout le mal qui peut arriver de sa doctrine aux esprits mal faits est bien moindre que le bien que les autres en retirent. Vous croyez que je fais l'entendue ; mais quand vous verrez comme cela s'est familiarisé, vous ne serez pas étonnée de ma capacité. Vous m'assurez que si vous ne m'aimiez pas plus que vous ne le dites, vous ne m'aimeriez guère : je suis tentée de ravauder cette expression, et de tant la retourner que j'en fasse une rudesse ; mais non, je suis persuadée que vous m'aimez, et Dieu sait aussi bien mieux que vous de quelle manière je vous aime. Je suis fort aise que Pauline me ressemble : elle vous fera souvenir de moi. *Ah, ma mère ! il n'est pas besoin de cela.*

Monsieur DE *SÉVIGNÉ.*

Quand je songe que M. de la Garde est avec vous, et qu'il vous voit recevoir vos lettres ; je tremble qu'il n'ait vu sur votre épaule la sottise que je vous écrivois (1) il y a quelques jours. Là-dessus, je frémis, et je m'écrie : *Ah, ma sœur ! ah, ma sœur !* si j'étois aussi libre que vous l'êtes, et que j'entendisse cette voix comme vous entendez celle d'*ah, ma mère ! ah, ma mère !* je serois bientôt en Provence. Je ne comprends pas que vous puissiez balancer ;

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Octobre, ci-devant.

vous donnez des années entières à M. de Grignan et à ce que vous devez à toute la famille des Grignans : y a-t-il, après cela, une loi assez austère pour vous empêcher de donner quatre mois à la vôtre ? Jamais les lois de chevalerie, qui faisoient jurer Sancho Pança, n'ont été si sévères ; et si Don Quichotte eût eu pour lui un auteur aussi grave que M. de la Garde, il auroit assurément permis à son Ecuyer de changer de monture avec le Chevalier de l'armet de Mambrin. Profitez donc de M. de la Garde, puisque vous l'avez, accordez ensemble votre voyage, et songez que vous avez plusieurs devoirs à remplir. On est sûr de votre cœur ; mais ce n'est pas toujours assez, il faut des significances. Partagez donc vos faveurs et votre présence entre l'un et l'autre hémisphère, à l'exemple du soleil qui nous luit : voilà une assez belle façon de parler pour n'en pas demeurer là. Adieu, ma belle petite sœur, j'ai toujours une cuisse bleue, et j'ai grand peur de l'avoir tout l'hiver.

LETTRE 472.

A la méme.

à Paris, vendredi 6 Novembre 1676.

Il n'y eut jamais une si brillante lettre que la vôtre dernière, j'ai pensé vous la renvoyer pour vous donner le plaisir de la lire ; et j'admirois en la lisant qu'on pût souhaiter avec tant de passion de n'en plus recevoir. Voilà pourtant l'affront que je fais

à vos lettres : il me semble que vous traitez bien mieux les miennes.

Cette Reimond est assurément *hem, hem*, avec cette coiffe que vous connoissez; elle a été attirée, comme vous dites, par le désir d'entendre la musique du Paradis; et nos sœurs l'ont été par le désir de sept mille francs en fonds, et de mille francs de pension, moyennant quoi (1) *elle sort quand elle veut, et elle le veut souvent.* Nous n'avons pas encore eu de pareille marchandise; mais la beauté de notre maison nous fait passer par-dessus tout. Pour moi, j'en *suis* ravie, car sa chambre et sa voix sont charmantes, *hem, hem.*

Les dates que vous trouverez, en parlant de Madame de Soubise, sont, Dieu merci, de celles dont je ne me souviens pas. Il faut qu'il y ait eu quelque rudesse marquée à ces fêtes de Versailles. Madame de Coulanges vient de me mander que du jour d'hier la dent avoit paru arrachée : si cela est, vous aurez très-bien deviné qu'on n'aura point de dent contre elle. Vous me parlez fort plaisamment de la maladie de mon amie (*Madame de Coulanges*), et tout ce que vous dites est vrai. La fièvre quarte de celle du faubourg (*Madame de la Fayette*) s'est heureusement passée. J'ai envoyé votre lettre au Chevalier (*de Grignan*), sans peur et sans reproches; je l'aime tout à fait, et mon *Pichon*, je voudrois bien le baiser : je m'en suis fait une

(1) Madame de Sévigné chante ici la palinodie. *Voyez* ci-dessus la Lettre du 21 Octobre.

petite idée, je ne sais si c'est cela; je verrai quelque jour toutes ces petites personnes. J'ai peine à comprendre celle de huit mois; est-elle toujours bien résolue de vivre cent ans? Je crois que ces Messieurs qui se sont battus dans la rue, en vivront autant. Cette punition, pour s'être rencontré l'été sur le pavé, est fort plaisante et fort juste. Adieu, ma très-belle et très-aimable, j'acheverai ceci dans la bonne ville.

Vendredi à Paris.

M'y voici donc arrivée. J'ai dîné chez cette bonne Bagnols; j'ai trouvé Madame de Coulanges dans cette chambre belle et brillante du soleil, où je vous ai tant vue quasi aussi brillante que lui. Cette pauvre convalescente m'a reçue agréablement: elle veut vous écrire deux mots; c'est peut être quelque nouvelle de l'autre monde que vous serez bien aise de savoir. Elle m'a conté les transparens: avez-vous ouï parler des transparens? Ce sont des habits entiers des plus beaux brocards d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par-dessus des robes noires transparentes, ou de belle dentelle d'Angleterre, ou de chenilles veloutées sur un tissu comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues: cela compose un transparent qui est un habit noir et un habit tout d'or, ou d'argent, ou de couleur, comme on le veut, et voilà la mode. C'est avec cela qu'on fit un bal le jour de Saint Hubert, qui dura une demi-heure; personne n'y voulut danser. Le Roi y poussa Madame d'Heu-

dicourt à vive force; elle obéit; mais enfin le combat finit, faute de combattans. Les beaux justaucorps en broderie destinés pour Villers-Coterets, servent le soir aux promenades, et ont servi à Saint Hubert. M. le Prince a mandé à Chantilly aux Dames que leurs transparens seroient mille fois plus beaux, si elles vouloient les mettre à cru; je doute qu'elles fussent mieux. Les Grancey et les Monaco n'ont point été de ces plaisirs, à cause que cette dernière est malade, et que la mère *des Anges* (1) a été à l'agonie. On dit que la Marquise de la Ferté y est, depuis dimanche, d'un travail qui ne finit point, et où Bouchet perd son latin.

M. de Langlée a donné à Madame de Montespan, une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée: ce sont les Fées qui ont fait cet ouvrage en secret; âme vivante n'en avoit connoissance. On voulut la donner aussi mystérieusement qu'elle avoit été fabriquée. Le tailleur de Madame de Montespan lui apporta l'habit qu'elle lui avoit ordonné, il en avoit fait le corps sur des mesures ridicules: voilà des cris et des gronderies, comme vous pouvez le penser; le tailleur dit en tremblant: « Madame, » comme le tems presse, voyez si cet autre habit » que voilà ne pourroit point vous accommoder, » faute d'autre ». On découvrit l'habit: Ah, la belle chose! ah, quelle étoffe! vient-elle du ciel?

(1) La Maréchale de Grancey.

Il n'y en a point de pareille sur la terre. On essaie le corps, il est à peindre. Le Roi arrive, le tailleur dit : Madame, il est fait pour vous. On comprend que c'est une galanterie ; mais qui peut l'avoir faite ? C'est Langlée, dit le Roi. C'est Langlée assurément, dit Madame de Montespan, personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence ; c'est Langlée, c'est Langlée : tout le monde repète, c'est Langlée ; les échos en demeurent d'accord, et disent, c'est Langlée ; et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode, c'est Langlée.

Madame DE COULANGES.

Je suis aise de n'être plus morte, Madame, puisque vous revenez cet hiver. Je suis dans votre maison ; je ne pouvois plus souffrir la chambre ni le lit où je suis morte. Que ne venez-vous paroître avec des transparens comme les autres ? Vous épargneriez fort bien le brocard, et personne ne me paroît plus propre à croire M. le Prince que vous. Comment cela vous paroît-il ? Vous êtes la première personne à qui j'écris de ma main : il y a quelque chose entre nous, je ne sais pas trop bien ce que c'est. L'Abbé Tètu n'est pas encore en quartier d'hiver. Adieu, Madame, je souhaite en vérité bien vivement votre retour.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Voilà un style qui ressemble assez à celui de la défunte. Nous avons ri de ce que vous avez dit d'elle et de la Garde ; comparant l'extrémité où

ils ont été tous deux, et d'où ils sont revenus : cela fait voir que la sagesse revient de loin comme la jeunesse. J'attends d'Hacqueville et le Chevalier de Grignan pour former mon conseil de guerre, et savoir ce que deviendra le pauvre Baron que j'ai laissé à Livry, tout estropié. Adieu, ma très-chère : si vous avez pris le parti que nous souhaitons, j'espère que ma lettre vous trouvera en chemin.

LETTRE 473.

A la même.

à Livry, mercredi, 11 Novembre 1676.

Cette lettre ne vous trouvera point à Grignan ; mais je ne sais point encore quel parti vous aurez pris, ni de quoi vous vous repentez. Vous nous assurez que le repentir sera inséparable de votre résolution ; cependant, si vous avez pris la route de Lyon, il me semble que vous n'y devez point avoir de regret, puisque vous contentez tout le monde, et satisfaites à toutes vos paroles et à tous vos devoirs. Pour moi, j'espère en M. de Grignan, et je suis persuadée que je lui devrai la décision d'une chose que je souhaite avec tant de passion.

Je revins ici lundi. Mon fils attend que les troupes prennent un parti : on ne m'a point conseillé de demander son congé ; de sorte qu'il est moine de cette Abbaye. Il est fort aise que je lui tienne compagnie, et il prétend que la plus belle

marque de son amitié, c'est l'envie qu'il a de me chasser pour aller vous recevoir.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a que cette raison qui me fasse supporter le départ de ma chère maman mignone. Vous connoîtrez bientôt par vous-même le plaisir qu'il y a de la revoir après quelque tems d'absence. Je suis encore dans les premiers transports de cette joie : mais quand il est question d'aller recevoir la divinité de Provence, dont la beauté s'est si long-tems cachée à nos yeux, il faut céder.

Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.

J'espère aussi que mon exil ne durera pas long-tems. On ne doute presque plus du retour des troupes, et il seroit très-possible que j'arrivasse à Paris le même jour que vous. Adieu, mon adorable petite sœur, que j'aime avec toute la tendresse dont je suis capable.

Madame de SÉVIGNÉ.

Si vous n'êtes point partie, c'est moi qui me repentirai bien de mes honnêtetés. Je serai bien persuadée qu'il ne faut jamais remettre le paiement des lettres de change ; j'y ai pensé mille fois. Le *bien bon* est ravi de vos aimables petits souvenirs. Adieu, ma très-chère, je ne sais point de nouvelles. *Quanto* dansa aux derniers bals toutes sortes de danses, comme il y a vingt-ans, et dans un ajustement extrême. Tout le monde croit.... Enfin, adieu, je me porte bien, ne pensez plus à ma santé.

LETTRE 474.

A la même.

à Livry, vendredi 13 Novembre 1676.

ENFIN, vous êtes à Lambesc; et dans le tems que je vous espérois encore, vous preniez le chemin de la Durance : il faut avoir autant de raison que vous en avez pour s'accommoder de cette conclusion. Vous connoîtriez mal l'amitié que j'ai pour vous, si vous ne preniez toutes les précautions qui sont dans votre lettre pour m'adoucir un peu cet endroit. Vous êtes bien loin d'être trompée sur la pensée que vous en avez; c'est à vous maintenant à faire que je ne le sois pas dans l'espérance que vous me donnez : après avoir si bien rempli les devoirs de Provence, je crois que vous serez pressée de songer à moi. Mais j'admire la liaison que j'ai avec les affaires publiques; il faut que l'excès de ce qu'on demande à votre assemblée retombe sur moi. Quand je le sus, je sentis le contre-coup; et vous connoissant comme je fais, il me tomba au cœur que vous ne voudriez point quitter M. de Grignan. C'est, comme vous dites, une des plus grandes occasions qui puisse arriver dans une Province : vous lui serez très-utile, et je suis contrainte d'avouer que rien n'est si honnête ni si digne de vous que cette conduite. Je vous assure que je crains fort cette délibération, quand je pense aux peines de M. de Grignan, pour les faire venir à cinq

cents mille francs ; je ne comprends point du tout comment il pourra faire pour doubler la dose. J'ai toujours la vision d'un pressoir que l'on serre jusqu'à ce que la corde rompe. Je vous prie de me bien mander le détail de tout ; je suis plus occupée des nouvelles de Lambesc que de celles de Saint-Germain ; instruisez-m'en plutôt que de répondre à mes lettres. N'oubliez pas aussi les aventures que vous voulez me conter ; j'aime que vous ayez quelque chose à me dire. Vous avez bien fait de laisser vos ballots à Grignan, je souhaite que vous repreniez bientôt le fil de votre voyage, vous l'avez commencé de manière à vous trouver plutôt à Rome qu'à Paris. Je vais faire un tour dans cette bonne ville pour aller à Saint-Germain avec mes hommes de l'autre jour pour votre pension : après cela je reviendrai dans cette forêt avec le pauvre *Frater* ; il n'est occupé que de m'y divertir, et je crois qu'il me trouve à Livry une des bonnes compagnies qu'il y puisse avoir. Je lui laisse la plume, et je vous embrasse avec une véritable tendresse.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que je suis fort aise d'être ici avec ma mère, et que je suis assez fâché quand elle s'en va. Je lui aurois bien volontiers pardonné de me quitter pour vous aller recevoir ; mais il n'est pas tout à fait si aisé de m'adoucir sur votre pension, quoique je sache très-bien que c'est un secours qu'il ne faut pas négliger. Le zèle que j'ai moi-même pour le

service du Roi, et l'exactitude qu'il faut y apporter, me font comprendre les raisons de votre retardement : je les trouve en effet très-dignes de vous ; votre caractère rempliroit à merveille une comédie parfaite ; il ne se dément point, et se soutient toujours également. Cette perfection si peu ordinaire me fait espérer que vous continuerez aussi à être pour moi ce que vous avez été jusqu'ici : je le souhaite beaucoup, et je vous aime de tout mon cœur ; n'est-ce point assez pour le mériter ? Vous m'attaquez toujours sur un certain chapitre, de manière à me faire connoître le grand avantage que vous avez sur moi : mais trouvez-vous qu'un homme qui a pu plaire tout un hiver aux yeux de Mademoiselle *Agara*, et de la maîtresse de cinq heures, soit indigne d'être votre frère ? Vous souvenez-vous bien de ces yeux ? Il est vrai que je dormois un peu les soirs ; et vous, ne dormez-vous pas les matins ? Vous ne connoissez pas quelle jolie maladie est une sciatique : elle est charmante les nuits ; le jour ce n'est pas de même. Adieu, ma très-belle petite sœur ; je vous donnerai le loisir d'assister à mon *salve*. Je vous prie de revenir bientôt, ne fût-ce que pour empêcher ma mère d'écrire ; car pour moi j'y perds mon latin.

LETTRE 475.

A la méme.

à Paris, mercredi 18 Novembre 1676.

Ah, ma fille ! le mot d'indifférence n'est point fait pour parler d'aucun des sentimens que j'ai pour vous. Vous dites qu'il en paroît dans une de mes lettres ; j'ai de bons témoins, aussi bien que vous, de la manière dont je souhaite de vous voir : mais au milieu de cette véritable tendresse, j'ai eu la force de vous redonner votre liberté, persuadée que, si vous pouviez venir, cela étoit capable de vous faire partir plutôt que de vous arrêter ; et que si vous ne le pouviez pas, vous prendriez les résolutions qui vous conviendroient, plutôt que d'apporter ici du chagrin et des reproches. Voilà ce qui me fit écrire cinq ou six lignes qui m'arrachoient le cœur ; mais s'il est vrai, comme je le crois, que vos affaires n'en souffriront pas, et que vous ayiez envie de me donner la joie de vous voir, croyez une bonne fois, sans balancer, que c'est la chose du monde que je souhaite le plus ; et après avoir donné à M. de Grignan cette marque d'amitié, que j'approuve dans une occasion aussi considérable que celle-ci, prenez le parti de venir sans l'attendre : il peut arriver cent choses qui l'arrêteront. Son congé ne seroit pas une chose honnête à demander si, par exemple, le Roi partoit dès le mois de Mars, peut-être aussi qu'on fera une suspension d'armes,

d'armes, comme le Pape le demande; mais enfin, dans toutes ces incertitudes, prenez une résolution, et venez, de bon cœur et de bonne grâce, me combler de la plus sensible joie que je puisse avoir en ce monde. Je suis persuadée que M. de Grignan y consentira de bon cœur; il m'en écrit trop sincèrement pour que j'en puisse douter. Une plus longue incertitude ne seroit pas bonne pour cette santé que vous aimez tant; en sorte que je me rends à toute l'espérance que j'avois, et je suis persuadée que vous viendrez, comme vous me l'avez promis.

Je suis ici depuis dimanche. J'ai voulu aller à Saint-Germain parler à M. Colbert de votre pension; j'y étois très-bien accompagnée: M. de Saint-Géran, M. d'Hacqueville, et plusieurs autres, me consoloient par avance de la grâce que j'attendois. Je lui parlai donc de cette pension, je touchai un mot des occupations continuelles et du zèle pour le service du Roi; un autre mot des extrêmes dépenses à quoi l'on étoit obligé, et qui ne permettoient pas de rien négliger pour les soutenir; que c'étoit avec peine que M. l'Abbé de Grignan et moi, nous l'importunions de cette affaire: tout cela étoit plus court et mieux rangé; mais je n'aurai nulle fatigue à vous dire la réponse: *Madame, j'en aurai soin;* et me remène à la porte, et voilà qui est fait *.

* Cette réponse, si laconique qu'elle fût, étoit un grand effort, et une marque de considération. La plupart du tems, Colbert gardoit un silence absolu et une immobilité complète. Madame

Je fus dîner chez M. de Pompone ; les Dames n'y étoient pas ; je fis les honneurs à sept ou huit courtisans, et je revins sans voir personne : on m'auroit parlé de mon fils, de ma fille, que pourrois-je en dire ? Voilà mon voyage, que je crains fort qui ne vous soit inutile. J'espère cependant que cela viendra ; mais il est certain que personne n'est encore payé. Si vous chargiez un de vos gens d'une affaire de conséquence, et que dans ce tems, il vous priât de lui payer une pistole que vous lui devriez, ne le feriez-vous pas ? Mais ce n'est pas la mode ici. On me conseille toujours de ne point demander le congé de mon fils, et d'attendre toujours ce qui arrivera en Allemagne : mais cela est un peu ennuyeux ; et quand j'aurai passé encore quelques jours à Livry, je reviendrai ici, pourvu que j'aie la vue de vous attendre ; car sans cela, je vous assure que je me trouverois encore mieux à Livry qu'à Paris.

On ne joue plus tous ensemble comme on faisoit à Versailles. Tout est à Saint-Germain comme il étoit. M. de Pompone m'a dit qu'à Rome, il n'est question que de notre Cardinal ; il n'en vient point de lettres qui ne soient pleines de ses louanges : on vouloit l'y retenir, pour être le conseil du Pape ; il s'est encore acquis une nouvelle estime dans ce dernier voyage. Il a passé par Grenoble pour voir

Corneul lui dit un jour, impatientée d'une telle réception, *Au moins, Monsieur, faites-moi quelque signe que vous m'entendez.*

sa nièce, mais ce n'est pas sa chère nièce : c'est une chose bien cruelle de ne plus espérer la joie de la revoir; savez-vous bien que cela fait une de mes tristes pensées? La paix de Pologne est faite, mais romanesquement. Ce héros (1), à la tête de quinze mille hommes, entouré de deux cents mille, les a forcés, l'épée à la main, à signer le traité. Il s'étoit campé si avantageusement, que depuis la Calprenède (2), on n'avoit rien vu de pareil; c'est la plus grande nouvelle que le Roi pût recevoir, par les ennemis que le Roi de Pologne et le Grand-Seigneur vont nous ôter de dessus les bras. Le Marseille (*l'Evéque*) a déjà mandé qu'il avoit eu bien de la peine à conclure cette paix; c'est à peu près la même peine qu'il eut quand on élut ce brave Roi (3).

Dangeau a voulu faire des présens, aussi bien que Langlée : il a commencé la ménagerie de Clagny : il a ramassé pour deux mille écus de toutes les tourterelles les plus passionnées, de toutes les truies les plus grasses, de toutes les vaches les plus pleines, de tous les moutons les plus frisés, de tous les oisons les plus oisons, et fit hier passer en revue tout cet équipage, comme celui de Jacob, que vous avez dans votre cabinet de Grignan.

Je reçois votre lettre du 10 de ce mois; je suis vraiment bien contente de la bonne résolution que

(1) Jean Sobieski, Roi de Pologne.

(2) Auteur de plusieurs Romans très-estimés.

(3) Cette élection s'étoit faite le 10 Mai 1674.

vous prenez; elle sera approuvée de tout le monde, et vous êtes fort loin de comprendre la joie qu'elle me donne. Ce fut dans le chagrin de vos incertitudes, que je voulus vous dire que, bien loin de m'aimer plus que vous ne disiez, vous m'aimiez moins, puisque vous ne vouliez point me venir voir : voilà l'explication de cette grande rudesse; mais je change de langage en changeant mon humeur chagrine contre une véritable joie. Je crois que la vôtre n'a pas été médiocre de voir le Cardinal de Bouillon; vous aviez bien à causer ensemble. Ce que je vous ai mandé du Cardinal de Retz se rapporte bien à tout ce que vous m'en dites : je crois que vous êtes aussi blessée que moi de la pensée de ne plus le voir. Je suis fort contente de vos conducteurs; ayez soin de m'avertir de tous vos pas. Je suis fort aise de savoir que l'ouverture de l'assemblée s'est faite comme il convenoit, et que le petit discours a été bien et gentiment prononcé. Je m'en vais demain à Livry passer encore cinq ou six jours avec votre frère, et puis je reviens ici, n'étant plus occupée que de votre retour et de tout ce qui en dépend.

LETTRE 476.

A la même.

à Livry, vendredi 20 Novembre 1676.

UN bonheur n'arrive jamais seul. J'avois reçu votre lettre du 10, qui me plaisoit beaucoup; je venois d'y faire réponse; je reçus, une heure après, un billet du Chevalier de Grignan, qui me manda de Saint-Germain que les ennemis du Baron se retiroient, et qu'au lieu de s'en aller *clopin-clopant*, comme il avoit résolu, au-devant de sa compagnie, il seroit en liberté de revenir dans cinq ou six jours, et qu'apparemment la Fare (1) seroit la colombe qui apporteroit le rameau d'olivier. Il me manda aussi que votre pension seroit bientôt payée. Tout cela me fit gaillarde, et je revins hier trouver mon fils, qui prit pour le moins la moitié de ma joie. Notre séjour ici sera fort court; je m'en irai songer à vous bien recevoir, et à m'en aller au-devant de vous. Je fais mille amitiés à vos deux conducteurs; mon Dieu, les honnêtes gens! Je verrai M. le Cardinal de Bouillon, dès qu'il sera arrivé. Je crois que Vineuil fera fort bien la vie du héros. Ce que vous dites du conclave est admirable: mais savez-vous bien que je ne comprends point trop que notre Cardinal ait passé assez près de vous, qu'il ait pu

(1) M. de la Fare étoit Sous-Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes-Dauphins; M. de Sévigné en étoit Enseigne; il acheta la charge du Marquis de la Fare en Juin 1677.

vous voir, et qu'il ne l'ait pas fait ? Il vous a témoigné tant d'amitié, qu'il n'est pas aisé d'imaginer qu'il ait eu plus d'envie de voir sa nièce de Sault que sa chère nièce : enfin, il ne l'a pas jugé à propos. Je souhaite que vous vous accommodiez mieux que moi de la pensée de ne le voir jamais ; je suis destinée à périr par les absences.

On espère fort la paix ; et je crois que vous pourrez obtenir le congé de M. de Grignan, s'il n'arrive rien de nouveau. Madame de Vins passa un jour tout entier avec moi ; il me semble qu'elle vous aime fort, et qu'elle meurt d'envie de faire quelque chose de bon avec vous.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je me doutois bien que la comparaison du soleil vous toucheroit, et qu'elle pourroit vous faire hâter votre voyage, pour achever la parfaite conformité de vous à ce grand astre. J'espère que nous ne serons pendus ni les uns ni les autres ; nos ennemis s'en vont, et ma liberté approche par conséquent. Pour M. de Grignan, j'apprends que les Provençaux sont plus dociles que je ne croyois : notre famille ne sera donc point honnie pour ce coup. Vous avez eu le petit Cardinal ; je suis fâché que le grand n'y ait pas été aussi ; cette petite entrevue, qui auroit été proprement un dernier adieu, vous auroit fait plaisir, malgré les tristes réflexions qui l'auroient suivie. Adieu, ma très-belle, adieu, mon soleil ; vous ferez bien de nous venir réchauffer, car celui-ci

ne fait guère bien son devoir : il ne faut pourtant pas s'en plaindre.

LETTRE 477.

A la même.

à Livry, mercredi 25 Novembre 1676.

Je me promène dans cette avenue; je vois venir un courrier. Qui est-ce ? c'est Pomier; ah, vraiment ! voilà qui est admirable. Et quand viendra ma fille ? Madame, elle doit être partie présentement. Venez donc que je vous embrasse. Et votre don de l'assemblée ? Madame, il est accordé. — A combien ? — A huit cents mille francs. Voilà qui est fort bien, notre pressoir est bon, il n'y a rien à craindre, il n'y a qu'à serrer, notre corde est bonne. Enfin, j'ouvre votre lettre, et je vois un détail qui me ravit. Je reconnois aisément les deux caractères, et je vois enfin que vous partez. Je ne vous dis rien sur la parfaite joie que j'en ai. Je vais demain à Paris avec mon fils; il n'y a plus de danger pour lui. J'écris un mot à M. de Pompone, pour lui présenter notre courrier. Vous êtes en chemin par un tems admirable; mais je crains la gelée. Je vous enverrai un carrosse où vous voudrez. Je vais renvoyer Pomier, afin qu'il aille ce soir à Versailles, c'est-à-dire, à Saint-Germain. J'étrangle tout, car le tems presse. Je me porte très-bien, et je vous embrasse mille fois.

LETTRE 478.

A la même.

à Paris, vendredi 27 Novembre 1676.

ENFIN, ma très-chère et très-aimable, je vous écris à Valence ; ce changement me ravit. J'espère que vous aurez passé sagement ces terribles bords du Rhône, et que je recevrai de vos nouvelles, pour savoir où vous envoyer un carrosse : si vous voulez que ce soit à Briare, je l'approuve très fort, et vous serez servie à point nommé. Je revins hier de Livry : je ramenai le *Frater*, parce que la Fare est arrivé, et que voilà qui est fini. Je vis en arrivant le Chevalier de Grignan, M. d'Hacqueville, Madame de Vins et M. de la Trousse ; nous parlâmes fort de votre retour. Je vous ai mandé comme j'avois vu Pomier à Livry, et comme je le renvoyai à Saint-Germain avec un billet pour M. de Pompone. Le voilà qui entre ; il a présenté vos paquets à M. de Pompone, qui les a très-bien reçus. La nouvelle des huit cents mille francs a été très-agréable au Roi et à tous ses Ministres. On a promis pour lundi l'ordonnance ; j'aurai soin de tout. Madame de Vins se charge du congé de M. de Grignan. Sa Majesté a eu un habit si beau, si riche, que tout le monde veut y entendre finesse. Adieu, ma très-belle ; je ne sais ce que j'ai, je n'ai plus de goût à vous écrire : d'où vient cela? seroit-ce que je ne vous aime plus? en vérité, je ne le crois pas, ni vous non plus. J'ai

une envie extrême de vous entendre conter bien des choses, et de vous embrasser de tout mon cœur.

LETTRE 479.

A la même.

à Paris, mercredi 9 Décembre 1676.

VOICI encore une lettre qu'il faut que je vous écrive à Lyon. J'attends ce soir de vos nouvelles: je ferai un étrange bruit, si j'apprends que vous ayez différé votre départ. Je m'en vais vous gronder, ma fille, de deux ou trois choses: vous ne m'avez pas mandé comment vous avez trouvé la petite Religieuse à Sainte-Marie; vous savez que je l'aime fort joliment. Vous ne m'avez point parlé de l'affaire de vos Procureurs du pays. J'ai oublié la troisième: si elle me revient, elle vous reviendra. Je fais bien d'être ainsi méchante pendant que vous êtes à Lyon; car vous ne serez pas assez fâchée pour vous en retourner à Grignan: mais si vous étiez encore à Aix, vous me croiriez de si mauvaise humeur que vous ne viendriez point me voir. Je vous dirai que, pour me venger, je viens d'envoyer à M. de Grignan un paquet de M. de Pompone, tout rempli d'agrément et de douceurs. M. de Pompone a glissé fort à propos nos cinq mille francs. Le Roi dit en riant: On dit tous les ans que ce sera pour la dernière fois. M. de Pompone, en riant, répliqua: Sire, ils sont employés à vous bien servir. Sa Majesté apprit aussi que le

Marquis de Saint-Andiol (1) étoit Procureur du pays; le sourire continua, comme disant qu'on voyoit bien la part qu'avoit M. de Grignan à cette nomination. M. de Pompone lui dit : Sire, la chose a passé d'une voix, sans aucune contestation ni cabale. Cette conversation finit, et se passa fort bien.

Ah! j'ai retrouvé ma gronderie; c'est que si vous aviez demandé plutôt cette Sénéchaussée de Grasse, vous l'auriez eue; le Chevalier de Séguiran la demanda, et l'obtint, il y a trois semaines; il l'a vendue dix mille francs, qui vous auroient été fort bons. Il n'en coûte rien de proposer certaines choses; on s'amuse au moins à voir si elles sont possibles. Adieu, ma très-aimable, vous voilà toute grondée; et vous verrez qu'après cette bouffée de méchanceté, vous ne trouverez plus que de la douceur, et une tendresse, et une joie extrême en vous embrassant. Voilà le Chevalier et Corbinelli qui ne veulent plus vous écrire. L'Abbé de la Victoire (*Lenet*) *mortuus et sepultus est.*

(1) Laurent Varadier, Marquis de Saint-Andiol, beau-frère de M. de Grignan.

LETTRE 480.

A la même.

à Paris, dimanche au soir 13 Décembre 1676.

QUE ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennui, de froid, de gelée, de frimats, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous; ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous, je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé mille fois que je ne valois pas l'extrême peine que vous preniez pour moi, c'est-à-dire, par un certain côté; car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu! et quelle saison! vous arriverez précisément le plus court jour de l'année, et par conséquent vous nous ramenerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendroit assez; c'est un arbre sec, et comme mort, et autour ces paroles : *Fin che sol ritorni.* Qu'en dites-vous, ma fille? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question là-dessus; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à votre imagination: Je n'irai point à Melun; je craindrois de vous donner une mauvaise nuit par une dissipation peu convenable au repos : mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges; vous y trouverez votre potage tout chaud; et sans faire tort à qui que ce

puisse être, vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'Abbé vous attendra dans votre chambre bien éclairée, avec un bon feu. Ma chère enfant, quelle joie ! puis-je en avoir jamais une plus sensible ?

N. B. *Arrivée à Paris à cette époque, Madame de Grignan ne retourna en Provence qu'au mois de Juin* 1677. (*Voyez* ci-après la Lettre 483.)

LETTRE 481 ".

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*

à Bussy, ce 4 Mai 1677.

Ça, Madame, recommençons un peu notre commerce. J'ai été bien fâché de vous quitter. Je commençois fort à me raccoutumer à vous ; et si quelque chose adoucit la peine que j'ai à me passer de vous voir, c'est l'espérance que j'ai de recevoir de vos lettres. Elles me font tant de plaisir, que si je pouvois passer ma vie auprès de vous, qui seroit pour moi le plus grand plaisir du monde, je vous quitterois quelquefois, seulement pour vous écrire, et pour avoir de vos réponses. Employons donc bien le tems pendant lequel la fortune veut que nous soyons séparés, et sur-tout ne prenons point les affaires trop à cœur; car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entends pas seulement les affaires de ce monde-ci, j'entends encore parler de celles de l'autre. C'est à mon avis

être déjà damné, que de craindre trop de l'être; il y a raison partout. Vivons bien, et nous réjouissons. En matière de conscience, trop de délicatesse fait les hérésies. Je ne veux qu'aller en Paradis et pas plus haut. Je vous fais ce petit sermon, Madame, parce que je sais à quel point de perfection vous aspirez; et qu'outre qu'il ne vous est pas possible d'y atteindre en votre condition, c'est que je le crois même inutile. Sauvons-nous avec notre bon parent Saint François de Sales, il conduit les gens en Paradis par de beaux chemins.

Je ne doute pas que quand vous lirez cette lettre à la belle Comtesse, elle ne se récrie que cela sent le Père Rapin, et le Père Bouhours, à pleine gorge. Je ne sais pas s'ils pensent là-dessus comme moi; mais je vous assure que je n'ai pris ces sentimens de personne, et qu'il n'y a qu'un Concile qui m'en pût faire changer. Nous arrivâmes ici Samedi dernier, la petite Veuve et moi. J'y ai eu jusqu'ici les embarras que donnent les nouveaux établissemens. Je commence maintenant à respirer, et je pourrois vous y recevoir, si vous daigniez honorer Bourbilly d'une de vos visites. Quoi que vous fassiez, je vous supplie de me le mander; car vous passerez bien loin d'ici, si je ne vous vais trouver. Adieu, ma chère Cousine, je vous assure que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.

LETTRE 482.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 29 Mai 1677.

ALLONS, je le veux, recommençons notre commerce, mon Cousin. Vous commenciez, dites-vous, à vous raccoutumer à moi. Il y a long-tems que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que si nous passions notre vie ensemble: aussi bien y a-t-il quelques petits esprits dans notre sang qui feroient une liaison malgré nous, si nous n'y consentions de bonne grâce. Nous craignons si fort le chagrin, que nous nous consolons de notre absence par le plaisir de recevoir de nos lettres. Jouissons de cet heureux tempérament, mon cher Cousin; il nous menera bien loin. Pour moi, je me porte assez bien; et ce n'est aussi que pour conduire ma fille que je m'en vais à Vichi. La joie que j'aurai d'être avec elle, me fera plus de bien que les eaux. Je vous demande pardon, mon Cousin, je ne suis pas si traitable sur son absence que sur la vôtre. Sa Provence me désole, et ma rate se mêle dans toutes nos séparations. Je la conduirai jusqu'à Lyon*, et puis je reviendrai à Bourbilly, c'est-à-dire, à Epoisses; car le château de nos pères n'est pas en état de me loger. Si vous faisiez un petit voyage à Forléans dans ce tems-là, j'aurois beaucoup de consolation. J'aimerois que notre Veuve

* Ce projet de voyage ne s'exécuta point.

y fût ; je l'aime fort, elle a bien de l'esprit et du bon sens ; elle a une douceur et une modestie qui me charment. Elle ne se presse jamais de faire voir qu'elle a plus d'esprit que les autres ; elle sait bien des choses dont elle ne se fait point de fête ; elle a un bon air dans sa personne et dans tout ce qu'elle dit : enfin, je la trouve digne de toute l'estime que nous avons pour elle. Je ne suivrai que trop vos conseils, dans la noble confiance que vous trouvez qu'il faut avoir pour son salut : je crains même que vous ne m'appreniez cette prière fervente que vous faites les matins, et qui vous donne sujet de ne plus penser à Dieu tout le reste de la journée : car il faut dire le vrai, cela est fort commode ; mais aussi c'est bien tout ce que nous pourrons faire que d'aller par ce chemin-là jusqu'en paradis, assurément nous n'irons pas plus haut. C'est l'avis de la Provençale.

Au reste, je vous recommande mon panégyrique au bas de mon portrait ; vous m'aviez donné un mérite que je n'avois point à votre égard. C'est là qu'il est dangereux de passer le but. Qui passe perd, et les louanges sont des satyres, quand elles peuvent être soupçonnées de n'être pas sincères : toutes les choses du monde sont à facettes.

Ne savez-vous pas que mon fils à traité de la Sous-Lieutenance des gendarmes de M. le Dauphin, avec la Fare, pour douze mille écus, et son Enseigne. Cette charge est fort jolie : elle nous revient à quarante mille écus * : elle vaut l'intérêt de l'argent

* La Fare dans ses Mémoires, dit 90,000 livres.

Il se trouvera à la tête de la Compagnie, M. de la Trousse étant Lieutenant-général. La paix rendra cette charge encore plus belle que la guerre. Si je vous ai dit tout ceci, comme je m'en doute, il ne vous nuira de rien de l'entendre encore une fois. Adieu, mon sang, je vous embrasse et ma nièce, avec beaucoup d'amitié. En vérité, mon Cousin, vous demandez au Roi d'une manière à devoir être écouté.

LETTRE 483.

Madame DE SÉVIGNÉ à Madame DE GRIGNAN.

à Paris, mardi 8 Juin 1677.

NON, ma fille, je ne vous dis rien, rien du tout : vous ne savez que trop ce que mon cœur est pour vous : mais puis-je vous cacher tout-à-fait l'inquiétude que me donne votre santé? c'est un endroit par où je n'avois pas encore été blessée; cette première épreuve n'est pas mauvaise : je vous plains d'avoir le même mal pour moi; mais plût à Dieu que je n'eusse pas plus de sujet de craindre que vous! Ce qui me console, c'est l'assurance que M. de Grignan m'a donné de ne point pousser à bout votre courage; il est chargé d'une vie où tient absolument la mienne : ce n'est pas une raison pour lui faire augmenter ses soins; celle de l'amitié qu'il a pour vous, est la plus forte. C'est aussi dans cette confiance, mon très-cher Comte, que je vous recommande encore ma fille : observez-la bien, parlez à Montgobert,

Montgobert, entendez-vous ensemble pour une affaire si importante. Je compte fort sur vous, ma chère Montgobert. Ah, ma chère enfant ! tous les soins de ceux qui sont autour de vous, ne vous manqueront pas, mais ils vous seront bien inutiles, si vous ne vous gouvernez vous-même. Vous vous sentez mieux que personne ; et si vous trouvez que vous ayez assez de force pour aller à Grignan, et que tout d'un coup vous trouviez que vous n'en avez pas assez pour revenir à Paris ; si enfin les médecins de ce pays-là, qui ne voudront pas que l'honneur de vous guérir leur échappe, vous mettent au point d'être plus épuisée que vous ne l'êtes ; ah ! ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur. Mais je veux espérer, qu'à notre honte, tout ira bien. Je ne me soucierai guère de l'affront que vous ferez à l'air natal, pourvu que vous soyez dans un meilleur état. Je suis chez la bonne Troche, dont l'amitié est charmante ; nulle autre ne m'étoit propre ; je vous écrirai encore demain un mot ; ne m'ôtez point cette unique consolation. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles : pour moi, je suis en parfaite santé, les larmes ne me font point de mal. J'ai dîné, je m'en vais chercher Madame de Vins et Mademoiselle de Méry. Adieu, mes chers enfans ; que cette calèche que j'ai vu partir, est bien précisément ce qui m'occupe, et le sujet de toutes mes pensées !

Madame DE LA TROCHE.

La voilà cette chère commère qui a la bonté de me faire confidence de sa sensible douleur. Je viens de la faire dîner, elle est un peu calmée; conservez-vous, belle Comtesse, et tout ira bien; ne la trompez point sur votre santé, ou, pour mieux dire, ne vous trompez point vous-même; observez-vous, et ne négligez pas la moindre douleur, ni la moindre chaleur que vous sentirez à cette poitrine: tout est de conséquence, et pour vous, et pour cette aimable mère. Adieu, belle Comtesse, je vous assure que je suis bien vive pour sa santé, et que je suis à vous bien tendrement.

LETTRE 484.

A la même.

à Paris, mercredi 9 Juin 1677.

Je fus donc hier chez Madame de Vins et chez Mademoiselle de Méry, comme je vous avois dit; elles n'avoient reçu ni l'une ni l'autre, les petits billets que je vous fis écrire pour elles : ce dérangement me mit en colère contre le bel Abbé. Je regrettai de ne m'être pas chargée de toutes vos petites dépêches; j'aime la ponctualité. Mais, ma chère enfant, comment vous portez-vous? n'avez-vous point un peu dormi? vous êtes partie présentement, quoiqu'il ne soit que six heures du matin. Madame de Coulanges m'envoie proposer

de Châville, où elle est, de l'aller prendre, pour aller dîner à Versailles avec M. de Louvois, que je ne trouverois de long-tems sans cela. Je vais donc faire cette petite corvée; M. de Barillon vient avec moi. Je me porte très-bien; plût à Dieu que votre beau tempérament eût repris sa place chez vous, comme le mien a fait chez moi ! votre santé est l'unique soin de ma vie. J'appris encore hier que rien n'est si bon que l'eau de poulet, et que Madame du Frénoi s'en est très-bien trouvée. Mademoiselle de Méry est plus habile par sa propre expérience, qu'un médecin qui se porte bien, par la sienne : elle doit vous écrire et m'envoyer son billet. Adieu, mon ange, je vous rends ce que vous me dites sans cesse; songez que votre santé fait la mienne, et que tout m'est inutile dans le monde, si vous ne vous guérissez.

LETTRE 485.

A la même.

à Paris, vendredi 11 Juin 167[illegible].

Il me semble que pourvu que je n'eusse mal qu'à la poitrine et vous qu'à la tête, nous ne ferions qu'en rire; mais votre poitrine me tient fort au cœur, et vous êtes en peine de ma tête; hé bien, je lui ferai pour l'amour de vous, plus d'honneur qu'elle ne mérite; et, par la même raison, mettez bien, je vous supplie, votre petite poitrine dans du coton. Je suis fâchée que vous m'ayez écrit une si grande

lettre en arrivant à Melun; c'étoit du repos qu'il vous falloit d'abord. Songez à vous, ma chère enfant, ne vous faites point de *dragons*; songez à me venir achever votre visite, puisque, comme vous dites, la destinée, c'est-à-dire, la Providence a coupé si court, contre toute sorte de raison, celle que vous aviez voulu me faire. Votre santé est plus propre à exécuter ce projet, que votre langueur; et comme vous voulez que mon cœur et ma tête soient libres, ne croyez pas que cela puisse être, si votre mal augmente. Quelle journée ! quelle amertume ! quelle séparation ! vous pleurâtes, ma très-chère, et c'est une affaire pour vous, ce n'est pas la même chose pour moi, c'est mon tempérament. La circonstance de votre mauvaise santé fait une grande augmentation à ma douleur : il me semble que si je n'avois que l'absence pour quelque tems, je m'en accommoderois fort bien; mais cette idée de votre maigreur, de cette foiblesse de voix, de ce visage fondu, de cette belle gorge méconnoissable, voilà ce que mon cœur ne peut soutenir. Si vous voulez donc me faire tout le plus grand bien que je puisse désirer, mettez toute votre application à sortir de cet état.

Ah, ma fille ! quel triomphe à Versailles ! quel orgueil redoublé ! quel solide établissement ! quelle Duchesse de Valentinois * ! quel ragoût, même par

* Elle appelle ainsi Madame de Montespan, par allusion à la fameuse maîtresse de Henri II, qui conserva si long-tems ses charmes et son empire.

les distractions et par l'absence ! quelle reprise de possession ! Je fus une heure dans cette chambre ; elle étoit au lit, parée, coiffée : elle se reposoit pour la *medianoche*. Je fis vos complimens ; elle répondit des douceurs, des louanges : sa sœur en haut, se trouvant en elle-même toute la gloire de Niquée, donna des traits de haut-en-bas sur la pauvre *Io*, et rioit de ce qu'elle avoit l'audace de se plaindre d'elle. Représentez-vous tout ce qu'un orgueil peu généreux peut faire dire dans le triomphe, et vous en approcherez. On dit que la petite reprendra son train ordinaire chez MADAME *. Elle s'est promenée dans une solitude parfaite, avec la Moreuil, dans les jardins du Maréchal du Plessis ; elle a été une fois à la messe. Adieu, ma très-chère ; je me trouve toute nue, toute seule de ne plus vous avoir. Il ne faut regarder que la Providence dans cette séparation : on n'y comprendroit rien autrement ; mais c'est peut-être par-là que Dieu veut vous redonner votre santé. Je le crois, je l'espère, mon cher Comte, vous nous en avez quasi répondu ; donnez-y donc tous vos soins, je vous en conjure.

* Le Roi eut une fantaisie assez soutenue pour cette Chanoinesse, Dame d'honneur de MADAME, qu'on appeloit *Madame de Ludre*. Mais il la sacrifia bientôt aux fureurs et aux artifices de Madame de Montespan. Il envoya deux cents mille francs à cette belle abandonnée. Elle les refusa, et soutint sa disgrâce avec assez de noblesse.

LETTRE 486.

A la même.

à Paris, lundi 14 Juin 1677.

J'ai reçu votre lettre de Ville-neuve-la-Guerre. Enfin, ma fille, il est donc vrai que vous vous portez mieux, et que le repos, le silence et la complaisance que vous avez pour ceux qui vous gouvernent, vous donnent un calme que vous n'aviez point ici. Vous pouvez vous représenter si je respire, d'espérer que vous allez vous rétablir; je vous avoue que nul remède au monde n'est si bon pour me soulager le cœur, que de m'ôter de l'esprit l'état où je vous ai vue ces derniers jours. Je ne soutiens point cette pensée; j'en ai même été si frappée, que je n'ai pas démêlé la part que votre absence a eue dans ce que j'ai senti. Je ne suis pas entrée jusqu'ici dans les réflexions qui naissent de la joie que j'ai de vous voir, et de l'ennui que je trouve à passer ma vie sans vous; je n'ai fait encore que penser à votre santé, que transir pour l'avenir; et quand je serai en repos là-dessus, j'espère que vous songerez à votre retour. Mais quel dommage que vous prodiguiez vos inquiétudes pour ma santé, qui est toute rétablie, et qui ne pourroit se détruire que par le mal que vous faites à la vôtre! Employez donc votre raison à ne pas vous laisser dévorer par des choses, dont les moindres personnes ne sont pas ébranlées, et servez-vous de votre courage pour

n'être pas la dupe des vains fantômes d'une imagination qui se frappe trop aisément. Je vous tiens à mon avantage, quand je vous écris; vous ne me répondez point, et je pousse mes discours tant que je veux. Ce que dit Montgobert de cette aiguillette nouée, est une des plaisantes choses du monde; dénouez-la, ma fille, et ne soyez point si vive pour des riens: quant à moi, si j'ai de l'inquiétude, elle n'est que trop bien fondée; ce n'est point une vision que l'état où je vous ai laissée. M. de Grignan et tous vos amis en ont été effrayés. Je saute aux nues, quand on vient me dire, vous vous faites mourir toutes deux, il faut vous séparer; vraiment voilà un beau remède, et bien propre en effet à finir tous mes maux; mais ce n'est pas comme ils l'entendent: ils lisoient dans ma pensée, et trouvoient que j'étois en peine de vous; et de quoi veulent-ils donc que je sois en peine? Je n'ai jamais vu tant d'injustice qu'on m'en a fait dans ces derniers tems. Ce n'étoit pas vous; au contraire, je ne suis que trop contente de votre cœur; vous n'avez point caché votre amitié, comme vous le pensez. Que voulez-vous dire? est-il possible que vous puissiez tirer un *dragon* de tant de bonnes choses? Ne me parlez donc plus sur ce ton : il faudroit que je fusse bien déraisonnable, si je n'étois pleinement satisfaite. Ne me grondez point de trop écrire, cela me fait plaisir; je m'en vais laisser là ma lettre jusqu'à demain.

Mardi 15.

Je viens de recevoir deux de vos lettres d'Auxerre; d'Hacqueville étoit ici : il a été ravi de savoir de vos nouvelles. Quels remercîmens ne dois-je point à Dieu de l'état où vous êtes ? Enfin vous dormez, vous mangez un peu, vous avez du repos : vous n'êtes point accablée, épuisée, dégoûtée comme ces derniers jours : ah, ma fille ! quelle sûreté pour ma santé, quand la vôtre prend le chemin de se rétablir ! Quand vous parlez du mal que vous m'avez fait, c'est uniquement par l'état où je vous ai vue; car pour notre séparation, elle m'auroit été supportable, dans l'espérance de vous revoir plutôt qu'à l'ordinaire; mais quand il est question de la vie, ah, ma très-chère ! c'est une sorte de douleur dont je n'avois jamais senti la cruauté, et je vous avoue que j'y aurois succombé. C'est donc à vous à me guérir et à me garantir du plus grand de tous les maux. J'attends vos lettres avec une impatience qui me fait bien sentir que votre santé est mon unique affaire. Je vous suis à toutes vos couchées. Vous serez demain à Châlons, où vous trouverez une de mes lettres; celle-ci va droit à Lyon. Le Chevalier se porte mieux, sa fièvre l'a quitté, à ce que m'a dit le bel Abbé, qui est si ponctuel à rendre les billets.

Io (*Madame de Ludre*) a été à la messe : on l'a regardée sous cape : mais on est insensible à son état et à sa tristesse. Elle va reprendre sa pauvre

vie ordinaire : ce conseil est tout simple, il n'y a point de peine à l'imaginer. Jamais triomphe n'a été si complet que celui des autres ; il est devenu inébranlable depuis qu'il n'a pu être ébranlé. Je fus une heure dans cette chambre, on n'y respire que la joie et la prospérité : je voudrois bien savoir qui voudra s'y fier désormais. Adieu, ma très-chère, je suis fort aise que M. de Grignan approuve vos projets pour votre retour. Votre petit frère est en Gargan, en Bagnols, il ne met pas le pied à terre : mais il n'en est pas moins par voie et par chemin. Ah, vraiment, voilà une mère bien gardée? Croyez, une fois pour toutes, ma fille, que ma santé dépend de la vôtre ; plût à Dieu que vous fussiez comme moi !

LETTRE 487.

A la même.

à Paris, mercredi 16 Juin 1677.

CETTE lettre vous trouvera donc à Grignan ; hé, mon Dieu ! comment vous portez-vous ? M. de Grignan et Montgobert ont-ils tout l'honneur qu'ils espéroient de cette conduite ? Je vous ai suivie partout, ma chère enfant : votre cœur n'a-t-il point vu le mien pendant toute la route ? J'attends encore de vos nouvelles de Châlons et de Lyon. Je viens de recevoir un petit billet de M. des Issards (1) ;

(1) Homme de qualité d'Avignon

il vous a vue et regardée; vous lui avez parlé, l'avez assuré que vous étiez mieux; je voudrois que vous sussiez comme il me paroît heureux; et ce que je ne donnerois point déjà pour avoir cette joie. Il faut penser, ma fille, à vous guérir l'esprit et le corps, et si vous ne voulez point mourir dans votre pays, et au milieu de nous, il faut ne plus voir les choses que comme elles sont, ne point les grossir dans votre imagination, ne point trouver que je suis malade, quand je me porte bien : si vous ne prenez cette résolution, on vous fera un régime et une nécessité de ne jamais me voir : je ne sais si ce remède seroit bon pour vous; quant à moi, je vous assure qu'il seroit indubitable pour finir ma vie. Faites sur cela vos réflexions; quand j'ai été en peine de vous, je n'en avois que trop de sujet; plût à Dieu que ce n'eût été qu'une vision ! le trouble de tous vos amis, et le changement de votre visage, ne confirmoient que trop mes craintes et mes frayeurs. Travaillez donc, ma chère enfant, à tout ce qui peut rendre votre retour aussi agréable, que votre départ a été triste et douloureux. Pour moi, que faut-il que je fasse? dois-je me bien porter? je me porte très-bien? dois-je songer à ma santé? j'y pense pour l'amonr de vous; dois-je enfin ne me point inquiéter sur votre sujet? c'est de quoi je ne vous réponds pas, quand vous serez dans l'état où je vous ai vue. Je vous parle sincèrement : travaillez là dessus : et quand on vient me dire présentement, vous voyez comme elle se porte; et vous-même,

vous êtes en repos : vous voilà fort bien toutes deux. Oui, fort bien, voilà un régime admirable ; tellement que pour nous bien porter, il faut que nous soyons à deux cents mille lieues l'une de l'autre ; et l'on me dit cela avec un air tranquille ; voilà justement ce qui m'échauffe le sang, et me fait sauter aux nues. Au nom de Dieu, ma fille, rétablissons notre réputation par un autre voyage, où nous soyons plus raisonnables, c'est-à-dire vous, et où l'on ne nous dise plus : vous vous tuez l'une l'autre. Je suis si rebattue de ces discours, que je n'en puis plus ; il y a d'autres manières de me tuer qui seroient bien plus sûres.

Je vous envoie ce que m'écrit Corbinelli de la vie de notre Cardinal et de ses dignes occupations. M. de Grignan sera bien aise de voir cette conduite. Vous aurez trouvé de mes lettres à Lyon. J'ai vu le Coadjuteur, je ne le trouve changé en rien du tout ; nous parlâmes fort de vous : il me conta la folie de vos bains, et comme vous craigniez d'engraisser ; la punition de Dieu est visible sur vous ; après six enfans, que pouviez-vous craindre ? Il ne faut plus rire de Madame de Bagnols après une telle vision. J'ai été à Saint-Maur avec Madame de Saint-Géran et d'Hacqueville ; vous fûtes célébrée : Madame de la Fayette vous fait mille amitiés.

MONSIEUR et MADAME sont à une de leurs terres, et iront encore à une autre ; tout leur train est avec eux. Le Roi ira les voir ; mais je crois qu'il aura

son train aussi. La dureté * ne s'est point démentie : trouvera-t-on encore des dupes sur la surface de la terre ? On attend des nouvelles d'une bataille à sept lieues de Commercy : M. de Lorraine voudroit bien la gagner au milieu de son pays, à la vue de ses villes ; M. de Créqui voudroit bien ne pas la perdre, par la raison qu'une et une seroient deux. Les armées sont à deux lieues l'une de l'autre, non pas la rivière entre deux, car M. de Lorraine l'a passée ; je ne hais pas l'attente de cette nouvelle ; le plus proche parent que j'aie dans l'armée du Maréchal de Créqui, c'est Boufflers. Adieu, ma très-chère ; profitez de vos réflexions et des miennes, aimez-moi, et ne me cachez point un si précieux trésor. Ne craignez point que la tendresse que j'ai pour vous me fasse du mal, c'est ma vie.

* Envers Madame de Ludre. Son règne n'avoit duré que deux ans. Madame de Montespan avoit persuadé au Roi, qu'elle étoit pleine de dartres. « Ce sont (dit MADAME) les plus beaux » traits qu'on puisse voir ». Son portrait se trouve au Muséum, dans la collection de Petitot.

LETTRE 488.

A la même.

à Paris, vendredi 18 Juin 1677.

Je pense aujourd'hui à vous, comme étant arrivée d'hier au soir à Lyon, assez fatiguée, ayant peut-être besoin d'une saignée pour vous rafraîchir. Vous avez dû être incommodée par les chemins; j'espère que vous m'aurez mandé de vos nouvelles de Châlons, et que vous m'écrirez aussi de Lyon. Je m'en vais chercher des Grignans; je ne puis vivre sans en avoir pied ou aîle. Je passerai chez Mademoiselle de Méry : enfin, il me faut de vos nouvelles. Vous avez reçu des miennes à Châlons et à Lyon. Voici la seconde à Montelimart, et le plaisir de l'éloignement, c'est que vous rirez de me voir encore parler de Lyon et du voyage : cependant j'en suis encore là aujourd'hui; mais pour me transporter tout à coup au tems présent, comment vous portez-vous dans votre château? avez-vous trouvé vos jolis enfans dignes de vous amuser? votre santé est-elle comme je la désire? Ma fille, les jours passent, comme vous dites; et au lieu d'en être aussi fâchée que je le suis quand vous êtes ici, je leur prête la main pour aller plus vite, et je consens de tout mon cœur à leur rapidité, jusqu'à ce que nous soyons ensemble. Je me fie à la Garde pour vous mander les nouvelles, et vous dire le dégoût qu'a eu M.....: on l'a trouvé un paresseux, un homme

haïssant le métier; ce qui s'appelle le contraire d'un bon Officier. Qu'a-t-on fait, on a taxé sa charge, achetée quarante-cinq mille écus, à cent mille francs, et il a été obligé de prendre, pour la moitié, la charge de Villarceaux. Sa femme a crié aux pieds du Roi, qui a dit que ce n'étoit pas aussi pour lui faire plaisir qu'on l'ôtoit du service. On va chez M. de Louvois; il dit que le Roi ne veut point être servi de cette sorte; enfin, la mortification est complète, et fait voir qu'il n'y a plus aujourd'hui de péché mortel, qui soit si sévèrement puni que celui de paresse : il y a des accommodemens à tous les autres; à celui-là point de pardon. Je vous quitte pour aller faire un tour de ville.

Me voilà de retour. J'ai entendu le salut avec la bonne Marquise d'Uxelles; je voulois voir ensuite Mademoiselle de Méry; elle étoit allée avec Madame de Moreuil. J'ai été chercher des Grignans, car il m'en falloit. Le Coadjuteur venoit de partir pour venir ici; j'ai recouru après lui, et le voilà; il vous écrit. Je vous conjure, ma fille, si vous m'aimez, de ne point loger dans votre appartement à Grignan; le Coadjuteur dit que le four est sous votre lit, je connois celui qui est au-dessus; de sorte que si vous ne vous tirez de tous ces fours, vous serez plus échauffée que vous ne l'étiez ici; contentez-moi là-dessus. J'ai appris que le Roi fut à Saint-Cloud; il étoit seul, et la belle étoit au lit. On vous mandera si les Dames ne furent pas le trouver; je n'en ai rien ouï dire jusqu'à présent. Le bel Abbé vous contera

comme on a encore soupçonné nos pauvres frères (*de Port-Royal*) de vouloir ravauder quelque chose à Rome sur le relâchement, et comme ils ont été repoussés, et l'ordre qu'on a donné à tous les Evêques de ne point entrer dans cette pensée : ils l'ont tous promis, et la *probabilité* * est une des moindres opinions qui va s'établir.

* « On peut agir, dans tous les cas qui intéressent la piété ou » même la morale, d'après une opinion probable ; et une opi- » nion est telle, du moment que quelque Docteur grave l'a sou- » tenue ». Telle étoit cette doctrine qu'on reprochoit aux Jésuites d'établir. « Ainsi (dit Pascal) un seul Docteur peut tourner les » consciences et les bouleverser à son gré, et toujours en sûreté ». On conçoit quel parti les Confesseurs et les Directeurs savoient tirer de la probabilité pour mettre à leur aise les vices et les passions des grands et des riches. *Voyez* la cinquième Lettre provinciale.

LETTRE 489.

A la même.

à Paris, mercredi 23 Juin 1677.

J'AI été cinq jours sans avoir de vos lettres ; ce tems m'a semblé rude et ennuyeux. Enfin, j'ai reçu votre lettre de Chagni et de Châlons. Mon Dieu, ma fille ! que vous avez raison de vous plaindre de cette montagne de la Rochepot ! que de cahots ! et quelle cruauté qu'au mois de Juin, les chemins de Bourgogne soient impraticables ! Vous me dites des merveilles de votre santé : mais pourquoi M. de Grignan ne m'en dit-il pas un mot ? après de si

cruelles journées, il falloit me rassurer. La Saône vous aura été d'un grand secours avec sa tranquillité. Vous souvenez-vous de cet adieu triste et cruel que nous fîmes dans ces champs? il est encore bien présent à mon imagination. Ceux qui demeurent ont leurs maux, et tous les endroits où ils ont vu ce qu'ils regrettent, sont marqués bien tristement. Je prends de l'espérance tout autant que je puis; votre santé, ma fille, est un des fondemens de cette espérance: vous savez les autres. La fatigue et la longueur des voyages me font une peine incroyable. Ne parlons plus de Vichi, à moins que vous n'ayez besoin d'un dragon à point nommé: je ne sais ce que j'aurois fait, si j'avois entrepris ce voyage avec la quantité de petites affaires que j'ai ici; je n'y pensois point, quand vous étiez avec moi; enfin, je n'ai pas encore pu aller à Livry. Madame de la Fayette est revenue de Saint-Maur fort malade; sa fièvre est augmentée, avec une colique dans les boyaux, très-sensible: elle a été saignée; si sa fièvre continue, elle ne sera pas long-tems malade: ses amis sont occupés de ce nouveau mal. M. le Duc fait des merveilles: il me sera aisé de lui faire des plaintes de ces diantres de chemins. Je laisse à mon fils le soin de vous répondre sur le poëme épique et sur les bonnes lectures que vous faites. Je ferai vos complimens à tous ceux que vous nommez; ce sont des souvenirs précieux. La Princesse de Tarente est au désespoir de ne vous avoir plus trouvée; dites-m'en un mot, et de la bonne Marbeuf qui vous adore,

parce

parce que je vous aime ; j'envoie avec plaisir vos petits billets.

Le Coadjuteur vous dira, comme son compliment extraordinaire au Roi a bien réussi, et comme il peut demeurer ici tant qu'il voudra. L'Abbé de Grignan chasse les autres, en attendant qu'on le chasse quelque jour. L'Abbé de Noailles (1) n'a point voulu de l'Evêché de Mende : le père et la mère disent que ce fils est leur consolation, que cet éloignement les tue ; hé bien ! on leur en donnera un plus proche. Pour moi, j'aurois pris pour une vocation ce qui me seroit venu sans le demander ; ils sont bons et sages.

Nous avons dîné chez M. d'Harouïs, le Cardinal d'Estrées, la Case de Brancas, Mesdames d'Uxelles, de Coulanges, et moi. Vous ne fûtes point du tout oubliée : le maître du logis est reconnoissant de votre souvenir. J'ai dit des douceurs à la Gargan. Dites un petit mot à cette bonne d'Escars, qui se met si bien en pièces quand il s'agit de vous servir : je vous tourmente, mais c'est que je n'aime point qu'on se plaigne de ma fille.

Ne me grondez point sur la longueur de mes lettres, je ne les écris point tout d'une haleine ; je les reprends ; et bien loin de me donner de la peine, c'est mon unique plaisir. Voilà où l'absence nous réduit ; écrire et recevoir des lettres, c'est ce qui tient la place de la vue et de la société d'une personne

(1) Louis-Antoine de Noailles, depuis Evêque de Châlons-sur-Marne, et dans la suite Archevêque de Paris et Cardinal.

que l'on aime plus que soi-même. Vous m'avez écrit de votre bateau et de Thézé (1) : vous pensez à moi partout ; du moins, je ne vous fais pas d'injustice sur la reconnoissance et la sensibilité que j'en dois avoir. J'avois bien pensé que vous seriez incommodée pendant votre voyage : le bateau est venu tout à propos. J'approuve vos résolutions de préférer toujours l'eau à la terre : mais n'allez pas pour cela vous embarquer au voyage des *Sevarambes* (2) : vous ne m'en paroissez pas trop éloignée. Je vous remercie de la fable de la *Mouche ;* elle est divine : on ne trouve, en son chemin, que des occasions de penser à elle : *Oh, que je fais de poudre !* eh ! mon Dieu, que cela est plaisant ! la *Gillette* ne doute point que ce ne soit elle qui fasse le tourbillon. Il y en a d'autres aussi qui ressemblent à cette autre *Mouche* de la Fontaine (3), et qui pensent toujours avoir tout fait.

Vos instructions du Mont-d'Or sont un peu extrêmes ; à moins que d'être paralytique, on ne hasarde pas un bain de cette horrible chaleur : et pour guérir des mains qui ne sont de nulle conséquence, on ne veut point gâter toute une santé, et une machine qui est dans son meilleur état. Je vous enverrai l'avis de M. Vesou ; soyez en repos, ma fille, et croyez que, pour l'amour de vous, je ferai tout ce que l'on m'ordonnera. Vous allez donc, cherchant tou-

(1) Château de Messieurs de Rochebonne.

(2) Peuples imaginaires.

(3) *Voyez* la Fable du *Coche et de la Mouche.*

jours mes lettres, jusqu'à Grignan. Je vous crois ce soir à Valence : si j'ai compté juste, vous aurez eu mes lettres de Lyon. J'ai vu de quelle sorte vous me recommandez à M. de la Garde ; il en fait très-bien son devoir, parce qu'il sait que vous m'aimez, et que c'est vous faire plaisir : vous m'en faites beaucoup à moi ; je ne puis être long-tems sans quelque Grignan, je les cherche, je les veux, j'en ai besoin. La belle *Isis* (*Madame de Ludre*) est au Bouchet : le repos de la solitude lui plaît davantage que la Cour, ou Paris. Elle passa une nuit dans les champs, en faisant ce petit voyage, par un carrosse rompu, et tout ce qui arrive quand on est en malheur. Le petit garçon (*M. de Sévigné*) vous répondra sur ma santé; vraiment, il a bien d'autres choses à faire qu'à me mitonner : rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux ; il représente en cinq ou six endroits, quel martyre ! Encore une fois, ne me grondez point de la longueur de ma lettre, ce n'est pas l'ouvrage d'un soir, et que puis-je faire qui me touche davantage ? Madame de la Fayette se porte mieux. Madame de Schomberg vous dit cent mille amitiés.

LETTRE 490.

A la même.

à Paris, vendredi 25 Juin 1677.

Vous êtes à Grignan, ma fille. Le chaud, l'air, la bise, le Rhône; premièrement, tout cela vous a-t-il été favorable? Je vous demande ensuite des nouvelles du petit Marquis et de Pauline; je serai satisfaite sur toutes ces questions, avant que vous receviez cette lettre: mais il est impossible de ne pas dire ce que l'on pense dans le moment qu'on écrit, quoiqu'on en connoisse l'inutilité. Je suis fort contente des soins de tous vos Grignans; je les aime, et leurs amitiés me sont nécessaires par d'autres raisons encore que par leur mérite. M. de la Garde n'a pas balancé à croire que c'est moi plutôt que Madame Gargan, que vous lui recommandez dans cette rue. Je fus hier, avec Madame de Coulanges, au Palais-Royal: *Oh, que je fais de poudre* (1)! n'est-ce pas une de vos applications? elle est fort juste et fort plaisante. Nous fûmes très-bien reçues: MONSIEUR étoit chagrin, et ne parla qu'à moi, à cause de vous et des eaux. MADAME me fit d'abord des merveilles; mais quand l'Abbé de Chavigni fut entré, mon étoile pâlit visiblement: je dirois volontiers sur cet Abbé, comme les laquais: *Il faut qu'il ait de la corde de pendu.* La Duchesse de Valentinois (*Madame de Monaco*) est favorite de MADAME;

(1) *Voyez* ci-dessus la page 194.

elle n'en met pas plus grand pot au feu pour l'esprit ni pour la conversation. Je regardois cette chambre et ces places de faveur, si bien remplies autrefois. Madame la Princesse de Tarente étoit auprès de MADAME; elles avoient eu de grandes conférences : le petit de Grignan profiteroit beaucoup à les entendre (1). Ma fille, je me porte très-bien, et je dirai toujours, plût à Dieu que vous eussiez autant de santé que moi ! Je m'en vais ce soir à Livry avec d'Hacqueville; nous irons dîner à Pompone : Madame de Vins nous attend avec le reste de la famille. Voilà un couplet de chanson de M. de Coulanges; je le trouve plaisant : quoique les Médecins vous défendent de chanter, je crois que vous leur désobéirez en faveur de cette folle parodie.

Io est à la campagne, et n'a pu soutenir ce personnage simple, qui n'étoit pas praticable. Je consulterai, avec le Coadjuteur, quel livre on pourroit vous envoyer. Je relis, par hasard, Lucien; en peut-on lire un autre ?

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Pour vous montrer que votre frère le Sous-Lieutenant (2) est plus joli garçon que vous ne croyez,

(1) Comme ces deux Princesses ne parloient jamais que la langue de leur pays entre elles, Madame de Sévigné disoit que son petit-fils, à qui on faisoit apprendre l'allemand, profiteroit beaucoup à les entendre.

(2) Il venoit d'acheter de M. de la Fare la charge de Sous-Lieutenant des Gendarmes-Dauphins, dont il étoit Enseigne auparavant.

c'est que j'ôte la plume des mains de maman mignone, pour vous dire moi-même que je fais fort bien mon devoir. Nous nous gardons mutuellement; nous nous donnons une honnête liberté; point de petits remèdes de femmelettes. Vous vous portez bien, ma chère maman, j'en suis ravi. Vous avez bien dormi cette nuit : comment va la tête ? point de vapeurs ? Dieu soit loué; allez prendre l'air, allez à Saint-Maur, soupez chez M^me^. de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries; du reste, vous n'avez point d'incommodité, je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé? Les fraises valent mieux. Adieu, maman, j'ai mal au talon : vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures, et puis, *vogue la galère*. Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. L'infortunée *Io* est au *Pousset cez Matame te Clérempo*; elle a passé une nuit *tans les sans* (1), comme une autre Ariane : ah ! où étoit Bacchus pour la consoler, et pour faire briller sa couronne dans les cieux ? Hélas ! il étoit tranquille au comble de la gloire, et peut-être sur une haute montagne, où, selon l'ordre que Dieu a établi en ce monde, on trouve aussi une allée. Adieu, ma belle petite sœur.

(1) On a déjà remarqué que c'étoit la manière de prononcer de Madame de Ludre.

LETTRE 491.

A la même.

à Paris, mercredi 30 Juin 1677.

Vous m'apprenez enfin que vous voilà à Grignan. Les soins que vous avez de m'écrire, me sont de continuelles marques de votre amitié : je vous assure, au moins, que vous ne vous trompez pas dans la pensée que j'ai besoin de ce secours; rien ne m'est, en effet, si nécessaire. Il est vrai, et j'y pense trop souvent, que votre présence me l'eût été beaucoup davantage : mais vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire, que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir, m'ont fait consentir à cette douleur, sans oser faire autre chose que d'étouffer mes sentimens. C'étoit un crime pour moi, que d'être en peine de votre santé : je vous voyois périr devant mes yeux, et il ne m'étoit pas permis de répandre une larme; c'étoit vous tuer, c'étoit vous assassiner; il falloit étouffer : je n'ai jamais vu une sorte de martyre plus cruel, ni plus nouveau. Si, au lieu de cette contrainte, qui ne faisoit qu'augmenter ma peine, vous eussiez été disposée à vous tenir pour languissante, et que votre amitié pour moi se fût tournée en complaisance, et à me témoigner un véritable désir de suivre les avis des médecins, à vous nourrir, à suivre un régime, à m'avouer que le repos et l'air de Livry vous eussent été bons; c'est cela qui m'eût véritablement consolée, et non

pas d'écraser tous nos sentimens. Ah, ma fille! nous étions d'une manière, sur la fin, qu'il falloit faire comme nous avons fait. Dieu nous montroit sa volonté par cette conduite : mais il faut tâcher de voir s'il ne veut pas bien que nous nous corrigions, et qu'au lieu du désespoir auquel vous me condamniez par amitié, il ne seroit point un peu plus naturel et plus commode de donner à nos cœurs la liberté qu'ils veulent avoir, et sans laquelle il n'est pas possible de vivre en repos. Voilà qui est dit une fois pour toutes; je n'en dirai plus rien : mais faisons nos réflexions chacune de notre côté, afin que, quand il plaira à Dieu que nous nous retrouvions ensemble, nous ne retombions pas dans de pareils inconvéniens. C'est une marque du besoin que vous aviez de ne plus vous contraindre, que le soulagement que vous avez trouvé dans les fatigues d'un voyage si long. Il faut des remèdes extraordinaires aux personnes qui le sont; les médecins n'eussent jamais imaginé celui-là : Dieu veuille qu'il continue d'être bon, et que l'air de Grignan ne vous soit point contraire! il falloit que je vous écrivisse tout ceci, une seule fois, pour soulager mon cœur, et pour vous dire, qu'à la première occasion, nous ne nous mettions plus dans le cas qu'on vienne nous faire l'abominable compliment de nous dire, avec toute sorte d'agrément, que pour être fort bien, il ne faut jamais nous revoir. J'admire la patience qui peut souffrir la cruauté de cette pensée.

Vous m'avez fait venir les larmes aux yeux en me parlant de votre petit (1). Hélas, le pauvre enfant ! le moyen de le regarder en cet état ? Je ne me dédis point de ce que j'en ai toujours pensé : mais je crois que, par tendresse, on devroit souhaiter qu'il fût déjà où son bonheur l'appelle. Pauline me paroît digne d'être votre jouet ; sa ressemblance même ne vous déplaira point, du moins je l'espère. Ce petit nez *carré* est une belle pièce à retrouver chez vous (2). Je trouve plaisant que les nez de Grignan n'aient voulu permettre que celui-là, et n'aient pas voulu entendre parler du vôtre ; c'eût été bien plutôt fait : mais ils ont eu peur des extrêmités, et n'ont pas craint cette modification. Le petit Marquis est fort joli ; et pour n'être pas changé en mieux, il ne faut pas que vous en ayez du chagrin. Parlez-moi souvent de ce petit peuple, et de l'amusement que vous y trouvez. Je revins Dimanche de Livry. Je n'ai point le Coadjuteur, ni aucun Grignan, depuis que je suis ici. Je laisse à la Garde à vous mander les nouvelles ; il me semble que tout est comme auparavant. *Io* est dans les prairies en toute liberté, et n'est observée par aucun Argus : Junon tonnante et triomphante. Corbinelli revient (3), je m'en vais dans deux jours le recevoir à Livry. Le Cardinal l'aime autant que

(1) Il s'agissoit ici d'un petit enfant venu à huit mois.

(2) Allusion au nez de Madame de Sévigné, qui étoit un peu carré.

(3) De Commercy, où il étoit allé voir le Cardinal de Retz.

nous; le gros Abbé m'a montré des lettres plaisantes qu'ils vous écrivent. Enfin, après avoir bien *tourné*, notre âme *est verte*; ç'a été un grand jeu pour son Eminence, qu'un esprit neuf comme celui de notre ami. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer; instruisez-moi de vous en peu de mots; car je vous recommande toujours de retrancher vos écritures. Pour moi je n'ai que votre commerce uniquement, et j'écris une lettre à plusieurs reprises. Je crois que Madame de Coulanges n'ira point à Lyon, elle a trop d'affaires ici. *Oh, que je fais de poudre!* D'où vient que vous avez une sœur, et que ce n'est pas Madame de Rochebonne? Je vous souhaiterois pour l'une, les mêmes sentimens que pour l'autre; mais il me semble que ce n'est pas tout à fait la même chose.

LETTRE 492.

A la même.

à Paris, vendredi matin 2 Juillet 1677.

Je m'en vais à Livry à la messe. Corbinelli doit arriver aujourd'hui ou demain; je me fais un plaisir de l'attendre sur le grand chemin de Châlons, et de le tirer du carrosse au bout de l'avenue, pour l'amener passer un jour avec nous : nous causerons beaucoup; je vous en rendrai compte. Je reviendrai dimanche; car une petite affaire que je crois toujours tenir, m'empêche de pouvoir encore m'établir à Livry : vraiment c'est bien ce papillon

dont je parlois à mon fils, sur quoi on croit mettre le pied, et qui s'envole toujours. Je ne vois que des oppositions à toutes mes volontés, grandes et petites : il faut regarder plus haut pour ne pas s'impatienter. Je laisse un laquais pour m'apporter vos lettres : ah, ma fille ! c'est bien moi qui ne passe les autres jours que pour attraper celui-là ; et la moralité que vous m'avez écrite, est toujours à propos, quand on voit comme tout échappe.

Io est revenue à Versailles, dès que MONSIEUR y est revenu : cette nouvelle n'y fait aucun bruit. *Quanto* et son ami sont plus long-tems et plus vivement ensemble qu'ils n'ont jamais été : l'empressement des premières années s'y retrouve, et toutes les contraintes sont bannies, afin de mettre une bride sur le cou, qui persuade que jamais on n'a vu d'empire plus établi. J'ai vu des gens qui croient, qu'au lieu d'aller au Bouchet, quand MONSIEUR est à Paris, et de revenir à la Cour, quand il y revient, on feroit mieux, au contraire, d'être à Paris avec MONSIEUR, et de s'en aller à la campagne, quand il revient à Versailles*.

Madame de Coulanges ne va plus à Lyon ; sa sœur y va. Voilà la bonne Marbeuf qui vient me dire adieu ; elle vous fait mille et mille amitiés. Mon fils va souvent dans l'île ; on lui fait fort bonne mine. Si vous étiez heureuse de votre côté, tout cela se rencontreroit fort juste. Adieu, ma très-chère

* Il s'agit de Madame de Ludre, attachée à la maison de MONSIEUR, comme Dame de MADAME, et qui sembloit suivre toujours le Roi.

enfant; j'attends, avec grande impatience, des nouvelles de votre santé et de tout ce qui se passe à Grignan. Le petit me tient au cœur. Croyez nos conseils sur la timidité de l'aîné; si vous le tracassez, vous le déconcerterez au point qu'il n'en reviendra jamais: cela est d'une grande conséquence. M. le Duc me pria hier de vous faire ses complimens, et de vous dire que c'est par son ordre que vous avez trouvé les chemins si maudits; mais qu'à votre retour, vous les trouverez couverts de fleurs. Ma chère enfant, je suis à vous, et je vous aime d'une tendresse qui n'est pas commune; vous y répondez d'une manière à ne pas me guérir. Si vous aimez ma santé, songez à la vôtre, et observez ce que vous fait l'air de Grignan; si ce n'est pas du mieux, c'est du mal.

LETTRE 493.

A la même.

à Livry, samedi 3 Juillet 1677.

Hélas, que je suis fâchée de votre pauvre petit enfant (1)! il est impossible que cela ne touche. Ce n'est pas, comme vous savez, que j'aie compté sur sa vie. Je le trouvois, sur la peinture qu'on m'en avoit faite, sans aucune espérance : mais enfin, c'est une perte pour vous, en voilà trois. Dieu vous conserve le seul que vous avez; il me paroît un fort honnête homme; j'aimerois mieux son bon sens et sa droite raison, que toute la vivacité de

(1) L'enfant né en Février 1676 à huit mois.

ceux qu'on admire à cet âge, et qui sont des sots à vingt ans. Soyez contente du vôtre, ma fille, et menez-le doucement, comme un cheval qui a la bouche délicate, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur sa timidité; ce conseil vient de gens plus habiles que moi; mais l'on sent qu'il est fort bon. Pour Pauline, j'ai une petite chose à vous dire; c'est que vous me la représentez d'une façon qu'elle pourroit bien être aussi belle que vous : voilà justement comme vous étiez; Dieu vous préserve d'une si parfaite ressemblance, et d'un cœur fait comme le mien ! enfin je vois que vous l'aimez, qu'elle est aimable, et qu'elle vous divertit. Je voudrois bien pouvoir l'embrasser, et reconnoître *ce chien de visage que j'ai vu quelque part.*

Je suis ici depuis hier matin. J'avois dessein d'attendre Corbinelli au passage, et de le prendre au bout de l'avenue, pour causer avec lui jusqu'à demain. Nous avons pris toutes les précautions, nous avons envoyé à Claie, et il se trouve qu'il avoit passé une demi-heure auparavant. Je vais demain le voir à Paris, et je vous manderai des nouvelles de son voyage; car je n'acheverai cette lettre que mercredi. Ah, ma très-chère, que je vous souhaitois des nuits comme on les a ici ! quel air doux et gracieux ! quelle fraîcheur ! quelle tranquillité ! quel silence ! je voudrois pouvoir vous envoyer de tout cela, et que votre bise fût confondue. Vous me dites que je suis en peine de votre maigreur, je vous l'avoue; c'est qu'elle parle et dit votre

mauvaise santé. Votre tempérament, c'est d'être grasse ; si ce n'est, comme vous dites, que Dieu vous punisse d'avoir voulu détruire une si belle santé et une machine si bien composée : en effet, c'est une rage que de pareils attentats, et Dieu est juste quand il les punit. Vous voulez me persuader la dureté de votre cœur, pour me rassurer sur la perte de votre petit ; je ne sais, mon enfant, où vous prenez cette dureté ; je ne la trouve que pour vous : mais pour moi, et pour tout ce que vous devez aimer, vous n'êtes que trop sensible ; c'est votre plus grand mal, vous en êtes dévorée et consumée : eh ! ma fille, prenez sur nous, et donnez-le au soin de votre personne ; comptez-vous pour quelque chose, et nous vous serons obligés de toutes les marques d'amitié que vous nous donnerez par ce côté-là. Je suis étonnée que le petit Marquis et sa sœur n'aient point été fâchés du petit frère : cherchons un peu où ils auroient pris ce cœur tranquille ; ce n'est pas chez vous assurément.

Mon fils s'en va à la fin du mois ; il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Le Roi a parlé encore, comme étant persuadé que Sévigné a pris le mauvais air des Officiers subalternes de cette Compagnie (1). De l'autre côté, M. de la Trousse (2) mande, *venez, venez boiter avec nous* : il faut partir : ainsi il n'y a plus d'eaux. Je ne laisserai pas d'aller à Vichi, nous en parlerons : ce voyage sera de pure précau-

(1) La Compagnie des Gendarmes-Dauphins.

(2) Il étoit Capitaine-Lieutenant de cette compagnie.

tion : car je me porte fort bien, et je ne fais nulle attention sur mes mains. Madame de Marbeuf les a eues deux ans comme je les ai ; et puis, elles se sont guéries. Ah ! c'est un homme bien amoureux que M. votre frère ; j'admire la peine qu'il se donne pour rien, pour rien du tout. Il a été surpris dans une conversation fort secrète, par un mari ; ce mari fit une mine très-chagrine, parla très-rudement à sa femme ; l'alarme étoit au camp, quand je partis hier. Je vous en manderai la suite à Paris. Vous voyez bien que la longueur de cette lettre vient proprement de ce que j'abuse de la permission de causer à Livry, où je suis seule, et sans aucune affaire. Je devrois bien faire un compliment sur la mort de ce petit ; mais quand on songe que c'est un ange devant Dieu, le mot de douleur et d'affliction ne peut se prononcer : il faut que des chrétiens se réjouissent, s'ils ont le moindre principe de la religion qu'ils professent.

A Paris, mercredi 7 Juillet.

Remarquez au moins, ma très-chère, que cette lettre est commencée depuis trois jours, et que si elle paroît infinie, c'est qu'elle est reprise à loisir ; le papier et mon écriture la font paroître aussi d'une taille excessive ; il y a plus dans une feuille des vôtres, que dans six des miennes : ne prenez donc point ceci pour un exemple, et ne vous vengez point sur vous, c'est-à-dire, sur moi. J'ai fort causé avec Corbinelli : il est charmé du Cardinal ;

il n'a jamais vu une âme de cette couleur : celles des anciens Romains en avoient quelque chose. Vous êtes tendrement aimée de cette âme-là, et je suis assurée, plus que jamais, qu'il n'a jamais manqué à cette amitié : on voit quelquefois trouble, et cela vient du péché originel. Il faudroit des volumes pour vous rendre le détail de toutes les merveilles qu'il me conte.

Le Baron a tout raccommodé par son adresse ; il en sait autant que les maîtres, et plus : car pour imiter l'indifférence, personne, dans le monde, ne peut le surpasser ; elle est jouée si fort au naturel, et le vrai imite si bien le vraisemblable, qu'il n'y a point de jalousie, ni de soupçon, qui puisse tenir contre une si bonne conduite. Vous auriez bien ri, si vous aviez su le détail de cette aventure. Il me semble que vous devinez le nom du mari ; à tout hasard, la femme s'en va quasi dans votre voisinage. La pauvre *Isis* n'a point été à Versailles ; j'étois mal instruite : elle a toujours été dans sa solitude, et y sera pendant le voyage de Villers-Coterets, où MONSIEUR et MADAME s'en vont aujourd'hui. Vous ne pouvez assez plaindre, ni assez admirer la triste aventure de cette Nymphe : quand une certaine personne (*Madame de Montespan*) en parle, elle dit *ce haillon*. L'événement rend tout permis.

J'ai vu l'Abbé de la Vergne ; nous avons encore parlé de mon âme : il dit, qu'à moins de me mettre en chambre, et de ne pas me quitter d'un pas, en

me

me conduisant dans des exercices de piété, sans me laisser lire, dire, ni entendre la moindre chose, il ne voudrait pas se charger de moi. Il est très-aimable et de bonne compagnie; vous pouvez penser si vous fûtes oubliée dans la conversation. J'ai dîné avec M. de la Garde; c'est un homme qu'on aime bien véritablement, quand on le connoît. Il s'en va vous voir, il vous ramène, il vous loge : enfin, que ne fera-t-il point? Je ne songe qu'à fixer notre grande maison; jusque-là nous serons en l'air, et vous comprenez bien ce que ce sera pour moi, de n'être pas logée avec vous : mais il faudra prendre le tems comme la Providence l'ordonne. Occupez-vous, dans votre loisir, de votre santé; détournez-vous de la triste pensée de la mort de cet enfant; c'est un dragon, quand on y pense trop : vous dites si bien qu'il faut faire l'honneur au Christianisme, de ne pas pleurer le bonheur de ces petits anges. La santé du Cardinal n'est pas mauvaise présentement; quelquefois sa goutte fait peur; il semble qu'elle veuille remonter. J'ai une si grande amitié pour cette bonne Éminence, que je serois inconsolable que vous voulussiez lui refuser la vôtre; ne croyez pas que ce soit pour lui une chose indifférente.

LETTRE 494.

A la même.

à Paris, vendredi 9 juillet 1677.

Vous ne direz pas aujourd'hui que je vous donne un mauvais exemple, et que vous voulez vous tuer de la même épée. Je vous ai écrit de grandes chiennes de lettres, qui sont pourtant petites; j'espère que celle-ci sera une petite qui sera grande. Je sens mon caractère qui se dispose à ne point vous effrayer; de plus, ma chère enfant, je n'ai pas encore reçu vos lettres; je les attends ce soir ou demain, à quoi il faut ajouter la disette de nouvelles. M. de la Garde vous dira ce qu'il sait. Je parle souvent d'un précepteur pour le petit Marquis : on me répond que c'est la chose impossible de trouver un sujet qui ait toutes les perfections nécessaires. Je suis plus que jamais épouvantée de ce qui s'appelle desséchement : la pauvre Madame de la Fayette en est tellement menacée, qu'elle tourne ses pensées à finir comme ma pauvre tante : elle est considérablement diminuée depuis que vous êtes partie; elle ne s'est point remise de cette colique, elle en est encore aux bouillons; et après ces grands repas, elle est émue, et sa petite fièvre augmente, comme si elle avoit fait une débauche. Ses médecins disent qu'il est tems de s'inquiéter, et que si elle alloit plus avant dans ce chemin, elle pourroit être du nombre de ceux qui traînent

leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile. Cela m'attriste, et pour elle que j'aime fort, et pour ceux qui ont le sang si extrêmement subtil : il me semble qu'il ne faut rien pour embrâser toute la machine. Ma fille, quand on aime bien, il n'est pas ridicule de souhaiter qu'un sang auquel on prend tant d'intérêt, se tranquillise et se rafraîchisse; vous ne devriez penser, ce me semble, qu'à épaissir le vôtre, et qu'à vous détourner, tant que vous pourriez, de la pensée de ce pauvre petit garçon que vous avez perdu : j'ai peur qu'avec tous vos beaux discours, vous ne vous en fassiez un dragon : ma très-chère, ayez pitié de vous et de moi. J'espère que cette lettre ne vous paroîtra pas trop longue. Ne voudroit-on point nous dire encore, après nous avoir assurées qu'il n'y a rien de mieux que d'être à deux cents lieues l'une de l'autre, qu'il faut aussi ne plus nous écrire ? Je le voudrois.

LETTRE 495.

A la même.

à Paris, mercredi 14 Juillet 1677.

C'EST par l'avis du Médecin que vous ne m'aimez quasi plus, ma pauvre enfant : à la manière dont vous dites que vous vous en portez, on juge que ce remède peut se mettre en comparaison avec la poudre du bon homme : il est même un peu violent; mais aussi on joue à quitte, ou à double. Je

ne vous dirai point ce que me feroit la diminution d'une amitié qui m'est si chère ; mais je vous dirai bien la joie que j'ai de savoir que vous dormez et que vous mangez. Si vous vouliez me donner une véritable marque de cette amitié que vous aviez autrefois, ce seroit de vous préparer à prendre du lait de vache ; cela vous rafraîchiroit, et vous donneroit un sang qui n'iroit pas plus vite qu'un autre, et qui vous remettroit dans l'état où je vous ai vue. Quelle joie, ma fille, et quelle obligation ne vous aurois-je point ? Quelle sûreté pour ma santé et pour ma vie, quand vous m'aurez ôté les inquiétudes que j'ai là-dessus ! Je ne veux pas vous en dire davantage, je verrai bien si vous m'aimez. Je suis bien aise que vous soyez contente d'Amonio ; si vous l'aviez eu, sans doute il auroit sauvé votre fils, il falloit le rafraîchir : l'ignorance me paroît grande de l'avoir échauffé ; mais la difficulté étoit de déranger ce qu'avoit réglé la Providence au sujet de ce pauvre enfant. Cette affliction est du nombre de celles qui exigent qu'on se soumette, sans murmurer, à ce qu'elle ordonne. Il est vrai que je n'avois point du tout compté sur sa vie. Où avez-vous pris qu'un enfant qui n'a point de dents, et qui ne se soutient pas à dix-huit mois, ait échappé tous les périls ? Je ne suis pas si éclairée que Madame du Pui-du-Fou ; mais je ne croyois pas qu'il dût vivre avec de tels accidens : je comprends la perte de ce troisième garçon, et je la sens comme elle est. Pauline me ravit. J'ai parlé tantôt au bel Abbé d'un

précepteur que connoît M. de la Mousse ; ils le verront, et vous en diront leurs avis : ils trouvent que le Marquis est bien jeune ; j'ai dit que son esprit ne l'étoit pas. Nous avons ri aux larmes, le bel Abbé et moi, de l'histoire de la petite *Madeleine ;* vraiment, c'est bien à vous à dire que vous ne savez point narrer, et que c'est mon affaire. Je vous assure que vous conduisez toute la dévotion de la petite *Madeleine* si plaisamment, que ce conte ne doit rien à celui de cette *Ermitesse*, dont j'étois charmée. Je trouve que les ermites font de grands rôles en Provence. Le *bien bon* en a eu son hoquet ; et pour le *Frater*, il veut vous dire ce qu'il en pense.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je ne devrois vous rien dire, puisque vous ne songez pas à moi. Vous êtes si aise d'être une grosse crevée, que vous oubliez tout ce que vous ne voyez pas : vous n'aimez plus ma mère ; et moi, pour la venger, je ne vous aime pas plus que vous ne l'aimez. Nous sommes tous fort édifiés de la dévotion de la petite *Madeleine ;* vous voyez bien qu'il n'est ferveur que de novice ; prenez garde où l'a jetée l'excès de son zèle. J'en souhaite autant à notre petite *Marie ;* mais je voudrois bien qu'elle me prît pour son ermite. Je crois que je ressemblerois à un ermite, comme deux gouttes d'eau ; et s'il me manquoit quelque chose, je trouverois des frocs où je pourrois quelquefois mettre ma tête, dans mes besoins, et j'en recevrois du secours assurément.

Le lévrier de M. de Meurles (1), tout éreinté qu'il étoit, en devint bien le premier lévrier de la Province ; pourquoi ne deviendrois-je pas, avec ce secret, aussi joli garçon qu'un ermite ? Adieu, ma belle petite, j'aime Pauline passionnément, je veux la faire mon héritière, en cas que je meure avant que notre mariage ait réussi. J'ai vu deux fois la jolie Infante chez elle : elle est fort jolie, fort gaie ; je crois que je la divertis. J'ai le bonheur de faire rire la grand'mère, qui m'a dit, à moi-même, qu'elle me trouvoit joli garçon : nous nous entendons quelquefois, la petite fille et moi, et là-dessus nous nous regardons de côté : cette affaire est entre les mains de la Providence*. *Si Deus est pro nobis, quis contra nos ?* ma foi, *nemo, Domine* ? N'a-t-il pas raison, le petit bon homme ?

Madame DE SÉVIGNÉ.

On voit bien que mon fils lit les bons Auteurs. Vous nous feriez grand plaisir de nous donner cette petite émérillonnée, cette petite infante qui est à la portière, auprès de sa mère. Si nous ne nous marions à cette heure, jamais nous n'y réussirons ; nous n'avons jamais été si bons, et nous pouvons devenir mauvais. Je m'en vais respirer un moment à Livry ; Madame de la Fayette est si malade, que je suis honteuse de la quitter pour mon plaisir ; je m'en vais pourtant ; mais j'irai et viendrai jusqu'à mon voyage de Vichi.

(1) *Voyez* le Chapitre XLII du Livre premier de Rabelais.

* On voit qu'il parle d'un mariage projeté pour lui.

Voici une reprise : ainsi la longueur de ma lettre ne doit pas vous faire peur. J'attends les vôtres avec impatience ; mes amis de la poste ne font rien qui vaille. Je suis très-contente de la Garde ; il est aisé de l'aimer ; il est estimable par mille raisons, ses soins me persuadent qu'il croit que vous m'aimez, et je suis flattée de l'approbation qu'il donne à votre goût. Il ne songe qu'à s'en aller ; je serai ravie que vous l'ayez, et le bel Abbé ; vous tiendrez avec eux votre conseil de famille : pour moi, je crois que j'irai demain à Livry. Notre petite affaire est à demi-finie ; au lieu que ce devoit être de l'argent pour vivre, c'est de l'argent pour avoir vécu. La Garde vous mandera l'agrément de la fête de Sceaux. Il y a deux petites de Lisle-bonne qui sont jolies : leur mère dit hier à Madame de Coulanges qu'elle les lui ameneroit, pour avoir son approbation, avant que d'aller à Versailles. *Oh, que je fais de poudre !* Une mère encore assez jeune pour être aimée, qui auroit après elle une fille bien plus aimable, et qui croiroit que c'est toujours elle qu'on suit : ne trouveriez-vous point qu'on pourroit dire : *Oh, que je fais de poudre !* Il me semble que si j'avois été un peu plus sotte, j'aurois pu représenter cette mère : on est riche, en vérité, quand on sait cette fable.

Nous avons bien envie que vous ayez parlé à l'Intendant. Je disois, l'autre jour, à M. de Pompone : Si j'avois donné mon fils à exagérer à M. de M.... on le trouveroit un fort bon parti ; il est vrai que

mon style ne vaut rien pour tromper les gens. Je suis fort appliquée à fixer notre grande maison ; Madame de Guénégaud le souhaite encore plus : mais quand on songe que c'est une affaire qui dépend de M. de Colbert, on tremble, ensorte que si je trouvois un autre hasard qui nous fût propre, je le prendrois. S'il faut que nous soyons éloignées l'une de l'autre, je vous avoue que je serai très-affligée ; car enfin, ce n'est plus se voir, ni se connoître ; c'est voyager et se fatiguer ; je supplie la Providence d'avoir pitié de nous. Je suis consolée des trois pavillons ; et le moyen, sans cela, de loger Mesdemoiselles de Grignan (1) ? et puisque vous êtes en l'air, je suis fort aise d'y être aussi. Je laisse encore cette lettre jusqu'à ce que j'aie les vôtres. J'ai fait depuis peu une rêverie sur un certain sujet ; mais je hais de la dire ; car il semble qu'on veuille contrefaire Brancas : à propos, il est enfermé avec sa fille, qui a la petite-vérole. La Princesse est à Versailles.

Je reçois, enfin, ma très-belle, votre lettre du sept : vous êtes d'un commerce qui me paroît divin ; mais vous écrivez trop assurément. Je comprends bien qu'étant seule, vous devez écrire en bien des

(1) Louise-Catherine et Françoise-Julie d'Adhémar de Monteil, filles de M. de Grignan et d'Angélique-Claire d'Angennes sa première femme.

Louise-Catherine a vécu dans le célibat et en très-grande réputation de piété.

Françoise-Julie (*Mademoiselle d'Alerac*) épousa en 1689 M. de Vibraye, Lieutenant-Général des armées du Roi.

lieux; mais, mon enfant, prenez sur nous tous; ne vous abandonnez point à suivre la vivacité de votre esprit et de votre imagination. Vous êtes intarissable, et vos lettres viennent de source; on le voit, et le plaisir de les lire est inconcevable. Les Espagnols appellent cela, *desembueltado* *; ce mot me plaît : mortifions-nous donc, vous de causer, et nous de vous entendre. Corbinelli est content de ce que vous dites de sa métaphysique; il est revenu encore plus philosophe de Commercy. Il me semble qu'il a bien diverti le Cardinal : nous en parlons sans cesse, et tout ce qu'il en dit augmente l'admiration et l'amitié qu'on a pour cette Eminence. Mon fils ne peut se dispenser d'aller à l'armée : il remettra ses eaux à un autre tems. J'irai, avec l'Abbé, à Bourbilly; Guitaut me reconduira, en cousinant, jusqu'à une journée de Nevers. Tous les chemins seront beaux en ce tems-là. J'aurai donc le *bien bon* et mon médecin : ainsi ne soyez point en peine de moi. Je vous remercie d'être frappée, comme je le suis, du beau compliment que l'on nous fait : changeons de manière, j'y consens; mais ne prenons point l'abominable remède d'une trop longue absence; ce seroit à la fin celui qui feroit qu'on n'auroit plus de besoin des autres.

Il est vrai que je suis en peine d'une maison : ce qui me console, c'est que la Bagnols et M. de la

* En italien *disinvolto*; ce que le mot *dégagé* ne rend qu'imparfaitement.

Trousse sont aussi embarrassés que moi. Je n'aime point que vous donniez Pauline à Madame votre belle-sœur (1) : ces sortes de couvens m'ont toujours déplu : vous êtes bonne et sage. Si votre fils est bien fort, l'éducation rustaude est bonne; mais s'il est délicat, j'ai ouï dire à Brayer et à Bourdelot, qu'en voulant les faire robustes, on les fait morts. N'oubliez point ce que je vous ai dit sur sa timidité. Il fait ici le plus beau tems du monde : la Provence est en France, sans bise et sans excès de chaleur. Adieu, ma fille, jusqu'à vendredi. Je vous embrasse de tout mon cœur; il me semble que cela est bien commun pour ce que je sens, mais que faire ?

(1) Marie Adhémar de Monteil, Religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grignan.

LETTRE 496.

A la même.

à Livry, vendredi 16 Juillet 1677.

J'ARRIVAI hier au soir ici, ma très-chère : il y fait parfaitement beau; j'y suis seule, et dans une paix, un silence, un loisir dont je suis ravie. Ne voulez-vous pas bien que je me divertisse à causer un peu avec vous ? Songez que je n'ai nul commerce qu'avec vous; quand j'ai écrit en Provence, j'ai tout écrit. Je ne crois pas en effet que vous eussiez la cruauté de nommer un commerce une lettre en huit jours à Madame de Lavardin. Les lettres

d'affaires ne sont ni fréquentes, ni longues. Mais vous, mon enfant, vous êtes en butte à dix ou douze personnes qui sont à peu près ces cœurs dont vous êtes uniquement adorée, et que je vous ai vu compter sur vos doigts. Ils n'ont tous qu'une lettre à écrire, et il en faut douze pour y faire réponse; voyez ce que c'est par semaine, et si vous n'êtes pas tuée, assassinée; chacun en disant : Pour moi, je ne veux point de réponse, seulement trois lignes pour savoir comme elle se porte. Voilà le langage; et de moi la première; enfin nous vous assommons; mais c'est avec toute l'honnêteté et la politesse de l'homme de la comédie, qui donne des coups de bâton avec un visage gracieux; en demandant pardon, et disant, avec une grande révérence : « Monsieur, vous le voulez donc, j'en suis au » désespoir (1) ». Cette application est juste et trop aisée à faire, je n'en dirai pas davantage.

Mercredi au soir, après vous avoir écrit, je fus priée, avec toutes sortes d'amitiés, d'aller souper chez Gourville avec Mesdames de Schomberg, de Frontenac, de Coulanges, M. le Duc, MM. de la Rochefoucauld, Barillon, Briole, Coulanges, Sévigné. Le maître du logis nous reçut dans un lieu nouvellement rebâti, le jardin de plain-pied de l'hôtel de Condé, des jets d'eau, des cabinets, des allées en terrasses, six haut-bois dans un coin, six violons dans un autre, des flûtes douces un peu plus près, un soupé enchanté, une basse de

(1) *Voyez* le *Mariage forcé*, Comédie de Molière, Scène XVI.

viole admirable, une lune qui fut témoin de tout. Si vous ne haïssiez point à vous divertir, vous regretteriez de n'avoir point été avec nous. Il est vrai que le même inconvénient du jour que vous y étiez arriva, et arrivera toujours, c'est-à-dire, qu'on assemble une très-bonne compagnie pour se taire, et à condition de ne pas dire un mot : Barillon, Sévigné et moi nous en rîmes, et nous pensâmes à vous. Le lendemain, qui étoit jeudi, j'allai au palais, et je fis si bien, le bon Abbé le dit ainsi, que j'obtins une petite injustice, après en avoir souffert beaucoup de grandes, par laquelle je toucherai deux cents louis, en attendant sept cents autres que je devrois avoir, il y a huit mois, et qu'on dit que j'aurai cet hiver. Après cette misérable petite expédition, je vins le soir ici me reposer, et me voilà résolue d'y demeurer jusqu'au 8 du mois prochain, qu'il faudra m'aller préparer pour aller en Bourgogne et à Vichi. J'irai peut-être dîner quelquefois à Paris : Madame de la Fayette se porte mieux. J'irai à Pompone demain ; le grand d'Hacqueville y est dès hier, je le ramenerai ici. Le *Frater* va chez la belle, et la réjouit fort ; elle est gaie naturellement ; les mères lui font aussi une très-bonne mine.

Corbinelli viendra me voir ici ; il a fort approuvé et admiré ce que vous mandez de cette métaphysique, et de l'esprit que vous avez eu de la comprendre. Il est vrai qu'ils se jettent dans de grands embarras, aussi-bien que sur la prédestination et

sur la liberté. Corbinelli tranche plus hardiment que personne; mais les plus sages se tirent d'affaire par un *altitudo*, ou par imposer silence, comme notre Cardinal. Il y a le plus beau galimatias que j'aie encore vu au vingt-sixième article du dernier tome des *Essais de morale*, dans le Traité *de tenter Dieu*. Cela divertit fort; et quand d'ailleurs on est soumise, que les mœurs n'en sont pas dérangées, et que ce n'est que pour confondre les faux raisonnemens, il n'y a pas grand mal, car s'ils vouloient se taire, nous ne dirions rien; mais de vouloir à toute force établir leurs maximes, nous traduire Saint Augustin, de peur que nous ne l'ignorions, mettre au jour tout ce qu'il y a de plus sévère, et puis conclure, comme le Père Bauni, de peur de perdre le droit de gronder; il est vrai que cela impatiente; et pour moi, je sens que je fais comme Corbinelli. Je veux mourir, si je n'aime mille fois mieux les Jésuites; ils sont au moins tout d'une pièce, uniformes dans la doctrine et dans la morale. Nos frères disent bien, et concluent mal; ils ne sont point sincères; me voilà dans Escobar. Ma fille, vous voyez bien que je me joue et que je me divertis.

J'ai laissé Beaulieu avec le copiste de M. de la Garde; il ne quitte point mon original. Je n'ai eu cette complaisance pour M. de la Garde qu'avec des peines extrêmes; vous verrez, vous verrez ce que c'est que ce barbouillage. Je souhaite que les derniers traits soient plus heureux; mais hier c'étoit

quelque chose d'horrible. Voilà ce qui s'appelle vouloir avoir une copie de ce beau portrait de Madame de Grignan; et je suis barbare quand je le refuse. Oh bien! je ne l'ai pas refusé; mais je suis bien aise de ne jamais rencontrer une telle profanation du visage de ma fille. Ce peintre est un jeune homme de Tournai, à qui M. de la Garde donne trois louis par mois; son dessein a été d'abord de lui faire peindre des paravents; et finalement c'est Mignard qu'il s'agit de copier. Il y a un peu du *veau de Poissy* à la plupart de ces sortes de pensées-là: mais chut; car j'aime très-fort celui dont je parle.

Je voudrois, ma fille, que vous eussiez un précepteur pour votre enfant; c'est dommage de laisser son esprit *inculto*. Je ne sais s'il n'est pas encore trop jeune pour le laisser manger de tout; il faut examiner si les enfans sont des charretiers, avant que de les traiter comme des charretiers: on court risque autrement de leur faire de pernicieux estomacs, et cela tire à conséquence. Mon fils est demeuré pour des adieux; il viendra me voir ensuite; il faut qu'il aille à l'armée, les eaux viendront après. On a cassé encore tout net un M. D.... pour des absences; je sais bien la réponse; mais cela fait voir la sévérité. Adieu, ma très-chère; consolez-vous du petit, il n'y a de la faute de personne: il est mort des dents, et non pas d'une fluxion sur la poitrine: quand les enfans n'ont pas la force de les pousser dans le tems, ils n'ont pas celle de soutenir le mouvement qui veut les faire percer toutes à la fois:

je parle d'or. Vous savez la réponse du lit vert de Sully, à M. de Coulanges : Guillerague l'a faite ; elle est plaisante : Madame de Thianges l'a dite au Roi, qui la chante * ; on a dit d'abord que tout étoit perdu; mais point du tout, cela fera peut-être sa fortune. Si ce discours ne vient d'une âme verte, c'est du moins d'une tête verte; c'est tout de même, et la couleur de la quadrille est sans contestation.

* La Chanson de Coulanges étoit pourtant meilleure que la réponse : elle commençoit ainsi :

Enfin je vous revois, vieux lit de damas verd;
Vos rideaux sont d'été, vos pentes sont d'hiver.
Je vous revois, vieux lit si chéri de mes pères,
Où jadis toutes mes grand'mères,
Lorsque Dieu leur donnoit d'heureux accouchemens,
De leur fécondité recevoient complimens. . . .
. . . . . .

LETTRE 497.

A la même.

à Livry, lundi 19 Juillet 1677.

Je fus samedi à Pompone; j'y trouvai toute la famille, et de plus un frère de M. de Pompone, qui avoit trois ans de solitude par-dessus M. d'Andilly. Ce qu'il a d'esprit et de mérite, dont on ne fait point de bruit, feroit l'admiration d'une autre famille. Le grand d'Hacqueville y étoit aussi; il ne retourna à Paris qu'avec Madame de Vins; je les attends tous demain à dîner. La plaisanterie fut grande de la copie de votre portrait, qu'un de mes laquais

représenta extrêmement ridicule. Ils me firent suer à grosses gouttes, en me proposant un meilleur copiste : la batterie fut si forte, que je ne sais pas sérieusement si je pourrai me tirer de ce mauvais pas. Voilà justement ce que je craignois : je suis toujours ainsi persécutée dans mes désirs : celui-ci n'est pas des plus sensibles ; mais c'en est assez pour voir qu'il ne faut pas que je m'accoutume à vouloir être satisfaite, ni sur les petites, ni sur les grandes choses. Le soir je croyois revenir coucher ici ; l'orage fut si épouvantable qu'il eût fallu être insensée pour s'exposer sans nécessité. Nous couchâmes donc à Pompone, et y dînâmes le lendemain, qui étoit hier. J'y reçus une de vos lettres ; et quoiqu'il ne soit que lundi, et que celle-ci ne parte que mercredi, je commence à causer avec vous. Je suis assurée que toute la faculté ne me défendroit pas cet amusement, voyant le plaisir que j'en reçois dans mon oisiveté.

Vous me mandez des choses admirables de votre santé ; vous dormez, vous mangez, vous êtes en repos ; point de devoirs, point de visites ; point de mère qui vous aime ; vous avez oublié cet article, et c'est le plus essentiel. Enfin, ma fille, il ne m'étoit pas permis d'être en peine de votre état ; tous vos amis en étoient inquiétés, et je devois être tranquille ! J'avois tort de craindre que l'air de Provence ne vous fît une maladie considérable ; vous ne dormiez, ni ne mangiez ; et vous voir disparoître devant mes yeux, devoit être une bagatelle qui n'attirât

n'attirât pas seulement mon attention ! Ah, mon enfant, quand je vous ai vue en santé, ai-je pensé à m'inquiéter pour l'avenir ? Etoit-ce là que je portois mes pensées ? Mais je vous voyois, et vous croyois malade d'un mal qui est à redouter pour la jeunesse ; et au lieu d'essayer à me consoler par une conduite qui vous redonne votre santé ordinaire, on ne me parle que d'absence : c'est moi qui vous tue, c'est moi qui suis cause de tous vos maux. Quand je songe à tout ce que je cachois de mes craintes, et que le peu qui m'en échappoit faisoit de si terribles effets, je conclus qu'il ne m'est pas permis de vous aimer, et je dis qu'on veut de moi des choses si monstrueuses et si opposées, que n'espérant pas de pouvoir y parvenir, je n'ai que la ressource de votre bonne santé pour me tirer de cet embarras. Mais, Dieu merci, l'air et le repos de Grignan ont fait ce miracle ; j'en ai une joie proportionnée à mon amitié. M. de Grignan a gagné son procès, et doit craindre de me revoir avec vous, autant qu'il aime votre vie : je comprends ses bons tons et vos plaisanteries là-dessus. Il me semble que vous jouez bon jeu, bon argent ; vous vous portez bien, vous le dites, vous en riez avec votre mari ; comment pourroit-on faire de la fausse monnoie d'un si bon aloi ?

Je ne vous dis rien sur tous vos arrangemens pour cet hiver : je comprends que M. de Grignan doit profiter du peu de tems qui lui reste : M. de

Vendôme le talonne (1) : vous vous conduirez selon vos vues, et vous ne sauriez mal faire. Pour moi, si vous étiez assez robuste pour soutenir l'effort de ma présence, et que mon fils et le bon Abbé voulussent aller passer l'hiver en Provence, j'en serois très-aise, et ne pourrois pas souhaiter un plus agréable séjour. Vous savez comme je m'y suis bien trouvée; et en effet, quand je suis avec vous, et que vous vous portez bien, qu'ai-je à souhaiter et à regretter dans le reste du monde? Je tâcherai d'y porter le bon Abbé, et la Providence décidera. Pour vous montrer comme j'ai rendu fidèlement votre billet à Corbinelli, voici sa réponse.

Monsieur DE CORBINELLI.

Non, Madame, je ne gronderai point Madame votre mère, elle n'a point de tort, c'est vous qui l'avez. Où diable avez-vous pris qu'elle veuille que vous soyez aussi rondelette que Madame de Castelnau? N'y a-t-il point de degré entre votre maigreur excessive et un pâton* de graisse? Vous voilà dans les extrémités; vous ressemblez à cet homme qu'un saint Evêque ne vouloit pas faire Prêtre. *Que voulez-vous donc que je fasse, Monsieur? voulez-vous que je vole sur les grands chemins?* Est-ce ainsi qu'un prodige doit raisonner? Vous moquez-vous encore de mettre M. de Gri-

(1) M. de Vendôme étoit Gouverneur de Provence, et il n'arrivoit jamais dans son Gouvernement que M. de Grignan ne prît ce tems-là pour se rendre à Grignan, ou à la Cour.

* *Pâton*, morceau de pâte dont on engraisse les volailles.

gnan aux mains avec Madame de Sévigné? Vous me faites une représentation fort plaisante de la cascade de vos frayeurs, dont la réverbération vous tuoit tous trois. Ce cercle est funeste; mais c'est vous, Madame, qui le faites; empêchez-le, et tout ira bien. C'est vous qui vous imaginez que Madame votre mère est malade : elle ne l'est point, elle se porte très-bien : elle n'a pas peur d'être grosse, mais elle craint d'être trop grasse : soyez le contraire, ayez peur d'être grosse, et souhaitez d'être grasse. Je suis mal content de vous, je ne vous trouve point juste : je suis honteux d'être votre maître. Si notre Père Descartes le savoit, il empêcheroit votre ame d'être verte, et vous seriez bien honteuse qu'elle fût noire, ou de quelqu'autre couleur. J'ai vu à Commercy un prodige de mérite et de vertu : cela seul mériteroit que vous prissiez autant de soin de votre conservation, que vous en preniez peu, lorsque vous me donnâtes le titre fabuleux de Plénipotentiaire. Adieu, Madame. Je suis, etc.

Madame de SÉVIGNÉ.

Voilà ce qu'il vous mande; vous voyez bien que je n'y prends ni n'y mets. J'ai fort parlé d'un Précepteur à cet habitant de Port-Royal; il n'en connoît point : s'il s'en trouve quelqu'un dans sa cellule, il m'en avertira. Je voudrois bien voir ce petit Marquis; mais j'aimerois bien à patronner les grosses joues de Pauline; ah, que je la crois jolie; je vous assure qu'elle vous ressemblera; une

tête blonde, frisée naturellement, c'est une agréable chose : aimez, aimez-là, ma fille, vous avez assez aimé votre mère ; ce qui reste à faire ne vous donnera que l'ennui ; que craignez-vous ? Ne vous contraignez point, laissez un peu aller votre cœur de ce côté-là : je suis persuadée que cela vous divertira extrêmement. La Bagnols (1) est partie aujourd'hui. Je mande à mon fils que, s'il n'est point mort de douleur, il vienne demain dîner avec tous les Pompones. Il sera plus heureux que M. de Grignan, qui se trouve abandonné, parce qu'il n'avoit à Aix que trois maîtresses, qui toutes lui ont manqué : on n'en peut avoir une trop grande provision ; qui n'en a que trois n'en a point : j'entends tout ce qu'il dit là-dessus. Mon fils est bien persuadé de cette vérité ; je suis assurée qu'il lui en reste plus de six, et je parierois bien qu'il n'en perdra jamais aucune par la fièvre maligne, tant il les choisit bien depuis quelque tems. Oh ! vous voyez que ma plume veut dire des sottises aussi bien que la vôtre.

Je suis fort aise que le Parlement (*d'Aix*) n'ai point été ingrat envers M. de Grignan ; je me souviens fort bien comme il fut reçu l'année que j'y étois. Pour le Premier-Président, quand on en est content en fermant sa lettre, on change d'avis, avant que la poste soit arrivée à Lyon. Ce qu'il y a de vrai, c'est l'amour et le respect de toute la Province pour M. de Grignan. Ma chère enfant, au moins

(1) Sœur de Madame de Coulanges.

d'ici, vous voulez bien que je vous embrasse tendrement. Je n'acheverai cette lettre que mercredi.

Mercredi 21 Juillet.

Toute la maison de Pompone vint hier dîner avec nous : mon fils s'y rendit de Paris : tout alla très-bien. Madame de Vins et d'Hacqueville sont demeurés ; ils ne s'en iront que ce soir. Nous avons parlé d'*Isis ;* l'imagination ne se fixe point à se représenter comme elle finira sa désastreuse aventure.

Terminez mes tourmens, puissant Maître du monde (1).

Si elle pouvoit faire cette prière à Dieu, et qu'il voulût l'exaucer, ce seroit *l'apothéose.* Vous avez très-bien deviné ; *la Mouche* (*Madame de Coulanges*) ne peut pas quitter la Cour présentement ; quand on y a de certains engagemens, on n'est point libre. La Bagnols est partie ; la Mousse est allée avec elle : si vous pouviez l'attirer à Grignan pour donner quelques bonnes teintures à ce petit Marquis, vous seriez trop heureuse ; et qu'il seroit heureux de vous voir !

(1) *Voyez* la Scène première de l'Acte cinquième de l'Opéra d'*Isis.*

LETTRE 498.

A la même.

à Livry, mercredi au soir 21 Juillet 1677.

Aimez, aimez Pauline; donnez-vous cet amusement : ne vous martyrisez point à vous ôter cette petite personne ; que craignez-vous ? Vous ne laisserez pas de la mettre en couvent pour quelques années, quand vous le jugerez nécessaire. Tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel : on doit le trouver assez salé, quand c'est un choix du cœur, et que ce choix regarde une créature aimable. Je vois d'ici cette petite ; elle vous ressemblera, malgré la marque de l'ouvrier. Il est vrai que ce nez est une étrange affaire ; mais il se rajustera, et je vous réponds que Pauline sera belle. Madame de Vins est encore ici ; elle cause dans ce cabinet avec d'Hacqueville et mon fils. Ce dernier a encore si mal au talon, qu'il prendra peut-être le parti d'aller à Bourbon, quand j'irai à Vichi. Ne soyez point en peine de ce voyage ; et puisque Dieu ne veut pas que je ressente les douceurs infinies de votre amitié, nous devons nous soumettre à sa volonté ; cela est aimer ; mais nous ne sommes pas les plus forts. Je serois trop heureuse si votre amitié ressembloit à ce qu'elle est ; elle m'est encore assez chère, toute dénuée qu'elle est des charmes et des plaisirs de votre présence et de votre société. Mon fils vous répondra, et moi aussi, sur tout ce que vous nous dites du

Poëme épique. Je crains qu'il ne soit de votre avis, par le mépris que je lui ai vu pour Enée ; cependant tous les grands esprits sont dans le goût de ces anciennetés.

Vous aurez bientôt la Garde et le bel Abbé. Nous avons fort causé ici de nos desseins pour la petite Intendante : Madame de Vins m'assure que tout dépend du père, et que, quand la balle leur viendra, ils feront des merveilles. Nous avons trouvé à propos, pour ne point languir si long-tems, de vous envoyer un mémoire du bien de mon fils, et de ce qu'il peut espérer, afin qu'en confidence, vous le montriez à l'Intendant, et que nous puissions savoir son sentiment, sans attendre tous les retardemens et toutes les instructions qu'il faudroit essuyer, si vous ne lui faisiez voir la vérité ; mais une telle vérité que, si vous souffrez qu'il en rabatte, comme on fait toujours, et qu'il croie que votre mémoire est exagéré, il n'y a plus rien à faire. Notre style est si simple, et si peu celui des mariages, qu'à moins qu'on ne nous fasse l'honneur de nous croire, nous ne parviendrons jamais à rien : il est vrai qu'on peut s'informer, et que c'est où la franchise et la naïveté trouvent leur compte. Enfin, ma fille, nous vous recommandons cette affaire, et sur-tout un oui ou un non, afin que nous ne perdions pas un grand tems à une vision inutile. Comme je vous écrirai encore vendredi, je retourne à ma compagnie.

LETTRE 499.

A la même.

à Livry, vendredi 23 Juillet 1677.

Le Baron est ici, et ne me laisse pas mettre le pied à terre, tant il me mène rapidement dans les lectures que nous entreprenons : ce n'est cependant qu'après avoir fait honneur à la conversation. Don Quichotte, Lucien, *les petites Lettres* *, voilà ce qui nous occupe. Je voudrois de tout mon cœur, ma fille, que vous eussiez vu de quel air et de quel ton il s'acquitte de cette dernière lecture; elles ont un prix tout particulier quand elles passent par ses mains; c'est une chose divine, et pour le sérieux, et pour le plaisant; je les trouve toujours nouvelles, et je crois que cette sorte d'amusement vous divertiroit bien autant que *l'indéfectibilité* de la matière. Je travaille pendant que l'on lit; et la promenade est si fort à la main, comme vous savez, que l'on est dix fois dans le jardin, et dix fois on en revient. Je crois faire un voyage d'un instant à Paris; nous ramenerons Corbinelli : mais je quitterai ce joli et paisible désert, et partirai le 16 d'Août pour la Bourgogne et pour Vichi. Ne soyez en nulle peine de ma conduite pour les eaux : comme Dieu ne veut pas que j'y sois avec vous, il ne faut penser qu'à se soumettre à ce qu'il ordonne. Je tâche

* Les *Lettres provinciales* de Pascal.

de me consoler, dans la pensée que vous dormez, que vous mangez, que vous êtes en repos, que vous n'êtes plus dévorée de mille dragons, que votre joli visage reprend son agréable figure, que votre gorge n'est plus comme celle d'une personne étique : c'est dans ces changemens que je veux trouver un adoucissement à notre séparation; quand l'espérance voudra se mêler à ces pensées, elle sera la très-bien venue, et y tiendra sa place admirablement. Je crois M. de Grignan avec vous; je lui fais mille complimens sur toutes ses prospérités : je sais comme on le reçoit en Provence, et je ne suis jamais étonnée qu'on l'aime beaucoup. Je lui recommande Pauline, et le prie de la défendre contre votre philosophie. Ne vous ôtez point tous deux ce joli amusement : Hélas ! a-t-on si souvent des plaisirs à choisir? Quand il s'en trouve quelqu'un d'innocent et de naturel sous notre main, il me semble qu'il ne faut point se faire la cruauté de s'en priver. Je chante donc encore une fois : *Aimez, aimez Pauline, aimez sa grâce extrême* (1).

Nous attendrons jusqu'à la Saint-Remi ce que pourra faire Madame de Guénégaud pour sa maison : si elle n'a rien fait alors, nous prendrons notre résolution, et nous en chercherons une pour Noël; ce ne sera pas sans beaucoup de peine que je perdrai l'espérance d'être sous un même toît avec vous; peut-être que tout cela se démêlera à l'heure que nous y penserons le moins. Je crois que M. de

(1) Parodie d'un vers de l'Opéra de *Thésée*, Acte II, Scène I.

la Garde s'en ira bientôt : je lui dirai adieu à Paris ; ce vous sera une augmentation de bonne compagnie. M. de Charost m'a écrit pour me parler de vous ; il vous fait mille complimens.

J'aurai tout l'air, ma fille, de penser comme vous sur le Poëme épique ; le clinquant du Tasse* m'a charmée. Je crois pourtant que vous vous accommoderez de Virgile : Corbinelli me l'a fait admirer ; il faudroit quelqu'un comme lui pour vous accompagner dans ce voyage. Je m'en vais tâter *du Schisme des Grecs ;* on en dit du bien ; je conseillerai à la Garde de vous le porter. Je ne sais aucune sorte de nouvelle.

Monsieur de SÉVIGNÉ.

Ah ! pauvre esprit, vous n'aimez point Homère. Les ouvrages les plus parfaits vous paroissent dignes de mépris : les beautés naturelles ne vous touchent point : il vous faut du clinquant, ou *des petits corps* (1). Si vous voulez avoir quelque repos avec moi, ne lisez point Virgile ; je ne vous pardonnerois jamais les injures que vous pourriez lui dire. Si vous vouliez cependant vous faire expliquer le sixième livre et le neuvième où est l'aventure de Nisus et d'Euryalus, et le onze et le douze, je suis sûr que vous y trouveriez du plaisir : Turnus vous paroîtroit digne de votre estime et de votre amitié ;

* Tout le monde sait que c'est un hémistiche de Boileau. On n'avoit pas attendu le dix-huitième siècle pour en être choqué.

(1) On sait que Madame de Grignan aimoit la philosophie de Descartes, et qu'elle en faisoit sa principale étude.

et en un mot, comme je vous connois, je craindrois fort pour M. de Grignan qu'un pareil personnage ne vînt aborder en Provence : mais moi qui suis bon frère, je vous souhaiterois du meilleur de mon cœur une telle aventure; puisqu'il est écrit que vous devez avoir la tête tournée, il vaudroit mieux que ce fût de cette sorte que par *l'indéfectibilité de la matière, et par les négations non conversibles* *. Il est triste de n'être occupée que d'atômes et de raisonnemens si subtils que l'on n'y puisse atteindre.

Si vous me parlez de votre retour, en cent ans, je ne vous dirai que ce que je vous ai déjà dit : examinez bien toutes choses, et sur-tout que les devoirs de Provence ne l'emportent point sur les devoirs de ce pays-ci, à moins qu'il n'y ait des raisons si essentielles qu'on ne puisse refuser de s'y rendre. Je profiterai du malheur qui est arrivé à M. de Grignan pour ne pas m'y exposer : de trois maîtresses, il n'en a pas une; et je ferai si bien que j'en aurai de toutes les espèces, en sorte que toutes ne soient pas sujettes à faire des voyages. Au reste, ce seroit une chose curieuse que je vous dusse mon mariage; il ne vous manque plus que cela, pour être une sœur bien différente des autres, et il n'y

* L'*indéfectibilité de la matière* est une expression qui appartient à la doctrine Cartésienne, fondée sur les axiômes : *Tout est plein; il n'y a point de vide.*

Quant aux *négations non conversibles*, pour l'intelligence de ce terme bizarre, *lisez* la *Logique de Port-Royal*, seconde partie, chap. 20.

a que cette suite qui puisse répondre à tout ce que vous avez fait jusqu'ici sur mon sujet. Quoi qu'il puisse arriver, je vous assure que ma reconnoissance et ma tendresse seront toujours les mêmes pour vous, ma belle petite sœur.

Madame de SÉVIGNÉ.

La *Mouche* est à la Cour, c'est une fatigue ; mais que faire ? M. de Schomberg (1) est toujours vers la Meuse, avec son train, c'est-à-dire, *tout seul tête à tête.* Madame de Coulanges disoit l'autre jour qu'il falloit donner à M. de Coulanges l'intendance de cette armée. Quand je verrai la Maréchale (*de Schomberg*), je lui dirai des douceurs pour vous. M. le Prince est dans son apothéose de Chantilly ; il vaut mieux là que tous vos héros d'Homère. Vous nous les ridiculisez extrêmement : nous trouvons, comme vous dites, qu'il y a de *la feuille qui chante* à tout ce mélange des Dieux et des hommes ; cependant, il faut respecter le Père le Bossu. Madame de la Fayette commence à prendre des bouillons, sans en être malade ; c'est ce qui faisoit craindre le desséchement.

(1) Le Maréchal de Schomberg étoit demeuré presque seul avec l'état-major de son armée, laquelle se trouvoit réduite à rien par les différens détachemens qui en avoient été faits pour grossir l'armée du Maréchal de Créqui.

LETTRE 500.

A la même.

à Livry, lundi 26 Juillet 1677.

MONSIEUR de Sévigné apprendra donc de M. de Grignan la nécessité d'avoir plusieurs maîtresses, par les inconvéniens qui arrivent de n'en avoir que deux ou trois : mais il faut que M. de Grignan apprenne de M. de Sévigné les douleurs de la séparation, quand il arrive que quelqu'une s'en va par la diligence. On reçoit un billet du jour du départ, qui embarrasse beaucoup, parce qu'il est fort tendre; cela trouble la gaîté et la liberté dont on prétend jouir. On reçoit encore un autre billet de la première couchée, dont on est enragé. Comment diable ? cela continuera-t-il de cette force ? On me conte cette douleur; on met sa seule espérance au voyage que le mari doit faire, croyant que cette grande régularité en sera interrompue : sans cela, on ne pourroit soutenir un commerce de trois fois la semaine. On tire les réponses et les tendresses à force de rêver; la lettre est signée, comme je disois, avant que *la feuille qui chante* soit pleine : la source est entièrement sèche. On pâme de rire avec moi du style, de l'orthographe : voici quelques traits que vous reconnoîtrez.

Je pars enfin ; quel voyage ! pour qui suis-je dans un état si violent ? Je lui répondrois bien, pour un ingrat. *J'ai reçu un billet de ma sœur aussi*

tendre que vous devriez m'en écrire; elle a l'esprit adouci par mon départ. J'ai été tout le jour triste, rêveuse, le cœur pressé, des soupirs, une langueur, une inquiétude dont je ne suis pas la maîtresse.

Il me semble que c'est une chose toute désassortie de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, un amour languissant. Le moyen d'imaginer qu'un état si propre à faire passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine, ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture ? Il me paroît que la colère, la fureur, la jalousie, la vengeance, seroient bien plus convenables à cette manière d'aller.

Mais enfin, j'ai la confiance de croire que vous pensez à moi. Hélas ! si vous saviez l'état où je suis, vous me trouveriez un grand mérite pour vous, et vous me traiteriez, selon mon mérite. Je commence déjà à souhaiter de retourner sur mes pas : je vous défie de croire que ce ne soit pas pour vous. Je ne sentirai guère la joie, ni le repos d'arriver. Ayez au moins quelque attention à la vie que je vais faire. Adieu, si vous m'aimez, vous n'aimez pas une ingrate.

Voilà en l'air ce que j'ai attrapé, et voilà à quel style votre frère est condamné de répondre trois fois la semaine : ma fille, cela est cruel, je vous assure. Voyez quelle gageure ces pauvres gens se sont engagés de soutenir; c'est un martyre, ils me

font pitié : le pauvre garçon y succomberoit, sans la consolation qu'il trouve en moi. Vous perdez bien, ma chère enfant, de n'être pas à portée de cette confidence. J'écris ceci hors d'œuvre, pour vous divertir, en vous donnant une idée de cet aimable commerce.

LETTRE 501.

A la même.

à Paris, mercredi matin 28 Juillet 1677.

Je suis à Paris pour ce chien de papillon : je n'ai pas encore mis entièrement le pied dessus, c'est-à-dire, touché cette belle somme que vous savez. Si je ne m'étois agréablement amusée, depuis dimanche, à dire adieu à ces Messieurs qui s'en vont à Grignan, je me serois fort bien désespérée. Je devois m'en retourner hier; je ne m'en irai que vendredi : on ne sauroit vous expliquer l'horreur de la chicane. Je soupai hier chez la marquise d'Huxelles, où j'embrassai, pour la sixième fois, la Garde et l'Abbé de Grignan, et au lieu de leur dire : « Messieurs, je » suis bien fâchée de votre départ, je leur dis : » Messieurs, que vous êtes heureux ! que je suis » aise que vous partiez ! allez, allez voir ma fille; » vous lui donnerez de la joie, vous la verrez en » santé; elle est gaie : plût à Dieu que je fusse de » la partie » ! Hélas ! il s'en faut bien que la Providence ne fasse cet arrangement. Mais enfin, ma

très-chère, je suis assurée de votre santé : Montgobert ne me trompe pas ; dites-le-moi cependant encore ; écrivez-le-moi en vers et en prose ; répétez-le-moi pour la trentième fois : que tous les échos me redisent cette charmante nouvelle : si j'avois une musique comme M. de Grignan, ce seroit-là mon opéra. Il est vrai que je suis ravie de penser au miracle que Dieu a fait pour vous : j'en veux un peu à la prudence humaine ; je me souviens de quelques tours qu'elle a faits, et qui sont dignes de risée : la voilà bien décriée pour jamais. Comprenez-vous bien la joie que j'aurai, si je vous revois avec cet aimable visage qui me plaît, un embonpoint raisonnable, une gaîté qui vient quasi toujours de la bonne disposition ? Quand j'aurai autant de plaisir à vous regarder, que j'ai eu de douleur sensible : quand je vous verrai comme vous devez être, étant jeune, et non pas usée, consumée, dépérie, échauffée, épuisée, desséchée : enfin, quand je n'aurai que les chagrins courans de la vie, si je puis jamais avoir cette consolation, je pourrai me vanter d'avoir senti le bien et le mal en perfection. Cependant votre exemple coupe la gorge, à droite et à gauche : le Duc de Sully dit à sa femme : « Vous » êtes malade, venez à Sully : voyez Madame de » Grignan ; le repos de sa maison l'a rétablie, sans » qu'elle ait fait aucun remède ». Mais la Duchesse n'approuve point cette ordonnance, et préfère celle de Vesou, qui lui ordonne d'abord deux saignées, deux petites médecines, et vingt jours de bain : j'avoue

j'avoue que je ne comprends guère cette autre extrémité dans le tems où nous sommes, et pour un lieu comme Sully, jusqu'à la Toussaint. Je la vis hier : elle vous fait mille amitiés.

Je suis fâchée que vous m'ayez écrit tant de lignes pour me persuader que vous ne devez point faire de remèdes, puisque vous vous portez bien. Je suis de votre avis : peut-être que le lait vous est contraire ; suivez votre expérience : le repos et le tems vous sont favorables : laissez-leur, j'y consens, l'honneur tout entier de votre guérison. Plût à Dieu que ce même raisonnement pût servir pour moi comme pour vous ! je n'irois pas à Vichi : mais je ne trouve pas que vous vouliez m'en dispenser ; la précaution vous paroît une nécessité ; et comme on ne voit pas bien si elle est inutile, ou non, je ne dérangerai rien à mes résolutions : en sorte qu'après avoir passé encore huit jours à Livry, et donné quelques jours à Paris pour attraper le seize, je prends le chemin d'Epoisses. C'est nous qui faisons marier les filles à la robe : sans notre malheur, Messieurs de la robe ne se marieroient point ; on nous a déjà répondu en deux occasions, qu'on ne vouloit point de nous, parce que nous étions dans l'épée : il faudra suivre votre conseil ; et au lieu de quitter la robe pour l'épée, il faudra quitter l'épée pour la robe. Mon fils est bien embarrassé ; il ne peut s'appuyer sur ce talon : mais la longueur de cette blessure, qui se joint à la parfaite santé de toutes les autres parties de son corps, et à l'usage qu'il en

fait, rendent son séjour équivoque à ceux qui ne sont au monde que pour parler. On a toute la raison de son côté, et cependant on est à plaindre. Je trouve la réputation des hommes bien plus délicate et blonde que celle des femmes. Les apologies continuelles ne font pas un grand profit : de sorte que sans pouvoir monter à cheval, on veut que mon fils soit à l'armée. Je crie toujours qu'on fasse voir son talon à M. Félix (1). M. Félix n'a pas le loisir et le tems passe.

D...* entra hier à la Bastille, pour avoir, chez Madame la Comtesse de Soissons, levé la canne sur L...., et l'avoir touché, dit-on, quoique légèrement : le Comte de Grammont se mit entre deux ; les menaces furent vives. L.... dit à D.... qu'il étoit un lâche, et que dans un autre lieu, il n'auroit pas fait tant de bruit. Madame la Comtesse alla demander justice au Roi contre l'insolence commise dans sa maison. Le Roi lui dit qu'elle devroit se l'être faite à elle-même. Le Cardinal de Bonzi lui fit des excuses pour D....; elle dit que c'étoit l'affaire du Roi ; que si elle eût été chez elle, elle l'eût fait jeter par les fenêtres. D.... est à la Bastille : on va faire des complimens ; je voudrois bien aller chez la L...., et faire compliment à D.... : si vous ne voulez pas, je n'en ferai point du tout. La dispute étoit sur huit cents louis que doit L.... et qu'il veut

(1) Premier Chirurgien du Roi.

* Ce D.... paroit être Deffiat, qui étoit attaché à MONSIEUR. La présence du Chevalier de Grammont indiqueroit que L... est M. de Louvigny son neveu. Madame de Sévigné étoit aimée de l'un et de l'autre. Mais ce ne sont que des conjectures

que D.... prenne sur MONSIEUR. Vous me les paierez : je n'en ferai rien, et le reste. On est si avide de nouvelles, qu'on a pris cette guenille, et qu'on ne parle d'autre chose.

Madame de la Fayette est toujours mal : nous trouvons pourtant qu'elle remonte le Rhône tout doucement, et avec peine ; ce n'est pas le chemin de Grignan ; votre remède ne sera pas suivi. Je n'ai rien à dire de Pauline que ce que je vous en ai déjà mandé : je l'aime d'ici ; elle est jolie comme un ange ; divertissez-vous-en ; il y a de certaines philosophies qui sont en pure perte, et dont personne ne nous sait gré. Il est vrai qu'en quittant Grignan, il faut la mettre en dépôt comme vous dites ; mais que ce ne soit donc qu'un dépôt, et cela étant, Madame votre belle-sœur est meilleure que nos sœurs (*de Sainte-Marie*), car elles ne rendent pas aisément. La pauvre petite qui est à Aix, est-elle bien ? j'y pense fort souvent, et à ce petit Marquis, dont il me semble que l'esprit se perd, sans précepteur : mais le moyen d'en envoyer un de si loin ? il faut que vous le choisissiez vous-même. La Mousse m'a écrit de Lyon ; il ira vous voir à Grignan : cela est bon, et conviendra fort à votre enfant : cette pensée m'a fait plaisir.

Il est revenu un Gentilhomme de Commercy, depuis Corbinelli, qui m'a fait peur de la santé du Cardinal ; ce n'est plus une vie, c'est une langueur : j'aime et honore cette Eminence d'une manière à me faire un tourment de cette pensée ; le tems ne

prend rien sur mes sentimens là-dessus; mais il n'a fait jusqu'ici qu'augmenter la tendresse et la sensibilité que j'ai pour vous; je vous assure qu'il ne travaille que de ce côté-là : mais vous êtes cruelle aussi d'y contribuer comme vous faites : il y a de la méchanceté : vous m'aimez; vous me le témoignez; mon cœur s'ouvre à cette joie, et se confirme de plus en plus dans des sentimens qui lui sont naturels; vous voyez bien l'effet que cela peut faire. Je ne vois ailleurs que des enfans qui haïssent leur mère. C.... me disoit l'autre jour qu'il haïssoit la sienne comme la peste : par ma supputation elle mouroit ce jour-là; je fus hier lui faire mes complimens; il n'y étoit déjà plus. Je lui écrivis un bon billet à mon gré : il est fort barbouillé du plus grand deuil du monde, mais son cœur est à l'aise. Hélas, ma fille ! vous êtes dans l'autre extrêmité, et je vous aime aussi, et dois vous aimer plus que ma vie.

Isis est retournée chez MADAME, tout comme elle étoit, belle comme un ange. Pour moi, j'aimerois mieux ce *haillon* loin que près. On ne parle que des plaisirs de Fontainebleau.

LETTRE 502.

De Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Livry, ce 30 Juillet 1677.

D'OU vient donc que je n'ai point de vos nouvelles, mon Cousin ? Vous m'écrivîtes un peu après que vous fûtes arrivé à Bussy. Je vous fis réponse, je

l'envoyai à ma nièce de Sainte-Marie, et depuis, je n'ai pas ouï parler de vous. Si vous avez reçu ma lettre, vous avez tort ; si elle a été perdue, vous ne l'avez pas. Vous démêlerez, s'il vous plaît, cette grande affaire : cependant, je vous demande de vos nouvelles, et de cette Veuve que j'aime. Votre fils est à la guerre, le mien n'y est pas ; son talon n'est fermé que depuis quinze jours. La chair en est encore si vive, si rouge et si sensible qu'il ne peut s'appuyer dessus. Il veut pourtant aller à l'armée, tout tel que je vous le dis. Pour moi, je m'en vais à Vichi, je pars le 16 d'Août. Je vais par la Bourgogne. Je logerai à Epoisses, parce que Bourbilly est sens-dessus-dessous. J'en partirai pour reprendre le chemin de Vichy, où il faut que j'arrive le premier de Septembre. Voilà mes desseins, mon ami ; voyez ce que vous pouvez faire de cette marche pour me voir. Je vous embrasse de tout mon cœur suivant ma bonne coutume. J'en fais autant de l'heureuse Veuve. Ma fille est en Provence dans son château. J'ai ici notre cher Corbinelli qui va prendre ma place.

Monsieur DE CORBINELLI.

Vous n'avez, ce me semble, autre chose à faire qu'à monter en carrosse le lendemain de son arrivée à Epoisses, et de l'y aller voir. J'ai été sur le point d'avoir l'honneur de l'accompagner jusque-là, et après deux jours de séjour à Bussy, m'en aller à Dijon, et de là à Châlons : mais fait-on en ce monde

ce qu'on veut? Il y a une fatalité, que les Sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverse les desseins, sans qu'on puisse découvrir pourquoi ni comment. Tite-Live l'appelle, *inexplicabilis vis fati*, la force inexplicable du destin. Il dit ailleurs: *Non rupit fati necessitatem humanis consiliis.* Son habileté ne put jamais surmonter la nécessité du destin. Et comment ferois-je moi pour en venir à bout?

Vous mande-t-on bien des nouvelles de la Cour et de l'armée? C'est toujours des victoires. Le Prince d'Orange ne vise plus qu'à la gloire de n'être point battu; et pour cet effet, il ramasse de grosses armées, pour dire comme Hannibal dans Horace, parlant des armées Romaines :

Quos opimus fallere et effugere est triumphus.

Toute notre gloire sera désormais de nous sauver de leurs mains, ou de nous cacher d'eux. C'est pour Madame de Sévigné que je traduis mon latin : vous le traduirez mieux que je n'ai fait à Madame de Coligny. Que ne le lui montrez-vous avec la Méthode du Port-Royal; il n'y en a que pour quinze jours. Voyez Madame de Fontevrauld et Madame de la Sablière, elles entendent Horace comme nous entendons Virgile. Mais revenons à nos moutons. J'en étois, ce me semble, à la conduite des ennemis. Leur triple alliance fait toute notre force. Si le reste des Princes de l'Europe se pouvoit joindre à eux, ils seroient encore plus faciles à être

vaincus. C'est que notre Maître a plus d'esprit et plus de bon sens qu'eux tous ; plus d'argent, plus de valeur et plus d'expérience. Encore un peu de latin, c'est ma folie aujourd'hui. Voici ce qui me vient sur le grand nombre d'Alliés :

Vis consilii expers mole ruit suâ.

La force sans prudence se ruine d'elle-même. Et voici ce qui me vient sur le Roi :

Vim temperatam Dii quoque provehunt in majus.

Les Dieux donnent toujours de nouvelles victoires aux armées bien commandées.

LETTRE 503.

Madame DE SÉVIGNÉ à Mme. DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 30 Juillet 1677.

QUAND je vous écris de longues lettres, vous avez peur que cette application ne me fasse malade, et vous croyez que je le suis, quand je vous en écris de courtes. Savez-vous ce que je vais faire ? Ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je commence toujours sans savoir où cela ira ; j'ignore si ma lettre sera grande, ou si elle sera petite ; j'écris tant qu'il plaît à ma plume, c'est elle qui gouverne tout : je crois que cette règle est bonne, je m'en trouve bien, et je la continuerai. Je vous conjure d'être en repos de ma santé, comme vous voulez que je sois en repos de la vôtre. Si je me croyois, je ne prendrois non plus des eaux de Vichi, que vous du lait : mais

comme vous trouvez que ce remède m'est nécessaire; et que de plus je suis assurée qu'il ne me fera point de mal, j'irai certainement à Vichi, et mon séjour est si bien marqué, que ce seroit signe d'un grand malheur, si je ne partois pas. J'espère que la Providence ne voudra point se moquer de moi pour cette fois. Je suis si accoutumée à me voir confondue sur la plus grande partie de mes désirs, que je ne parle de l'avenir qu'en tâtonnant. Le style des Pyrrhoniens me plaît assez; il y a bien de la prudence dans leur incertitude; elle empêche au moins qu'on se moque d'eux. Allez-vous à Vichi? Peut-être. Prenez-vous la maison de la Place (*Royale*) pour un an? Je n'en sais rien. Voilà comme il faudroit parler. Je croyois m'en retourner ce matin à Livry, car enfin, cette grande affaire est finie, j'ai mis le bout du pied sur le bout de l'aile du papillon : sur neuf mille francs, j'en ai touché deux. Je pouvois donc m'en aller; mais que fait le diable? L'Abbé Têtu et le petit de Villarceaux font une gageure, cette gageure compose quatre pistoles, ces quatre pistoles sont destinées pour voir tantôt la comédie des *Visionnaires*, que je n'ai jamais vue. Madame de Coulanges me presse d'un si bon ton que me voilà débauchée; et je remets à demain matin ce que je devois faire aujourd'hui. Je ne sais si vous comprenez ces foiblesses; pour moi j'en suis toute pleine; il faudra pourtant s'en corriger, en approchant de la vieillesse.

D.... est hors de la Bastille. Comme ce n'étoit

que pour contenter Madame la Comtesse (*de Soissons*), et que ce n'étoit ni pour le Roi de France, ni pour le Roi d'Espagne, elle n'a pas poussé sa colere plus loin que les vingt-quatre heures. Ils seront accommodés devant les Maréchaux de France. Cela est dur à D. . . .; il faudra qu'il dise qu'il n'a point donné de coups de bâton, et les injures atroces lui demeureront. Tout ce procédé est si désagréable, qu'un homme que vous reconnoîtrez a dit, que quand les joueurs ont tant de patience, ils devroient donner leurs épées aux cartes : cela s'appelle de l'eau dans le vin des pères (1).

Madame de Schomberg a enfin vendu sa charge (2) à Montanègre quatre-vingt mille écus; savoir, deux cents dix mille francs argent comptant, et trente mille francs sur les Etats prochains de Languedoc : cela est bon. Mais voici qui est bien meilleur; car vous savez que ce ne sont jamais les choses, ce sont les manières : elle remercia le Roi; il lui dit qu'elle se plaignoit toujours d'être malade; mais qu'il la trouvoit fort belle. Sire, c'est trop, quatre-vingt mille écus, et des douceurs. Madame, je crois que vous n'augmenterez pas les meubles de votre maison d'aucun coffre fort. Sire, je ne verrai seulement pas l'argent que Votre Majesté nous donne. Là-dessus M. de Louvois entra sur ce même ton dans la plai-

(1) M. de la Rochefoucauld disoit que l'Abbé Têtu *avoit mis de l'eau dans le vin des pères*, en parlant de ses *Stances chrétiennes* sur divers passages de l'Écriture et des Pères.

(2) De Lieutenant-Général au Gouvernement de Languedoc.

santerie; cela fut poussé un quart-d'heure fort agréablement. Il se trouva que Madame de Schomberg dit deux ou trois choses fort fines; le Roi lui dit : « Madame, je m'en vais vous dire une chose bien » vaine ; c'est que j'aurois juré que vous auriez » répondu cela ». Madame de Montespan lui fit encore des merveilles. Voilà comme on traite les gens en ce pays-là ; quand on fait du bien, on l'assaisonne d'agrément, et cela est délicieux. Cette Maréchale que je vis hier vous fait mille amitiés : elle dit qu'elle n'est plus votre camarade, et qu'elle voudroit bien qu'on vous eût fait un aussi joli présent qu'à elle.

On parle fort des plaisirs infinis de Fontainebleau; c'est un lieu qui me paroît périlleux : je crois qu'il ne faut point faire changer de place aux vieilles amours, non plus qu'aux vieilles gens. La routine fait quelquefois la plus forte raison de leur attachement; quand on les dérange, ce n'est plus cela. Madame de Coulanges est fort priée, pressée, importunée d'y aller : elle y résiste, à cause de la dépense, car il faudroit trois ou quatre habits de couleur : On lui dit : Allez-y en habit noir : *Ah, Jésus ! en habit noir !* vous croyez bien que la raison de la dépense ne l'en empêchera pas.

Le Maréchal de Créqui a été assez mal; on lui a mandé que s'il étoit pis, il n'auroit qu'à laisser l'armée au Maréchal de Schomberg. N'avez-vous pas ouï conter des boiteux, que le feu ou quelque chien les faisoit marcher et courir comme des Basques? Ma

fille, voilà l'affaire : le nom de M. de Schomberg a été un remède souverain pour guérir le Maréchal de Créqui. Il ne se jouera plus à être malade, et nous verrons comme il se démêlera des Allemands.

Le Coadjuteur s'est fort bien démêlé de l'affaire de ses bois, il les vendra : il me paroît le favori de M. de Colbert ; sérieusement il est heureux ; son visage est solaire. Il dîna hier avec moi ; c'est un étrange nom pour moi que celui de Grignan. « M. le » Comte, c'est ce qui fait que je ne vous hais pas : » n'êtes-vous point bien aise de revoir ce petit chien » de visage, s'il est vrai qu'il soit aussi rafraîchi » qu'on me le mande ? Conservez bien cette chère » santé ; nos cœurs ne sont guère à leur aise, quand » elle est comme nous l'avons vue : cette idée me » blesse toujours ; je n'ai pas l'imagination assez » forte pour la voir, ni comme elle est, ni comme » elle a été. Vous voulez bien aussi que je vous » recommande Pauline ; je suis assurée qu'elle est » fort jolie, et qu'elle ressemblera à sa mère : que » dites-vous de cette ressemblance ? Si ma fille » sort de Grignan, j'approuve le dépôt qu'elle veut » faire de la sienne à Madame votre sœur, à con- » dition qu'on la reprendra ; car il est vrai que nos » Sœurs (*de Sainte Marie*) ne sont pas si commo- » des ». Ma chère enfant, voilà ce que ma plume a voulu vous conter. Le mercredi je fais réponse à vos deux lettres ; le vendredi je cause sur ce qui se présente. Le Baron se divertit à merveille ; et quoi- qu'il ne s'appuie point sur le talon, il est si difficile

de le plaindre en le voyant, que c'est de cela qu'il faut le plaindre. Je trouve que c'est une chose fâcheuse d'avoir à se justifier sur certains chapitres.

Madame de Villars m'écrit mille choses de vous : je vous enverrai ses lettres un de ces jours; elles vous divertiront. Madame d'Heudicourt est entièrement dans la gloire de Niquée; elle y oublie qu'elle est prête d'accoucher. La Princesse d'Elbeuf est fort aimable, Mademoiselle de Thianges fort belle, et très-appliquée à faire sa cour. Madame de Montespan étoit l'autre jour toute couverte de diamans; on ne pouvoit soutenir l'éclat d'une si brillante divinité. L'attachement paroît plus fort qu'il n'a jamais été; ils en sont aux regards : il ne s'est jamais vu d'amour reprendre terre comme celui-là. Madame de la Fayette remonte toujours le Rhône tout doucement; et moi, ma fille, je vous aime avec la même inclination que ce fleuve va de Lyon à la mer : cela est un peu poétique, mais cela est vrai.

LETTRE 504.

A la même.

à Livry, mardi en attendant mercredi 4 Août 1677.

Je vins ici samedi matin, comme je vous l'avois mandé. La comédie (1) du vendredi nous réjouit

(1) Les *Visionnaires* de Desmaretz.

* C'étoit un très-mauvais ouvrage dont le succès fut prodigieux, jusque-là que Louis XIV en avoit appris et joué un rôle

beaucoup : nous trouvâmes que c'étoit la représentation de tout le monde; chacun a ses visions plus ou moins marquées. Une des miennes présentement, c'est de ne me point encore accoutumer à cette jolie Abbaye, de l'admirer toujours comme si je ne l'avois jamais vue, et de trouver que vous m'êtes bien obligée de la quitter pour aller à Vichi. Ce sont de ces obligations que je reproche au bon Abbé, quand j'ai écrit deux ou trois lettres en Bretagne pour mes affaires. Vous ne me parlez point de votre santé, c'est pourtant un petit article que je ne trouve pas à négliger : tant que vous serez maigre, vous ne serez point guérie; et soit par le sang échauffé et subtilisé, soit par la poitrine, vous devez toujours craindre le desséchement. Je souhaite donc qu'on ait un peu de peine à vous lacer, pourvu que la crainte d'engraisser ne vous jette pas dans la pénitence, comme l'année dernière, car il faut songer à tout : mais cette crainte ne peut pas entrer deux fois dans une tête raisonnable.

Au reste, vous avez des lunettes meilleures que celles de l'Abbé; vous voyez assurément tout le manége que je fais quand j'attends vos lettres; je

principal. Cependant Molière n'y voyoit qu'un beau sujet manqué. Au lieu des fous chimériques et sans modèles que jouoit Desmaretz, il auroit voulu (dit-on) dépeindre plusieurs fous de société, de ceux qu'on n'enferme pas, et qui ne s'en feroient pas moins leur procès les uns aux autres, comme s'ils étoient moins fous, pour avoir des folies différentes. . . . . Mais une pareille pièce voudroit un parterre où les intéressés fussent au moins en minorité.

tourne au tour du Petit-Pont ; je sors de *l'humeur de ma fille*, et je regarde par *l'humeur de ma mère*, si mon laquais ne vient point, et puis je remonte et reviens mettre mon nez au bout de l'allée qui donne sur le Petit-Pont ; et à force de faire ce chemin, je vois venir cette chère lettre, je la reçois, et la lis avec tous les sentimens que vous devinez ; car vous avez des lunettes pour tout. J'attends ce soir la seconde, et j'y ferai réponse demain. Le bon Abbé est étonné que les voyages d'Aix et de Marseille, et le paiement des gardes, vous aient jeté dans une si excessive dépense : vous dites que votre château est une grande ressource, j'en suis d'accord ; mais j'aimerois mieux y demeurer par choix, que d'y être forcée par la nécessité. Vous savez ce que dit l'Abbé d'Effiat ; il a épousé sa maîtresse ; il aimoit Véret quand il n'étoit pas obligé d'y demeurer ; il ne peut plus y durer, parce qu'il n'ose en sortir. Enfin, ma fille, je vous conseille de suivre toutes vos bonnes résolutions de règle et d'économie : cela ne rajuste pas une maison, mais cela rend la vie moins sèche et moins ennuyeuse.

Je n'ai point vu Mesdemoiselles de Lislebonne ; je crois qu'elles ne sont point si jolies que la sœur de votre Princesse (*Madame de Vaudémont*). Elle est toujours à Chaillot ; sa mère est grosse et honteuse, comme si elle l'avoit dérobé. Je vous ai remerciée, ma très-belle, de tout ce que vous faites d'admirable pour mes anciennes amies. Vous aurez

vu combien Madame de Lavardin a senti votre honnêteté. Madame de Marbeuf qui est ici vous fait mille complimens; elle est enchantée de ce joli petit lieu; elle dit qu'il ne ressemble à rien que l'on ait vu. J'ai aussi mon ami Corbinelli qui va tâcher de raccommoder un peu le Poëme épique avec vous.

Mercredi matin.

Je reçois votre lettre du 28 Juillet : il me semble que vous étiez gaie; votre gaîté marque de la santé : voilà, ma très-chère, comme je tire ma conséquence. Vous me priez d'aller à Grignan, vous me parlez de vos melons, de vos figues, de vos muscats; ah! j'en mangerois bien; mais Dieu ne veut pas que je fasse cette année un si agréable voyage; vous ne ferez pas non plus celui de Vichi. Vous dites, ma chère enfant, que votre amitié n'est pas trop visible en certains endroits; la mienne ne l'est pas trop aussi : il faut nous faire crédit l'une à l'autre : je vois fort bien la vôtre, et j'en suis contente; soyez de même pour moi; ce sont de ces choses que l'on croit, parce qu'elles sont vraies, et de ces vérités qui s'établissent, parce qu'elles sont des vérités.

J'avois ouï parler confusément de cette lettre de M. de Montausier; je trouve, comme vous, son procéde digne de lui; vous savez à quel point il me paroît orné de toutes sortes de vertus. On avoit cherché à le tromper; on avoit corrompu son langage; on s'est enfin redressé, et lui aussi, je l'avoue :

c'est une sincérité et une honnêteté de l'ancienne Chevalerie. Voilà qui est donc fait, ma fille, vous êtes assurée d'avoir ces jeunes Demoiselles (1). Vous êtes une si grande quantité de bonnes têtes, qu'il ne faut pas douter que vous ne preniez le meilleur parti et le plus conforme à vos intérêts; peut-être que les miens s'y rencontreront; j'en profiterai avec bien du plaisir.

Je sens la joie du bel Abbé de se voir dans le château de ses pères, qui ne fait que devenir tous les jours plus beau et plus ajusté. M. de la Garde, dont je parle volontiers, parce que je l'aime, est cause encore de ces copies, dont je suis vraiment au désespoir. Je vous assure que sans lui j'eusse continué ma brutalité; j'avois résisté à la faveur *, j'ai succombé à l'amitié : si je n'avois que vingt ans, je ne lui découvrirois pas ces foiblesses. Je me suis donc trouvée en presse, tout le monde criant contre moi. « Elle est folle, *disoit-on*, elle est jalouse. » M. de Saint-Géran n'aime-t-il point sa femme ? » Il a permis qu'on prît des copies de son portrait. » Hé bien, on en aura un original; il ne me sera » pas refusé. Cela est plaisant qu'elle croie qu'il » n'y a qu'elle qui doive avoir le portrait de sa fille. » Je l'aurai plus beau que le sien ». Je ne me serois guère souciée de toute cette clameur, si M. de la Garde ne s'en étoit point mêlé : mais voilà la

(1) Mesdemoiselles de Grignan étoient nièces de Madame la Duchesse de Montausier.

* Madame de Thianges.

première pinte; il n'y a que celle-là de chère.... c'est donc de l'aversion qu'on a pour les autres. Oh, bien ! faites donc, que le diantre vous emporte; le voilà, faites-en tout ce que vous voudrez. Vous ririez bien, si vous saviez tout le chagrin que cela me donne, et combien j'en ai sué. Vous qui n'aimez pas les portraits, j'ai compris que vous seriez la première à me ridiculiser. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cet original ne me paroît plus entier ni précieux : cela me blesse le cœur : allons, allons, il faut être mortifiée sur toutes choses, voilà qui est fait, n'en parlons plus, cet article est long et assez inutile : mais je n'en ai pas été la maîtresse, non plus que de mon pauvre portrait.

J'attends mon fils, il s'en va à l'armée : il n'étoit pas possible qu'il fît autrement; je voudrois même qu'il ne traînât point, et qu'il eût tout le mérite d'une si honnête résolution. Tout ce que vous dites de lui est admirable; il est vrai que rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux : avant qu'il ait vaqué à Madame de..... Madame de..... Madame de..... Madame de..... le jour et la nuit sont passés. J'ai vu répondre mon fils, à quelqu'un qui vouloit attaquer la persévérance de la belle Sablière : « Non, non, elle aime toujours son cher » Philadelphe, il est vrai qu'afin de faire vie qui » dure, ils ne se voient pas du tout si souvent, et » qu'au lieu de douze heures, par exemple, il n'en » passe plus chez elle que sept ou huit : mais la » tendresse, la passion, la distinction et la parfaite

» fidélité sont toujours dans le cœur de la belle; et » quiconque dira le contraire, aura menti ».

Mais parlons un peu de ce cœur déserteur que vous ne comptez plus sur vos doigts. Je me doute que c'est celui de Roquesante, et que le Père Brocar aura mis son nez mal à propos dans cette bonne amitié. Je vous prie de me mander si je pense droit. Il y en a un autre dans le monde, dont la tendresse voudroit assurément se mêler d'aller, comme vous dites, côte à côte de la mienne; en vérité, je n'y vois point de différence : et ce qui vous surprendra, c'est que je ne suis point jalouse; au contraire, j'en ai une joie sensible, et j'en ai mille fois plus d'amitié et d'attachement pour lui.

Je suis persuadée du plaisir que vous auriez à marier votre frère : je connois parfaitement votre cœur; et combien il seroit touché d'une chose si extraordinaire : celle de n'avoir trouvé du repos et de la santé que dès que vous m'avez quittée, ne l'est pas mal aussi; mais la sincérité de l'avouer est digne de vous, et je suis si aise de vous savoir autrement que vous n'étiez ici, que je ne pense pas à vous faire un méchant procès là-dessus. Il me semble que M. de Grignan pourroit vous en faire un sur la liberté que vous prenez de blâmer sa musique, vous qui êtes une ignorante auprès de lui! Mon Dieu, que vous allez passer un joli automne! que vous êtes une bonne compagnie ! je suis persuadée, pour mon malheur, que je n'y gâterois rien; jugez de l'effet de cette pensée, quand je serai

à vingt-deux lieues de Lyon. Adieu, ma chère enfant; faites bien des amitiés pour moi au Comte, au bel Abbé, et à la Garde, qui sait si bien me séduire.

LETTRE 505.

A la même.

à Livry, vendredi 6 Août 1677.

Je crois, pour cette fois, que ma lettre sera fort courte : celle de mercredi ne l'étoit pas; Madame de Marbeuf fit place ce jour-là à Madame de Coulanges, à Brancas et au fidèle Achate, qui, dès le soir, se mit à aboyer contre Brancas, sur le jansénisme : car Brancas n'est moliniste que quand j'ai été saignée du pied, et qu'il m'abandonne lâchement à soutenir moi seule notre Père Saint Augustin. On aboyoit donc à merveille : et comme on lui disoit qu'il y avoit peu de charité dans le style *des petites Lettres,* il tira promptement le livre de sa poche, et fit voir que c'est ainsi que, dans tous les siècles, on avoit combattu les hérésies et les égaremens. On lui dit que les choses saintes y étoient tournées en raillerie : il lut en même tems la onzième de ces divines Lettres, où il est démontré que ce sont eux précisément qui se moquent des choses saintes. Enfin, cette lecture nous fit un extrême plaisir. Ce fut une chose rare de voir les convulsions de la prévention expirante sous la force de la vérité et

de la raison : ce divertissement fit place le lendemain à un autre.

Madame de Coulanges, qui est venue me faire ici une fort honnête visite, jusqu'à demain, voulut bien nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les Dames de Versailles : cela s'appelle les *mitonner;* elle nous mitonna donc, et nous parla d'une isle verte, où l'on élevoit une Princesse plus belle que le jour; c'étoient les Fées qui souffloient sur elle à tout moment. Le Prince des Délices étoit son amant : ils arrivèrent tous deux un jour, dans une boule de cristal, à la Cour du Roi des Délices; ce fut un spectacle admirable : chacun regardoit en l'air, et chantoit, sans doute : *Allons, allons, accourons tous; Cybèle va descendre.* Ce conte dure une bonne heure; je vous en épargne beaucoup en considération de ce que j'ai su que cette isle verte est dans l'Océan : vous n'êtes point obligée de savoir ce qui s'y passe : si c'eût été dans la Méditerranée, je vous aurois tout dit, comme une découverte que M. de Grignan eût été bien aise d'apprendre. Nous ne savons aucune nouvelle : les pensées du beau monde et de la galanterie ont fait place à celles de Mars. Votre frère, dans la crainte qu'il n'y ait une occasion, veut aller mettre son nez à l'armée : il ira à Bourbon au mois d'Octobre, s'il en a besoin. C'est une chose si délicate que la réputation de ces Messieurs, qu'ils aiment mieux passer le but que de demeurer en chemin.

Mademoiselle de Méry vous envoie les plus jolis

souliers du monde ; il y en a une paire qui me paroît si mignone, que je la crois propre à garder le lit : vous souvient-il que cette folie vous fit rire un soir ? Au reste, ma fille, ne me remerciez plus des riens que je fais pour vous : songez à ce qui me fait agir ; on ne remercie point d'être passionnément aimée : votre cœur vous apprendra quelqu'autre sorte de reconnoissance.

LETTRE 506.

A la même.

à Paris, mardi au soir 11 Août 1677.

Vous ne vous plaindrez que je ne vous mande rien aujourd'hui. La nouvelle du siége de Charleroi a fait courir tous les jeunes gens et même les boiteux. Mon fils s'en va demain en chaise, sans nul équipage : tous ceux qui lui disent qu'il ne devroit pas y aller, trouveroient fort étrange qu'il n'y allât pas. Il est donc fort louable de prendre sur lui, pour faire son devoir. Mais savez-vous qui sont ceux déjà partis ? C'est le Duc de Lesdiguières, le Marquis de Cœuvres, Dangeau, la Fare ; oui, la Fare, le Prince d'Elbeuf, M. de Marsan, le petit de Villarceaux : enfin, *tutti quanti*. J'oublois M. de Louvois, qui partit dès samedi. Bien des gens sont persuadés qu'il n'arrivera de toute cette échauffourée, que le retardement, c'est-à-dire, la rupture du voyage de Fontainebleau. M. de Vins, tous les Mousquetaires,

et tant d'autres troupes, se sont jetés dans Charleroi, qu'on croit qu'avec l'armée de M. de Luxembourg, grossie de beaucoup de régimens sortis des garnisons, et toute prête à secourir, le Prince d'Orange n'entreprendra jamais d'en former le siége. Vous souvient-il d'une pareille nouvelle, dont nous écrivions de Lambesc des lamentations, qu'on ne reçut que cinq ou six jours après que le siége fut levé ? Peut-être que cette fois ils seront encore plus honnêtes, et se contenteront d'avoir investi la place : vous en saurez la suite. Ce qu'il y a présentement, c'est le départ des guerriers. Je revins hier de Livry, et pour dire adieu à mon fils, et pour me préparer à partir lundi. Mais il faut que je vous mande une mort qui vous surprendra, c'est de la pauvre Madame du Plessis-Guénégaud (1). Elle tomba malade la semaine passée, un accès de fièvre, et puis un autre, et puis un autre, et puis le transport au cerveau, l'émétique qu'il falloit donner, point donné, parce que Dieu ne vouloit pas ; et cette nuit, qui étoit la septième, elle est morte sans connoissance. Cette nouvelle m'a surprise et touchée ce matin : je me suis souvenue de tant de choses, que j'en ai pleuré de tout mon cœur. Je n'étois son amie que par réverbération, comme vous savez : mais nous étions selon son goût, et je crois que bien de ses anciennes amies n'en sont pas plus touchées que moi. J'ai été chercher toute

(1) Isabelle de Choiseul-Praslin, fille de Charles de Choiseul, Maréchal de France.

la famille : on ne les voyoit point ; je voulois donner de l'eau bénite, et méditer sur la vie et la mort de cette femme : on n'a point voulu ; de sorte que je m'en suis allée chez Madame de la Fayette, où l'on a fort parlé de cette triste aventure. Ses derniers malheurs étoient sans nombre : elle avoit un arrêt favorable, et M. de Poncet, par cruauté, ne le vouloit pas signer, que certaines choses inutiles ne fussent achevées. Cet injuste retardement, à quoi elle ne s'attendoit pas, la saisit à un tel point, qu'elle revint chez elle avec la fièvre, et la voilà : cela veut dire communément que c'est M. Poncet qui l'a tuée, que les Médecins ont achevé, en ne lui donnant point d'émétique *.

Mais, ma fille, nous autres qui lisons dans la Providence, nous croyons que son heure étoit marquée de toute éternité : tous ces petits événemens sont enchaînés et entraînés les uns après les autres pour en venir là. Tous ces raisonnemens ne consolent pas ceux qui sont vivement touchés ; mais elle sera fort mal pleurée : toutes les douleurs sont équivoques : *On ne pouvoit plus la satisfaire ; sa mauvaise fortune avoit aigri son esprit.* Vous entendez tout ce que je veux dire. Je me suis un peu étendue sur cette mort : mais il me semble que vous m'écoutez avec attention : j'en fais de même de tout ce que vous m'écrivez ; tout est bon ; et

* L'émétique trouva d'abord autant d'adversaires que la saignée trouva de partisans. C'est une des guerres les plus meurtrières que les médecins se soient faite, aux dépens des malades.

quand vous croyez vous écarter, vous n'allez pas moins droit ni moins juste.

Vous avez fait une rude campagne dans l'Iliade : vous nous en avez parlé fort plaisamment. On espère que celle du Maréchal de Créqui sera plus heureuse : les Allemands sont à Mouzon (1) : il y a bien loin de là où ils étoient, il y a deux ans*. L'armée de M. de Créqui a changé de nom comme vous dites fort bien (2). M. de Schomberg a été voir le Maréchal de Créqui, disant qu'il sortoit de sa garnison pour venir servir de volontaire auprès de lui ; qu'il étoit inutile où il étoit, et qu'il avoit écrit au Roi pour lui offrir son service, comme un vieux soldat. Le maréchal de Créqui répondit par des civilités infinies ; et le Maréchal de Schomberg s'en est retourné, n'y ayant rien à faire.

On est ici fort alerte, pendant que vous philosophez dans votre château. Vous appelez Dom Robert un éplucheur d'écrevisses. Seigneur Dieu ! s'il introduisoit tout ce que vous dites : *Plus de jugement dernier, Dieu auteur du bien et du mal, plus de crimes.* Appelleriez-vous cela éplucher des écrevisses ?

Vous avez donc usé du cérémonial de Province à la rigueur avec vos Dames. Si elles vous eussent parlé de les quitter pour m'écrire, vous m'eussiez

(1) Ville de Champagne sur la Meuse.

* Du tems que Turenne et Condé commandoient les armées.

(2) C'étoit auparavant l'armée de Schomberg. *Voy.* la Lettre du 23 Juillet.

renoncée : qu'est-ce qu'une mère ? écrit-on à une mère ? Vraiment, ma fille, vous me gâtez si fort par l'amitié que vous avez pour moi, que je ne puis plus être contente d'aucune de toutes les amitiés que je vois dans les familles. Nous avons eu à Livry M. de Simiane et la bonne d'Escars ; ils furent fort contens de cette promenade : votre petit Arnoux étoit avec nous : il y étoit déjà venu avec Guintrandi, qui avoit l'*inconstance*. Arnoux est plus joli, mais il est trop joli, car il chante à Versailles ; il espère que M. de Rheims le prendra pour sa musique ; il a sept cents francs à la Sainte-Chapelle ; il se plaît fort à Paris. Voyez si vous penseriez qu'un petit garçon, tel que le voilà, pût se borner à Grignan, dans l'espérance d'un Bénéfice ? c'est une raillerie ; vous lui donneriez cinq cents écus, qu'il ne le voudroit pas. Otez-vous donc cela de l'esprit, Monsieur le Comte, et faites comme moi ; quand je vois qu'on languit chez moi, et qu'on espère mieux, qu'on s'y tient misérable, en même tems il me prend une extrême envie de ne plus voir ces gens-là. Je me réjouis de votre santé ; si vous vous serviez de vos maximes pour moi comme pour vous, je n'irois pas à Vichi. Votre petit-lait seroit, ce me semble, un assez joli remède. Je finis ce soir, pour achever quand j'aurai reçu votre lettre.

Mercredi matin 11 *août.*

Je la reçois, ma chère enfant, cette lettre du 4 ; elle est d'une assez jolie taille. Laissez-nous aimer

et admirer vos lettres ; votre style est un fleuve qui coule doucement, et qui fait détester tous les autres. Ce n'est pas à vous d'en juger, vous n'en avez pas le plaisir, vous ne les lisez pas ; nous les lisons et les relisons, et nous ne sommes pas de très-mauvais juges ; quand je dis nous, c'est Corbinelli, le Baron et moi. Je reprends, ma fille, les derniers mots de votre lettre, ils sont assommans : » Vous ne sauriez » plus rien faire de mal, car vous ne m'avez plus ; » j'étois le désordre de votre esprit, de votre santé, » de votre maison ; je ne vaux rien du tout pour » vous ». Quelles paroles ! comment peut-on les penser ? et comment peut-on les lire ? Vous dites bien pis que tout ce qui m'a tant déplu, et qu'on avoit la cruauté de me dire quand vous partîtes. Il me paroissoit que tous ces gens-là avoient parié à qui se déferoit de moi le plus promptement. Vous continuez sur le même ton : je me moquois d'eux quand je croyois que vous étiez pour moi ; à cette heure, je vois bien que vous êtes du complot. Je n'ai rien à vous répondre que ce que vous me disiez l'autre jour : » Quand la vie et les arrangemens » sont tournés d'une certaine façon, qu'elle passe » donc cette vie tant qu'elle voudra, et même le » plus vite qu'elle pourra, je le souhaite ». Je ferai réponse vendredi au reste de votre lettre.

LETTRE 507.

A la même.

à Paris, vendredi 13 Août 1677.

Je ne veux plus parler du chagrin que vous m'avez donné, en me disant que vous ne me causiez que des inquiétudes et des douleurs par votre présence : c'est une belle idée, et bien ressemblante aux sentimens que j'ai pour vous. Je dirois beaucoup de choses sur ce sujet, que je coupe fort court par mille raisons. Pour y penser souvent, c'est de quoi je ne demanderai pas congé.

Mon fils partit hier ; il est fort loué de cette petite équipée ; tel l'en blâme, qui l'auroit accablé, s'il n'étoit point parti : c'est dans ces occasions que le monde est plaisant. Il est plus aisé de se justifier d'être allé à cette échauffourée, que d'être demeuré ici seul et tranquille : pour moi, j'ai fort approuvé son dessein, je l'avoue : vous voyez que je laisse assez bien partir mes enfans.

Il y a long-tems que je suis de votre avis pour préférer les mauvaises compagnies aux bonnes : quelle tristesse de se séparer de ce qui est bon ! et quelle joie de voir partir une foule de Ch..... ! Ne vous souvient-il point de la couvée de Fouesnel, et comme nous tirions agréablement le jour et le moment de leur bienheureuse sortie ? Soutenons donc, ma fille, que rien n'est si bon qu'une chienne de compagnie, et rien de si mauvais qu'une bonne.

Si l'on veut l'explication de cette énigme, qu'on vienne parler à nous.

Je pars lundi pour aller voir notre ami Guitaut; je souhaite qu'il me mette au rang de ces compagnies que l'on craint : pour moi, je le trouve en tout digne d'être évité. Sa femme accouche ici, elle en est au désespoir : elle s'y trouve engagée par un procès. Le bon Abbé vient avec moi : je ne suis pas fort gaie, comme vous pouvez penser; mais qu'importe ?

On tient le siége de Charleroi tout assuré; s'il y a quelque nouvelle entre ci et minuit, je vous la manderai. M. de Lavardin, et tous ceux qui n'ont point de place à l'armée, sont partis pour y aller; c'est une folie. Pour moi, j'espère toujours que ces grandes montagnes n'enfanteront que des souris; Dieu le veuille.

Le voyage de la Bagnols est assuré; vous serez témoin de ses langueurs, de ses rêveries, qui font des applications à rêver : elle se redresse comme en sursaut, et Madame de Coulanges lui dit : *Ma pauvre sœur, vous ne rêvez point du tout.* Pour son style, il m'est insupportable, et me jette dans des grossièretés, de peur d'être comme elle. Elle me fait renoncer à la délicatesse, à la finesse, à la politesse, de crainte de donner dans les tours de passe-passe, comme vous dites : cela est triste de devenir une paysanne. *On sent qu'on seroit digne de ne pas vous déplaire, par l'envie qu'on en a ;* et cent autres babioles que je sais quelquefois par cœur, et que

j'oublie tout d'un coup. Nous appelons cela des *chiens du Bassan;* ils sont enragés à force d'être devenus méchans.

Adieu, ma très-chère enfant; ne vous faites aucun dragon, si vous ne voulez m'en faire mille; n'est-ce pas déjà trop de m'avoir dit, que *vous ne valez rien pour moi* (1)? quel discours ! ah ! qu'est-ce qui m'est donc bon ? et à quoi puis-je être bonne sans vous ?

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

LETTRE 508.

A la même.

à Paris, dimanche au soir 15 Août 1677.

Je n'eusse jamais cru, ma fille, qu'un jour visé de si loin pût être tiré si juste : voilà pourtant ce seizième que nous avons suivi depuis deux mois. Je pars demain à la pointe du jour avec le bon Abbé; nous ne sommes pas bien réjouis; mais on porte des livres; et comme nous n'irons pas si vite que la diligence, nous pourrons rêver aux pauvres personnes que nous aimons. Il y eut hier une fausse nouvelle répandue, que le siége de Charleroi étoit levé: tout le monde le prend pour un augure, tant on a mauvaise opinion de nos ennemis : cette pensée m'est bonne, afin de ne pas emporter avec moi l'inquiétude d'une bataille. Mon fils a déjà écrit deux fois; son pied s'est trouvé mal de l'agitation

de la chaise. Vous me proposez une belle-fille, dont la santé pourroit résister à de plus grandes fatigues; elle ressemble tout à fait à la belle *Dulcinée*: je crois que nous ne pouvons atteindre qu'à cette sorte de partis; tous les autres nous fuient; je vois dans les astres que nous ne sommes point heureux.

Vous me paroissez accablée de vos Madames de Montélimart. Hé, mon Dieu, que ne suis-je là pour écumer votre chambre, et vous donner le tems de respirer. Je vous vois succomber sous le faix; ce sont des nœuds mal assortis que ceux d'une telle société; ah! qu'on vous laisse avec votre aimable famille, la voilà toute rassemblée. Plût à Dieu que le *bien bon* pût être tenté d'y aller voir M. l'Archevêque! Faites que ce Prélat lui en écrive à Vichi; que sait-on? Pour moi, je ne lui dirai rien, car je connois l'opposition qu'il feroit à mes prières; il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer, et ce seroit le chemin, s'il y en avoit un.

Monsieur le Comte, vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir à Grignan, que j'en aurois de vous y embrasser. Au nom de Dieu, ne m'imputez point la barbarie que nous allons faire; elle me fait mal et me presse le cœur; croyez que je ne souhaite rien avec tant de passion; mais je suis attachée au bon Abbé, qui trouve tant de méchantes raisons pour ne pas faire ce voyage, que je n'espère pas de le voir changer.

J'ai dîné avec le Coadjuteur; il se plaint de la cruauté de l'Abbé qui l'a laissé seul à Paris; le

pauvre homme ! sans amis, sans connoissances, sans maisons, ne sachant où donner de la tête; nous avons mené assez follement cette plainte. J'ai vu Madame de Vins, qui vous aime assurément; elle étoit ici ce soir avec l'Abbé Arnauld; j'ai résisté à la prière qu'on m'a faite de laisser votre portrait, pour être copié chez eux : cette pensée me blesse d'une telle sorte, que je ne puis la souffrir à Vichi : à mon retour, si j'ai plus de force pour supporter cette tribulation, j'y consentirai. Songez à votre santé, si vous aimez la mienne; elle est si bonne, que, sans vous, je ne penserois pas à faire le voyage de Vichi : il est difficile de porter son imagination dans l'avenir, quand on est sans aucune sorte d'incommodité; mais enfin vous le voulez, et voilà qui est fait. Madame de Coulanges m'a menée ces derniers jours; elle s'est toute dérangée pour moi, elle n'a songé qu'à moi.

LETTRE 509.

A la méme.

à Villeneuve-le-Roi, mercredi 18 Août 1677.

HÉ bien, ma fille, êtes-vous contente? me voilà en chemin, comme vous voyez. Je partis lundi, et il étoit question ce jour-là d'une nouvelle qui étoit encore dans la nue. J'avois une grande impatience de savoir si on ne s'étoit point battu, car on nous avoit ôté entièrement la levée du siége de Charleroi qui s'étoit faussement répandue; on ne

sait comment. Je priai donc M. de Coulanges de m'envoyer à Melun, où j'allois coucher, ce qu'il apprendroit de Madame de Louvois. En effet, je vis arriver ce laquais, qui m'apprit que le siége de Charleroi étoit levé tout de bon, et qu'il avoit vu le billet que M. de Louvois écrit à sa femme; en sorte que je pouvois continuer mon voyage tranquillement : il est vrai que c'est un grand plaisir de n'avoir plus à digérer les inquiétudes de la guerre. Que dites-vous du bon Prince d'Orange? Ne diriez-vous point qu'il ne songe qu'à rendre mes eaux salutaires, et à faire trouver nos lettres ridicules, comme il y a quatre ans, lorsque nous faisions des raisonnemens sur un avenir qui n'étoit point? Il ne nous attrapera pas une troisième fois *.

Je reprends donc mon voyage, où je marche sur vos pas : j'eus le cœur un peu embarrassé à Villeneuve-Saint-Georges, en revoyant ce lieu où nous pleurâmes de si bon cœur : l'hôtesse me paroît une personne de bonne conversation; je lui demandai fort comme vous étiez la dernière fois; elle me dit que vous étiez triste, que vous étiez maigre, et que M. de Grignan tâchoit de vous donner courage et de vous faire manger : voilà comme j'ai cru que cela étoit. Elle me dit qu'elle entroit bien dans nos sentimens; qu'elle avoit marié aussi sa fille, loin d'elle, et que le jour de leur séparation, elles *demeurirent* toutes deux pâmées; je crus qu'elle étoit

* L'habileté du Prince d'Orange fut mal secondée par les Espagnols.

pour

pour le moins à Lyon. Je lui demandai pourquoi elle l'avoit envoyée si loin ; elle me dit que c'est qu'elle avoit trouvé un bon parti, un honnête homme, *Dieu merci*. Je la priai de me dire le nom de la ville : elle me dit que c'étoit à Paris, qu'il étoit boucher, logeant vis-à-vis du palais Mazarin, et qu'il avoit l'honneur de servir M. du Maine, Madame de Montespan, et le Roi fort souvent. Je vous laisse méditer sur la justesse de la comparaison, et sur la naïveté de la bonne hôtesse. J'entrai dans sa douleur, comme elle étoit entrée dans la mienne; et j'ai toujours marché depuis par le plus beau tems, le plus beau pays et le plus beau chemin du monde. Vous me disiez qu'il étoit d'hiver quand vous y passâtes ; il est devenu d'été, et d'un été le plus tempéré qu'on puisse imaginer. Je demande partout de vos nouvelles, et l'on m'en dit partout ; si je n'en avois point reçu depuis, je serois un peu en peine, car je vous trouve maigre ; mais je me flatte que la Princesse Olympie aura fait place à la Princesse Cléopâtre. Le bon Abbé a des soins de moi incroyables ; il s'est engagé dans des complaisances, des douceurs, des bontés, des facilités dont il me paroît que vous devez lui tenir compte, ayant envie, dit-il, de vous plaire en me conduisant si bien : je lui ai promis de ne vous rien laisser ignorer là-dessus.

Nous lisons une histoire des Empereurs d'Orient, écrite par une jeune Princesse, fille de

l'Empereur Alexis*. Cette histoire est divertissante, mais c'est sans prejudice de Lucien que je continue: je n'en avois jamais vu que trois ou quatre pièces célèbres; les autres sont aussi belles. Mais ce que je mets encore au-dessus, ce sont vos lettres : ce n'est point parce que je vous aime : demandez à ceux qui sont auprès de vous. Monsieur le Comte, répondez; M. de la Garde, M. l'Abbé, n'est-il pas vrai que personne n'écrit comme elle? Je me divertis donc de deux ou trois que j'ai apportées; vraiment ce que vous dites d'une certaine femme est digne de l'impression. Au reste, je ne m'en dédis point; j'ai vu passer la diligence; je suis plus persuadée que jamais qu'on ne peut point languir dans une telle voiture; et pour une rêverie de suite, hélas! il vient un cahot qui vous culbute, et l'on ne sait plus où l'on en est. A propos, la B..... s'est signalée en cruauté et barbarie sur la mort de sa mère (1); c'étoit elle qui devoit pleurer par son seul intérêt; elle est généreuse autant que dénaturée; elle a scandalisé tout le monde; elle causoit et lavoit ses dents pendant que la pauvre femme rendoit l'âme. Je vous entends crier d'ici. Ah, ma fille! que vous êtes bien dans l'autre extrêmité! J'ai

* La Princesse Anne Comnène a écrit au commencement du douzième siecle cette histoire, qui est en effet très-intéressante, et qui a été bien traduite par le Président Cousin. Elle y fait des croisés et des croisades un tableau bien différent de ce qu'on en lit dans tant de panégyriques vantés.

(1) Madame de Guénégaud. *Voyez* ci-dessus la Lettre du 10 Août.

médité sur cette mort. Madame de Guénégaud avoit fait un grand rôle, la fortune de bien des gens, la joie et le plaisir de bien d'autres; elle avoit eu part à de grandes affaires; elle avoit eu la confiance de deux Ministres (*M. de Chavigni*, *M. Fouquet*), dont elle avoit honoré le bon goût. Elle avoit un grand esprit, de grandes vues, un grand art de posséder noblement une grande fortune; elle n'a point su en supporter la perte: sa déroute avoit aigri son esprit; elle étoit irritée de son malheur; cela se répandoit sur tout, et servoit peut-être de prétexte au refroidissement de ses amis *. En cela toute contraire au pauvre M. Fouquet, qui étoit ivre de sa faveur, et qui a soutenu héroïquement sa disgrâce: cette comparaison m'a toujours frappée. Voilà les réflexions de Villeneuve-le-Roi; vous jugez bien qu'on n'en auroit pas le loisir, à moins que d'être paisiblement dans son carrosse. J'y ajoute que le monde est un peu trop tôt consolé de la perte d'une telle personne, qui avoit bien plus de bonnes qualités que de mauvaises.

* On a vu ailleurs que son mari, Secrétaire d'État, avoit été dépouillé de la plus grande partie de sa fortune par la Chambre de Justice que Colbert fit établir contre les gens de finances. Madame de Guénégaud étoit née Choiseuil. Elle s'agita et influa beaucoup, suivant l'esprit du tems, pendant la guerre civile; et elle négocia le retour en France du Grand-Condé, de sa famille et de ses partisans.

A Joigny, mercredi au soir.

Nous sommes venus courant la bague depuis la dînée; le beau pays, et la jolie petite terre! elle n'est pourtant pas plus affermée que vingt mille écus depuis la misère du tems: elle alloit autrefois plus haut. Ma fille, il ne s'en faut qu'une tête qu'elle ne soit à vous; ce seroit un beau coup de dé. Comment vous portez-vous? dormez-vous toujours? n'engraissez-vous point un peu? M. le Comte, vous ne dites pas un mot de ma fille; votre plume a-t-elle bien voulu oublier cet article? Parlez-moi donc de votre musique; votre femme fait la délicate et la connoisseuse; il me semble qu'elle auroit quelque légère disposition à ne la pas admirer. Je vous conseille de ne plus penser à Arnoux; il a bien d'autres vues qu'un Canonicat à Grignan. Il est jeune, il gagne beaucoup, il gagnera encore plus; il aspire à être de la musique de la Chapelle. Faites comme moi, mon cher Comte: quand je vois qu'on ne me veut point, il me prend aussitôt une envie toute pareille de ne m'en point soucier, et cela se rencontre le plus heureusement du monde.

Je soupai l'autre jour chez la Marquise d'Huxelles; j'y trouvai Rouville, qui me parla de vous si sérieusement, et avec tant d'estime et de respect, que je crois qu'il va mourir. J'ai bien d'autres souvenirs à vous dire des Saint-Géran, des Vins, etc. enfin, de quoi remplir ce nombre que vous voulez augmenter, à ce qu'on m'a dit, à cause du dénuement où vous vous trouvâtes l'autre jour à Aix.

Je reviens à vous, ma fille; je m'ennuie de n'avoir point de vos nouvelles : si je n'en ai point demain, je serai bien fâchée. J'espère que vous me manderez si j'ai bien deviné ce cœur déserteur, que vous ne voulez plus compter sur vos doigts.

A Auxerre, jeudi à midi.

Nous voilà arrivés par une assez grande chaleur. Nous avons vu le château de Seignelai en passant, nous y avons donné notre bénédiction, et nous sommes persuadés qu'il prospérera. Mais nous avons eu le malheur de ne point loger où vous avez logé. Nous sommes mal; nous avons suivi une vieille routine. J'ai envoyé à la poste pour savoir s'il n'y avoit point de paquet pour moi; le maître n'y étoit pas; je l'attends : la maîtresse a dit qu'elle avoit logé Madame la Comtesse de Grignan; qu'elle étoit un peu maigre quand elle a passé; qu'il étoit vendredi; qu'on lui mit le pot au feu; que M. le Comte ne mangea que des fraises : me voilà en même-tems au désespoir d'être logée ici où je trouve tout mauvais, d'autant plus que nous y passerons le reste du jour pour laisser un peu reposer nos chevaux. Nous pourrons demain gagner Epoisses, où M. de Guitaut nous attend avec une très-bonne amitié. Je suis fâchée de n'y point trouver sa femme; elle a bien du bon esprit; elle n'est pas de celles dont on est embarrassé : elle est demeurée pour un procès; et ce procès l'a jetée si avant dans son neuf, qu'elle a fait venir sa sage-femme d'ici pour l'accoucher au milieu

de Paris : on ne peut pas faire plus d'honneur à l'habitude. Je suis à vous, ma très-chère, et on ne me fera jamais entendre qu'il me soit bon de n'être point avec vous : je ne croyois pas qu'on pût vous persuader cette ridicule opinion : mais vous m'en avez écrit des lignes (1) que je ne puis oublier. Nous serons donc bien à plaindre, vous et moi, quand vos affaires vous obligeront de me recevoir.

(1) *Voyez* la Lettre du 11 Août.

LETTRE 510.

A la même.

à Époisses, samedi 21 Août 1677.

Nous arrivâmes ici hier au soir à deux heures de nuit ; nous pensâmes verser mille fois dans des ravines, que nous eussions fort aisément évitées, si nous eussions eu seulement la lumière d'une petite bougie : mais c'est une belle chose que de ne voir ni ciel, ni terre. Enfin nous envoyâmes ici au secours : nous y arrivâmes comme le maître du château (*M. de Guitaut*) alloit se mettre au lit. Vous savez qu'on ne demeure jamais ; et ce qui vous surprendra, c'est que je n'avois point de peur; ce fut la bonne tête de l'Abbé qui voulut faire ces quatorze lieues d'Auxerre ici, qui ne se font pas ordinairement. J'étois levée dès trois heures; de sorte que je me suis reposée avec un grand plaisir dans cette belle maison, où nous regrettons de n'avoir point la maîtresse du logis. Vous connoissez le maître,

et le bon air, et le bon esprit qu'il a pour ceux qu'il aime un peu; il m'assure que je suis de ce nombre, et je le crois par l'amitié qu'il a pour vous; il ne sait si bon gré de vous avoir mise au monde, qu'il ne sait quelle chère me faire. Nos conversations sont infinies; il aime à causer; et quand on me met en train, je ne fais pas trop mal aussi; de sorte qu'on ne peut pas être mieux ensemble que nous y sommes. Si les oreilles vous tintent, ne croyez pas que ce soit une vapeur, c'est que nous parlons fort de vous. J'espérois trouver ici une de vos lettres; j'avois déjà été trompée à Auxerre; huit ou neuf jours sans entendre un mot de vous me paroissent bien longs : j'en suis un peu triste. Je compte recevoir de vos nouvelles avant que de fermer cette lettre; c'est une chose bien essentielle à mon cœur que de vous aimer et de penser à vous. Nous avons déjà commencé à gronder de nos huit mille francs de réparations, et de ce qu'on a vendu mon bled trois jours avant qu'il soit enchéri: cette petite précipitation me coûte plus de deux mille francs; mais je ne m'en soucie point du tout; voilà où la Providence triomphe: quand il n'y a point de ma faute, je me console tout aussitôt. Je vous ai envoyé un gros paquet d'Auxerre; je l'avois écrit de deux ou trois endroits. Je n'ai trouvé ici que les mêmes nouvelles que je reçus à Melun, c'est-à-dire, la levée du siége de Charleroi. Nos bons ennemis ne songent qu'à ne point troubler ma tranquillité; aussi je les aime tendrement.

LETTRE 511.

A la méme.

à Époisses, mercredi matin 25 Août 1677.

C'EST encore ici, ma très-chère, que j'ai reçu votre lettre du 11; je l'attendois avec impatience : je ne suis pas accoutumée à de tels retardemens, c'est le chagrin de mon voyage, de me voir ainsi dérangée. M. de Guitaut me persuade fort qu'il est aise que je sois ici : tous nos gens sont à Bourbilly : le fermier nous y donna hier à tous un fort grand dîner, M. de Guitaut, M. de Trichâteau, cela paroissoit beaucoup dans cette horrible maison. Je serai encore ici jusqu'à dimanche, et vous écrirai encore une fois. Il y a dans cette maison une grande liberté; j'y lis, j'y travaille, je me promène; nous causons fort agréablement le maître du logis et moi: je ne sais quel pays nous ne battons point : il me conte mille choses de Provence, de vous, de l'Intendant, de Vardes, que je ne savois pas. Il me paroît fort occupé de son salut; il se sert de bons maîtres pour se conduire; il est possédé de l'envie de payer ses dettes, et de n'en point faire de nouvelles : c'est le premier pas que l'on fait dans ce chemin, quand on sait sa Religion. Il ne laisse pas d'être de fort bonne compagnie; mais cela passera; car la charité du prochain commence déjà à lui couper des paroles par la moitié. Il vous aime, il vous

estime au-dessus de tout ; et je m'assure que ce n'est point lui qui a déserté ; vous ne voulez donc pas me dire qui c'est ? Croyez-vous que je le dirois, si vous m'aviez priée sérieusement de ne pas le faire ? Hé bien, ma belle, je ne vous en parlerai plus.

Vous me contez une chose terrible de l'embrâsement de cette galère; hélas ! ce pauvre Saint-Mèmes, il me semble que je le vois. Mais d'où vient que vous ne trouvez pas aussi extraordinaire ce que nous vous mandons du Prince d'Orange ? il assiége Charleroi : il voit notre armée ; il en est tellement surpris, qu'il décampe au même instant, et s'en va vers Maestricht. Il fut surpris, comme s'il n'avoit pas ouï dire qu'il y eût une armée Françoise en Flandre : on assure qu'il nous a fait grand plaisir, car il étoit si bien posté, que nous avions bien de la peine à trouver notre place : voilà la seconde fois qu'il nous tire de cet embarras (1) ; vous savez que je l'avois deviné. Tous nos volontaires sont revenus : pensez-vous que cette nouvelle ne valût pas son prix dans la gazette de Hollande, si elle osoit nous en parler sincèrement ? Je n'ai point de nouvelles de mon fils ; je ne crois pas qu'il soit revenu ; il aura sans doute continué son chemin, et aura bien fait : il n'étoit pas possible qu'il demeurât à Paris ; il faudroit pour cela qu'il eût pris la figure et la conduite d'un homme blessé ; et je vous ai dit qu'il ressembloit comme deux gouttes d'eau à un petit homme

(1) Le premier siége de Charleroi fut levé en Décembre 1672.

qui se portoit parfaitement bien. Le public est impitoyable sur la réputation des guerriers.

LETTRE 512.

A la même.

à Époisses, jeudi 26 Août 1677.

Je reçois encore une de vos lettres, ma très belle et très-chère, et peut-être que j'en aurai encore une avant que je parte : car ce ne sera que dimanche, et je ne fais aujourd'hui que ballotter, en attendant le départ du courrier. J'aurai fait ici une petite pause de dix jours : c'est une visite honnête. Je me connois en *sincérité* : je répondrois de celle qui est dans le cœur du maître de cette maison. Quoi qu'il en soit, il s'attrape lui-même, si ce qu'il me dit de son amitié et du plaisir qu'il a de me voir ici, n'est pas véritable. Je sens que je ne l'incommode point : la liberté qui se trouve ici, répond de tout ce que je dis ; nous devidons beaucoup de chapitres, et de tout pays, nous revenons à vous : c'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine. Je suis en parfaite santé : ne me dites point que vous n'avez pas sur moi un pouvoir despotique, et que le serein vous résiste : il est vrai que c'est mon ancien ami, et que j'ai peine à rompre tout à fait avec lui. Mais pour le voyage de Vichi, par exemple, il est entièrement pour vous ; et sans que votre amitié vous fait voir dans l'avenir ce que ma santé présente m'empêche d'y voir, je vous déclare que je n'irois

point du tout : ce n'est donc qu'afin de rassurer votre imagination pour jamais, que je fais ce voyage agréablement.

Vous me représentez fort bien votre coup de tonnerre ; j'avois quelquefois entendu parler des effets surprenans du tonnerre : mais je n'y crois pas tant qu'à ce que vous m'en dites. Cette petite fille toute morte, sans qu'il y paroisse, comme si c'étoit avec de la poudre de sympathie, est une chose bien étonnante. Je comprends bien que vous avez eu la curiosité de la voir ; j'aurois bien été de cette partie ; j'aime toutes les choses extraordinaires ; celle-là l'est beaucoup ; ce n'est point comme on a accoutumé de mourir. Vos tonnerres sont bons à Grignan ; ils ont un éclat et une majesté au-dessus de tous les autres. Lucien n'auroit pas osé appeler cette foudre, un vain épouvantail de chenevière ; c'est un Jupiter tonnant, comme du tems de Sémélé (1) : nous n'avons rien eu de si considérable dans ce pays-ci.

Vous trouverez que Don Quichotte est fort bon : j'aime en plusieurs occasions le vieux langage ; et si on l'avoit ôté de cinq ou six livres que je vous dirois bien, on en auroit ôté toute la grâce, et je n'en voudrois plus : mais je ne m'étois point assez affectionnée à celui de Don Quichotte, pour n'avoir pas pris beaucoup de plaisir à la traduction. Si cette lecture vous divertit, je vous exhorte à la continuer,

(1) On sait de quelle manière périt Sémélé, mère de Bacchus.

sans préjudice de *la colère d'Achille* (1) où vous êtes engagée. Je suis fort de votre avis pour la préférence *des Fables* sur *le Poëme épique*; la moralité s'en présente bien plus vite et plus agréablement: on ne va point chercher midi à quatorze heures: cela soit dit pourtant, avec la permission du Tasse, que je ne puis oublier, sans etre une ingrate.

Corbinelli me mande qu'il croit que M. de Vardes viendra à Bourbon, où il lui menera sa fille, et que je le ramenerai avec cette belle à Paris: cette vision est assez divertissante. Si Vardes passe à Grignan, comme il me le mande, mettez-lui dans la tête de venir à Vichi; il n'y a guère que les eaux de la Seine qu'il dût préférer à celles-là. Mais de choisir les eaux de Bourbon, parce qu'elles sont un peu plus près du but, c'est une folie. Que vous êtes heureuse d'avoir ces nouveaux venus! qu'ils sont bons chacun en leur espèce! que je les aime, et que vous me feriez un grand plaisir de les en assurer. Faites-en bien votre profit, ma fille, ce sont des sources où l'on peut puiser tout ce que l'on veut.

Madame de Coulanges m'a écrit une lettre toute pleine d'amitié et de nouvelles, c'est-à-dire, les nonchalances adorables du Prince d'Orange, le mariage de la nièce de Madame de Schomberg, et la description plaisante qu'elle fait des vilaines vilenies de cette noce, dont la mariée avoit pensé mourir. Elle dit que le voyage de Fontainebleau est assuré: elle parle de la meilleure santé de Madame

(1) Madame de Grignan lisoit en ce tems-là l'*Iliade* d'Homère.

de la Fayette : tout cela saucé dans mille douceurs, point de tortillages : sa lettre est, en vérité, fort bonne à recevoir. Quoique je n'aie personne sur mon épaule, je ne vous dirai rien de fort secret des pays que vous savez : ce sont de certaines petites choses qui n'ont point de prise, et qui n'ont quasi pas la force d'être transportées : en voici une qui réjouira M. l'Archevêque.

Le bel Abbé se souvient bien de cette lettre que quelques Evêques écrivoient au Pape contre certains relâchemens. Il vous contera que ce fut un crime, et que ce monstre fut étouffé dans sa naissance par Messieurs les Agens qui coururent partout. Je ne sais quel esprit follet ou sage l'avoit fait savoir au Pape (*Innocent XI*). Il a écrit à Sa Majesté, » qu'il étoit d'autant plus surpris de la suppression » de cette lettre, que les Rois n'ont point accoutumé » d'empêcher ces sortes de commerces entre les » enfans et le père commun ; qu'il ne croit pas que » cette pensée soit venue d'un Prince dont la piété » lui est connue; mais que ceux qui lui ont donné » ce conseil, en ont ignoré les conséquences ». Il a chargé de ce bref les trois Cardinaux de Bouillon, d'Estrées, de Bonzy. Si cette nouvelle est comme on nous la mande, elle en vaut bien une autre. N'admirez-vous point que tout est crime à nos pauvres frères ? Quand ils n'ont point consulté le Pape, ils étoient schismatiques; quand ils lui font des plaintes des *opinions probables*, et d'autres denrées de cette force, ils sont révoltés. Disons donc, ma

chère enfant, qu'ils sont bien haïs, ou bien aimés de Dieu, à voir de quelle façon ils sont persécutés. Je suis assurée que cette petite histoire réjouira vos Prélats.

Je suis fâchée des vapeurs de M. de la Garde. Vous voilà donc bien tous deux offensés contre l'air de Paris : il faut que Dieu ait donné une bénédiction nouvelle à celui de Grignan ; car de mon tems on ne l'eût jamais soupçonné de restaurer, de rafraîchir et d'humecter une jeune personne : que Dieu soit loué à jamais de la santé que vous y avez trouvée ; sans raisonner, ni tirer aucune conséquence, je m'en tiens-là, et je puis dire que cet air n'est pas moins bon pour ma vie que pour la vôtre, puisqu'il vous a tiré du pitoyable état où vous étiez, quand nous nous séparâmes.

Samedi 28 *Août.*

Je reçois, ma fille, votre lettre du 18 : j'en ai reçu trois ici. Je pars demain. Madame de Chastelus est venue me voir, au lieu de recevoir ma visite à Chastelus. Je serai un jour avec mes parens, et le quatrième à Vichi. Vous avez eu raison d'être surprise de la mort de la pauvre Madame du Plessis (*Guénégaud*). J'en fus fort touchée, et plus que bien d'autres ; elle nous aimoit : vous lui plaisiez au dernier point : vous vous entendiez à merveilles ; elle a été enlevée en six jours sans connoissance : enfin, cela est pitoyable.

Pour notre Cardinal, j'ai pensé souvent comme

vous : mais soit que les ennemis ne soient pas en état de faire peur, ou que les amis ne soient pas sujets à prendre l'alarme, il est certain que rien ne se dérange. Vous faites très-bien d'en écrire à d'Hacqueville et même au Cardinal. Est-il un enfant? ne sauroit-il venir à Saint-Denis, sans le consentement de ses précepteurs? et s'ils l'oublient, faut-il qu'il se laisse égorger? Vous avez très-bonne grâce à vous inquiéter sur la conservation d'une personne si considérable, et à qui vous devez tant d'amitié. Tous vos discours sur Charleroi sont justes comme l'or : mères, sœurs, amies, maîtresses, toutes sont infiniment redevables au Prince d'Orange : rien n'est si plaisant que la conduite de tous ces Messieurs pendant cette campagne. Enfin, la Cour est à Fontainebleau. On dit que Madame de Coulanges ira passer le tems de ce voyage à Livry : ne lui avez-vous pas fait réponse? M. de Guitaut vouloit vous mander comme il est content de mon séjour, et combien nous avons parlé tendrement de vous; mais je ne sais où il est, et je vais fermer cette lettre, en vous embrassant mille fois de tout mon cœur.

LETTRE 513.

A la même.

à Saulieu, Dimanche au soir 29 Août 1677.

Je vous écrivis hier au soir, et je vous écris encore aujourd'hui. Enfin, j'ai quitté Epoisses; mais je n'ai pas encore quitté le maître de ce beau château. Il est venu me conduire jusqu'ici; rien n'est si aisé que de l'aimer : vous le connoissez; il m'a aussi bien reçue que si j'étois Madame de Grignan : je ne puis rien ajouter à cela : j'ai tout dit. N'est-il pas vrai; M. le Comte? répondez.

Monsieur DE GUITAUT.

Enfin, nous nous séparons demain, et il ne me restera plus qu'à songer à vous, en quittant Madame de Sévigné; car tant que nous avons été ensemble, nous n'avons fait qu'en parler, et je ne doute pas que les oreilles ne vous aient corné : c'est a vous à savoir laquelle, car nous en avons dit de toutes les façons. Je n'ai pu me résoudre à ne pas l'accompagner jusqu'à son premier gîte. Nous nous quittons, ce me semble, à regret : mais nous nous reverrons dans peu; et si vous ne venez, nous irons vous voir de compagnie. Ne songez cependant à rien qui vous chagrine : cherchez tout ce qui pourra vous plaire, et ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien dans la vie qui puisse avoir ce droit-là : le monde est joli, et *on trouve toujours quand on cherche.*

Voici

Voici un mot qui ne sera pas de votre goût : mais je m'entends bien, et ne parle pas si improprement que vous pourriez le croire.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Il est très-sage, cet homme-ci; et je lui disois tantôt, le voyant éveillé comme une portée de souris : « Mon » pauvre Comte, il est encore bien matin pour se » coucher : vous êtes bien vert encore, mon ami. » Il y a bien du vieil homme, c'est-à-dire, du jeune » homme en vous ». Je m'en vais tout dire. Il ne faisoit l'autre jour qu'une légère collation; car il voudroit bien faire pénitence, et il en a besoin; il m'échappe de l'appeler *M. de Grignan;* ce nom se trouve naturellement au bout de ma langue. Il s'écria d'un ton qui venoit du fond de l'âme : *Hé! plût à Dieu!* Je le regardai, et lui dis : *J'aimerois autant souper.* Nous nous entendîmes; nous rîmes extrêmement, dis-je vrai? répondez.

Monsieur DE GUITAUT.

Il est vrai, Madame, que les souhaits vont quelquefois bien loin, et qu'il n'est pas toujours fort aisé d'en être le maître. Vous êtes informée de ma pénitence, si vous ne l'êtes de mes péchés : mais comme je suis aussi peu déterminé sur l'un que sur l'autre de ces deux partis, je vous permets de donner carrière à votre esprit. Je finis par-là, en vous assurant pourtant que votre maman, à l'heure qu'il est, est un peu ivre; mais ce n'est pas de l'eau

de Vichi ; je doute même, si cela continue, qu'elle veuille y aller : ce seroit de l'argent perdu.

Madame DE SÉVIGNÉ.

C'est lui qui est ivre ; pour moi, j'avoue que je la suis un peu. Ils sont si long-tems à table que par contenance on boit, et puis on boit encore, et on se trouve avec une gaîté extraordinaire : voilà donc l'affaire. A propos, nous avons rencontré M. et Madame de Valavoire, avec un équipage qui ressembloit à une compagnie de Bohêmes. Nous avons attaqué la première litière ; nous y avons trouvé le bon Valavoire : ah, que c'est bien le vieil homme ! nous sommes tous descendus ; il m'a baisée, et a pensé m'avaler ; car il a, comme vous savez, quelque chose de grand dans le visage. Sa femme m'a parlé de vous et de votre santé, d'une manière à me persuader : vous n'êtes point grasse ; mais vous avez un beau teint, vous êtes blanche, vous êtes tranquille : tout ce qu'elle m'a dit m'a paru fort naturel, et m'a fort plu. J'ai trouvé les chemins étranges ; j'ai pensé que vous aviez essuyé tous ces cahots : mon cocher est admirable, mais il est trop hardi ; M. de Guitaut dit qu'il l'estime de deux choses ; l'une, d'être un fort bon cocher, et l'autre, de mépriser mes cris. Adieu, ma fille, en voilà assez pour des gens entre deux vins. Il y a ici un fort bon Médecin qui me dit : Madame, pourquoi allez-vous à Vichi ? répondez-lui ; pour moi, je n'ai jamais pu.

LETTRE 514. "

Du Comte de BUSSY à M. DE CORBINELLI.

à Chaseu, ce 1 Septembre 1677.

Il n'y a pas long-tems que je vous ai fait réponse, Monsieur, dans une lettre que j'écrivis à Madame de Sévigné, et me revoici avec elle dans une feuille de papier *, vous écrivant tous deux de ce Château, où nous avons passé si doucement un an ensemble. Il étoit agréable alors, il l'est aujourd'hui davantage, et notre amie en est contente. Nous l'aurions été bien plus si vous aviez été de la partie, et Lucien que nous avons lu, nous auroit encore paru plus divertissant. La veuve qui vous plaît tant, m'a aidé à faire l'honneur de ma maison. J'oubliois de vous dire que nous allâmes cinq lieues au-devant de la Marquise. Elle nous fit mettre dans son carrosse, ne voulant fier sa conduite qu'à un cocher célèbre qu'elle a depuis peu. A la vérité, à un quart de lieue de la dînée, il nous versa dans le plus beau chemin du monde. Le bon Abbé de Coulanges étant tombé sur sa nièce, et Toulongeon sur la sienne, cela nous donna un peu de relâche. Mais admirez la fermeté de notre amie, et son bon naturel. Dans le moment que nous versâmes, elle parloit de l'histoire de Don Quichotte. Sa chute ne l'étourdit

* La lettre de Madame de Sévigné à la suite de laquelle se trouvoit celle-ci est perdue, comme toutes celles qu'elle avoit écrites à Corbinelli.

point, et pour nous montrer qu'elle n'avoit pas la tête cassée, elle dit qu'il falloit remettre le chapitre de Don Quichotte à une autre fois, et demanda comment se portoit l'Abbé. Il n'eut non plus de mal que les autres. On nous releva, et ma Cousine fut trop heureuse de se remettre à la conduite du cocher de ma fille, qu'elle avoit tant méprisé. Vous croyez bien que notre aventure ne tomba pas à terre, comme nous avions fait. Nous badinâmes quelque tems sur ce chapitre; et ce fut-là où nous commençâmes à vous trouver à redire.

LETTRE 515.

Madame DE SÉVIGNÉ à Madame DE GRIGNAN.

à la Palice, vendredi au soir 3 Septembre 1677.

Vous voyez bien, ma très-chère, que me voilà à Vichi, c'est-à-dire, j'y dînerai demain 4 de ce mois, comme je vous l'avois promis. Je vous écrivis de Saulieu, avec M. de Guitaut, une assez folle lettre : je vous en ai écrit quatre d'Epoisses, où j'ai reçu toutes celles qui me sont revenues de Paris. J'ai été prise et retenue en Bourgogne d'une telle sorte, que si, par hasard, je ne m'étois souvenue de vous, et que vous vouliez que je prisse les eaux, je crois que je m'y serois oubliée. J'ai été chez Bussy, dans un château qui n'est point Bussy, qui a le meilleur air du monde, et dont la situation est admirable. La Coligny (1) y étoit : vous savez

(1) Fille du Comte de Bussy, et la même qui épousa M. de la Rivière en Juin 1681.

qu'elle est aimable : il y auroit beaucoup à parler ; mais je réserve ces bagatelles pour une autre fois. Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun, *le pauvre homme !* et puis chez M. de Toulongeon ; et le jour que j'en devois partir, il fallut demeurer pour parler de nos affaires avec le Président de Berbisi qui vouloit m'y trouver. Enfin, me voilà sur votre route de Lyon, à vingt lieues de Lyon. Je serois mardi à Grignan, si Dieu le vouloit ; hé, mon Dieu ! il faut détourner cette pensée, ma chère enfant ; elle fait un dragon, si l'on ne prend un soin extrême de la gouverner. Parlons de la traverse d'Autun ici, qui est un chemin diabolique. J'ai dit adieu pour jamais partout où j'ai passé. Je suis ici dans le château de cette bonne Saint-Géran, qui m'a reçue comme sa fille. Vous y avez passé, ma fille : tout m'est cher à mille lieues à la ronde. Je suis à plaindre quand je n'ai point de vos nouvelles : cela me fait une tristesse qui ne m'est pas bonne. Depuis Epoisses, il y a sept jours, cela est long, j'en attends, voilà ce qui me soutient. Je vous prie de dire à M. de Grignan que je le conjure d'écrire à M. de Seignelai, ou à M. de Bonrepos, pour obtenir le congé de M. de Sévigné pour cet hiver, afin qu'il vienne solliciter un vaisseau. Il y a bien des places vacantes : le pauvre garçon m'a écrit quatre fois ; il ne sait que faire : il est à Messine, et me fait pitié ; c'est sa vie, c'est son pain, aidez-moi à le secourir : vous savez comme il s'appelle : si cela ne vous touche, c'est mon filleul. On me presse

de donner cette lettre, la poste va passer. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Il y a huit jours que je ne sais rien; mais quand j'ignore tout, je sais toujours que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE 516.

A la même.

à Vichi, samedi au soir 4 Septembre 1677.

J'AI reçu deux de vos lettres en arrivant, ma très-chère; j'en avois grand besoin : mon cœur étoit triste, me voilà bien : je les relirai, ce m'est une consolation. Je vous promets de ne plus écrire qu'un mot, passé aujourd'hui; mais faites-en donc de même : vous êtes excédée d'écriture, et c'est être malade à votre âge, que d'être maigre au point que vous l'êtes; je hais, il est vrai, de voir si visiblement la côte d'Adam en votre personne. Ma fille, ne me grondez pas ce soir, je veux un peu parler : j'arrive; je me repose demain; rien ne m'oblige à me taire. M. de Champlâtreux est déjà venu me voir; le bon Abbé le trouve d'une bonne société; il lui donnera souvent à dîner. Savez-vous qui m'a déjà envoyé faire un compliment? M. le Marquis de Termes, qui arriva hier tout malade de goutte et de colique : on dit qu'il a la barbe longue comme un capucin : ah, c'est fort bien fait. Le Chevalier de Flamarens est avec lui, M. et Madame d'Albon y sont aussi, M. de Jussac : on attend encore bien du monde. J'oublie le meilleur, c'est Vincent qui

sort déjà d'ici, et qui prendra des soins de moi extrêmes. Je me porte très-bien; je ne sais que souhaiter de mieux, sinon de clouer ce bienheureux état. Je vous écrivis hier de la Palice; j'y vis un petit garçon que je trouvai joli; il a sept ans; je suis sûre qu'il ressemble au vôtre : son père, qui est un Gentilhomme de M. de Saint-Géran, lui a appris l'exercice du mousquet et de la pique; c'est la plus jolie chose du monde; vous aimeriez ce petit enfant; cela lui dénoue le corps; il est délibéré, adroit, résolu. Son père passe sa vie à la guerre; il est convalescent à la Palice, et se divertit à rendre son fils un vrai petit soldat; j'aimerois mieux cela qu'un maître à danser : si le hasard vous envoyoit un tel homme, prenez le même plaisir sur ma parole. M. l'Archevêque a écrit au bon Abbé tout ce qui peut se mander d'obligeant et de tendre pour l'engager au voyage de Grignan; mais je ne vois pas que cela l'ébranle, quoiqu'il en soit touché. J'aurois bien à causer sur vos deux lettres que voilà; mais quoique je ne sois pas encore si tiée à la fontaine, je veux vous donner l'exemple. Un homme de la Cour disoit l'autre jour à Madame de Ludre : « Madame, vous êtes, ma foi, plus belle » que jamais ». — « Tout de bon, *dit-elle*, j'en suis » bien aise, c'est un ridicule de moins ». J'ai trouvé cela plaisant. Madame de Coulanges a des soins de moi admirables, je regarde autour de moi; est-ce que je suis en fortune ? Elle me rend le tambourinage qu'elle reçoit de beaucoup d'autres. La

Bagnols m'écrit aussi mille douceurs tortillonnées. Adieu, ma chère enfant; évitez le cœur de l'hiver pour revenir, et le détour de Rheims. Croyez-moi, il n'y a point de santé qui puisse résister à ces fatigues; les voyages usent le corps comme les équipages.

LETTRE 517.

A la même.

à Vichi, lundi 6 Septembre 1677.

Ma fille, ne vous fâchez point, je vous écris à six heures du soir, loin des eaux, loin de toute vapeur; c'est pour me donner de la joie que je veux causer un moment avec vous; j'ai rompu tout autre commerce. Ne trouvez-vous point que nous sommes trop loin et trop près l'une de l'autre? Cette distance nous fait mal. Je passe les jours avec Messieurs de Termes * et Flamarens; je suis leur véritable consolation : je ne sais ce qu'ils ont, ils ne se portent point bien. Ils ont amené un homme de l'opéra, qui joue du violon mieux que *Baptiste*; cela nous divertit. Il y a une impertinente petite bossue qui chante sans fin et sans cesse, et qui croit être miraculeuse; cela nous fait rire. M. de Champlâtreux est notre grand Druïde, il fait la

* César-Auguste de Pardaillan, Marquis de Termes, longtems attaché à Gaston d'Orléans, et jeté dans les intrigues de la Fronde, avoit quitté la Cour. Il étoit beau, bien fait, homme d'esprit, très-gai, très-malin, mais de fort mauvaise réputation.

meilleure chère du monde. Ah, mon Dieu ! que n'a-t-il été possible que vous m'ayez gouvernée ici ? M. et Mme. d'Albon, une sœur de Mademoiselle de Lestrange, Madame de Sourdis blanche et blonde, mille autre de tous côtés, jamais il ne s'est vu tant de monde, et jamais il n'a fait si beau, le mois de Septembre ne contrefait ni l'été, ni l'hiver, il est le plus beau mois de Septembre que vous ayez jamais vu. MADAME disoit l'autre jour à Madame de Ludre, en badinant avec un compas : « Il faut » que je crève ces deux yeux-là qui font tant de » mal ». — « Crevez-les, Madame, puisqu'ils n'ont » pas fait tout celui que je voulois ». Cela seroit plaisant si c'étoit moi qui vous fisse savoir tous les bons mots de cette belle. Comment vous portez-vous, ma très-chère ? Ce mal de jambe, qu'est-il devenu ? Est-il possible que cela soit bon ? C'étoit donc une humeur qui vous tomboit sur la poitrine; ce n'étoit pas seulement du sang échauffé. Et la pauvre petite est-elle mieux ? Si vous m'aimez, ma très-chère, si vous m'aimez, tâchez de vous rengraisser. Ah, que vous êtes maigre, puisque M. de Grignan en est inquiété !

Mardi au soir.

J'ai reçu votre lettre du premier Septembre. Que souhaitez-vous, ma fille ? Quel échange, quel trafic voulez-vous faire ? Ah ! gardez tout ce que vous avez : souvenez-vous de ce que vous êtes, quand vous n'êtes point dévorée de tous les dragons du

monde : vous en aviez de bien noirs et de bien cruels à Paris ; mais quand vous voulez, quel charme et quel agrément ne trouve-t-on point dans votre humeur ? Je soupire souvent en parlant de vous et en pensant à vous. Je ne réponds point à votre lettre, de peur uniquement de vous fâcher ; car vous m'ôtez ma joie en m'ôtant le plaisir de vous entretenir ; mais il ne faut point vous contredire : vous passez légèrement sur tous les chapitres ; je ne fais aussi réponse à rien. Je vous conjure seulement de mander à d'Hacqueville ce que vous avez résolu pour cet hiver, afin que nous prenions l'hôtel de Carnavalet, ou non. Je vous demande encore d'avoir soin de votre santé ; la mienne est admirable, les eaux me font très-bien. Vincent me gouverne comme M. de Champlâtreux ; tout est réglé, tout dîne à midi, tout soupe à sept, tout dort à dix, tout boit à six.

Je voudrois que vous vissiez jusqu'à quel excès la présence de Termes et de Flamarens fait monter la coiffure et l'ajustement de deux ou trois belles de ce pays. Enfin, dès six heures du matin, tout est en l'air, coiffure *hurlupée*, poudrée, frisée, bonnet *à la bascule*, rouge, mouches, petite coiffe qui pend, éventail, corps de jupe long et serré ; c'est pour pâmer de rire ; cependant il faut boire, et les eaux leur resortent par la bouche et par le dos.

LETTRE 518.

A la même.

à Vichi, lundi 13 Septembre 1677.

Quoi, ma très-chère et très-aimable ! vous avez été malade ! vous avez été saignée deux fois ! vous avez eu raison de craindre votre esquinancie, vous avez craché du sang ; on dit que ce n'étoit que de la gorge ; mais est-ce là ce sang si bien rafraîchi ? cette sérosité qui est tombée sur vos jambes ? Où en étions-nous, si elle fût tombée sur votre poitrine ? Et je ne sais rien de tout cela ; je vis en pleine confiance sur votre parole ; vos lettres ne sont ni moins longues, ni moins naturelles ; je ne me doute de rien, et vous étiez dans cet état, lorsque j'arrivois à Epoisses. Si l'on avoit le scrupule de ne point vouloir rire quand on ne le doit pas, le plus sûr seroit d'être toujours en inquiétude : mais on ouvre aisément son cœur à la joie et à la confiance d'espérer que ceux que l'on aime se portent bien quand ils le disent ; et l'on ne joint pas à l'absence toutes sortes de chagrins. Ce n'est point Vardes qui m'a dit votre mal, c'est un Gentilhomme qui venoit de Provence, qui le dit à une sœur de Mademoiselle de Estranges, en ajoutant que vous étiez toute guérie. Vardes arriva le même jour, et m'assura que vous étiez entièrement hors d'affaire, à la maigreur près qu'il a trouvée très-grande. Si vous ne suivez les avis de Guisoni sur le rafraîchissement,

vous tomberez dans une maigreur et une délicatesse qui ne sera plus une vie. Vardes m'a ôté toute mon inquiétude, en me disant, avec tous les bons tons du monde, que le fond de votre teint est tranquille et blanc, et sans nulle apparence d'altération. Il croit être assez joliment bien avec vous; il en est ravi, et je vous exhorte à respecter son malheur. Il a été reçu ici divinement; il étoit bien tenté d'y demeurer, persuadé que les eaux et la compagnie y sont plus propres pour lui que celles de Bourbon; mais M. de Champlâtreux, par une ridicule politique, lui a fait, comme par force, continuer son chemin. Nous croyons que c'est par jalousie, car jamais il n'y eut un si véritable *chien du jardinier :* sa cour est épineuse; nous en rions fort; le pauvre Chésières me l'avoit dit cent fois; comme je n'ai point encore compris qu'il soit mort, j'ai toujours envie de lui dire que je trouve qu'il a raison.

Vardes a extrêmement plû à Termes, et Termes à Vardes : leurs esprits se sont frappés d'un agrément égal; ç'a été un coup double : cette connoissance qu'ils avoient de se plaire les rendoit plus aimables. J'eusse été fort aise que Vardes fût demeuré ici; Corbinelli y seroit venu. Vous comprenez bien quelle extrême consolation je trouverois à vous y voir : je vois vos sentimens là-dessus; mais cette Providence n'a pas voulu : cela n'est-il pas visible par tout ce qu'elle a dérangé ? Elle veut donc que vous veniez cet hiver : je n'ai nul dessein

d'en sonner la trompette ; mais il a fallu le mander à d'Hacqueville pour nous arrêter *le Carnavalet*. Il me semble que c'est une grande commodité à toutes deux, et bien de la peine épargnée, de ne pas avoir à nous chercher. Il y a des heures du soir et du matin pour ceux qui logent ensemble, qu'on ne remplace point, quand on est pêle-mêle avec les visites. Enfin, je crois que vous avez sur cela les mêmes sentimens que moi, et que cette maison se rencontrant, il ne se peut rien de mieux pour cet hiver. Adieu, ma chère fille : nous sommes ici dans une jolie société : le tems est admirable, le pays délicieux, on y fait la meilleure et la plus grande chère du monde : il y a deux ou trois Jésuites qui font les entendus ; que j'aurois de plaisir à les voir étrangler par Corbinelli ! Le Maimbourg (1) est impertinent ; il y a toujours dans ses ouvrages la marque de l'ouvrier : la belle pensée de faire punir un Turc, parce qu'il n'a pas salué l'image de la Vierge !

(1) Célèbre Jésuite, auteur de plusieurs Histoires qui eurent d'abord une certaine vogue, et furent ensuite extrêmement décriées. Il sortit des Jésuites par ordre du Pape, en 1682, pour avoir écrit contre la Cour de Rome en faveur du Clergé de France.

LETTRE 519.

A la même.

à Vichi, jeudi à quatre heures du soir 16 Septembre 1677.

DEMANDEZ au Chevalier de Grignan si je n'ai pas bien du soin de lui, si je ne lui donne pas un bon médecin, et si moi-même je n'en suis pas un admirable. Je n'eusse jamais cru voir à Vichi les chiens de visages que j'y vois: comme on est toujours rassemblé, ce qu'il y a de meilleur se met ensemble, et cela compose une fort bonne compagnie. Je traite fort sérieusement la santé du Chevalier : je verrai les commencemens de ses remèdes, et le laisserai en bon train avant que de partir. Je commence la douche aujourd'hui; je crois qu'elle me sera moins rude que l'année passée; car j'ai devant et après moi Jussac, Termes, Flamarens, chacun sa demi-heure; cela fait une société de *misérables*, qui ne le sont pas trop. Je vous en manderai des nouvelles; ils ont déjà commencé, et trouvent que c'est la plus jolie chose du monde. Mon Dieu, ma fille, que vous avez été vivement et dangereusement malade ! c'étoit justement le 15 d'Août, un Dimanche ; vous ne pûtes m'écrire, et la confusion de mon départ m'a détournée de l'inquiétude que cela m'auroit donné dans un autre tems. Cette gorge enflammée fait grand'peur, et la fièvre ; ah, ma chère enfant ! qnand on a le sang de cette furie, c'est bientôt fait. Vous eûtes la fièvre : vous fûtes saignée deux fois en

un jour; et puis, une cuisse et les jambes enflées; quelle malignité d'humeur! et où en étions-nous, si cette humeur s'étoit jetée sur votre poitrine! Dieu merci, vous êtes guérie de ce mal; voilà qui est fait, je n'en ai nulle inquiétude : mais j'admire que, pour me tromper, vous ayez toujours pu m'écrire de si grandes lettres. N'y aura-t-il donc personne qui ait le pouvoir d'obtenir de vous quelque espèce de soin et de régime pour votre santé? Ne voulez-vous point tempérer un peu ce sang si enragé? Je ne vois personne qui ne songe à sa vie et à sa santé: tout ce qui se passe ici le marque assez. Il n'y a que vous qui sembliez avoir envie d'expédier promptement votre rôle : cependant, si vous m'aimiez, vous auriez un peu plus de pitié de moi : quand je songe à tout ce que je fais pour vous plaire uniquement, et comme je m'en vais attaquer courageusement, et de bon cœur, une santé parfaite, par la seule envie de mettre votre esprit en repos, sans que je puisse obtenir de vous de suivre les avis de Guisoni, je me perds dans cette pensée. Je n'ai jamais vu de belle, ni de jolie femme, prendre plaisir à se détruire. Tout le monde éprouve qu'on se guérit de toutes sortes de maux par des remèdes, et vous affectez de n'en faire aucun; ils sont pourtant nécessaires, et je m'en suis bien trouvée aux Rochers; enfin, vous êtes bien nommée un prodige. Voilà ce que je voulois vous dire, pour soulager mon cœur, je ne vous en parlerai plus : ne croyez pas que je veuille recommencer les chagrins passés;

Dieu m'en préserve : mais je n'ai pu résister à l'envie de vous faire remarquer combien ma complaisance est au-dessus de la vôtre.

Je crois que d'Hacqueville nous a pris *la Carnavalette ;* nous nous y trouverons fort bien ; il faudra tâcher de s'y accommoder, rien n'étant plus honnête, ni à meilleur marché que de loger ensemble. J'espère que ce voyage, qui est l'ouvrage de la politique de toute la famille, sera aussi heureux que l'autre a été triste et désagréable par le mauvais état de votre santé. Cette Valavoire ne me dit point que vous eussiez été mal, vous l'aviez bien endoctrinée ; et je vous écrivois dans ce tems-là des folies de Saulieu. Enfin, ma fille, n'en parlons plus ; vous êtes peut-être plus docile, voyant les impétuosités de ce sang ; et de mon côté, je bois l'eau la plus salutaire, et par le plus beau tems, et dans le plus beau lieu, et avec la plus jolie compagnie qu'on puisse souhaiter. Bon Dieu, que ces eaux seroient admirables pour M. de Grignan ! le *bien bon* en prend pour purger tous ses bons dîners, et se précautionner pour dix ans. Adieu, mon ange, écrivez à Madame de Coulanges, je vous en prie.

LETTRE

LETTRE 520.

A la même.

à Vichi, dimanche 19 Septembre 1677.

Il me semble, ma chère enfant, que je vous écrivis une sotte lettre la dernière fois. J'étois mal à mon aise : j'écrivois mal, je me plaignois de la douche : il n'en faut pas davantage pour vous donner de l'inquiétude. Je vous assure aujourd'hui que je me porte fort bien ; je me suis baignée un peu à *la Sénèque ;* j'ai sué fort gracieusement, et peut-être même que je prendrai encore une douche, ou deux, avant que de partir, pour finir toute contestation. Deux jours de repos me donneront de la force de reste. Il me sembla l'autre jour, dans la chaleur du combat, que je fermois les mains ; je coupe du pain, et, en un mot, je me porte très-bien : le tems me donnera pour mes mains, ce que Vichi m'aura refusé ; je n'en suis nullement inquiète. Je quitte le Chevalier et Vichi vendredi ; je le laisse en train et en bonnes mains pour sa santé. Nous allons nous reposer à Langlar, où le Chevalier viendra nous voir : un jour ne lui fera pas grand mal. Je crois que Termes et Flamarens y viendront aussi : cette pause sera jolie. Bussac veut vous écrire combien il vous honore, et à quel point M. de Vendôme est bien disposé pour vous aimer et estimer, et pour croire M. de Grignan en tout ce qu'il lui dira, à moins que M. de Vendôme n'ait changé ; ce qu'il ne croit pas.

Le Marseille est à Paris; nous avons fort parlé de toutes les affaires passées; il me semble que je les ai peintes au naturel. Je souhaite, ma très-chère, que vous me disiez vrai sur votre santé; vous me dites tout de votre mieux pour me rassurer; mais quand je songe comme vous me trompez bien quand vous voulez, je prends ma confiance d'ailleurs que de vos paroles. Je crois qu'après avoir été malade, on se porte bien; et j'espère que vous accorderez à notre amitié quelques-uns des régimes que vous a ordonnés Guisoni.

D'Hacqueville lanterne tant pour *la Carnavalette*, que je meurs de peur qu'il ne la laisse aller : eh, bon Dieu ! faut-il tant de façons pour six mois? Avons-nous mieux? Ecrivez-lui, comme moi, qu'il ne se serve point en cette occasion de son profond jugement. Nous parlons souvent de vous, le Chevalier et moi; nous craignons plus que vous la vivacité de votre esprit qui vous consume et vous épuise comme Pascal. Ma fille, si vous saviez comme cette pensée serre le cœur à ceux qui vous aiment, vous nous plaindriez. Le *bien bon* prend les eaux pour vider son sac qui est plein; cela s'appelle pour le remplir, et toujours ainsi : nous avons beaucoup de soin l'un de l'autre. Ces eaux-ci sont salutaires; M. de Grignan en seroit lavé, et lessivé, et guéri de tous ses maux; il n'auroit pas mal besoin aussi de vider son sac. Tous les buveurs sont contens de leur santé, et encore plus de la beauté du tems et du pays. Adieu, ma très-chère et très-aimable,

vous ne voulez pas que j'écrive davantage. Ne trouvez-vous pas que c'est une jolie petite chose que de voir le Marquis profiter des leçons que lui donne M. de la Garde? Cela me fait souvenir de mon petit garçon de la Palice (1). Le Chevalier vous dira que nous sommes quelquefois en si bonne compagnie, que, n'ayant pas assez de tems, nous remettons à Paris à faire nos affaires.

(1) *Voyez* la Lettre du 4 Septembre.

LETTRE 521.

A la même.

à Vichi, mardi 21 Septembre 1677.

Je suis fâchée de n'avoir point reçu aujourd'hui de vos nouvelles; mon cœur est triste, et je me représente toujours que vous êtes malade: on ne peut prendre aucune confiance dans le sang que vous avez, et le mien en est troublé; j'espère que demain je serai hors de cette peine. Corbinelli est demeuré à Paris avec une fièvre tierce et une rêverie qui fait peur. Je crois que d'Hacqueville nous louera l'hôtel de Carnavalet, à moins que Madame de Lislebonne ne se ravise et n'en veuille point sortir à cette Saint-Remi : je reconnoîtrois bien notre guignon à cela. Je me porte à merveilles, hors que je n'ai pu souffrir la douche; c'est que je n'en avois nul besoin cette année, et qu'elle prenoit trop sur moi. Je finis demain mes eaux; je me

purge jeudi, vendredi à Langlar. Je laisse le Chevalier en bon train ; il se trouvera très-bien de ses eaux ; je crois qu'il aura tout achevé dans huit ou dix jours. Adieu, ma très-chère enfant ; j'embrasse les Grignans, grands et petits. Il faut que le mousquet et la pique du petit Marquis soient proportionnés à sa taille.

LETTRE 522.

A la même.

à Vichi, mercredi au soir 22 Septembre 1677.

Il me revient une lettre du 15. Je crois qu'elle est allée faire un tour à Paris. Le Chevalier en a reçu une du bel Abbé de cette même date, qui me fait voir au moins que vous vous portiez bien ce jour-là. Il est vrai que si Vardes m'eût parlé de votre maladie un peu plus au tems présent, nulle considération n'auroit pu me retenir ; mais il fit si bien que je ne pus tourner mon inquiétude que sur le passé. Ma très-chère, au nom de Dieu, rapportez-moi votre bonne santé et votre joli visage ; il est certain que je ne puis m'en passer, ni vous permettre d'être changée à l'âge où vous êtes. N'espérez donc point que je sois traitable sur cette maigreur qui marque visiblement votre mauvaise santé ; la mienne est admirable. Je finis demain jeudi toutes mes affaires, je prends ma dernière médecine : je n'ai bu que seize jours : je n'ai pris que deux douches et deux bains chauds : je n'ai pu

soutenir la douche; j'en suis fâchée, car j'aime à suer; mais j'en étois trop étouffée et trop étourdie: en un mot, c'est que je n'en ai plus de besoin, et que la boisson m'a suffi. Je m'en vais vendredi à Langlar; mes commensaux, Termes, Flamarens, Jussac, m'y suivront; le Chevalier viendra m'y voir samedi, et reviendra lundi commencer sa douche. Il ne sera plus que huit jours sans moi; je le laisse en bon train, les eaux lui font beaucoup de bien: il recevra en mon absence mille présens de mes amis: il est fort content de moi. Pour mes mains, elles sont mieux; et cette incommodité est si petite, que le tems est le seul remède que je veuille souffrir. Je suis au désespoir, ma fille, de la tristesse de vos songes: eh, mon Dieu! faut-il que, dans l'état où je suis, je vous fasse du mal? C'est bien contre mon intention. Je ne sais si vous avez celle de m'écrire des endroits admirables, vous y réussiriez; mais aussi ils ne tombent pas à terre: vous ne sentez pas l'agrément de ce que vous dites, et c'est tant mieux. Vous avez un peu d'envie de vous moquer de votre petite servante, et du corps de jupe, et du toupet: mais vous m'aimeriez si vous saviez le bon air que j'avois à la fontaine. Je crois que *la Carnavalette* nous sera meilleure que l'autre maison qu'on nous avoit indiquée, mais qui est fort petite, et où pas un de vos gens ne pourroit loger. Nous verrons ce que fera le grand d'Hacqueville; je meurs de peur que Madame de Lislebonne ne veuille pas déloger. Je suis toujours fort en peine

de Corbinelli; il a été rudement traité de la fièvre tierce, le délire, et tout ce qui peut effrayer : il a pris de l'or potable, nous en attendons l'effet *. Parlez-moi toujours de vous et de votre santé : ne faites-vous rien du tout pour vous remettre de vos deux saignées? Quelle maladie, bon Dieu ! et quelle frayeur cela ne doit-il point donner à ceux qui vous aiment? Voilà le Chevalier auprès de moi, et la compagnie ordinaire, avec un homme qui assurément joue mieux du violon que *Baptiste*. Nous voudrions vous envoyer, et à M. de Grignan, une chaconne et un écho dont il nous charme, et dont vous serez charmée : vous l'entendrez cet hiver.

* Le tems n'étoit pas loin encore, où les noms les plus pompeux donnés aux mixtions les plus compliquées servoient à de prétendus Chymistes, Médecins et Apothicaires, de prétexte pour faire valoir leur ignorance et pour enfler leurs *parties* (comme on disoit alors). L'or potable étoit un de ces médicamens bizarres, l'acide muriatique en étoit la base. La dissolution d'or qu'on y joignit, n'étoit là que pour grossir l'*item*. Quelquefois c'étoient les perles qu'on pulvérisoit pour renchérir la drogue. L'amer Guy-Patin ne tarit point contre ces charlatans, il les appelle des *cuisiniers arabesques*. Il se moque de leur *médecine fardée*. Lui et quelques Docteurs de ses amis se piquoient d'avoir abattu ce *colosse de volerie*. Leur triomphe étoit prématuré. Les remèdes à bon marché qu'ils prétendoient avoir ramenés, n'étoient pas encore reçus en bonne compagnie; et il paroît que, bon gré malgré, on avoit traité Corbinelli en grand Seigneur.

LETTRE 523.

A la même.

à Langlar, chez M. l'Abbé Bayard, vendredi 24 Septembre 1677.

J'AI reçu à Vichi, ma très-chère, cette lettre du 15, dont j'étois en peine.

Je serois fâchée de n'avoir pas su l'histoire de ce bon Curé du Saint-Esprit; il est à Semur, et M. de Trichâteau, dont vous n'aimez pas la gigantesque figure, nous conta à Epoisses qu'il lui étoit tombé un Ange du Ciel dans sa ville de Semur; que c'étoit un Saint de Paradis; qu'on ne savoit ni son nom, ni le sujet de son voyage; qu'il ne se plaignoit point, qu'il étoit silencieux, et que cette sorte de mérite l'avoit touché au point, qu'il l'avoit pris chez lui et le nourrissoit avec une grande joie d'avoir recueilli un tel homme. Nous écoutâmes cela, Guitaut et moi; et comme je suis toujours alerte sur nos pauvres amis, je le priai de continuer sa générosité, et qu'assurément c'étoit un ami de la vérité; cela est plaisant, car je ne songeois point du tout à ce bon Curé. Je viens d'écrire à Guitaut, pour lui dire le mérite de cet homme, et le prier de bien fixer les bons sentimens de Trichâteau sur ce sujet. Voilà donc ce pauvre Curé un peu consolé pendant son exil : si je puis lui rendre à Paris quelques services, je vous assure que je n'y manquerai pas. Votre père spirituel vous a intéressée

dans cette affaire par des facilités si utiles et si considérables, qu'il faudroit que je fusse dénaturée pour ne pas vous servir dans cette occasion. Votre narration est admirable, et ne pouvoit manquer de faire son effet : hélas, mon enfant ! vous savez comme je suis pour les malheureux, et à quel point je me tiens offensée de certaines injustices.

La fin de votre lettre m'a charmée : venez, venez donc, ma très-chère, et sans aucun dragon sur le cœur ; puisque le bon Archevêque a prononcé *ex cathedra* que votre voyage étoit nécessaire pour les intérêts de votre maison.

J'attends des nouvelles de d'Hacqueville sur cet hôtel de Carnavalet ; mais il est si plein de difficultés, que si nous l'avons, ce sera par Madame de Coulanges qui les applanit toutes. Vous me demandez permission d'amener votre fils, et c'est la chose du monde que j'approuve le plus ; il sera très-bien avec nous tous : mais savez-vous qui en est transporté de joie ? C'est le *bien bon ;* il avoit juré de ne point mourir content qu'il n'eût revu ce petit homme. Je suis partie aujourd'hui de Vichi, car encore faut-il un peu parler de nous. Le bon Abbé a été ravi de la beauté de ces terrasses, et M. de Termes m'a paru très-digne d'être de ce petit voyage par l'admiration vive et naturelle qu'il a fait paroître en découvrant cette belle vue, qui est en effet une des plus surprenantes choses du monde. Je ne puis jamais m'empêcher de vous souhaiter partout, mais particulièrement quand quelque chose me plaît. Le

Chevalier de Grignan viendra demain, et retournera pour achever ses remèdes; s'il a le bel Abbé à ma place, il ne sera pas à plaindre. Je lui procure en ce pays mille petits présens, et des visites, et un bon médecin, dont il se trouvera fort bien. Les eaux m'ont fait des merveilles; pour la douche, je n'ai pu la soutenir, j'ai eu peur de la fièvre; il ne faut pas se jouer à ce remède.

LETTRE 524.

A la même.

à Saint-Pierre-le-Moutier, mercredi à midi
29 Septembre 1677.

La poste va partir, ma très-chère, c'est pourquoi je ne vous dirai qu'un mot. Je vous écrivis de Langlar dans la lettre du Chevalier : j'avois reçu la vôtre de la Garde. Je laisse le Chevalier entre les mains de mon médecin; il s'en va prendre la douche, et puis il ira vous voir. Nous partîmes le lundi; j'allai coucher chez M. et Madame d'Albon; le mardi, j'allai à Moulins, où je retrouvai mes commensaux avec Vardes, qui venoit de Bourbon pour me dire encore adieu. Il a repris le chemin de Grignan et de Languedoc. Je leur fis voir à tous les petites de Valençai, qui sont fort éveillées : et de là nous allâmes chez Madame Fouquet, qui ne l'est point du tout, mais dont la vertu et le malheur sont respectables : j'y ai soupé et couché. Ces Messieurs s'amusèrent hier à troquer leurs attelages tout

entiers; de sorte que Vardes mène à Grignan les chevaux gris de Termes, et que Termes mène à Fontainebleau les chevaux noirs de Vardes. Je ne sais si M. de Champlâtreux ne trouveroit point que des chevaux exilés devroient au moins avoir quelque permission : quoi qu'il en soit; ces pauvres chevaux ont pris des routes opposées, ce qu'ils n'auroient point osé faire, s'ils n'avoient changé de maître : ainsi va le monde. Nous revoilà avec nos hommes jusqu'à Briare, où nous les quitterons pour prendre le chemin d'Autri. J'ai dit à Vardes que je le priois de vous faire entendre que je vous étois meilleure présentement à Paris qu'à Grignan. Je ferai bien tout ce qu'il faut pour vous y recevoir agréablement. Vous savez mieux que moi si nous y avons une maison ou non : je n'ai plus de lettres de d'Hacqueville, et je marche en aveugle. Toute notre troupe vous fait ses complimens, sur-tout le *bien bon*. Voilà un billet pour Vardes, sur ce qu'il m'a fait faire des plaintes de ne l'avoir pas vu ce matin. Je vous souhaite une parfaite santé : votre sang me fait toujours peur. Quant à moi, je me porte très-bien; j'ai bu par un tems admirable; je n'ai point pris de douche, au moins peu : voilà le bon homme de Lorme content. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère et très-belle; je meurs d'envie de recevoir de vos nouvelles.

LETTRE 525.

A la même.

à Gien, vendredi premier Octobre 1677.

Nous avons fait cet après-dîner un tour que vous auriez bien aimé : nous devions quitter notre bonne compagnie dès midi, et prendre chacun notre parti, les uns vers Paris, les autres à Autri. Cette bonne compagnie n'ayant pas été préparée assez tôt à cette triste séparation, n'a pas eu la force de la supporter, et a voulu nous suivre à Autri : nous avons représenté les inconvéniens, enfin, nous avons cédé. Nous avons donc passé la rivière de Loire à Châtillon tous ensemble; le tems étoit admirable, et nous étions ravis de voir qu'il faille que le bac retournât pour aller prendre l'autre carrosse. Comme nous étions à bord, nous avons discouru du chemin d'Autri; on nous a dit qu'il y avoit deux mortelles lieues, des rochers, des bois, des précipices : nous qui sommes accoutumés depuis Moulins à courir la bague, nous avons eu peur de cette idée, et toute la bonne compagnie, et nous conjointement, nous avons repassé la rivière, en pâmant de rire de ce petit dérangement; tous nos gens en faisoient autant, et dans cette belle humeur, nous avons repris le chemin de Gien, où nous voilà tous; et après que la nuit nous aura donné conseil, qui sera vraisemblablement de nous séparer courageusement, nous

irons, la bonne compagnie de son côté, et nous du nôtre.

Hier au soir à Cône, nous allâmes dans un véritable enfer, ce sont des forges de Vulcain : nous y trouvâmes huit ou dix Cyclopes forgeant, non pas les armes d'Enée, mais des ancres pour les vaisseaux : jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux; de tems en tems, ces démons venoient autour de nous, tous fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs; cette vue pouvoit effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenois pas qu'il fût possible de résister à nulle des volontés de ces Messieurs-là dans leur enfer. Enfin, nous en sortîmes avec une pluie de pièces de quatre sols dont nous eûmes soin de les rafraîchir pour faciliter notre sortie.

Nous avions vu, la veille, à Nevers, une course la plus hardie qu'on puisse s'imaginer : quatre belles dans un carrosse nous ayant vu passer dans les nôtres, eurent une telle envie de nous revoir, qu'elles voulurent gagner les devans lorsque nous étions sur une chaussée qui n'a jamais été faite que pour un carrosse. Ma fille, leur cocher nous passa témérairement sur la moustache : elles étoient à deux doigts de tomber dans la rivière; nous crions tous miséricorde, elles pâmoient de rire, et coururent de cette sorte, et par-dessus nous, et devant

nous, d'une si surprenante manière, que nous en sommes encore effrayés.

Voilà, ma très-chère, nos plus grandes aventures : car de vous dire que tout est plein de vendanges et de vendangeurs, cette nouvelle ne vous étonneroit pas au mois de Septembre. Si vous aviez été Noé, comme vous disiez l'autre jour, nous n'aurions pas trouvé tant d'embarras. Je veux vous dire un mot de ma santé, elle est parfaite ; les eaux m'ont fait des merveilles, et je trouve que vous vous êtes fait un dragon de cette douche : si j'avois pu le prévoir, je me serois bien gardée de vous en parler ; je n'eus aucun mal de tête ; je me trouvai un peu de chaleur à la gorge ; et comme je ne suai pas beaucoup la première fois, je me tins pour dit que je n'avois pas besoin de transpirer comme l'année passée : ainsi, je me suis contentée de boire à longs traits, dont je me porte très-bien : il n'y a rien de si bon que ces eaux.

LETTRE 526.

A la même.

à Autri, lundi 4 Octobre 1677.

Je vous écrivis de Gien, et je vous mandai toutes les folies du monde. La nuit nous donna le conseil que j'avais prévu, qui fut de nous séparer avec peine ; car la bonne compagnie est de fort bonne compagnie. Nous arrivâmes ici par un grand chemin tout naturel, et ravis d'avoir évité celui de

traverse, qui ne vaut rien, sans qu'il nous en eût coûté autre chose que la folie de passer et de repasser la rivière. Nous avons trouvé cette petite Comtesse de Sanzei (1) avec son joli visage et une tristesse mortelle d'être devenue sourde au point qu'elle l'est: elle a toujours les larmes aux yeux; cette incommodité n'est pas médiocre dans un âge où l'on aime fort à être de tout.

J'admire que j'aie pu vous écrire tout ceci, ayant sur le cœur la tristesse et la surprise de la mort subite et terrible du pauvre Abbé Bayard: je crois rêver en l'écrivant: ce fut la première chose que je trouvai dans une lettre de d'Hacqueville qui m'attendoit ici. Il vous l'aura mandée comme à moi: mais je veux vous en parler. Je vous écrivis de Langlar un certain dimanche, dans la lettre du Chevalier. Tout étoit en joie et en danse chez cet Abbé, les violons, les fifres, les tambours faisoient un bruit de fête de Province le plus agréable du monde sur cette belle terrasse: sa santé avoit été célébrée; j'avois fait son portrait à ceux de notre troupe qui ne l'avoient jamais vu, et j'avois dit beaucoup de bien de son cœur et de son âme, parce qu'il y en avoit beaucoup à dire. Ma fille, savez-vous ce qui arrivoit pendant tout cela? il mouroit, il expiroit; et le lendemain quand je lui écrivis en partant une relation de ce qui s'étoit passé chez lui, dont il auroit été ravi, il n'étoit plus au monde, et c'étoit à un mort que j'écrivois. Je vous avoue que je fis un cri du fond de mon cœur,

(1) Sœur de M. de Coulanges.

en apprenant cet arrangement de la Providence, et mon esprit en sera long-tems étonné. J'avois une véritable envie de le voir et de lui conter la bonne vie que nous avions faite à Langlar, et le regret de ne l'avoir pas eu, comme la meilleure chose que nous puissions avoir; et la première ligne que je lis, c'est sa mort; mais quelle mort! il se portoit très-bien; il avoit passé la veille chez Madame de Coulanges, avec M. de la Rochefoucauld; il avoit parlé de moi, et de la joie qu'il avoit de penser que j'étois chez lui. Le Dimanche il prend un bouillon, il le vomit; il eut soif l'après-dînée, il demanda à boire; on le quitte un instant, on revient, et on le trouve mort sur sa chaise : quelle surprise! mais quelle promptitude! On est souvent fort honnête homme, qu'on n'est pas un très-bon chrétien; sans confession, sans préparation; enfin, c'est un abîme de méditations. Il avoit un abcès dans la poitrine, qui s'est crevé tout d'un coup, et l'a étouffé. Ma très-chère, je vous demande pardon, je ne saurois me taire sur une si triste aventure. Je suis assurée que le Chevalier en sera surpris par des circonstances que je vous ai dites. J'ai écrit à mon médecin pour me rendre compte de cette santé que je lui avois laissée entre les mains.

Je ne trouve pas bon que vous me remerciez de l'amitié que j'ai pour le Chevalier; il marche tout seul, et n'a nul besoin de votre assistance. Vous dites que je donne un mauvais exemple pour vous aller voir; et quelle autre amitié peut faire ce voyage,

puisque je ne l'ai pas fait? Une amitié qui va en chaise roulante, une amitié qui n'a point de *bien bon*, une amitié qui n'a point d'affaires à Paris, qui n'a point à déménager; voilà le Chevalier; cependant, vous ne voulez pas qu'il passe à Lyon: je doute qu'il vous obéisse. Pour moi, je m'en vais vous ranger *la Carnavalette;* car enfin nous l'avons, et j'en suis fort aise. Je me porte très-bien; je suis fort contente des eaux, elles sont faites pour moi: je n'avois plus besoin de la douche; comme je n'avois plus de sérosités, elle m'eût échauffée: ce fut donc par sagesse et par raisonnement que je la quittai sans aucun mal de tête, ni incommodité qui se puisse nommer. Je suis au désespoir de l'inquiétude que vous en avez eue; le Chevalier vous dira si je ments. Au nom de Dieu, ne recommençons point à nous faire dire mille cruautés: portez-vous aussi bien que moi, et je vous promets de n'être point en peine. Quelle joie, ma chère enfant, de vous voir belle et fraîche, et sans *dragons!* Ah, mon Dieu, les étranges et dévorantes bêtes! Nous partons demain matin pour être jeudi 7 à Paris. Mon fils ne m'écrit point régulièrement; il se portoit bien, il y a quinze jours; il sera ravi que nous ayons une maison, et que vous reveniez: il me paroît aussi tendre pour vous que vous l'êtes pour lui, et tous deux vous ne me haïssez pas trop; cela n'est-il pas joli

LETTRE

LETTRE 527.

A la même.

à Paris, jeudi 7 Octobre 1677.

On ne peut pas avoir pris des mesures plus justes que les vôtres pour me faire recevoir votre lettre en sortant de carrosse. La voilà, je l'ai lue, et l'ai préférée à toutes les embrassades de l'arrivée. M. le Coadjuteur, M. d'Hacqueville, le gros Abbé, M. de Coulanges, Madame de la Troche, ont très-bien fait leur devoir d'amis. Le Coadjuteur et le d'Hacqueville m'ont déjà fait entendre l'aigreur de Sa Majesté sur ce pauvre curé (1), et que le Roi avoit dit à M. de Paris : « C'est un homme très-dangereux, » qui enseignoit une doctrine pernicieuse : on m'a » déjà parlé pour lui ; mais plus il a d'amis, plus je » serai ferme à ne point le rétablir ». Voilà ce qu'ils m'ont dit d'abord, qui fait toujours voir une aversion horrible contre nos pauvres frères. Vous m'attendrissez pour la petite (2) ; je la crois jolie comme un ange, j'en serois folle ; je crains, comme vous dites, qu'elle ne perde tous ses bons airs et tous ses bons tons avant que je la voie : ce sera dommage ; vos Filles (*de Sainte-Marie*) d'Aix vous la gâteront entièrement : du jour qu'elle y sera, il faut dire adieu à tous ses charmes. Ne pourriez-vous point l'amener?

(1) *Voyez* la Lettre du 24 Septembre.

(2) Marie-Blanche, petite-fille de Madame de Sévigné, née le 15 Novembre 1670.

Hélas ! on n'a que sa pauvre vie en ce monde; pourquoi s'ôter ces petits plaisirs-là ? Je sais bien tout ce qu'il y a à répondre là-dessus, mais je n'en veux pas remplir ma lettre : vous auriez du moins de quoi loger cette jolie enfant, car, Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet*. C'est une affaire admirable, nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air; comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode; mais nous aurons une belle cour, un beau jardin, un beau quartier, et de bonnes petites filles bleues qui sont fort commodes, et nous serons ensemble.

Je voudrois pouvoir retrancher de votre amitié, qui m'est si chère, toute l'inquiétude que vous avez pour ma santé; demandez à tous ces hommes comme je suis belle; il ne me falloit point de douches; la nature parle, elle en vouloit l'année passée, elle en avoit besoin; elle n'en vouloit plus celle-ci, j'ai obéi à sa voix. Pour les eaux, ma chère enfant, si vous êtes cause de mon voyage, j'ai bien des remercîmens à vous faire, puisque je m'en porte parfaitement bien. Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi, et de causer, et de lire; ah ! plût à Dieu que vous puissiez, par quelque hasard, me donner ces sortes de marques de votre amitié ! Il y a une personne qui me disoit l'autre jour, qu'avec toute la tendresse

* C'est une très-belle maison de la rue Culture-Sainte-Catherine. Jean Gougeon, du Cerceau, et Mansard y ont successivement déployé leur génie.

que vous avez pour moi, vous n'en faites point le profit que vous pourriez en faire; que vous ne connoissez pas ce que je vaux, même à votre égard : mais c'est une folie que je vous dis là, et je ne voudrois être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur : c'est une belle chose que de faire cette sorte de séparation; cependant elle ne seroit peut-être pas impossible. Sérieusement, ma fille, pour finir cette causerie, je suis plus touchée de vos sentimens pour moi que de ceux de tout le reste du monde; je suis assurée que vous le croyez.

J'ai envoyé chez Corbinelli, il se porte bien, et viendra me voir demain. Pour le pauvre Abbé Bayard, je ne m'en puis remettre; j'en ai parlé tout le soir : je vous manderai comme en est Madame de la Fayette; elle est à Saint-Maur. Madame de Coulanges est à Livry; j'y veux aller pendant qu'on fera notre remue-ménage. Madame de Guitaut avoit fait un fils qui mourut le lendemain; il fut question de lui en montrer un autre, et de lui faire croire qu'on l'envoyoit à Epoisses. Enfin, c'est une étrange affaire; son mari est venu pour voir comme on pourra lui faire avaler cette affliction. La Maréchale d'Albret est morte, le courrier vient d'arriver. Voilà Coulanges qui veut causer avec vous.

Monsieur DE COULANGES.

Nous la tenons enfin cette incomparable mère-beauté, plus incomparable et plus mère-beauté que jamais : car croyez-vous qu'elle soit arrivée

fatiguée? croyez-vous qu'elle ait gardé le lit? Rien de tout cela; elle me fit l'honneur de débarquer chez moi plus belle, plus fraîche, plus rayonnante qu'on ne peut dire; et depuis ce jour-là, elle a été dans une agitation continuelle dont elle se porte très-bien, quant au corps s'entend; et pour son esprit, il est, ma foi, avec vous; et s'il vient faire un tour dans son beau corps, c'est pour parler encore de cette rare Comtesse qui est en Provence: que n'en avons-nous point dit jusqu'à présent? et que n'en dirons-nous point encore? Quel gros livre ne feroit-on pas de ses perfections, et combien en seroit grosse la table des chapitres!

Au reste, Madame la Comtesse, croyez-vous être faite seulement pour les Provençaux? Vous devez être l'ornement de la Cour; il le faut pour les affaires que vous y avez; il le faut, afin que je vous remercie moi-même en personne des portraits que vous m'avez envoyés; et il le faut aussi pour nous rendre Madame votre mère toute entière. En vérité, ma belle Comtesse, tous vos amis et vos serviteurs opinent à votre retour: préparez-vous donc pour ce grand voyage, dormez bien, mangez bien; nous vous pardonnerons de n'être pas emmaigrie de notre absence; songez donc très-sérieusement à votre santé, et croyez que personne ne peut être plus à vous, ni plus dans vos intérêts que j'y suis.

LETTRE 528.

A la même.

à Livry, mardi 12 Octobre 1677.

Hé, oui, ma fille, *quand Octobre prend sa fin, la Toussaint est au matin :* je l'avois déjà pensé plus de quatre fois, et je m'en allois vous apprendre cette nouvelle, si vous ne m'aviez prévenue. Voilà donc ce mois entamé et fini : j'en suis d'accord. Vous connoissez bien une Dame qui n'aime point à changer un louis d'or, parce qu'elle trouve le même inconvénient pour la monnoie : cette Dame a plus de sacs de mille francs que nous n'avons de louis : suivons son exemple d'économie. Ma fille, je m'en vais un peu m'entretenir avec vous, quoique cette lettre ne parte pas aujourd'hui.

Nous déménageons, ma chère enfant, et parce que mes gens feront mieux que moi, je les laisse tous ici, et me dérobe à cet embarras. M. de Marseille m'est venu chercher dès le lendemain de mon arrivée. Mesdames de Pompone et de Vins vinrent hier ici, toutes pleines d'amitié pour vous et pour moi. M^me^. de Vins me répondit des bonnes intentions de l'Evêque pour la paix ; il a, comme vous dites, un autre chaperon dans la fantaisie, que celui d'Aix ; et ce qui le prouve, c'est qu'il ne veut pas aller à l'assemblée. Je vous ai mandé le peu d'espérance qu'il y a pour votre Curé du Saint-Esprit.

M. de Guitaut, qui est ici, a recommandé puissamment ce pauvre exilé, et l'a pris hautement sous sa protection. Il est fort empêché à tromper sa femme, qui croit son fils en santé à Epoisses (1): il craint les éclats qu'elle fera, en apprenant la mort de cet enfant, c'est une affaire : ces sœurs-là ont d'étranges têtes, quoique la Guitaut soit pleine de mille bonnes choses, il y a toujours la marque de l'ouvrier. J'ai été voir Madame de la Fayette à Saint-Maur; je suis fort satisfaite de son affliction sur la perte de ce bon Bayard; elle ne peut s'en taire, ni s'y accoutumer. Elle ne prend plus que du lait; sa santé est d'une délicatesse étrange : voilà ce que je crains pour vous, ma chère enfant; car vous ne savez point vous bien conserver comme elle. Mon Dieu, que je serai ravie de voir de mes deux yeux cette santé, que tout le monde me promet, et sur quoi vous m'avez si bien trompée, quand vous avez voulu ! Il faut avouer qu'il y a bien de la friponnerie dans le monde; toujours de grandes lettres; je ne comprends pas comment vous pouviez faire. Vous vous fâchez quand vous recevez trois des miennes à la fois : hé, ma belle, sont-elles écrites de même ? Ne voyez-vous point bien que c'est quelquefois l'ouvrage de plusieurs jours ?

Je ne suis point du tout contente de la santé du Cardinal (*de Retz*); je suis assurée que s'il demeure à Commercy *, elle ne sera pas longue : il se casse

(1) *Voyez* la Lettre du 7 Octobre.

* Joly dit qu'il y travailloit à la généalogie de sa maison, ou

la tête d'application, cela me touche sensiblement. Je comprends votre tristesse de la mort de ce jeune Chanoine : je ne me le remets point. Je vois, comme vous, la Providence marquée dans l'opiniâtreté de ne lui pas donner ce qui le pouvoit guérir : il n'avoit garde de prendre l'émétique, qui l'auroit sauvé ; il faut que les écritures soient accomplies. Nous croyons toujours qu'il dépend de nous de faire ceci ou cela, et jamais on ne peut être convaincu, par exemple, de l'impossibilité de donner cet émétique, parce que ne faisant point ce qu'on ne fait pas, on croit cependant qu'on l'auroit pu faire : ainsi la dispute durera jusqu'a la vallée, où nous verrons tout.

J'approuve fort tous vos dîners aux fontaines differentes; les changemens de corbillons sont admirables. M. de Grignan est-il de cet avis ? a-t-il besoin de cette conduite pour manger son pain-béni ? Il n'y a point de mémoire d'homme d'un tems si beau, et si persévérant ; on a oublié la pluie : quelques vieillards disent qu'ils en ont vu autrefois, mais on ne les croit pas. Ma fille, ne faites jamais de scrupule de me parler des évangiles du jour, dont on a la tête pleine ; hé, bon Dieu ! pourquoi n'en pas parler ? quelle difficulté, et à quoi serviroit cette contrainte avec ses amis ? Je nie que ce soit

plutôt qu'il feignoit d'y travailler, sa paresse le rendant incapable d'aucunes recherches pénibles. Mais Joly, qui avoit perdu sa confiance, ne savoit pas qu'il y écrivoit ses curieux Mémoires, occupation qu'il s'amusoit à déguiser, en s'environnant d'*in-folio* nobiliaires, qu'il feuilletoit à peine.

un défaut; mais si c'en est un, je consens de l'avoir toute ma vie.

M. de Saint-Hérem a été adoré à Fontainebleau, tant il a bien fait les honneurs : mais sa femme s'étoit mise dans la fantaisie de se parer, et d'être de tout; elle avoit des diamans et des perles; elle envoya emprunter un jour toute la parure de Madame de Soubise, ne doutant point qu'avec cela elle ne fût comme elle; ce fut une grande risée. N'y a-t-il dans le monde ni amis, ni miroirs? La belle Ludre est toujours au *Poucet* avec sa divine beauté. On murmure de quelque rhume extraordinaire de *Quanto*, comme l'année passée.

A Livry, mardi au soir.

Je suis venue coucher ici sur le dos de Madame de Coulanges. L'Abbé Têtu y est, et le bon Corbinelli. Il fait un tems divin. Le *bien bon* est demeuré à Paris avec tous mes gens pour déménager : il est enrhumé; tout cela ensemble l'a déterminé. Je m'en retournerai jeudi avec Madame de Coulanges; je coucherai peut-être chez elle ce jour-là, en attendant que je sois rangée. Adieu, ma très-belle; l'espérance de vous voir, de vous attendre, de bien vous recevoir, me vaut mille fois mieux que toutes les eaux de Vichi, quoique j'en sois parfaitement contente. La nouvelle de *Quanto* est fausse, et la belle Ludre est à Versailles avec MONSIEUR et MADAME. Tout ce qui est ici vous fait mille amitiés.

LETTRE 529.

A la même.

à Paris, vendredi 15 Octobre 1677.

Nous avons été deux jours à Livry, Madame de Coulanges, toute établie faisant les honneurs, et moi, la compagnie. Nous avons l'Abbé Têtu et Corbinelli : Mademoiselle de Méry, qui revenoit de la Trousse, y arriva, croyant y passer quelques jours avec Madame de Coulanges : mais Madame de Coulanges a fini sa campagne, et nous revînmes hier toutes à Paris. Mademoiselle de Méry, tout droit chez Madame de Moreuil; car sa maison est culbutée; et Madame de Coulanges, l'Abbé Têtu et moi, faisant des visites dans la Province, comme Madame de la Fayette à Saint-Maur, et Madame de Schomberg à Rambouillet. Je croyois coucher chez Madame de Coulanges, mais ce n'est qu'aujourd'hui. Je revins ici voir le bon Abbé qui a été saigné, et qui est encore fort embarrassé de son rhume : j'ai sur le cœur de l'avoir quitté un moment. Nous sommes en l'air, tous mes gens occupés à déménager; j'ai campé dans ma chambre, je suis présentement dans celle du *bien bon*, sans autre chose qu'une table pour vous écrire, c'est assez : je crois que nous serons tous fort contents de *la Carnavalette*.

Nous trouvons trop plaisant de n'avoir pas vu Termes, depuis neuf jours que nous sommes arrivés;

il est aisé de comprendre qu'il est rentré au collége, et que son Régent ne lui donne pas un moment de relâche. Je n'en suis pas fâchée, comme vous pouvez penser, et je n'en ferai point de reproches : mais demandez au Chevalier, si, après l'attachement qu'il lui a vu, pour causer avec moi à Vichi, ce n'est pas une chose singulière que cette extrémité. Ce seroit une grande indiscrétion, si la Dame méritoit quelque ménagement; car c'est quelque chose de parlant, qu'un procédé si peu naturel : mais elle est telle, qu'il n'est pas possible de lui faire tort. Il me sembloit qu'il étoit ravi à Vichi d'être en vacance, comme vous dites, et d'être avec une honnête femme, assuré qu'on ne lui demanderoit rien. Ce repos le charmoit : c'est quelquefois un plaisir de passer d'une extrémité à l'autre. Il étoit touché de la causerie perpétuelle et infinie de Vichi; en voilà la suite, dont je ne suis nullement touchée; mais je vous conte cela, comme je fais mille autres choses. Quand la débauche et le dévergondement sont poussés à un certain point de scandale, je suis persuadée que cet excès fait plus de tort aux hommes qu'aux femmes : il est sûr du moins que leur fortune en souffre considérablement. Mais laissons Termes sous la férule : il y auroit encore bien des choses à dire d'une autre *vieille férule*, qui ne fait que trop paroître sa furie *.

* Cette *vieille férule* est apparemment la Marquise de Castelnau, maîtresse long-tems et trop affichée de M. de Termes. Les *Amours des Gaules*, où se trouve cette indication, ont fort diffamé

Pour vous, ma fille, vous êtes dans de véritables vacances; vous faites un usage admirable du beau tems; dîner dans votre château, est une chose extraordinaire: vous m'écrivez de Rochecourbière, la jolie date! la jolie grotte! que vous êtes aimable de vous y souvenir de moi et de m'y regretter! Laissons faire à la Providence; nous nous y reverrons, ma belle; mais auparavant, je vais vous attendre en *Carnavalet*, où il me semble que je m'en vais vous rendre mille petits services, pas plus gros que rien: me voilà trop heureuse, puisque vous me mandiez l'autre jour que c'étoit dans les petites choses que l'on témoignoit son amitié; il est vrai qu'on ne sauroit trop les estimer: l'amour-propre a trop de part à ce qu'on fait dans les grandes occasions: *l'intérêt de la tendresse est noyé dans celui de l'orgueil*: voilà une pensée que je ne veux pas vous ôter présentement; j'y trouve mon compte.

Je suis pour la perte de Bayard, tout comme vous l'avez pensé. Madame de la Fayette ne s'en console point: je lui ai fait vos complimens; elle étoit au lait, il s'est aigri, elle l'a quitté: de sorte que cette unique espérance, pour le rétablissement de sa misérable santé, nous est ôtée. Celle de M. du

ce Marquis. Si cette partie est de Bussy comme les autres, il falloit qu'il fût bien méchant; car ses lettres montrent que Termes resta son ami. Celui-ci avoit d'ailleurs tout ce qu'il falloit pour irriter sa jalousie. C'étoit un des hommes de son tems en qui Boileau reconnoissoit un esprit supérieur. *M. de Termes*, disoit-il, *est toujours à la pensée d'autrui; et c'est là le savoir vivre.* (*V.* le *Bolæana*).

Maine apparemment n'est pas bonne; il est à Versailles, où personne du monde ne l'a vu : on dit qu'il est plus boiteux qu'il n'étoit; enfin, il y a quelque chose. Madame de Montespan alla l'autre jour coucher à Maintenon, croyant d'abord n'aller qu'à la moitié du chemin au-devant de Madame de Maintenon. Le Roi monta en carrosse à minuit, pour aller au-devant de Madame de Montespan; il reçut un courrier, qui lui apprit qu'elle étoit à Maintenon : elle revint le lendemain; on a pris tout cela pour une bouderie, comme il en arrive souvent. On nomme la Comtesse de Grammont pour une des mouches qui passent devant les yeux. Mademoiselle de Thianges (1) sera épousée par M. de Lavardin pour le Duc de Sforce, dans un mois ou six semaines. C'est une étrange chose de sortir du lieu où elle est, pour aller dans une des petites Cours d'Italie. Vous me dites, et pourquoi M. de Lavardin l'épouse-t-il? C'est qu'il est parent de ce Duc, et qu'il a été choisi pour le représenter. La Bagnols me mande qu'elle n'ira point à Grignan, que vous serez contrainte de vous passer de Madame de Rochebonne et du Chevalier.

Vous allez donc au clair de la lune? tant mieux, ma fille, c'est signe que vous vous portez bien, puisqu'on vous le permet : peut-on juger plus avantageusement de ceux qui vous aiment, et qui prennent soin de votre santé? La mienne est par-

(1) Louise-Adélaïde Damas, fille de Claude-Léonor, Marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemar.

faite : si elle n'étoit comme elle est, elle ne seroit pas bien. J'espère que nous ferons encore quelque séjour à Livry ; mais il faut que le *bien bon* soit guéri. J'embrasse M. de Grignan et M. de la Garde : je les conjure, si vous voulez venir, de ne point attendre les horribles chemins. Il me paroît que le vent devient *automnal*, comme dit l'almanach. Où laissez-vous votre fils ? Je n'ai pas bien compris ce que vous faites de ce Vicaire du Saint-Esprit : vient-il à Grignan ? Vous savez les rigueurs qu'on a pour le Curé. Et Pauline ? je voudrois bien la *patroner*. Je suis en peine, comme vous, de son parrain (*le Cardinal de Retz*) : cette pensée me tient au cœur et à l'esprit. Vous ignorez la grandeur de cette perte : il faut espérer que Dieu nous le conservera ; il se tue ; il s'épuise ; il se casse la tête ; il a toujours une petite fièvre. Je ne trouve pas que les autres en soient aussi en peine que moi : enfin, hormis le quart-d'heure qu'il donne du pain à ses truites, il passe le reste avec Dom Robert, dans les distillations et les distinctions de métaphysique, qui le font mourir. On dira : pourquoi se tue-t-il ? Et que diantre veut-on qu'il fasse ? Il a beau donner un tems considérable à l'Eglise, il lui en reste encore trop. Adieu, ma chère enfant, adieu tous mes chers Grignans. On m'ôte mon écritoire, mon papier, ma table, mon siége. Oh, déménage donc tant que tu voudras, me voilà debout.

La jeune MADEMOISELLE (1) a la fièvre quarte,

(1) Marie-Louise d'Orléans, depuis Reine d'Espagne en 1679.

elle en est très-fâchée : cela trouble les plaisirs de cet hiver. Elle fut l'autre jour aux Carmelites de la rue du Bouloi : elle leur demande un remède pour la fièvre quarte; elle n'avoit ni Gouvernante, ni sous-Gouvernante, on lui donna un breuvage qui la fit beaucoup vomir : cela fit grand brûit. La Princesse ne voulut point dire qui lui avoit donné ce remède : enfin, on le sut. Le Roi se tourne gravement vers MONSIEUR : « Ah, ce sont les » Carmélites ! je savois bien qu'elles étoient des » friponnes, des intrigantes, des ravaudeuses, » des brodeuses, des bouquetières : mais je ne » croyois pas qu'elles fussent des empoisonneuses ». La terre trembla à ce discours : tous les dévots furent en campagne. La Reine s'en émut peu : enfin, on a tout *rapsodé :* mais ce qui est dit, est dit; ce qui est pensé, est pensé, et ce qui est cru, est cru. Ceci est d'original.

Le *bien bon* vous embrasse : je ne le trouve point bien du tout : si nous avions été à Grignan, c'eût été une belle affaire. Mon écriture est méchante; mais ma plume est enragée; elle criaille, et ne fait que des filets : la voilà jetée et déménagée.

LETTRE 530.

A la même.

à Paris, mercredi 20 Octobre 1677.

Le Chevalier radote et ne sait ce qu'il veut dire. Je n'ai point mangé de fruits à Vichi; parce qu'il n'y en avoit point; j'ai dîné sainement, et pour souper; quand les sottes gens veulent qu'on soupe sur son dîner, à six heures, je me moque d'eux; je soupe à huit : mais quoi? une caille, ou une aîle de perdrix uniquement. Je me promène, il est vrai; mais il faut que l'on défende le beau tems, si l'on veut que je ne prenne pas l'air. Je n'ai point pris le serein, ce sont des médisances; et enfin, M. Ferrand étoit dans tous mes sentimens, souvent à mes promenades, et ne m'a jamais dédite de rien. Que voulez-vous donc conter, M. le Chevalier? Mais vous, avec votre sagesse, votre bras vous fait-il toujours boîter? Ce seroit une chose cruelle d'être obligé de porter un bâton tout l'hiver. Et vous, Madame la Comtesse, pensez-vous que je n'aie point à vous gronder? Vardes me mande que vous ne vous nourrissez pas assez; que vous mangez en récompense les plus mauvaises choses du monde, et qu'avec cette conduite il ne faut pas que vous espériez retrouver votre santé : voilà ses propres mots; il ajoute que M. de la Garde s'en tourmente assez, mais que tout le reste n'ose vous contredire. Belle Rochebonne, grondez-la, j'aimerois mieux

qu'elle coquetât avec M. de Vardes, comme vous me le mandez, que de profaner une santé qui fait notre vie à tous; car vous voulez bien, Madame, que je parle en commun sur ce chapitre. Que vous êtes bien tous ensemble ! que vous êtes heureux de trouver dans votre famille ce que l'on cherche inutilement ailleurs, c'est-à-dire, la meilleure compagnie du monde, et toute l'amitié et la sûreté imaginable ! Je le pense et je le dis souvent, il n'y en a point une pareille. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous conjure de m'aimer toujours.

Il faut un peu que je vous parle, ma fille, de notre hôtel de Carnavalet. J'y serai dans un jour ou deux: mais comme nous sommes très-bien chez M. et Madame de Coulanges, et que nous voyons clairement qu'ils en sont aises, nous nous rangeons, nous nous établissons, nous meublons votre chambre; et ces jours de loisir nous ôtent tout l'embarras et tout le désordre du délogement. Nous irons coucher paisiblement, comme on va dans une maison où l'on demeure depuis trois mois. N'apportez point de tapisserie, nous trouverons ici ce qu'il vous faut: je me divertis extrêmement à vous donner le plaisir de n'avoir aucun chagrin, au moins en arrivant. Notre bon Abbé m'a fait peur; son rhume étoit grand; une petite fièvre: je me figurois que si tout cela eût augmenté, c'eût été une fièvre continue, avec une fluxion sur la poitrine; mais, Dieu merci, il est considérablement mieux, et je n'ai plus aucune inquiétude.

Je

Je reçois mille amitiés de Madame de Vins. Je recois des visites en l'air des Rochefoucaulds, des Tarentes; c'est quelquefois dans la cour de Carnavalet, sur le timon de mon carrosse. Je suis dans le chaos, vous trouverez le démêlement du monde et des élémens : vous recevrez ma lettre d'Autri : je serois plus fâchée que vous si je passois un ordinaire sans vous entretenir. J'admire comme je vous écris avec vivacité, et comme je hais d'écrire à tout le reste du monde. Je trouve, en écrivant ceci, que rien n'est moins tendre que ce que je dis; comment j'aime à vous écrire ? c'est donc signe que j'aime votre absence : voilà qui est épouvantable. Ajustez tout cela, et faites si bien que vous soyez persuadée que je vous aime de tout mon cœur. Vous avez donc pensé à moi avec Vardes; je vous en remercie : j'espère comme lui que nous nous trouverons encore à Grignan. Si j'étois le maître du logis, je vous gronderois fort d'avoir parlé avec mépris de ma musique; je suis assurée qu'elle est fort bonne, puisqu'elle vous amuse long-tems. Arnoux vient souvent ici : il est captivé par sa parole; mais il est tellement à la mode, et si près d'entrer dans la musique du Roi, que ce seroit une charité de lui rendre sa liberté. Quel plaisir aura M. de Grignan de voir un homme qui mourra d'ennui, et qui croira qu'on lui fait perdre sa fortune ? Si M. de Grignan veut l'en consoler, il n'en sera pas quitte pour peu.

On dit que M. du Maine se porte mieux qu'on ne

pensoit : il n'y a plus de chagrin présentement ; mais tout est si peu stable, qu'avant que vous ayez cette lettre, il y aura eu et des nuages, et des rayons de soleil. Madame de Coulanges est à Versailles ; je lui donnerai votre lettre à son retour, et je vous manderai ce qu'elle m'aura dit. J'embrasse tous vos chers Grignans : j'ai grondé le Chevalier ; pour nous raccommoder, il faut que je l'embrasse deux fois. Je vous souhaite de l'eau dans la rivière ; voici le tems que vous devez en avoir besoin. La bonne compagnie (*M. de Termes*) avec qui je repassai la Loire si plaisamment, n'a pu sortir de classe pour venir ici ; il faut que je sois bien recommandée au prône, comme disoit Vardes. J'ai fait vos complimens à Madame de la Fayette ; je fus hier à Saint-Maur, où il faisoit divinement beau. J'ai reçu une lettre de notre Cardinal ; j'étois dans une véritable inquiétude de sa santé ; il me mande qu'elle est bien meilleure ; j'en remercie la Providence. Corbinelli n'est point encore bien, l'or potable l'a desséché ; je crois qu'on le mettra au lait. Bon soir, ma très-belle et très-aimable.

LETTRE 531.

A la même.

à Paris, vendredi 22 Octobre 1677.

Je n'ai point de réponse à vous faire, ce n'est point aujourd'hui mon jour. Je vous écris de la chambre de Madame de Coulanges, chez qui je suis encore : elle revint hier de Versailles : toutes choses y sont comme à l'ordinaire. Madame de Ludre *, belle et infortunée, lui fit une mine glacée, dont elle ne fit nullement sa cour chez Madame de Montespan, quoique des rampantes eussent voulu qu'elle eût fait voir par là qu'elle avoit généreusement attiré cette indignation : elle ne fait point de ces petites misères-là. M. de la Trousse (1) demeure sur la frontière, et prend soin des places conquises ; cet emploi est un morceau de favori ; c'est par où a passé le Maréchal de Rochefort : la Trousse marche sur ses pas. M. de Louvois demanda pardon à Madame de Coulanges de lui ôter pendant l'hiver cette douce société : au milieu de toute la France, elle soutint fort bien cette attaque ; elle ne rougit point,

* Quelques mois après, cette belle désespérée, ou de l'insensibilité du Roi, ou des tracasseries de la jalouse Montespan, se jetta dans un couvent en Lorraine, d'où on ne chercha point à la tirer. Elle y vécut long-tems, occupant sa vieillesse des soins de la fortune de ses neveux.

(1) Philippe-Auguste le Hardi, Marquis de la Trousse, étoit cousin-germain du mari de Madame de Coulanges, à laquelle on disoit dans le monde qu'il étoit fort attaché.

et répondit précisement ce qu'il falloit. Le Maréchal de Grammont est arrivé; il a été reçu du Roi comme à l'ordinaire : il est lui-même tout comme il étoit. D'Hacqueville est allé au-devant, et l'a amené à la Cour : enfin rien n'est changé. Mademoiselle de Thianges est ravie d'aller en Italie : elle sera mariée dans un mois : vous serez ici dans ce tems-là. On a voulu croire que M. de Louvigny étoit amoureux de Madame la Grande-Duchesse, et que Janneton *la folle*, qui ne l'est point, donnoit les lettres. Le Roi a dit que la Grande-Duchesse seroit un peu plus souvent à Montmartre*. La Reine a sauvé *la folle* d'être chassée : peut-être que tout cela n'est point vrai; mais le bruit n'en est bon ni pour l'un ni pour l'autre. Madame de Coëtquen est grosse; voudriez-

* D'autres lettres du même tems font voir que ce bruit étoit l'effet d'une intrigue de Cour. On en accusoit Madame de Montespan, qui craignoit que le Roi ne se plût trop avec cette Princesse : Bussy écrivoit à ce sujet ce qui suit. « Ce n'est pas seulement l'exemple de la Grande-Duchesse qui me fait mépriser » les Courtisans et la plupart du monde, en voyant qu'on la » dénigre depuis qu'elle est brouillée avec Madame de Montespan. Celui de M. le Prince est bien plus fort. Car enfin le » premier Prince du sang et le plus grand Capitaine de son » siècle, est plus méprisé que s'il étoit mort, parce qu'il n'est » pas bien à la Cour ; et le gros voleur de Louvois en est » l'idole. . . . . .

On prétend qu'elle n'avoit quitté la Toscane et son mari que sur la foi de son horoscope. Celui qui l'avoit tiré l'assuroit qu'elle étoit destinée à gouverner le Roi. C'est sa sœur, Mademoiselle de Montpensier, qui rapporte ce trait caractéristique des préjugés du tems. Tout le monde sait qu'à la naissance de Louis XIV, on fit tirer son horoscope.

vous en rire ? riez-en. Madame T..... a trouvé grâce devant Madame de Montespan, qui la vit à Bourbon l'année passée, et lui a fait donner une Abbaye de vingt mille livres de rente pour une de ses sœurs : cette femme est si peu digne, par quelque côté que ce soit, des faveurs qu'elle reçoit, que c'est un murmure. Je suis en train de dire des nouvelles. Il y a un petit air de Copenhague dans cette lettre, qui vous fera souvenir agréablement de ma bonne Marquise de Lavardin (1).

(1) Marguerite-Renée de Rostaing, mère de Henri-Charles de Beaumanoir, Marquis de Lavardin. Elle aimoit beaucoup les nouvelles.

LETTRE 532.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 23 Octobre 1677.

Il y a quatre jours que je suis revenue de Vichi. J'y portai un souvenir bien tendre de votre amitié, de votre bonne et agréable conversation, de la beauté de Chaseu, du mérite de ma Nièce de Coligny, que j'aime et qui me plaît *. Parmi tant de bonnes choses, j'avois un petit regret de ne vous avoir pas demandé à voir quelque chose de vos *Mémoires*, pour lesquels j'ai un goût extraordinaire. Je ne comprends pas comment je ne m'en avisai

* Madame de Sévigné avoit passé chez M. de Bussy les premiers jours de Septembre.

point. Je suis fort aise que, de votre côté, vous m'ayez trouvé un peu à dire. Vous vous étiez donc réchauffé pour moi en me voyant ? C'est un bon signe quand l'amitié redouble par la présence. Pour moi, je crois que nous nous aimons encore plus que nous ne pensons. Cette P.... étoit bien épineuse, Dieu veuille avoir son âme. Il falloit, comme vous dites, charrier bien droit avec elle. Quand elle fut prête à mourir l'année passée, je disois, en voyant sa triste convalescence et sa décrépitude : Mon Dieu ! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disois-je pas vrai ? Un jour Patrix * étant revenu d'une extrême maladie à quatre-vingts ans, et ses amis s'en réjouissant avec lui, et le conjurant de se lever : Hélas ! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se r'habiller. Mon Dieu, mon Cousin, que cette réponse m'a paru plaisante ! Je crains de vous avoir déjà fait ce conte. Mais à propos de mort, vous voulez que je vous fasse un compliment sur celle du Grand-Prieur de Champagne, je le veux bien; et quand j'y ajouterois encore les autres, je suis assurée que ma consolation auroit toute la force nécessaire. Vous

* Patrix étoit un homme de lettres attaché à Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII. Il mourut très-vieux. Il est auteur de cette épigramme si connue.

Je songeois cette nuit que de mort consumé.....

qui finit par ce vers :

Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

(*Voyez* le *Dictionnaire historique*.)

souvient-il que vous me dites une fois sur une mort : Que vous aviez attendu long-tems ma lettre, mais qu'ayant vu qu'elle tardoit trop à venir, vous vous étiez consolé tout seul du mieux que vous aviez pu? Mon cocher le fut extrêmement de l'histoire lamentable de la versade de M. Jannin. Celle-là fut encore plus belle à raconter que la nôtre. Je l'appris en chemin, et j'en écrivis à M. Jannin; car quand il y a fracture, cela mérite un compliment. J'ai bien ri avec Corbinelli de la manière dont nos deux oncles nous écrasoient, ma nièce et moi. Il a pensé mourir, notre pauvre Corbinelli! Il prit de l'or potable qui le sauva par une sueur qui le laissa sans fièvre *. Il n'est rien que d'être riche : un gueux en seroit mort.

On parle d'une espèce de victoire du Maréchal de Créqui. Il a battu les Allemands **. Avez-vous jamais ouï parler d'une étoile si brillante que celle du Roi? Vous savez bien qu'il a donné deux mille écus de pension à Racine et à Despréaux, en leur commandant de travailler à son histoire, dont il aura soin de donner des Mémoires. Adieu, mon cher Cousin.

* *Voyez* la Note, page 310.

** Le 24 Septembre, le Maréchal de Créqui oblige le Prince de Saxe et Senac, Général des troupes des Cercles, à capituler. (*Mémoires chronologiques de d'Avrigny*). Il eut aussi le 7 Octobre un autre avantage moins important.

LETTRE 533. ".

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*

à Bussy, ce 27 Octobre 1677.

VOTRE lettre m'a donné la joie que j'ai accoutumé d'avoir quand j'en reçois de vous, Madame. Je dis même avant que de l'avoir ouverte. Je n'irai pas cet hiver à Paris, mais l'année qui vient. J'espère vous porter ce que vous avez envie de voir. Vous avez ce plaisir-là devant vous, si plaisir y a. Vous disiez fort bien, Madame, quand la vieille P..... faillit à mourir l'année passée, qu'elle mourroit deux fois bien près l'une de l'autre : et moi j'ajoute, qu'elle nous eût fort obligés de n'en pas faire à deux fois, comme disoit Patrix : cela ne valoit pas la peine de se r'habiller. Je suis fort aise que notre ami Corbinelli se soit tiré d'une méchante affaire, et que ce soit à l'or à qui il en ait l'obligation. Si cela les pouvoit raccommoder ensemble, j'en serois encore plus aise. Je crois qu'il ne tiendra pas à notre ami, car il n'est point ingrat. Mais quand vous dites sur l'or potable qu'il l'a guéri : *Qu'il n'y a rien tel que d'être riche, et qu'un gueux en seroit mort*, le siècle présent qui le connoît, entendra la contre-vérité : mais pour la postérité qui prend tout au pied de la lettre, elle le croira un Partisan. L'avantage qu'a eu le Maréchal de Créquy près de Saverne, est

quelque chose pour l'effet, et beaucoup pour la réputation. Despréaux et Racine mettront, je crois, bien en œuvre les belles actions du Roi. Je voudrois voir cela.

LETTRE 534.

Madame de SÉVIGNÉ à Madame DE GRIGNAN.

à Paris, mercredi 27 Octobre 1677.

MA fille, je ne vous ferai plus de question : comment ? en trois mots, les chevaux sont maigres, ma dent branle, le précepteur a les écrouelles; cela est épouvantable; on feroit fort bien trois dragons de ces trois réponses, sur-tout de la seconde. Je ne vous demande pas, après cela, si votre montre va bien; vous me direz qu'elle est rompue. Pauline répond bien mieux que vous; il n'y a rien de plus plaisant que la finesse qu'entend cette petite fripponne, à dire qu'*elle sera friponne quelque jour*. Ah, que j'ai de regret de ne point voir cette jolie enfant ! Il me semble que vous m'en consolerez bientôt : si vous suivez mes projets; vous partez d'aujourd'hui en huit jours, et vous ne recevrez plus que cette lettre à Grignan. M. de Coulanges est parti ce matin par la diligence pour aller à Lyon; vous l'y trouverez ; il vous dira comme nous sommes logés fort honnêtement. Il n'y avoit pas à balancer à prendre le haut pour nous deux, le bas pour M. de Grignan et ses filles : tout sera fort bien.

Je recommande à tous vos Grignans, qui ont

tant de soin de votre santé, de vous empêcher de tomber dans le Rhône, par la cruelle hardiesse qui vous fait trouver beau de vous exposer aux endroits les plus périlleux : je les prie d'être des poltrons, et de descendre avec vous. Je trouve, au reste, que je serai bien heureuse de vous donner ma poule bouillie : la place que vous me demandez à ma table vous est bien parfaitement assurée ; le régime que vos Grignans vous font observer est fait exprès pour mon ordinaire : je m'entends avec Guisoni pour le retranchement de tous les ragoûts. Venez donc, ma très-aimable, on ne vous défend pas d'être reçue avec un cœur plein d'une véritable tendresse ; c'est de ce côté que je vous ferai de grands festins.

Je suis fort aise de vous voir disposée, comme vous êtes, pour M. de Marseille : eh, mon Dieu, que cela est bien ! et qu'il y a de noirceur et d'apparence d'aigreur à conserver long-tems ces sortes de haines ! elles doivent passer avec les affaires qui les causoient : et, en effet, pourquoi se charger le cœur d'une colère nuisible en ce monde et en l'autre? Tout ce qui fâche M. de Grignan, c'est que votre médecin ait eu sur vous plus de pouvoir que votre confesseur. Le Chevalier est bien plaisant de vouloir empêcher la bise de souffler ; elle est dans son château avant lui, et l'en chassera plutôt qu'elle n'en sera chassée. M. le Chancelier (*d'Aligre*) est mort de pure vieillesse. J'ai mille bagatelles à vous conter ; mais ce sera quand je vous verrai : mon Dieu, quelle joie ! je souhaite que l'or potable fasse

du bien à la belle Rochebonne. Madame de Sanzei prendroit tous les remèdes les plus difficiles pour être guérie (1). La fièvre reprend à tout moment à notre pauvre Cardinal; vous devriez joindre vos instances aux nôtres pour lui faire quitter un air si maudit; il ne peut pas aller loin avec une fièvre continuelle; j'en ai le cœur bien triste.

C'est M. le Tellier qui est Chancelier; je trouve cela fort bien : il est beau de mourir dans la dignité (2).

(1) D'une surdité qui lui étoit survenue.

(2) M. le Tellier étoit âgé en ce tems-là de soixante-quatorze ans; il mourut le 28 Octobre 1685.

LETTRE 535.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Livry, ce 3 Novembre 1677.

Je suis venue ici passer les beaux jours, et dire adieu aux feuilles; elles sont encore aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore, que cela compose un brocard d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne seroit que pour changer. Je suis logée à l'hôtel de Carnavalet. C'est une belle et grande maison; je souhaite d'y être long-tems; car le déménagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attends la belle Comtesse, qui sera fort aise de

savoir que vous l'aimez toujours. J'ai reçu ici votre lettre de Bussy. Vous me parlez fort bien, en vérité, de Racine et de Despréaux. Le Roi leur dit, il y a quatre jours : Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette dernière campagne, vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. Racine lui répondit : Sire, nous n'avions que des habits de ville, nous en commandâmes de campagne; mais les places que vous attaquiez furent plutôt prises que nos habits ne furent faits. Cela fut reçu agréablement. Vous savez que le Roi a fait M. le Tellier Chancelier; ce choix a plû à tout le monde. Il ne manque rien à ce Ministre pour être digne de cette place. Voilà une famille bien heureuse; ma Nièce de Coligny en devroit être. Cependant, voici un peu de fièvre quarte qui fait voir qu'elle est encore des nôtres. Ce que vous dites de la vieille P..... qu'elle n'en devoit pas faire à deux fois, quand elle fut si malade, un peu avant la maladie dont elle est morte, me donne le paroli. Je ne suis pas encore bien consolée de cet après-dîner que nous passâmes sur le bord de cette jolie rivière, sans y lire vos *Mémoires*. J'aurai de la peine à m'en passer jusqu'à l'année qui vient. Si je meurs entre-ci et ce tems-là, je mettrai ce regret au rang de ceux que j'aurai de quitter la vie. Nous parlons souvent, le bon Abbé et moi, de votre bonne chère, de l'admirable situation de Chaseu, et enfin, de votre bonne compagnie; et nous disons qu'il est fâcheux d'en être séparés quasi pour jamais.

LETTRE 536 ".

Le Comte DE BUSSY à Madame DE SÉVIGNÉ.

à Bussy, ce 6 Novembre 1677.

JE vous trouve de très-bon goût, Madame, de préférer tous les différens aurores de l'Automne au vert du Printems; mais je remarque un peu d'amour-propre dans ce jugement : c'est adroitement dire que vous avez plus de mérite que la jeunesse : et ma foi vous avez raison; car la jeunesse n'a que du vert; et nous autres gens d'arrière-saison, nous sommes de cent mille couleurs, les unes plus belles que les autres.

Je ne doute pas que M. le Tellier ne remplisse aussi bien la charge de Chancelier qu'il a fait celle de Secrétaire d'Etat. Vous avez raison de vous récrier sur la bonne fortune de cette famille; elle est au dernier degré. Vous dites plaisamment que votre nièce de Coligny est si heureuse qu'elle en devroit être. Il est vrai aussi que son bonheur vient plutôt de sa modération que de ses grandes richesses. Vous avez raison de dire que la fièvre quarte de Madame de Coligny fait un peu voir qu'elle est encore des nôtres. Elle l'a jugé ainsi, et cela l'a mortifiée. C'est Alexandre qui connoît par sa blessure qu'il n'est pas fils de Jupiter, comme il l'avoit cru. Vous verrez ce que vous souhaitez tant de voir; mais n'allez pas aussi vous figurer un si grand

plaisir; car j'aurois trop de peine à remplir votre attente. Adieu, ma chère Cousine.

LETTRE 537.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 8 Décembre 1677.

MA fille est ici*; mais comme il n'y a pas un plaisir pur en ce monde, la joie que j'ai de la voir est fort troublée par le chagrin de sa mauvaise santé. Imaginez-vous, mon pauvre Cousin, que cette petite jolie personne, que vous avez trouvée si souvent à votre gré, est devenue d'une maigreur et d'une délicatesse qui la rend une autre personne; et sa santé est tellement altérée, que je ne puis y penser sans en avoir une véritable inquiétude. Voilà ce que le bon Dieu me gardoit, en me redonnant ma fille. Je ferois des réflexions d'ici à demain. Il vaut mieux vous demander des nouvelles de notre veuve : comment elle se trouve de sa fièvre quarte, et si l'hiver, joint avec ce triste mal, ne fait pas un grand trouble à la tranquillité de sa vie. Il n'y en a guère qui soit exempte de nuage. Je vous la recommande, et vous à elle. Il ne faut que le bonheur d'une si douce société pour adoucir toutes les peines. Croiriez-vous bien que je ne sais point de nouvelles ? La prise de Fribourg nous a comblé de joie et de gloire, et a contraint le gazetier d'Hollande d'avouer bonne-

* Madame de Grignan resta à Paris environ un an et dix mois. *Voyez* ci-après la page 393.

ment qu'il n'y a pas le mot à dire sur la campagne du Roi : que trois grandes villes prises, une bataille gagnée, et Fribourg pris, pour dire adieu aux Allemands*, est une suite de bonheur si extraordinaire qu'il n'y a qu'à l'admirer. Je trouve ce style fort plaisant. Adieu, mon cher Cousin; aimons-nous toujours bien, nous ne saurions mieux faire. J'en dis autant à ma Nièce.

* Fribourg, mal défendu, fut pris le 14 Novembre après cinq jours de tranchée ouverte.

LETTRE 538.

Au même.

à Paris, ce 8 Février 1678.

Nous avons lu avec beaucoup de plaisir le fragment de vos *Mémoires*. Je ne puis présentement en faire l'usage que je voudrois, parce que, comme vous savez, la Cour n'est plus ici. Mais en général soyez persuadé que je ne perds aucune occasion de faire mon devoir. Notre ami Corbinelli vous a écrit pour vous dire son avis de votre style, qui est admirable. On ne peut être plus occupé que nous le sommes tous deux de vous.

On est à présent dans la plus belle incertitude qu'il est possible. On croit la trève et la guerre quatre fois en un même jour. On ne parle que de politique, et les raisonnemens de travers sont inépuisables.

Monsieur de Grignan, qui vient d'arriver de Provence, s'y en retourne sur ses pas, et tous ceux qui ont des places dans les Provinces sont dans le même

chagrin. La santé de ma fille n'est pas en meilleur état qu'elle étoit. Je vous fais les baise-mains de toute ma famille, du bon Abbé, de mon fils, enfin de *tutti quanti*; et j'embrasse tendrement l'aimable veuve, et son très-cher père, qui fait une partie des occupations de mon cœur et de mon esprit.

LETTRE 539 ".

Monsieur DE CORBINELLI *au Comte* DE BUSSY *.

Nous avons lu, Monsieur, avec un plaisir sensible, votre campagne de Mardick. Je ne me lasse point d'admirer la noble facilité qui est répandue dans tout ce que vous faites; mais ce qui me touche plus particulièrement, c'est l'éloignement que vous avez de toutes sortes d'affectations et d'inutilités dans votre style, sur quoi, quand vous me tueriez, je ne m'empêcherois pas de citer le Maître en ce genre, le divin Horace, dont vous savez puiser les préceptes dans l'expérience et dans la nature plus qu'en lui-même, quoiqu'il ne les ait prises que dans ces deux sources :

Est brevitate opus, ut currat sententia, nec se.
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Je n'ai vu encore personne qui fasse mieux voir que vous tout d'un coup sa pensée, et qui la fasse voir uniquement. J'ai traduit le mot de *sententia* par celui de *pensée* en notre langue; car vous savez

* Cette Lettre, annoncée dans la précédente, est assez intéressante pour que le Lecteur ne regrette point de la trouver ici.

mieux

mieux que moi qu'il le signifie plus souvent que l'autre ; et je prétends qu'Horace n'a point voulu recommander la brièveté pour ce que nous appelons *Sentence* seulement. Il est donc vrai que votre style a cette bonne qualité que veut notre Maître qu'on ait, mais encore celle de proportionner vos expressions à leur sujet ; en quoi j'ai vu peu de gens être habiles; et c'est, à mon gré et à mon goût, une des plus charmantes choses qui se trouvent dans votre style. Vos paroles, comme dit Pétrone, sont de la couleur de vos pensées, et ne sont pas plus vives ni plus fortes. Encore un mot de latin, car nous autres savans, en voulons dire *in ogni modo*, quand l'occasion s'en présente; en quoi nous prétendons différer des pédans qui en disent sans choix à tous propos. *Ne Sententiæ*, dit Pétrone, *emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant.* De quelle opinion êtes-vous sur le style historique? Mascardi et Vossius veulent qu'il soit aussi pompeux et aussi magnifique que celui des Poésies héroïques. Strada n'est pas de leur avis. Les deux premiers donnent pour exemple le style de Tite-Live, de Tacite et de Salluste. J'ai si peur d'être tenté de citer encore du latin, que je quitte cette question. Mes complimens, s'il vous plaît, à votre divine fille, que j'honore parfaitement.

LETTRE 540 ".

Le Comte DE *Bussy à M.* DE *Corbinelli.*

à Bussy, ce 22 Février 1678.

Je ne sais encore, Monsieur, ce que nous devons répondre aux panégyriques qu'on fait à nous-mêmes de nous; car outre que de dire, *Vous vous moquez*, seroit trop commun, je n'aimerois pas à vous contredire, sur-tout en cette rencontre. Ainsi je me contenterai de vous dire comme à Madame de Sévigné, que je suis ravi de vous plaire. Après cela je vais répondre à l'endroit où vous me demandez mon sentiment sur le style historique. Je veux qu'il soit court et net, car sans cela il ennuie, quelque grands et quelque beaux que soient les événemens. J'ai lu Tacite, il me paroît serré, mais il est obscur; et il entend toujours finesse à tout. Lorsque le style est toujours pompeux et magnifique, je maintiens qu'il doit ennuyer.

LETTRE 541 ".

Madame DE *Sévigné au Comte* DE *Bussy.*

à Paris, ce 18 Mars 1678.

Que dites-vous de la prise de Gand? Il y avoit long-tems, mon Cousin, qu'on n'y avoit vu un Roi de France. En vérité, le nôtre est admirable, il

mériteroit bien de vous avoir pour Historien. Il ne faudroit ni fable, ni fiction pour le mettre au-dessus des autres; il ne faudroit qu'un style droit, pur et net, comme le vôtre. J'ai toujours cela dans la tête.

Les Historiens du Roi suivent l'armée. Ils ne sont guère accoutumés aux fatigues. On me mande qu'ils sont fort étonnés de se voir à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles; ils savent à présent par expérience le peu d'agrément qu'il y a de coucher aux rayons de la belle maîtresse d'Endimion. Ils font leur cour par l'étonnement qu'ils ont de ces légions nombreuses qui composent la formidable armée du Roi. Ils sont encore tout surpris des fatigues qui ne sont que trop vraies; et dans cette pensée, ils disoient l'autre jour au Roi qu'ils n'étoient plus si étonnés de ce que les soldats hasardoient si légèrement leurs vies, puisqu'ils avoient raison d'en souhaiter la fin. Ils disent aussi des turlupinades (que bien que le Roi craigne les senteurs, le Gand d'Espagne qu'il vient de prendre ne lui fera point de mal à la tête). J'y ajoute qu'un Prince moins sage et moins grand en pourroit bien être entêté. Voilà bien des pauvretés, mon cher Cousin; c'est ma plume qui a mis tout cela sans mon consentement *.

* Tout ce qui précède depuis ces mots, *les Historiens du Roi* forme dans le recueil de Bussy une lettre particulière : mais comme elle est de la même date que celle dans laquelle nous l'avons intercalée, elle nous a paru en être un fragment, lequel d'ailleurs méritoit de n'être point omis.

On est présentement à Ypres *, et j'en suis en peine ; car cette place est farcie de gens de guerre, quoiqu'il en soit sorti deux mille hommes pour aller à Bruges, parce qu'on ne sait jamais où le Roi tombera. Toutes les villes tremblent. Je crois que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre.

Mais parlons de Madame de Seignelay, qui mourut avant-hier matin grosse d'un garçon. La fortune a fait là un coup bien hardi, d'oser fâcher M. Colbert. Lui et toute sa famille sont inconsolables. Voilà un beau sujet de méditer. Cette grande héritière tant souhaitée, et prise enfin avec tant de circonstances, est morte à dix-huit ans. *La Princesse de Clèves* n'a guère vécu plus long-tems; elle ne sera pas sitôt oubliée. C'est un petit livre que Barbin nous a donné depuis dix jours, qui me paroît une des plus charmantes choses que j'aie jamais lues. Je crois que ma nièce la Chanoinesse vous l'enverra bientôt. Je vous en demanderai votre avis, quand vous l'aurez lue avec l'aimable Veuve. Il me semble qu'il est encore de bonne heure pour être allé à Chaseu. Vos prés et votre jolie rivière n'y sont-ils point encore glacés? Vous avez assurément pris pour votre été cinq ou six jours du soleil de Mars, qui vous feront bien voir comme à nous qu'ils n'étoient que des trompeurs.

* Ypres fut prise ainsi que Gand. Les succès et ceux qu'eurent en Allemagne le Maréchal de Créqui et le Maréchal de Navailles en Espagne, déterminèrent la conclusion de la paix, qui fut signée à Nimègue le 11 août suivant. C'étoit la plus glorieuse qu'eût faite la France, à cette époque.

Je ne sais comment vous pouvez aimer mes lettres; elles sont d'une négligence que je sens, sans y pouvoir remédier. Mais cela vient de plus loin, et c'est moi que vous aimez. Vous faites très-bien, et je vous conjure de continuer, sans craindre d'aimer une ingrate. Je vous en dis autant, ma chère nièce. Rendez-moi compte de vos amusemens et de vos lectures. C'est ce qui console de tout l'ennui de la solitude. Mais peut-on vous plaindre tous deux? Non, en vérité : vous êtes en fort bonne compagnie quand vous êtes ensemble. J'aime bien la Hire, et son discours à son maître. Il est à la mode, et d'un bon tour*. Il me semble que vous auriez dit la même chose à Charles VII; car pour le Roi d'aujourd'hui, vous êtes bien éloigné d'avoir sujet de lui parler de la sorte. Ma fille se porte un peu mieux; elle vous fait, et à vous, ma chère Nièce, mille amitiés.

*. *Que pensez-vous de mon bal*, disoit Charles VII à ce guerrier. Il répondit : *Je pense, Sire, qu'on ne peut plus gaîment perdre un Royaume.* C'est le mot que rapportoit Bussy dans sa lettre.

LETTRE 542.

Au même.

à Paris, ce 20 juin 1678.

QUELLE folie de ne vous point écrire, puisque je fais le principal, qui est de me souvenir tous les jours de vous! Quand on n'a point de bonne raison, il n'en faut dire aucune. Voilà donc la paix, mon cher Cousin. Le Roi a trouvé plus beau de la donner cette année à toute l'Europe, que de prendre le reste de la Flandre; il la garde pour une autre fois. Êtes-vous à Chaseu, mon cher Cousin, dans cet aimable lieu? J'en ai le paysage dans la tête, et je l'y conserverai soigneusement; mais encore plus l'aimable père et l'aimable fille, qui ont leur place dans mon cœur. Voilà bien des aimables. Mais ce sont des négligences dont je ne puis me corriger. J'espère que si mes lettres méritoient d'être lues deux fois, il se trouveroit quelque charitable personne qui les corrigeroit. Notre ami Corbinelli est allé trouver M. de Vardes, pour l'obliger de profiter de la permission que le Roi a donnée à M. de Rohan d'épouser sa fille. Ce mariage est agréable pour de Vardes, et d'autant plus qu'on ne parle point de sa charge, qui sera vendue à quelque autre, selon la volonté du Roi.

Madame de Monaco est partie de ce monde avec une contrition fort équivoque, et fort confondue avec la douleur d'une cruelle maladie. Elle a été

défigurée avant que de mourir. Son desséchement a été jusqu'à outrager la nature par le dérangement de tous les traits de son visage. Adieu, mon Cousin. Que dites-vous de *la Princesse de Clèves?* J'embrasse ma nièce : je l'aime et je la prie, et vous aussi, de m'aimer toujours.

LETTRE 543.

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*

à Bussy, ce 18 Juin 1678.

On me mande que Madame de Monaco vient de mourir, et que le Maréchal de Grammont son père n'a fait que plaisanter avec elle dans son agonie. Aimez-vous, ma chère Cousine, les plaisanteries qu'on fait aux mourans, ou que font les gens qui meurent? Pour moi, je ne les saurois souffrir. « Tirez le rideau, la farce est jouée : adieu paniers, vendanges sont faites : il faut plier bagage ». Tout cela me fait mal au cœur; et quand je le pourrois souffrir à des indifférens, je le trouverois barbare à un père qui en use ainsi avec sa fille. Je ne sais s'il ne vous est point revenu que Madame Fouquet a été à Autun rendre visite à l'Evêque. Celui-ci, en galant homme, la traita comme si elle eût été encore Surintendante des Finances. Il alla au-devant d'elle avec six carrosses et deux cents chevaux de la ville, et j'y étois, j'en sais bien le compte *.

* Allusion à un vers de Marat.

La Dame fut fort aise de me voir, et me dit que Monsieur d'Autun faisoit trop d'honneur à une malheureuse comme elle. Je lui répondis qu'il partageoit cet honneur. Je ne sais si elle m'entendit. Je lui ai trouvé autant de fraîcheur qu'autrefois, quoiqu'elle ait dix-huit ans de plus.

On me mande que le Cardinal de Retz, que nous croyions ne revoir qu'au jour du jugement, est dans l'hôtel de Lesdiguières, au milieu de ce qu'il y a d'honnêtes gens en France. Expliquez-moi cela, Madame; car il me semble que ce retour fait tort à sa retraite. Je ne saurois vous dire combien la *Vedova felice* * et moi nous vous aimons; cela passe, non pas l'imagination, mais l'expression.

* Madame de Coligny.

LETTRE 544.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 27 Juin 1678.

Je crois que je vous écrivois dans le tems que vous me faisiez de très-justes reproches de ne vous écrire pas. Vous avez vu comme je m'en faisois à moi-même. Vous me flattez beaucoup en me disant que plus vous devenez délicat, et plus je vous suis nécessaire. Le moyen de n'être pas sensible à cette louange, si bien apprêtée? Je vous ai mandé de mes nouvelles, mon Cousin, et de celles de ma fille: elle a été assez mal; une saignée l'a remise.

Plût à Dieu que la paix fût assez généralement établie dans tous les cœurs, pour faire revenir à la Cour tous ceux que je désire! Vous seriez assurément le premier, et l'unique, s'il n'y en avoit qu'un, quoique vous ne soyez pas le plus malheureux. Vous avez une société chez vous, et un voisinage qui vous mettent à couvert de l'excès de l'ennui.

Madame de Monaco, en mourant, n'avoit aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle: c'étoit une tête de mort gâtée par une peau noire et sèche : c'étoit enfin une humiliation si grande pour elle, que, si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. Elle a eu beaucoup de fermeté. Le Père Bourdaloue dit qu'il y avoit beaucoup de christianisme.

Vous savez que le Cardinal de Retz a voulu se démettre de son chapeau de Cardinal. Le Pape ne l'a pas voulu, et non-seulement s'est trouvé offensé qu'on veuille se défaire de cette dignité, quand on veut aller en Paradis; mais il lui a défendu de faire aucun séjour à Saint-Michel, à trois lieues de Commercy, qui est le lieu qu'il avoit choisi pour demeure, disant qu'il n'est pas permis aux Cardinaux de faire aucune résidence dans d'autres Abbayes que les leurs. C'est la mode de Rome; et l'on ne se fait point Ermite *al dispetto del Papa.* Ainsi Commercy étant le lieu du monde le plus passant, il est venu demeurer à Saint-Denis, où il passe sa vie très-conformément à la retraite qu'il s'est imposée. Il a été quelque tems à l'hôtel de Lesdiguières: mais

cette maison étoit devenue la sienne *. Ce n'étoit plus les amis du Duc qui y dînoient, c'étoit ceux du Cardinal. Il a vu très-peu de monde, et il est, il y a plus de deux mois, à Saint-Denis. Il a un procès qu'il fera juger, parce que, selon qu'il se tournera, ses dettes seront achevées d'être payées, ou non. Vous savez qu'il s'est acquitté de onze cent mille écus. Il n'a reçu cet exemple de personne, et personne ne le suivra. Enfin, il faut se fier à lui de soutenir sa gageure. Il est bien plus régulier qu'en Lorraine, et il est toujours très-digne d'être honoré. Ceux qui veulent s'en dispenser, l'auroient aussi bien fait, quand il seroit demeuré à Commercy, qu'étant revenu à Saint-Denis **. Adieu, mon Cousin; je suis fort aise que vous m'aimiez, l'aimable Veuve et vous. Si vous voyiez comment mon cœur est fait pour vous deux, vous ne me trouveriez pas ingrate.

* Madame de Lesdiguières étoit sa nièce.

** Madame de Sévigné, amie du Cardinal, ne disoit pas tout. Le Pape nouveau avoit fait œuvre d'ami en lui imposant cette retraite à la porte de Paris. On trouve dans une lettre de Bussy, ce petit article curieux. « On me mande que le Cardinal de Retz » achève de faire sa pénitence chez Madame de Bracciano (*de-* » *puis la célèbre Princesse des Ursins*); cela étant, je ne déses- » pere pas de voir l'Abbé de la Trappe revenir soupirer pour » quelque Dame de la Cour : et si l'on va en Paradis par le » chemin que tient le Cardinal, l'Abbé est bien sot de ne pas » quitter celui qu'il a pris pour y aller ».

LETTRE 545. "

Le Comte DE *Bussy à Madame* DE *Sévigné.*

à Bussy, ce 29 Juin 1678.

Si je savois aussi bien apprêter des louanges, Madame, je vous en donnerois souvent, parce que vous en méritez, et pour m'attirer les vôtres; j'en donnerois aussi quelquefois au Roi, parce qu'il en est digne.

Je suis bien aise que vous m'ayez éclairci de la conduite du Cardinal de Retz, qui de loin me paroissoit changée; car j'aime à l'estimer, et cela me fait croire qu'il soutiendra jusqu'au bout la beauté de sa retraite.

Mais j'oubliois de vous dire que j'ai enfin lu *la Princesse de Clèves* avec un esprit d'équité, et point du tout prévenu du bien et du mal qu'on en a écrit. J'ai trouvé la première partie admirable: la seconde ne m'a pas paru de même. Dans le premier volume, hors quelques mots trop souvent répétés, qui sont pourtant en petit nombre, tout est agréable, tout est naturel. Dans le second, l'aveu de Madame de Clèves à son mari est extravagant, et ne se peut dire que dans une histoire véritable; mais quand on en fait une à plaisir, il est ridicule de donner à son héroïne un sentiment si extraordinaire. L'auteur, en le faisant, a plus songé à ne pas ressembler aux autres romans,

qu'à suivre le bon sens. Une femme dit rarement à son mari qu'on est amoureux d'elle; mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui; et d'autant moins qu'en se jetant à ses genoux, comme fait la Princesse, elle peut faire croire à son mari qu'elle n'a gardé aucunes bornes dans l'outrage qu'elle lui a fait. D'ailleurs, il n'est pas vraisemblable qu'une passion d'amour soit long-tems dans un cœur, de même force que la vertu. Depuis qu'à la Cour, en quinze jours, trois semaines ou un mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne songe plus qu'à disputer le terrein pour se faire valoir. Et si, contre toute apparence et contre l'usage, ce combat de l'amour et de la vertu duroit dans son cœur jusqu'à la mort de son mari, alors elle seroit ravie de les pouvoir accorder ensemble, en épousant un homme de sa qualité, le mieux fait, et le plus joli cavalier de son tems. La première aventure des jardins de Coulommiers n'est pas vraisemblable, et sent le roman. C'est une grande justesse, que la première fois que la Princesse fait à son mari l'aveu de sa passion pour un autre, M. de Nemours soit à point nommé derrière une palissade, d'où il l'entend; je ne vois pas même de nécessité qu'il sût cela, et en tout cas, il falloit le lui faire savoir par d'autres voies.

Cela sent encore bien le roman, de faire parler les gens tout seuls; car outre que ce n'est pas l'usage de se parler à soi-même, c'est qu'on ne

pourroit savoir ce qu'une personne se seroit dit, à moins qu'elle n'eût écrit son histoire, encore diroit-elle seulement ce qu'elle auroit pensé. La lettre écrite à Madame de Chartres, est encore du style des lettres de roman, obscure, trop longue, et point du tout naturelle. Cependant, dans ce second tome, tout y est aussi bien conté, et les expressions en sont aussi belles que dans le premier.

LETTRE 546.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 25 Juillet 1678.

Je vous avoue, mon cher Cousin, que je ne savois nullement l'intérêt que vous preniez aux gens à qui j'ai trouvé occasion de faire plaisir. Je me suis trouvée trop heureuse qu'un honnête homme ait voulu une si petite chose qui dépendoit de moi. J'étois sur le point de le remercier de l'avoir acceptée, lorsque j'ai vu qu'il ne tenoit qu'à moi d'en recevoir un remercîment de vous. Mais je ne veux point vous tromper, mon cher Cousin, ni vous faire valoir ce qui n'en vaut pas la peine, et ce que je n'ai point fait pour l'amour de vous.

Je suis d'accord de ce que vous dites de *la Princesse de Clèves*. Votre critique et la mienne étoient jetées dans le même moule. Nous nous sommes un peu trop pressés de louer le Roi sur la paix qui n'est pas une chose trop assurée. Adieu, mon Cousin; adieu, ma jolie Veuve.

LETTRE 547.

Au même.

à Paris, ce 9 Août 1678.

TOUT le monde s'est remis à croire la paix. Le Roi de Suède prie le Roi de vouloir bien la faire sans s'attacher davantage à ses intérêts. Les Hollandois se sont déchargés de cette négociation; et cela fait croire que toutes les louanges en vers et en prose qu'on a données au Roi sur cette paix, se trouveront à leur place. Mais que dites-vous de M. d'Albret qui alloit voir amoureusement et nocturnement Mme. de Lameth à la campagne? On l'a pris pour un voleur, on l'a tué sur la place. Voilà une étrange aventure * !

* « La mort de M. d'Albret (disoit Bussy répondant à cette » lettre) dans une bataille lui eut fait plus d'honneur; cepen- » dant, celle-ci fait plus de bruit, et on en parlera plus long- » tems ». Il faut ajouter que M. d'Albret n'avoit pas été pris pour un voleur, mais réellement assassiné par M. de Lameth, qui avoit forcé sa femme à lui donner un rendez-vous. Il étoit venu exprès de l'armée pour en profiter : c'étoit un frère du Maréchal d'Albret. Son aventure est la même que celle de Bussy d'Amboise, favori du Duc d'Alençon, frère de Charles IX, qui fut poignardé par Montsoreau, lequel avoit contraint sa femme de l'attirer par un semblable rendez-vous. On verra par une des lettres qui suivent, que M. de Lameth eut à soutenir pour ce meurtre un procès qu'il gagna.

Madame de Lameth étoit une femme pleine d'esprit, et dont sur-tout les Lettres étoient recherchées comme celles des Sévigné et des Coulanges. (Le *Supplément* de Bussy m'a fourni ces noms, qui n'étoient qu'en initiales).

LETTRE 548.

Au même.

à Livry, ce 23 Août 1678.

Où est donc votre fils, mon Cousin? pour le mien, il ne mourra jamais, puisqu'il n'a pas été tué dix ou douze fois auprès de Mons. La paix étant faite et signée le 9 Août *, M. le Prince d'Orange a voulu se donner le divertissement de ce tournoi. Vous savez qu'il n'y a pas eu moins de sang répandu qu'à Senef. Le lendemain du combat, il envoya faire ses excuses à M. de Luxembourg, et lui manda que s'il lui avoit fait savoir que la paix étoit signée, il se seroit bien gardé de le combattre. Cela ressemble assez à l'homme qui se bat en duel à la comédie, et qui demande pardon à tous les coups qu'il donne dans le corps de son ennemi.

Les principaux Officiers des deux partis prirent donc dans une conférence un air de paix, et convinrent de faire entrer du secours dans Mons. Mon fils étoit à cette entrevue romanesque. Le Marquis de Grana demanda à M. de Luxembourg, qui étoit un escadron qui avoit soutenu deux heures durant, le feu de neuf de ses canons, qui tiroient sans cesse pour se rendre maîtres de la batterie que mon fils soutenoit? M. de Luxembourg lui dit que c'étoit les Gendarmes-Dauphins, et que M. de Sévigné,

* D'Avrigny dit le 11.

qu'il lui montra là présent, étoit à leur tête. Vous comprenez tout ce qui lui fut dit d'agréable, et combien, en pareille rencontre, on se trouve payé de sa patience. Il est vrai qu'elle fut grande; il eut quarante de ses Gendarmes tués derrière lui. Je ne comprends pas comment on peut revenir de ces occasions si chaudes et si longues, où l'on n'a qu'une immutabilité qui nous fait voir la mort mille fois plus horrible que quand on est dans l'action, et qu'on s'occupe à battre et à se défendre.

Voilà l'aventure de mon pauvre fils; et c'est ainsi que l'on en usa le propre jour que la paix commença. C'est comme cela qu'on pourroit dire de lui plus justement qu'on ne disoit de Dangeau : Si la paix dure dix ans, il sera Maréchal de France.

LETTRE 549 ".

Monsieur DE CORBINELLI *au Comte* DE BUSSY.

à Livry, ce 10 Septembre 1678.

J'AI lu vos réflexions sur *la Princesse de Clèves*, Monsieur. Je les ai trouvées excellentes, et pleines de bon sens. Je les ai d'autant plus aimées, qu'elles ont rencontré le goût de tous les vrais honnêtes gens de ce pays-ci.

J'ai fait dessein d'un voyage en Bourgogne par la seule envie de vous rendre une visite à Chaseu, car c'est là, ce me semble, où vous passez vos hivers; et j'aurois un fort grand plaisir de parler

avec

avec vous des affaires de ce pays-ci. Mon Dieu ! les belles choses que nous dirons du Roi ! Je sais le goût que vous avez pour sa gloire, et la manière dont je conçois que vous la pourriez apprendre à la postérité. Ah que nous ferions bien des fragmens, si on nous confioit cet opéra.

Madame DE GRIGNAN.

Je voudrois bien être dans *le Chorus*. Il me semble que je mêlerois volontiers ma voix à la vôtre. Mais après avoir loué le Monarque, ne dirons-nous rien de ses Capitaines ? Vous avez vu gagner des batailles pendant la guerre : mais M. de Luxembourg fait plus, il en gagne pendant la paix *. Vous savez toutes les histoires; mais vous n'y avez jamais vu de pareils événemens. Plût à Dieu que vous prissiez le soin de les écrire ! Votre style y seroit bien convenable. J'ai vu des gens fort contens de quelques-uns de vos ouvrages. Si je retourne jamais à Bussy, je vous demanderai pour marque de votre amitié de me les montrer. Savez-vous bien, Monsieur, qui est cette personne qui se promet votre amitié ? Vous comprenez bien qu'elle en doit avoir pour vous; autrement elle seroit fort injuste : mais je ne la suis point ; car je vous estime et je vous

* Le Prince d'Orange, après la signature de la paix, attaqua le Maréchal de Luxembourg, qui, quoique surpris, se soutint avec gloire. L'affaire fut sanglante. Le Prince vouloit, dit-on, rompre le traité. Il s'excusa sur ce que la nouvelle ne lui en étoit pas venue officiellement. « C'est (écrivoit Bussy) une espece » d'assassinat qui mériteroit qu'on en informat ».....

aime fort. J'embrasse de tout mon cœur Madame de Coligny; c'est une aimable et une estimable personne.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Est-il besoin de vous dire que c'est la belle Madelonne qui a pris notre plume pour vous dire ces mots ? Nous sommes encore ici avec notre cher ami. En vérité nous y pensons fort souvent à vous; et quand on vous connoît, et qu'on vous aime comme nous faisons, on ne peut jamais oublier votre sorte d'esprit. Je vous recommande l'un à l'autre, Monsieur le Comte et Madame de Coligny. Parlez souvent ensemble, afin de ne point oublier votre langue, c'est ce qui vous a si bien préservés jusqu'ici de la moisissure qui arrive quasi toujours en Province : tant que vous serez ensemble, vous en serez fort exempts.

Au reste, Monsieur de Lameth a gagné son procès. Il a permission de prouver qu'il est cocu : mais sa femme prétend se justifier, et faire voir clair comme le jour qu'il est impuissant. Monsieur de Montespan parut à l'Audience pour soutenir Monsieur d'Albret. On y attendoit encore Monsieur de Courcelles*, mais il n'y vint pas, parce qu'il mourut ce jour-là d'une maladie dont sa femme se porte encore bien.

* *Voyez*, sur Mme. de Courcelles, tome I, p. 135, et II, 137.

LETTRE 550.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 12 Octobre 1678.

J'AI reçu deux de vos lettres, mon Cousin. Dans l'une vous me contez votre vie, et de quelle manière vous vous divertissez. Je trouve que vous avez une très-bonne compagnie, et que vous faites un très-bon usage de tout ce qui peut contribuer à vous faire une société douce; et si nous étions dans un règne moins juste que celui-ci, on pourroit bien vous changer un exil que vous rendez trop agréable, comme on fit à un Romain. On apprit qu'il passoit la plus douce vie du monde dans une île où il étoit exilé, on le rappela à Rome, et on le condamna à y vivre avec sa femme. Je suis charmée que vous me promettiez de m'aimer, ma nièce de Coligny et vous. Je suis ravie de vous plaire, et d'être estimée de vous deux. Nous nous mîmes l'autre jour à parler d'elle, ma fille, M. de Corbinelli et moi; en vérité, elle fut célébrée dignement; et l'un des plus beaux endroits que nous trouvassions en elle, fut la tendresse et l'attachement qu'elle a pour vous, et le plaisir qu'elle prend à divertir votre exil; cela vient d'un fond héroïque. Mademoiselle de Scudéry dit, que la vraie mesure du mérite se doit prendre sur l'étendue de la capacité qu'on a d'aimer. Jugez par-là du prix de votre fille. Il faut

louer aussi ceux qui sont dignes d'être aimés. Ceci vous regarde, mon Cousin.

Au reste, je vous réponds de votre incorruptibilité tant que vous serez ensemble.

L'armée de M. de Luxembourg n'est point encore séparée; les goujats parlent même du siége de Trèves ou de Juliers. Je serai au désespoir, s'il faut que je reprenne encore les pensées de la guerre. Je voudrois fort que mon fils et mon bien ne fussent plus exposés à leurs glorieuses souffrances. Il est triste de s'avancer dans le pays de la misère; c'est ce qui est indubitable dans votre métier.

Vous savez, je crois, que Madame de Meckelbourg s'en allant en Allemagne, a passé par l'armée de son frère *. Elle y a été trois jours comme Armide au milieu de tous ces honneurs militaires qui ne se rendent pas à petit bruit. Je ne puis comprendre comment elle put songer à moi en cet état. Elle fit plus, elle m'écrivit une lettre fort honnête qui me surprit extrêmement; car je n'ai aucun commerce avec elle. Elle pourroit faire dix campagnes et dix voyages en Allemagne sans penser à moi, que je ne serois pas en droit de m'en plaindre. Je lui mandai que j'avois bien lu des Princesses dans les armées, se faisant adorer et admirer de tous les Princes, qui étoient autant d'amans: mais que je n'en avois jamais vu une qui, dans ce triomphe, s'avisât d'écrire à une ancienne amie

* Le Maréchal de Luxembourg.

qui n'avoit point la qualité de confidente de la Princesse.

M. de Brandebourg et les Danois ont si bien chassé les Suédois de l'Allemagne, que cet Electeur n'a plus rien à faire qu'à venir joindre nos ennemis. On craint que cela ne retarde la paix des Allemands.

« La Cour est à Saint-Cloud; le Roi veut aller » à Versailles : mais il semble que Dieu ne le veuille » pas, par l'impossibilité de faire que les bâtimens » puissent le recevoir, et par la mortalité prodi- » gieuse des ouvriers, dont on emporte toutes les » nuits, comme de l'Hôtel-Dieu, des charriots pleins » de morts : on cache cette triste marche pour ne » pas effrayer les ateliers, et ne pas décrier l'air de » ce *favori sans mérite.* Vous savez ce bon mot sur » Versailles * ».

Nous sommes revenus de Livry plutôt que nous ne voulions, à cause d'une fièvre qui prit fortement à l'une de Mesdemoiselles de Grignan. Nous nous raccoutumons à la bonne ville insensiblement. Nous pleurions quasi quand nous quittâmes notre forêt. Le bon Corbinelli est enrhumé et garde la chambre. La santé de ma fille, qui nous donnoit quelque espérance de se rétablir, est redevenue maladie, c'est-à-dire, une extrême délicatesse : cela ne l'empêche pas de vous aimer, et de vous honorer.

* Ce fragment que nous tirons du *Supplément* aux œuvres de Bussy, livre curieux et rare, avoit été omis dans le Recueil de ses lettres.

LETTRE 551.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 14 Novembre 1678.

JE veux écrire dans mes Heures ce que dit M. de Comines sur les traverses de la vie humaine. Il y a plaisir de voir que dès ce tems-là il étoit question de tribulation et de misère. Son style donne une grâce particulière à la solidité de son raisonnement. Pour moi, je veux être plus persuadée que jamais de l'impossibilité d'être heureux en ce monde, puisque Dieu tient *loyaument* ce qu'il a promis *.

Je vous fais toujours des amitiés de la part de Madame de Grignan.

Madame DE GRIGNAN.

Et ne pourrois-je pas les faire moi-même, sans en donner la peine à un autre? Assurément, Monsieur, je ne résiste jamais à la tentation de vous mettre un mot dans les lettres de ma mère. Si vous demandez quelle interprétation je donne au mot de *tentation*, c'est en vérité par rapport à vous que je crains d'ennuyer; car pour moi je ne puis me faire que du bien, en vous faisant souvenir souvent de moi, et m'attirant mille douceurs que vous

* Voici ce passage de Comines cité par Bussy.

« Aucune créature n'est exempte de passion (*souffrance*). » Tous mangent leur pain en peine et douleur. N. S. le promit, » dès qu'il fit l'homme, et loyaument l'a tenu à toutes gens. »

me dites d'une manière toute nouvelle. Peut-être même que vos maîtresses n'ont jamais goûté le plaisir de vous entendre souhaiter d'aller en enfer avec elles; et ce souhait est mille fois plus obligeant que d'y aller simplement avec elles, sans songer où l'on va. Si Madame de Coligny avoit bien voulu aussi passer son éternité avec moi sans restriction, je trouve que par-tout nous aurions été une fort bonne compagnie; mais la prudence l'a retenue. Je vois bien qu'elle me croit fort engagée dans la secte de M. Descartes, à qui vous donnez l'honneur de ma perte. Je ne veux pourtant pas encore l'abjurer : il arrive des révolutions dans toutes les opinions comme dans les modes, et j'espère que les siennes triompheront un jour, et couronneront ma persévérance. Vous faites fort mal, Monsieur, de passer vos hivers en Bourgogne, quand je passe les miens ici; il faudroit se mieux entendre : ce ne seroit pas un plaisir à négliger. Je parle pour moi; car il est fort possible que vous ayant Madame de Coligny, et Madame de Coligny vous, vous ne souhaitiez rien davantage. Je vous trouve tous deux en bonne compagnie, et je vous salue tous deux très-humblement.

Madame DE SÉVIGNÉ.

C'eût été grand dommage de l'empêcher de vous entretenir elle-même. Notre cher Corbinelli vous assure de ses anciennes tendresses; et je vous assure, mon cher Cousin et ma chère Nièce, que je

vous aime et que je vous estime beaucoup. Mandez-moi où vous passerez votre hiver.

LETTRE 552.

Au même.

à Paris, ce 18 Décembre 1678.

O GENS heureux ! ô demi-Dieux ! si vous êtes au-dessus de la rage de la bassette ; si vous vous possédez vous-mêmes ; si vous prenez le tems comme Dieu l'envoie ; si vous regardez votre exil comme une pièce attachée à l'ordre de la Providence ; si vous ne retournez point sur le passé pour vous repentir de ce qui se passa, il y a trente ans ; si vous êtes au-dessus de l'ambition et de l'avarice ; enfin, ô gens heureux ! ô demi-Dieux, si vous êtes toujours comme je vous ai vus, et si vous passez paisiblement votre hiver à Autun avec la bonne compagnie que vous me marquez ! Notre ami Corbinelli vous écrit dans ma lettre. M. le Cardinal de Retz, le plus généreux et le plus noble de tous les hommes, a voulu lui donner une marque de son amitié et de son estime. Il le reconnoît pour son allié ; mais bien plus pour un homme aimable et fort malheureux. Il a trouvé du plaisir à le tirer d'un état où M. de Vardes l'a laissé, après tant de souffrances pour lui, et tant de services importans ; et enfin, il lui porta avant-hier deux cents pistoles pour une année de la pension qu'il lui veut donner. Il y a long-tems que je n'ai eu une joie si sensible,

La sienne est beaucoup moindre; sa philosophie n'en est pas ébranlée; et comme je sais que vous l'aimez, je suis assurée que vous serez aussi aise que moi.

Pour revenir à la bassette, c'est une chose qui ne se peut représenter. On y perd fort bien cent mille pistoles en un soir. Pour moi, je trouve que passé ce qui se peut jouer d'argent comptant, le reste est dans les idées, et se joue au racquit, comme font les petits enfans *. Le Roi paroît fâché de ces excès. Vous aurez appris que la paix d'Espagne est ratifiée; je crois que celle d'Allemagne suivra bientôt.

La pauvre belle Comtesse est si pénétrée de ce grand froid, qu'elle m'a priée de vous faire ses excuses, et de vous assurer de ses véritables et sincères amitiés, et à Madame de Coligny. Sa poitrine, son encre, sa plume, ses pensées, tout est gelé.

Monsieur DE CORBINELLI.*"*

J'ai vu un mot de vous, Monsieur, qui m'a fait un grand plaisir. Si j'écoutois mon enthousiasme, je vous écrirois une grosse lettre de remercîmens; c'est-à-dire, que par l'emportement de ma reconnoissance, je tomberois dans l'ingratitude; car c'est

* Madame de Montespan perdit quatre millions en une séance. Mais elle forçoit les banquiers de jouer, jusqu'à ce qu'elle se fut racquittée. Ceux-ci finirent par être les dupes de tout ce qu'ils avoient payé comptant, car tout-à-coup la Bassette fut défendue.

ainsi qu'on doit appeler une grosse lettre de moi. Mon Dieu! que je conçois bien le plaisir qu'il y auroit d'être en tiers avec vous et Madame de Coligny, et d'y parler à cœur ouvert auprès d'un grand feu à Chaseu! J'irai un jour, et je me promets à moi-même cette satisfaction : car vous savez que c'est toujours soi qu'on cherche à satisfaire sur toutes choses, et qu'il n'y a véritablement qu'une passion, qui est l'amour-propre. Je me propose d'examiner avec vous deux bien des choses, et de vous inspirer un sentiment de mépris pour l'approbation du public sur bien des gens qui ne la méritent pas. J'aime à examiner même les choses qui me plaisent, afin de voir si je ne me suis point trompé. Je vous demande que nous fassions ensemble la même démarche. Nous parlerons de la Cour, de la guerre, de la politique, des vertus, des passions et des vices, en honnêtes gens.

Au reste, je me suis avisé de faire des remarques sur cent maximes de M. de la Rochefoucauld. J'en suis à examiner celle-ci :

La bonne grâce est au corps, ce que le bon sens est à l'esprit.

Je demande à votre tribunal si elle est facile à entendre, et quel rapport ou proportion il y a entre bonne grâce et bon sens?

Je trouve qu'on se sert de mots dans la conversation, qui, étant examinés, sont ordinairement équivoques, et qui, à force de les sasser, ne signifient point, dans la plupart des expressions,

ce qu'il semble à tout le monde qu'ils doivent signifier. Par exemple, je demande à Madame de Coligny qu'elle me définisse la bonne grâce, et qu'elle me marque bien la différence avec le bon air; qu'elle me dise celle de bon sens et de jugement, celle de raison et de bon sens, celle de génie et de talent, celle de l'humeur, du caprice et de la bizarrerie, de l'ingénuité et de la naïveté, de l'honnêteté, de la politesse et de la civilité, du plaisant, de l'agréable et du badin. Ne vous amusez pas à me dire que ce sont la plupart des synonymes; c'est le langage, ou des paresseux, ou des ignorans. Je suis après à définir tout, bien ou mal, il n'importe. Faites la même chose, je vous en prie.

LETTRE 553. "

*Le Comte DE BUSSY à M. DE CORBINELLI *.*

VOTRE lettre m'a touché comme tout ce qui vient de vous, Monsieur : c'est la conversation d'un honnête homme et d'un homme d'esprit; mais j'en voudrois de plus fréquentes que celles des lettres. Si vous étiez ici, nous y passerions la vie plus doucement qu'à Paris, et nous y raisonnerions plus tranquillement qu'on ne fait en ce pays-là. Nous ne sommes pas de votre opinion, ma fille de Co-

* Nous ne donnerons que cette partie de la réponse de Bussy, qui est la seule intéressante.

ligny et moi, sur la critique que vous faites de la maxime qui dit, que la bonne grâce est au corps, ce que le bon sens est à l'esprit. Nous croyons que M. de la Rochefoucauld veut dire, que le corps sans la bonne grâce, est aussi désagréable que l'esprit sans le bon sens; et nous trouvons cela vrai. Nous croyons encore qu'il y a de la différence entre la bonne grâce et le bon air; que la bonne grâce est naturelle, et le bon air acquis; que la bonne grâce est jolie, et le bon air beau; que la bonne grâce attire l'amitié, et le bon air l'estime.

M. d'Autun, à qui j'ai fait voir votre lettre et vos décisions, a trouvé celle-ci juste, et n'approuvoit pas seulement que nous disions que le bon air attiroit le respect. Ma fille a trouvé qu'il falloit mettre l'estime, et nous y avons souscrit. Pour moi, j'avois jugé le bon sens et le jugement la même chose. Madame de Coligny vouloit que le bon sens regardât les pensées et les expressions, et le jugement la conduite. M. d'Autun a été pour elle, et cela m'a fait revenir.

Nous croyons tous que le bon sens, la raison et le bon esprit, c'est la même chose. Nous croyons que génie est général; et talent, particulier. Nous croyons que la bizarrerie est continuelle, et le caprice par intervalles. Nous croyons que c'est une bonne qualité que d'être naïf, ou du moins indifférent, et que c'est un défaut d'être ingénu. Nous croyons qu'il faut plus d'esprit pour être poli, que pour être honnête; que l'honnêteté a plus de fonds

et plus d'étendue que la civilité, qui n'en a que l'apparence.

Nous voulions croire, Madame de Coligny et moi, que le plaisant et le badin signifioient la même chose; mais M. d'Autun nous a fait revenir, en nous disant que le plaisant divertissoit quelquefois sur les matières sérieuses, aussi bien que sur des enjouées; et que le badin ne faisoit jamais rire que sur des niaiseries. Il est convenu pourtant que l'un et l'autre caractère pouvoit quelquefois ennuyer, mais que l'agréable plaisoit toujours. Il est vrai que la différence de tout cela est si petite, qu'on ne veut pas prendre la peine de la trouver.

Adieu, Monsieur; ma fille et moi vous aimons toujours à qui mieux mieux.

LETTRE 554.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 27 Février 1679.

Vous avez passé votre hiver à Autun en très-bonne compagnie. Si j'ai oublié dans ma première lettre de faire mention du Prélat, je vous supplie que je répare ce défaut dans celle-ci, et qu'il soit persuadé par vous que je l'honore parfaitement, et que le croyant au premier rang de tout ce qu'il y a de bonnes compagnies en ce pays-ci, je le prie de juger ce que j'en puis penser dans la Province, et combien je vous trouve heureux d'avoir passé

quelques mois avec lui. Nous avons eu ici des glaces et des neiges insupportables; les rues étoient de grands chemins rompus d'ornières. Nous commençons depuis quelques jours à revoir le pavé, qui nous fait le même plaisir que le rameau d'olive qui fit connoître que la terre étoit découverte. Je crois pourtant que vous ne devez pas vous presser d'aller revoir votre charmant paysage de Chaseu, il est encore de trop bonne heure; c'est le mois d'Avril qui commence à ouvrir le printems.

Ma fille est toujours languissante; sa mauvaise santé fait le plus grand chagrin de ma vie. Nous sommes occupés présentement à juger des beaux sermons. Le Père Bourdaloue tonne à Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Il falloit qu'il prêchât dans un lieu plus accessible; la presse et les carrosses y font une telle confusion, que le commerce de tout ce quartier-là en est interrompu.

On distribue bien des Evêchés et des Abbayes. Un jeune Abbé de la Broue, qui n'a prêché qu'une seule fois devant le Roi, est nommé pour l'Evêché de Mirepoix; M. de Tulle (*Mascaron*) pour Agen, le Père Saillan de l'Oratoire pour Tréguier, l'Abbé de Bourlemont pour Fréjus, l'Abbé de Noailles pour Cahors.

M. de Marsan et le Chevalier de Tilladet sont pensionnaires. L'Abbé de la Fayette et un frère de Marsillac ont des Abbayes. Enfin, les uns sont contens, les autres non. C'est le monde, il n'y a rien de nouveau à cela. Savez-vous l'adoucissement

de la prison de MM. de Lauzun et Fouquet? Cette permission qu'ils ont de voir tous ceux de la citadelle, et de se voir eux-mêmes, manger et causer ensemble, est peut-être une des plus sensibles joies qu'ils auront jamais.

J'étois l'autre jour en un lieu où l'on tailloit en plein drap. On ouvroit des prisons, on faisoit revenir des exilés, on remettoit plusieurs choses à leurs places, et on en ôtoit plusieurs aussi de celles qui y sont. Vous ne fûtes pas oublié dans ce remue-ménage, et l'on parla de vous dignement. Voilà tout ce qu'une lettre vous en peut apprendre.

LETTRE 555.

Au même.

à Paris, ce 29 Mai 1679.

Que dit-on quand on a tort? Pour moi, je n'ai pas le mot à dire; les paroles me sèchent à la gorge: enfin, je ne vous écris point, le voulant tous les jours, et vous aimant plus que vous ne m'aimez: quelle sottise de faire si mal valoir sa marchandise! Car c'en est une très-bonne que l'amitié, et j'ai de quoi m'en parer quand je voudrai mettre à profit tous mes sentimens. Il y a dix jours que nous sommes tous à la campagne par le plus beau tems du monde; ma fille s'y porte assez bien : je voudrois bien qu'elle me demeurât tout l'été; je crois que sa santé le voudroit aussi; mais elle a une raison austère, qui lui fait préférer son devoir à sa vie.

Nous l'arrêtâmes l'année passée; et parce qu'elle croit se porter mieux à présent, je crains qu'elle ne nous échappe celle-ci. Je vis l'autre jour le bon Père Rapin, je l'aime, il me paroît un bon homme et un bon Religieux; il a fait un discours sur l'Histoire et sur la manière de l'écrire, qui m'a paru admirable. Le Père Bouhours étoit avec lui; l'esprit lui sort de tous côtés. Je fus bien aise de les voir tous deux. Nous fîmes commémoration de vous, comme d'une personne que l'absence ne fait point oublier. Tout ce que nous connoissons de Courtisans, nous parurent indignes de vous être comparés, et nous mîmes votre esprit dans le rang qu'il mérite. Il n'y a rien de quoi je parle avec tant de plaisir.

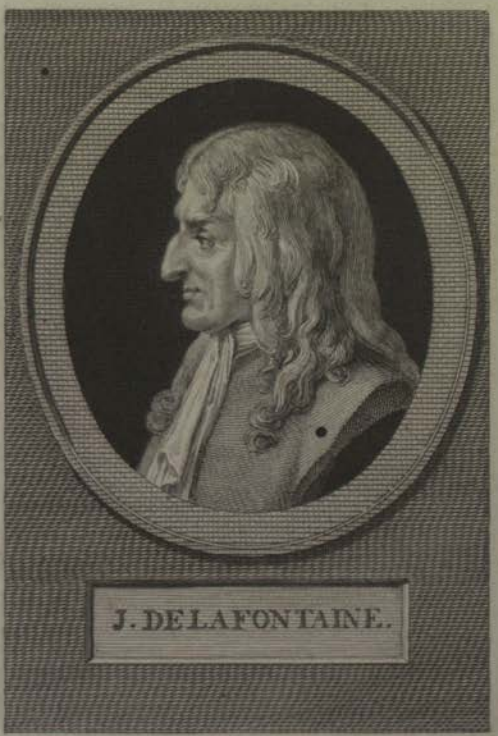
Avez-vous lu la Vie du grand Théodose, par l'Abbé Fléchier? Je la trouve belle.

Vous savez toutes les nouvelles, mon cher Cousin; que vous dirai-je? Le moyen de raisonner sur ce qui est arrivé, non plus que sur les difficultés du Brandebourg, qui fait faire encore à bien des Officiers un voyage en Allemagne*?

* La paix du nord avoit été concertée entre la France et les Hollandois Mais les parties intéressées n'en étoient pas contentes, sur-tout le Duc de Brandebourg, qui avoit chassé les Suédois du Continent, et eût voulu garder toutes ses conquêtes. Il fallut que le Maréchal de Créqui l'allât battre en Westphalie, ce qui devenoit trop facile pour être glorieux. La paix ne fut consommée qu'en Octobre.

Ce n'étoit pas là les seules nouvelles de la Cour. Madame de Montespan n'étoit plus maîtresse du Roi. La belle Fontanges l'avoit ouvertement remplacée. Les dévotions de Pâques furent

Mais



J. DE LA FONTAINE.

Aug. S.t Aubin fecit.

Mais que dites-vous de notre pauvre Corbinelli? Sa destinée le force à soutenir un procès par pure générosité pour une de ses parentes. Sa philosophie en est entièrement dérangée. Il est dans une agitation perpétuelle. Il y épuise sa santé et sa poitrine. Enfin, c'est un malheur pour lui, dont tous ses amis sont au désespoir.

LETTRE 556.

Au même.

à Paris, ce 27 Juin 1679.

Je n'ai pas le mot à dire à tout le premier article de votre lettre, sinon que Livry c'est mon lieu favori pour écrire. Mon esprit et mon corps y sont en paix; et quand j'ai une réponse à faire, je la remets à mon premier voyage. Mais j'ai tort, cela fait des retardemens dont je veux me corriger. Je dis toujours que si je pouvois vivre seulement deux cents ans, je deviendrois la plus admirable personne du monde. Je me corrige assez aisément, et je trouve qu'en vieillissant même j'y ai plus de facilité. Je sais qu'on pardonne mille choses aux charmes de la jeunesse qu'on ne pardonne point quand ils sont passés. On y regarde de plus près;

l'époque de ces changemens. Le Confesseur Lachaise trouva de bonnes raisons pour que cet amour fût préféré à l'autre; ce qui le fit nommer *la Chaise de commodité.* On sait les fureurs de Madame de Montespan, et le parti qu'en tira Madame de Maintenon.

on n'y excuse plus rien; on a perdu les dispositions favorables de prendre tout en bonne part; enfin, il n'est plus permis d'avoir tort; et dans cette pensée l'amour-propre nous fait courir à ce qui nous peut soutenir contre cette cruelle décadence, qui, malgré nous, gagne tous les jours quelque terrein.

Voilà les réflexions qui me font croire que dans l'âge où je suis, on se doit moins négliger que dans la fleur de l'âge. Mais la vie est trop courte; et la mort nous prend, que nous sommes encore tout pleins de nos misères et de nos bonnes intentions.

Je loue fort la lettre que vous avez écrite au Roi; je la trouve d'un style noble, libre et galant qui me plaît fort. Je ne crois pas qu'autre que vous ait jamais conseillé à son maître de laisser dans l'exil son petit serviteur, afin de donner créance au bien qu'on a à dire de lui, et d'ôter tout soupçon de flatterie à son histoire.

Ce que ma chère Nièce m'a écrit me paroît si droit et si bon, que je n'en veux rien rabattre : il est impossible qu'elle ne m'aime pas, à le dire comme elle le dit.

A Madame DE COLIGNY.

Je vous en remercie, ma chère Nièce, et je voudrois pour toute réponse, que vous eussiez entendu ce que je disois de vous l'autre jour; je vous peignis au naturel, et bien. Il y a très-peu de personnes qui puissent se vanter d'avoir autant de vrai mérite que vous.

Notre pauvre ami est abimé dans son procès. Il le veut traiter dans les règles de la raison et du bon sens; et quand il voit qu'à tous momens la chicane s'en éloigne, il est au désespoir. Il voudroit que sa rhétorique persuadât toujours comme elle le devroit en bonne justice; mais elle est souvent inutile. Ce n'est point façon d'amour que le zèle qu'il a pour sa cousine, c'est pure générosité : mais c'est façon de mort, que la fatigue qu'il se donne pour cette malheureuse affaire. J'en suis affligée; car je le perds, et je crains de le perdre encore davantage.

Ma fille ne s'en ira qu'au mois de Septembre. Elle se porte mieux; elle vous fait mille amitiés; à vous, Madame, et à vous, Monsieur. Si vous la connoissiez davantage, vous l'aimeriez encore mieux.

LETTRE 557.

Au même.

à Paris, ce 20 Juillet 1679.

J'AI vu et entretenu M. l'Evêque d'Autun, et je comprends bien aisément l'attachement de ses amis pour lui. Il m'a conté qu'il passa une fois à Langeron, et qu'il ne vouloit pas s'y débotter seulement. Il y fut six semaines. Cet endroit est tout propre à persuader l'agrément, la douceur et la facilité de son esprit. Je crois que j'en serois encore plus persuadée, si je le connoissois davantage. Nous

avons fort parlé de vous sur ce ton-là. Je parlai au Prélat de la lettre que vous avez écrite au Roi ; il me dit qu'il l'avoit vue, et qu'il l'avoit trouvée belle. Je vous trouve fort heureux de l'avoir. Ce bonheur est réciproque, et vous êtes l'un à l'autre une très-bonne compagnie. Il vous dira les nouvelles et les préparatifs du mariage du Roi d'Espagne, et du choix du Prince et de la Princesse d'Harcourt pour la conduite de la Reine d'Espagne * à son époux, et de la belle charge que le Roi a donnée à M. de Marsillac, sans préjudice de la première. Il vous apprendra comme M. de la Feuillade, Courtisan passant tous les Courtisans passés, a fait venir un bloc de marbre qui tenoit toute la rue Saint-Honoré : et comme les soldats qui le conduisoient ne vouloient point faire place au carrosse de M. le Prince qui étoit dedans, il y eut un combat entre les soldats et les valets de pied : le peuple s'en mêla, le marbre se rangea, et le Prince passa. Ce Prélat vous pourra conter encore, que ce marbre est chez M. de la Feuillade, qui fait ressusciter Phidias ou Praxitèle pour tailler la figure du Roi à cheval dans ce marbre, et comme cette statue lui coûtera plus de trente mille écus.

* Mademoiselle, fille de Monsieur, frère de Louis XIV, fut mariée à Charles II Roi d'Espagne. C'étoit une des conditions de la paix, à laquelle la jeune Princesse n'avoit rien moins qu'accédé. Elle eût voulu épouser le Dauphin. Le Roi lui dit : *Je vous fais Reine d'Espagne ; que pourrois-je de plus pour ma fille. Ah !* (répondit-elle) *vous pourriez plus pour votre nièce.* Elle mourut dix ans après. Nous parlerons de cette mort qui a donné lieu à tant de soupçons.

Il me semble que cette lettre ressemble assez aux chapitres de l'Amadis : *Et comme Tonquin d'Armorique n'étoit autre que René de Guingo. Et comme ayant trouvé sa mie, il ne savoit bonnement que lui dire.*

Je suis tellement libertine quand j'écris, que le premier tour que je prends règne tout du long de ma lettre. Il seroit à souhaiter que ma pauvre plume galopant comme elle fait, galopât au moins sur le bon pied. Vous en seriez moins ennuyés, Monsieur et Madame; car c'est toujours à vous deux que je parle, et vous deux que j'embrasse de tout mon cœur. Ma fille me prie de vous dire bien des amitiés à l'un et à l'autre. Elle se porte mieux; mais comme un bien n'est jamais pur en ce monde, elle pense à s'en aller en Provence, et je ne pourrois acheter le plaisir de la voir que par sa mauvaise santé. Il faut choisir et se résoudre à l'absence; elle est amère et dure à supporter. Vous êtes bien heureux de ne point sentir la douleur des séparations; celle de mon fils qui s'en va camper à la plaine d'Ouilles, n'est pas si triste que celles des autres années; mais il ne s'en faut guère qu'elle ne coûte autant; l'or et l'argent, les beaux chevaux, et les justaucorps étant la vraie représentation des troupes du Roi de Perse. Faites-vous envoyer promptement les *Fables de la Fontaine*, elles sont divines. On croit d'abord en distinguer quelques-unes; et à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer, et un style à quoi l'on ne

s'accoutume point. Mandez-m'en votre avis, et le nom de celles qui vous auront sauté aux yeux les premières.

Notre ami Corbinelli est dans l'espérance de l'accommodement de l'affaire de sa cousine. Si vous êtes à Chaseu, faites mes complimens à M. et à Madame de Toulongeon. J'aime cette petite femme; ne la trouvez-vous pas toujours jolie ?

LETTRE 558.

Au même.

à Paris, ce 20 Août 1679.

Je ne sais, mon Cousin, pourquoi vous ne vous donnez point le plaisir d'une bonne compagnie dans la Province, chose si rare, vous et M. de.....* Sa femme a bien de l'esprit, ma Nièce se trouveroit très-bien de cette société. Vous n'avez nul chagrin les uns contre les autres; quand vous allez chez vous, il est tout naturel de l'aller voir, et puis vous verrez comment vous vous accommoderez ensemble. Je suis sûre que ce sera très-bien, et que s'il vous rencontroit, il vous embarrasseroit par ses honnêtetés et par la manière dont il vous témoigneroit l'envie qu'il a d'être de vos serviteurs et de vos amis. Hé, mon Dieu ! a-t-on trop bonne compagnie dans les Provinces, qu'il faille s'ôter

* Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de M. de Guitaut, l'éloignement entre lui et Bussy, datoit du tems des guerres civiles. Guitaut avoit été préféré à celui-ci par le Grand-Condé.

ceux avec qui nous parlerions notre langue, et qui nous entendroient fort bien ? Il me semble que vous et ma Nièce devriez aimer ceux qui sauroient ce que vous valez. La fantaisie m'a pris de vous mander ceci ; quelquefois il ne faut rien pour rompre une glace : j'ai entrepris de vous faire amis, d'autant plus qu'il me semble qu'une telle négociation est de ma force, où je suis bien foible. C'est à vous deux à me dire ce que vous pensez là-dessus. Je voudrois que sans rebattre les lanterneries du passé, cela se fît en galant homme avec cette grâce que vous avez quand il vous plaît. Si je réussis, je suis assurée que vous me remercierez tous deux. Voilà mes pensées : faites-en ce qu'il vous plaira.

LETTRE 559.

Au même.

à Paris, ce 25 Août 1679.

PLAIGNEZ-MOI, mon Cousin, d'avoir perdu le Cardinal de Retz. Vous savez combien il étoit aimable, et digne de l'estime de tous ceux qui le connoissoient. J'étois son amie depuis trente ans, et je n'avois jamais reçu que des marques tendres de son amitié. Elle m'étoit également honorable et délicieuse. Il étoit d'un commerce aisé plus que personne au monde. Huit jours de fièvre continue m'ont ôté cet illustre ami. J'en suis touchée jusqu'au fond du cœur.

J'ai ouï dire que le tonnerre est tombé tout auprès

de vous *. Mandez-moi par quel miracle vous avez été conservé. Admirez en passant le malheur de Corbinelli. M. le Cardinal de Retz l'aimoit chèrement : il commence à lui donner une pension de deux mille francs ; son étoile a, je crois, fait mourir ce grand homme.

Notre bon Abbé de Coulanges a pensé mourir. Le remède du Médecin Anglois l'a ressuscité. Dieu n'a pas voulu que M. le Cardinal de Retz s'en servît, quoiqu'il le demandât sans cesse. L'heure de sa mort étoit marquée, et cela ne se dérange point.

Ma fille vous fait ses complimens à tous deux. Je crains bien qu'elle ne m'échappe. Adieu, mes très-chers.

* Voici comme Bussy raconte cet événement. « Il y a près de quinze jours que le tonnerre tomba à demi-lieue d'ici. De six personnes qui étoient sous un noyer, il en tua trois, et il blessa fort les trois autres, comme vous pourriez dire, de rendre un homme digne d'entrer dans le Serrail, et de brûler sa femme en pareil endroit qu'il avoit été blessé. Voilà des effets bien bizarres du tonnerre. Pour moi qui mérite d'autres châtimens que le feu du Ciel, je ne l'appréhende pas ».

LETTRE 560.

Au même.

à Paris, ce 29 Août 1679.

Le récit du procès de ma Nièce m'a fait plaisir, mon cher Cousin, et dans votre repartie à l'Avocat de Riom, j'ai trouvé votre rabutinade fort bien placée. Je prends une part très-sérieuse à tout ce

qui touche ma chère nièce et son cher père. Puisque M. le Comte de Dalet a appelé de la sentence de Riom, j'espère que vous ne demeurerez pas seul dans vos châteaux, et que vous demanderez au Roi de venir à Paris, ce qu'il ne vous refusera pas, selon les apparences. Je n'ai point eu peur pour vous, mon cher Cousin, du tonnerre que j'ai appris qui étoit tombé dans votre voisinage. Vous n'avez jamais mérité le feu du Ciel; d'autres maisons que la vôtre le devroient craindre; mais la pénitence est une espèce de cloche qui détourne quelquefois la nue.

LETTRE 561.

Madame DE SÉVIGNÉ à Madame DE GRIGNAN.*

à Paris, vendredi au soir 15 Septembre 1679.

Je suis dans une grande tristesse de n'avoir point de vos nouvelles. Je trouve mille choses en mon chemin qui me frappent les yeux et le cœur. Je fus hier chez Mademoiselle de Méri; j'en viens encore: elle est sans fièvre, mais si accablée de ses maux ordinaires et de ses vapeurs, si épuisée et si fâchée de votre départ, qu'elle fait pitié: on n'ose lui parler de rien, tout lui fait mal et la fait suer: elle m'a priée de vous dire son état et sa tristesse. Mon Dieu! que j'ai d'envie de savoir comment vous

* Madame de Grignan étoit restée à Paris depuis la fin d'Octobre 1677, jusqu'en Septembre 1679, qu'elle partit pour la Provence.

vous trouvez de ce bateau ! et toujours ce bateau, c'est toujours là que je vous vois, et presque point dans l'hôtellerie : je crois qu'après cette allure si lente, vous souhaiterez des cahots, comme vous vouliez du fumier après la fleur d'orange. Enfin, ma fille, j'attends de vos nouvelles et de celles de toute votre troupe, que j'embrasse du meilleur de mon cœur : il me semble que tous les soins et tous les yeux sont tournés de votre côté : outre que vous êtes la personne qualifiée, vous êtes la personne si délicate, qu'il ne faut être occupé que de vous. J'ai vu la Marquise d'Huxelles, qui vous fera dignement recevoir à Châlons : j'y adresse cette lettre.

Nous revoilà maintenant dans les écritures pardessus les yeux : je n'ai pas au moins sur mon cœur de n'avoir pas senti le bonheur de vous avoir ; je n'ai pas à regretter un seul moment du tems que j'ai pu être avec vous, pour ne l'avoir pas su ménager. Enfin, il est passé, ce tems si cher ; ma vie passoit trop vite, je ne la sentois pas ; je m'en plaignois tous les jours, ils ne duroient qu'un moment. Je dois à votre absence le plaisir de sentir la durée de ma vie et toute sa longueur. Je ne sais point de nouvelles ; *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi.* Le Roi d'Angleterre est bien malade. La Reine d'Espagne crie et pleure : c'est l'étoile de ce mois. J'aimerois assez à vous entretenir davantage, mais il est tard, et je vous laisse dans votre repos : je vous souhaite une très-bonne nuit. Est-il possible que j'ignore ce qui est arrivé de cette barque que

j'ai vue avec tant de regret s'éloigner de moi ! Ce n'est pas aussi sans beaucoup de chagrin que je l'ignore. Mais si vous n'avez point écrit, j'ai au moins la consolation de croire que ce n'est pas votre faute, et que j'aurai demain une de vos lettres. Voilà sur quoi tout va rouler, au lieu d'être avec vous tous les jours et tous les soirs.

LETTRE 562.

A la même.

à Paris, lundi 18 Septembre 1679.

J'ATTENDOIS votre lettre avec impatience, et j'avois besoin d'être instruite de l'état où vous êtes; mais je n'ai jamais pu voir, sans fondre en larmes, tout ce que vous me dites de vos réflexions et de votre repentir sur mon sujet. Ah, ma très-chère, que voulez-vous me dire de pénitence et de pardon? Je ne vois plus rien que tout ce que vous avez d'aimable, et mon cœur est fait d'une manière pour vous, qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, un mot, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse, me désarme et me guérit en un moment, comme par une puissance miraculeuse. Je vous ai dit ceci plusieurs fois, je vous le dis encore, et c'est une vérité; je suis persuadée que vous ne voulez pas en abuser, mais il est certain que vous faites toujours, en quelque façon que ce puisse être, la seule agitation de mon âme. Plût à Dieu, ma fille, que je pusse vous revoir

à l'hôtel de Carnavalet, non pas pour huit jours, ni pour y faire pénitence; mais pour vous embrasser, et vous faire voir clairement que je ne puis être heureuse sans vous, et que les chagrins qui partent de l'amitié que j'ai pour vous, me sont plus agréables que toute la fausse paix d'une ennuyeuse absence. Si votre cœur étoit un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste: parlez, éclaircissez-vous, on ne devine pas; ne faites point, comme disoit le Maréchal de Grammont, ne laissez point vivre ni rire des gens qui ont la gorge coupée, et qui ne le sentent pas. Il faut parler aux gens raisonnables, c'est par-là qu'on s'entend; et l'on se trouve toujours bien d'avoir de la sincérité: le tems vous persuadera peut-être de cette vérité.

Vous me dépeignez fort bien la vie du bateau; vous avez couché dans votre lit: mais je crains que vous n'ayez pas si bien dormi que ceux qui étoient sur la paille. Je me réjouis avec le petit Marquis, du sot petit garçon qui étoit auprès de lui; ce méchant exemple lui servira plus que toutes les leçons: on a fort envie, ce me semble, d'être le contraire de ce qui est si mauvais. Je n'ai point de nouvelles de votre frère; que dites-vous de cet oubli? Je ne doute point qu'il ne brillotte fort à nos Etats. Je vis hier Mademoiselle de Méri, je la trouvai assez tranquille. Il y a toujours un peu de difficulté à l'entretenir; elle se révolte aisément contre les moindres choses, lors même qu'on croit avoir pris les meilleurs tons: mais enfin elle est

mieux : je reviendrai la voir de Livry, où je m'en vais présentement avec le bon Abbé et Corbinelli. Voici une vérité que je puis vous dire : c'est que je ne me suis pas assez accoutumée à votre vue et à la joie que j'ai toujours de vous trouver et de vous rencontrer, pour ne pas sentir plus vivement qu'une autre l'ennui de notre séparation : je m'en vais encore vous redemander à Livry, que vous m'avez gâté. Je vis hier Madame de Lavardin et M. de la Rochefoucauld, dont le petit-fils est encore assez mal pour l'inquiéter. M. de Toulongeon (1) est mort en Béarn ; le Comte de Grammont a sa Lieutenance de Roi, à condition de la rendre dans quelque tems au second fils de M. de Feuquières pour cent mille francs. La Reine d'Espagne * crie toujours miséricorde, se jette aux pieds de tout le monde ; je ne sais comme l'orgueil d'Espagne s'accommode de ses désespoirs. Elle arrêta l'autre jour le Roi par-delà l'heure de la messe, le Roi lui dit : « Madame, ce seroit une belle chose que la Reine » Catholique empêchât le Roi Très-Chrétien d'aller » à la messe ». On dit qu'ils seront tous fort aises d'être défaits de cette Catholique. Je vous jure, ma très-chère, que je ne puis envisager en gros le tems de votre absence, et que pour adoucir cette pensée, et sur-tout pour réparer les petites injustices que vous m'avez faites, j'ai besoin que vous vouliez

(1) Henri de Grammont, Comte de Toulongeon, frère de Philibert, Comte de Grammont.

* *Voyez* la note de la Lettre du 20 Juillet.

bien ne jamais oublier comme je suis pour vous, et en être mieux persuadée à l'avenir; je le serai aussi de la bonté et de la tendresse de votre cœur pour moi.

Madame de la Fayette vous embrasse, et vous prie de conserver l'amitié nouvelle que vous lui avez promise.

LETTRE 563.

A la même.

à Livry, mercredi 20 Septembre 1679.

Vous ne trouverez nullement étrange de ne point me voir dans le bateau; vous ne me demandez point à Auxerre, à Châlons, à Lyon, ni même à Grignan. Pour moi, je suis tellement frappée de vous avoir vue ici, qu'il me semble que je dois vous rencontrer à tout moment. Je veux trouver aussi Mesdemoiselles de Grignan et mon petit Marquis: enfin, je suis si fâchée de me trouver toute seule, que, contre mon ordinaire, je souhaite que le tems galope, et pour me rapprocher celui de vous revoir, et pour m'effacer un peu ces impressions trop vives. Est-ce donc cette pensée si continuelle qui vous fait dire qu'il n'y a point d'absence? J'avoue que par ce côté, il n'y en a point; mais comment appelez-vous ce que l'on sent quand la présence est si chère? Il faut, par nécessité, que le contraire soit bien amer. J'apprends dans ce moment que la Trousse est parti pour Ypres; sa

femme n'a jamais voulu lui dire adieu ; c'est un état pitoyable que le sien ; je la plains, puisque c'est la tendresse qui la fait souffrir : il y a bien de l'apparence que les sujets de sa douleur ne finiront point. La Reine d'Espagne devient *fontaine* aujourd'hui ; je comprends bien aisément le mal des séparations. Je vous suis pas à pas ; vous êtes à Lyon, vous avez vu Guitaut. J'ai une extrême impatience de savoir de vos nouvelles.

Mercredi à six heures du soir.

Je reçois, ma très-aimable, votre lettre de tous les jours, et puis enfin d'Auxerre.

Cette lettre m'étoit nécessaire. Je vous vois hors de ce bateau, où vous avez été dans un faux repos ; car après tout, cette allure est incommode. Ne me dites plus que je vous regrette sans sujet ; où prenez-vous que je n'en aie pas tous les sujets du monde ? Je ne sais pas ce qui vous repasse dans la tête ; pour moi, je ne vois que votre amitié, que vos soins, vos bontés, vos caresses, je vous assure que c'est tout cela que j'ai perdu, et que c'est là ce que je regrette, sans que rien au monde puisse m'effacer un tel souvenir, ni me consoler d'une telle perte. Soyez bien persuadée, ma très-chère, que cette amitié que vous appelez votre bien, ne peut jamais vous manquer ; plût à Dieu que vous fussiez aussi assurée de conserver toutes les autres choses qui sont à vous ! Je ne vous reparle plus de votre voyage, dont le détail m'est cher ; vous êtes à

Grignan ; il faut parler de la bise, comment vous a-t-elle reçue ? comment vous trouvez-vous ? Je saurai toute la suite de vos pas ; et de la visite de Guitaut, et de Châlons, et de Lyon. Hélas ! ma chère enfant, je ne songe qu'à vous et à tout ce qui vous touche.

Mon cher Comte, vous aurez bien de l'honneur, si vous conduisez heureusement cette santé si délicate, et je vous en serai plus obligée que de tout ce que vous pourriez faire pour moi. Mesdemoiselles, je pense bien souvent à vous. Je vous redemande ici, l'une au jardin, et l'autre à l'escarpolette : rien ne me répond : vous avez votre part à ma tristesse. Mon cher petit Marquis, n'oubliez pas votre bonne maman.

LETTRE 564.

A la même.

à Livry, vendredi 22 Septembre 1679.

Je pense toujours à vous ; et comme j'ai peu de distractions, je me trouve bien des pensées. Je suis seule ici ; Corbinelli est à Paris : mes matinées seront solitaires. Il me semble toujours, ma fille, que je ne saurois continuer de vivre sans vous : je me trouve si peu avancée dans cette carrière ; et c'est pour moi un si grand mal de ne vous avoir plus, que j'en tire cette conséquence, qu'il n'y a rien tel que le bien présent, et qu'il est fort dangereux de s'accoutumer à une bonne et uniquement bonne

bonne compagnie : la séparation en est étrange, je le sens, ma très-chère, plus que vous n'avez le loisir de le sentir. Je suis déjà trop vivement touchée du désir extrême de vous revoir, et de la tristesse d'une année d'absence; cette vue en gros ne me paroît pas supportable. Je suis tous les matins dans ce jardin que vous connoissez; je vous cherche partout; et tous les endroits où je vous ai vue me font mal; vous voyez bien que les moindres choses de ce qui a rapport à vous, ont fait une impression dans mon pauvre cerveau. Je ne vous parlerois pas de ces sortes de foiblesses, dont je suis bien assurée que vous vous moquez, sans que la lettre d'aujourd'hui est un peu sur la pointe des vents : je ne réponds à rien, et je ne sais point de nouvelles. Vous êtes à Lyon aujourd'hui; vous serez à Grignan quand vous recevrez ceci. J'attends le récit de la suite de votre voyage depuis Auxerre. J'y trouve des réveils à minuit, qui me font autant de mal qu'à Mesdemoiselles de Grignan; et à quoi bon cette violence, puisqu'on ne partoit qu'à trois heures? C'étoit de quoi dormir la grasse matinée. Je trouve qu'on dort mal par cette voiture; et quoique je fusse prête à vous entretenir encore de tout cela, il me semble que, recevant cette lettre à Grignan, vous ne comprendriez plus ce que je voudrois vous dire en parlant de ce bateau; c'est pourquoi je passe à d'autres sujets.

Mademoiselle de Méri me mande qu'elle est toujours comme je l'ai laissée, qu'elle me prie de vous

le mander, afin que si sa tête ne lui permettoit pas de vous écrire, vous n'en fussiez point en peine. Madame de Coulanges vint hier au soir bien tard avec sa sœur; elle a enfin quitté Paris : les étouffemens ne sont pas diminués. Elle me dit que M. de la Rocheguyon (1) étoit très-mal de sa petite-vérole. Duchesne a demandé une assemblée de tous les médecins du monde : la fièvre est redoublée, et la petite-vérole séchée et devenue verte; cela ne vaut rien, et pourroit bien nous donner un beau sujet de réflexion. Voilà un laquais de Madame de Coulanges, qui vient de Paris, et qui m'assure que M. de la Rocheguyon se porte mieux : ma pauvre enfant, *je vous en demande pardon* (2). Mon fils ne me parle que de vous dans ses lettres, et de la part qu'il prend à la douleur que j'ai de vous avoir quittée : il a raison, je ne m'accoutumerai de long-tems à cette séparation. Vos lettres aimables font toute ma consolation : je les relis souvent, et voici comme je fais. Je ne me souviens plus de tout ce qui m'avoit paru des marques d'éloignement et d'indifférence; il me semble que cela

(1) Petit-fils de M. de la Rochefoucauld.

(2) Quand Madame de Grignan apprenoit quelque mauvaise nouvelle, elle s'arrangeoit là-dessus; mais lorsqu'après cela on venoit lui dire que la nouvelle étoit fausse, ou que la personne qu'on lui avoit dépeinte à l'extrêmité se portoit mieux : *Je n'aime pas*, disoit-elle plaisamment, *qu'on change mes idées, et que deviendront mes réflexions passées?* On sent bien que ce raisonnement n'a rien de sérieux, et que c'étoit un pur badinage entre la mère et la fille. *Voyez* la Lettre du 21 Novembre 1670.

ne vient point de vous, et je prends toutes vos tendresses et dites et écrites pour le véritable fond de votre cœur pour moi. Êtes-vous contente, ma belle? est-ce le moyen de vous aimer? et pouvez-vous jamais douter de mes sentimens, puisque, de bonne foi, j'ai cette conduite?

Votre frère me paroît avoir tout ce qu'il veut, *bon dîner, bon gîte, et le reste.* Il a été plusieurs fois député de la Noblesse vers M. de Chaulnes; c'est une petite honnêteté qui se fait aux nouveaux venus. Nous aspirons une autre année à voir des effets de cette belle amitié de M. et de Madame de Chaulnes. Le Roi nous a remis huit cent mille francs; nous en sommes quittes pour deux millions deux cent mille livres; ce n'est rien du tout. Adieu ma très-chère et très-belle. Si l'extrêmité de l'Empereur (1) et de Don Jean (*d'Autriche*) (2) pouvoit vous satisfaire, on assure qu'ils n'en reviendront pas. Une Reine qui porteroit *une tête* en Espagne, trouveroit une belle conjoncture pour se faire valoir. On dit qu'elle pleura excessivement en disant adieu au Roi, et que sur le mot d'un adieu pour jamais, ils retournèrent deux ou trois fois aux embrassades et au redoublement des sanglots (3); c'est une horrible chose que les séparations.

(1) Léopold-Ignace, Empereur, ne mourut que le 5 Mai 1705.

(2) Don Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, Roi d'Espagne, mourut le 17 Septembre 1679.

(3) *Voyez* la Lettre du 18 Septembre.

LETTRE 565.

A la même.

à Paris, mercredi 27 Septembre 1679.

Je suis venue ici un jour ou deux avec le bon Abbé, pour mille petites affaires. Ah! ma fille! quel souvenir que celui du jour de votre départ! je n'en puis encore soutenir la pensée; on dit qu'il faut la chasser, elle revient toujours. Il y a justement aujourd'hui quinze jours que je vous voyois et vous embrassois encore; et comment pourrois-je avoir le courage de passer un mois, et deux mois, et trois mois sans ma chère enfant? Cela me paroît une éternité. Mais parlons des fatigues infinies de votre voyage. Pourquoi prend-on la route de Bourgogne, puisqu'elle est si cruelle? C'est la diligence, je comprends bien cela. Enfin, vous voilà arrivée à Grignan. J'ai reçu toutes vos lettres aimables de Chagny, de Châlons, du bateau, de Lyon; j'ai tout reçu à la fois. Je comptois fort juste; je vous vis arriver vendredi à Lyon; je n'avois pas vu M. de Gordes, mais j'avois vu tous les complimens de Châlons; j'avois vu le beau tems qui vous a accompagnée jusque-là, le soleil et la lune faisant leur devoir à l'envi; j'avois vu votre chambre chez Madame de Rochebonne, mais je ne savois pas qu'elle eût une si belle vue. Je ne sais pas bien si c'est le dimanche ou le lundi que vous êtes partie de Lyon, mais je suis

sûre que vous étiez hier au soir mardi à Grignan, car je compte sur l'honnêteté du Rhône. Vous voilà donc, ma très-chère, dans votre château : comment vous y portez-vous ? La bise vous a-t-elle reçue ? Il faut un peu apaiser votre sang qui a été terriblement ému pendant le voyage, et c'est pour cela que le repos vous est absolument nécessaire. Pour moi, je ne veux qu'une feuille de votre écriture, aimant mieux prendre sur moi-même, que de mettre en péril votre santé. Je suis en peine de celle de Montgobert ; l'air de Grignan ne lui est pas bon, et je la trouve très-estimable de s'oublier elle-même pour vous suivre. N'en peut-on pas dire autant de vous à l'égard de M. de Grignan ? Vous n'avez considéré dans ce dernier voyage que sa propre satisfaction, qu'il a même cachée long-tems sous ses manières polies : vous l'avez approfondie, vous l'avez observée et démêlée ; et dès que vous l'avez aperçue un peu plus d'un côté que de l'autre, vous y avez sacrifié votre santé, votre repos, votre vie, la tendresse et la tranquillité de votre mère, et enfin, vous avez parfaitement rempli le précepte de l'Evangile, qui veut que l'on quitte tout pour son mari. Le vôtre le mérite bien ; mais il faut aussi que cela l'engage encore plus à prendre soin d'une santé que vous exposez si librement et si courageusement pour lui plaire. Pour moi, j'en fais mon unique pensée, quoique très-inutilement, à mon grand regret.

Je reçois des lettres de votre frère, qui ne me

parle que de *son pigeon*. Le titre de nouveau-venu dans la Province le rend fort considérable, et le met dans toutes les affaires. M. de Coulanges a eu une grosse fièvre ; il en est comme guéri. Sa femme et la Bagnols sont à Livry : je leur ai fait un vilain tour de les avoir quittés lundi ; j'y retourne demain matin, et elles s'en vont à Charenton, parce que M. de Bagnols ayant affaire à Paris, il est plus à portée d'y aller que de Livry. Ainsi, ma chère enfant, me voilà toute seule avec votre souvenir ; c'est assez, c'est une fidèle compagnie qui ne m'abandonne jamais, et que je préfère à toutes les autres. Je vis hier Madame de Lavardin chez Madame de la Fayette, je n'y appris rien de nouveau ; elles vous font l'une et l'autre mille amitiés. Madame d'Osnabruck est venue voir MADAME, qui l'a reçue avec une extrême amitié. La Reine d'Espagne va toujours criant et pleurant. Le peuple disoit, en la voyant dans la rue Saint-Honoré : *Ah, MONSIEUR est trop bon, il ne la laissera point aller, elle est trop affligée.* Le Roi lui dit devant Madame la Grand-Duchesse* : « Madame, » je souhaite de vous dire adieu pour jamais ; ce » seroit le plus grand malheur qui pût vous arriver » que de revoir la France ». Madame la Duchesse de Rohan est accouchée d'un garçon ; voilà un troisième Duc dans la maison de Chabot. On dit que le Maréchal d'Humières reviendra bientôt ; cette

* Il faut se rappeler que celle-ci avoit assez follement quitté la Toscane.

guerre est entièrement finie. Le Chevalier revient, je crois, avec lui.

LETTRE 566.

A la même.

à Livry, vendredi 29 Septembre 1679.

J'ALLAI souper mercredi au soir chez la Marquise d'Huxelles; je lui fis tous vos complimens : on ne peut jamais avoir plus d'estime ni plus d'inclination pour personne qu'elle en a pour vous. Elle étoit venue l'après-dîner chez moi avec Mesdames de Lavardin, de Mouci, et de Belin; tout cela m'avoit chargée de mille et mille complimens pour vous. Nous revînmes ici hier matin, le bon Abbé et moi. Corbinelli est occupé de ses affaires; de sorte que je puis me vanter d'être seule : les Coulanges et Bagnols partoient pour Charenton, et je ne les vis qu'un moment. Je m'en vais donc être avec moi et avec votre cher et douloureux souvenir : je m'en vais voir comment je m'accommoderai de cette compagnie. M. Pascal dit que tous les maux viennent de ne savoir pas garder sa chambre. J'espère garder si bien ce jardin et cette forêt, qu'il ne m'arrivera aucun accident. Le tems est pourtant entièrement détraqué depuis six jours; mais il y a de belles heures. Je fus hier très-longtems dans le jardin, à vous chercher partout et à penser à vous, avec une tendresse qui ne peut se connoître que quand on l'a sentie.

L'Anglois * est venu voir le bon Abbé sur ce rhume qui nous faisoit peur; il a mis dans son vin et dans son quinquina une certaine chose douce qui est si admirable, que le bon Abbé sent son rhume tout cuit, et nous ne craignons plus rien. C'est ce qu'il donna à Hautefeuille, qui le guérit en un moment de la fluxion sur la poitrine dont il mouroit, et de la fièvre continue : en vérité, ce remède est miraculeux.

J'ai prié Madame de Lavardin de faire vos excuses, et de dire vos raisons à Madame de Colbert quand elle la verra. J'irai voir Mesdames de Vence et Tourette; et en attendant, je leur ferai faire des complimens. Le petit Coulanges a été assez malade à nos Etats; il est charmé des soins qu'on a de lui, et des députés qu'on lui envoie pour savoir de ses nouvelles; sa fièvre n'a point eu de suite. Mon fils brillotte à merveilles; il est député de certaines petites commissions qu'on donne pour faire honneur aux nouveau-venus. J'ai prié Madame de Marbeuf de le marier en Bretagne; il ne sera jamais dans un point de vue si favorable que cette année. Il a été dix ans à la Cour et à la guerre; il a de la réputation : la première année de la paix, il la donne à sa patrie : si on ne le prend dans cette circonstance, on ne le prendra jamais : ce pays-ci n'est pas bon pour l'établir; il faut rendre à César ce qui appartient à César : je l'ai un peu dérangé, mais il ne doit pas y avoir regret; cette

* Ce médecin Anglois s'appelloit Talbot.

éducation vaut toujours mieux que celle de *Laridon négligé* (1) : il est toujours aisé de retourner chez soi, et il ne l'est pas d'être courtisan et honnête homme quand on veut. Mon fils me parle toujours de *son pigeon* avec beaucoup de tendresse à sa mode, et d'inquiétude pour sa santé. Il avoit été avec Coulanges se promener aux Rochers, dont ils admiroient la beauté : tout ce que vous n'en connoissez pas est plus beau que ce que vous en connoissez. Adieu, ma très-chère : vous me demandez ce que je fais ; je lis mes anciens livres ; je ne sais rien de nouveau qui me tente ; un peu *du Tasse*, un peu *des Essais de morale*. Je me promenerai quand il ne pleuvra plus. Je pense continuellement et habituellement à vous ; je vous regrette, sans avoir à me reprocher de n'avoir pas goûté tous les momens que j'ai passés avec vous. Je vous écris, je relis vos lettres, j'espère vous revoir, je fais des projets pour y parvenir ; je suis occupée ou amusée de tout ce qui a rapport à vous de cent lieues loin, et je ne trouve point avec cela que je n'aie rien à faire.

(1) *Voyez* la Fable de l'*Education*, par La Fontaine.

LETTRE 567.

A la même.

à Livry, mercredi 4 Octobre 1679.

Le plaisant repos que vous avez eu à Lyon ! je l'ai prévu, ma fille, et j'ai bien compris l'accablement où vous seriez. Mon Dieu, que tout ce qui vous fatigue me fait mal ! Vous aviez des visites qui ressembloient à celles de Paris. Je vous plains bien d'avoir été obligée de laisser la pauvre Montgobert malade. Vous aviez un tems épouvantable, quand vous vous êtes embarquée : ce Rhône aura-t-il bien voulu de vous ? quel mal vous aura fait cette tempête ? et puis, la bise peut-être en arrivant ! Ma fille, on n'a jamais tout craint, quand on aime comme je fais. J'attends toujours de vos nouvelles avec impatience ; vos lettres font la consolation de ma vie ; et puis je meurs de peur que vous n'en soyez incommodée en les écrivant : en vérité, il y a bien loin de moi à un philosophe Stoïcien ; mais enfin, c'est ma destinée, et j'y consens, puisque vous le voulez ; vous me répondez trop *aimablement ;* il faut que je fasse ce mot exprès pour l'article de votre lettre, où vous me paroissez persuadée de tout ce que je vous ai dit sur le retour sincère de mon cœur : mais que veut dire *retour ?* mon cœur n'a jamais été détourné de vous. Je voyois des froideurs sans pouvoir les comprendre, non

plus que celles que vous aviez pour ce pauvre Corbinelli; j'avoue qu'elles m'ont touchée sensiblement; elles étoient apparentes; j'étois cependant si bien instruite de la sorte d'injustice que vous faisiez à un tel ami, et je la voyois tous les jours si clairement, qu'elle me faisoit pétiller: bon Dieu! combien étoit-il digne du contraire? avec quelle sagesse n'a-t-il pas supporté cette injuste disgrâce! Je le retrouvois toujours le même homme, c'est-à-dire, fidèlement appliqué, avec tout ce qu'il a d'esprit et d'adresse, à vous servir solidement.

Je ne pensois pas que vous dussiez répondre à Lyon à ma grande lettre; vous quittez tout pour la lire; n'êtes-vous pas admirable? Pour moi, je suis ici dans une tristesse et une solitude que j'aime mieux présentement que tout le monde. Voilà un vrai lieu pour l'humeur où je suis: il y a des heures et des allées, dont la sainte horreur n'est interrompue que par les galanteries de nos cerfs, et je me trouve bien de cette solitude. Corbinelli est à Paris, les Coulanges à Charenton; je leur ai mandé tout ce que vous m'avez écrit sur leur sujet. Il est vrai qu'on a dit un mot de Chantilly: mais cela est tombé si court, qu'il n'en est plus question. A propos de Chantilly, j'ai eu un grand chagrin pour le fidèle *Hébert* (1). Gourville, qui vouloit qu'Hébert lui découvrît tout ce qui se fait à l'hôtel de Condé, l'a attaqué sur certains revenant-bons,

(1) Il avoit été à Madame de Sévigné, et placé ensuite à l'Hôtel de Condé par Gourville.

qui lui ont fait un crime, quoique cela se soit toujours fait dans cette maison. Il s'est mêlé des ennemis et des envieux; quoi qu'il en soit, il est dehors pour avoir été seulement soupçonné; l'état où il est, marque son innocence : je ne l'en estime pas moins, je vous assure, et je n'aurai point de repos que je ne l'aie replacé dans quelque bonne condition ou commission : il a de l'esprit, il écrit à merveilles; il a senti les injustices de la Cour, comme le Berger de la fable : s'il trouvoit ma livrée dans son coffre, *doux trésor*, diroit-il, *je vous reprends* (1).

J'ai reçu une lettre de Madame de Vins, qui me donne un rendez-vous à Pompone après Fontainebleau; je n'y manquerai pas. Mademoiselle de Méri est digne de pitié; j'envoie chez elle très-souvent, et je la verrai, quand j'irai des momens à Paris. Le bon Abbé se porte très-bien ici : son Anglois lui guérit encore son rhume, en mettant je ne sais quoi dans son quinquina. Si ce n'étoit la timidité qui reste après les grands maux, il iroit fort bien en Bretagne : mais il est, comme quand je me retirois à trois heures et demie, de peur du serein. L'Abbé de Grignan me mande que les eaux lui font très-bien depuis six jours. Ma pauvre enfant, ne prenez pas garde à la longueur de mes lettres; je cause avec vous, et c'est ma seule occupation. Je vous demande la grâce de ne vous pas tuer pour moi, et que je n'aie point la douleur de contribuer à détruire une vie pour laquelle je donnerois la

(1) *Voyez* la Fable du *Berger et du Roi*, par La Fontaine.

mienne. Je me suis purgée ; je prends maintenant de cette eau, dont Madame de Lavardin m'a dit des merveilles, et j'observerai ce régime à toutes les fins de lune : en effet, je m'en trouve fort bien, sans préjudice de l'eau de lin. Payez-moi tous ces soins, ma fille, vous en savez le moyen. Mon fils m'écrit à tout moment : il fait très-bien aux Etats; il se fait considérer : je crains seulement qu'il ne soit un peu trop bon Breton. Il me parle de vous avec une tendresse extrême : je suis conciliante, et je lui dis que vous êtes *son pigeon*, et que vous l'aimez. Je dirai bien aussi toutes mes jolies sottises à votre Madame de Chat..... fiez-vous à moi. Adieu, ma très-belle, je vous embrasse de bien bon cœur. Si je n'étois pas seule, mes lettres seroient plus courtes : ne prenez pas ce mauvais exemple, c'est que je n'ai rien à faire.

LETTRE 568.

A la même.

à Livry, vendredi 6 Octobre 1679.

Vous avez trouvé le vent contraire ; je n'en suis guère surprise ; vous y êtes assez sujette, soit sur le Rhône, ou sur la terre. Je pense, ma chère enfant, que c'est un grand chagrin en quelque lieu que ce soit, et je comprends fort aisément l'embarras où vous avez été. Il y a même du péril, et vous fîtes très-sagement d'honorer de votre présence le lieu où M. de Vardes s'est baigné, plutôt que de

vous opiniâtrer à gagner Valence : il faut céder à la furie des vents.

Il est venu ici un Père Morel de l'Oratoire; c'est un homme admirable : il a amené Saint-Aubin, qui nous est demeuré. Je voudrois que M. de Grignan eût entendu ce Père ; il ne croit pas qu'on puisse, sans péché, donner à ses plaisirs, quand on a des créanciers : ces dépenses lui paroissent des vols qui nous ôtent le moyen de faire justice. Vraiment, c'est un homme bien salé, il ne fait aucune composition. Mais parlons de Pauline (*de Grignan*); l'aimable, la jolie petite créature ! ai-je été jamais si jolie qu'elle ? on dit que je l'étois beaucoup. Je suis ravie qu'elle vous fasse souvenir de moi : je sais bien qu'il n'est pas besoin de cela ; mais enfin, j'en ai une joie si sensible ; vous me la dépeignez charmante, et je crois précisément tout ce que vous m'en dites : je suis étonnée qu'elle ne soit pas devenue sotte et ricaneuse dans ce Couvent : ah, que vous avez bien fait de l'en retirer ! Gardez-la, ma fille, ne vous privez pas de ce plaisir : la Providence en aura soin. Je vous conseille de ne vous point défendre de l'aimer, quand vous devriez la marier en Béarn. Mesdemoiselles de Grignan ont eu grande raison de trouver le château de leurs pères très-beau : mais, mon Dieu, quelles fatigues, avant que d'y parvenir ! Il faudroit me dire au moins comme cette poitrine en est échauffée, et comme votre sang en est irrité. Quelle circonstance à notre séparation, que la crainte trop bien

fondée que j'ai pour votre santé ! Je crois entendre cette bise qui vous ôte la respiration. Hélas ! pouvois-je me plaindre en comparaison de ce que je souffre, quand je n'avois que votre absence à supporter ? Je crois que rien ne pouvoit être plus mauvais : mais je trouve si dure la peine où je suis, que je regarderois comme une tranquillité, l'état où je me trouvois alors. Si je pouvois du moins me consoler dans l'espérance que vous aurez pitié de vous et de moi, et que vous donnerez du tems à vous reposer, à vous rafraîchir, à prendre ce qui peut apaiser votre sang ; mais je vous vois peu attentive à votre personne, dormant peu, mangeant peu, et cette écritoire toujours ouverte. Ma fille, si vous m'aimez, donnez-moi quelque repos, en prenant soin de vous. Ma chère Pauline, ayez soin de votre belle maman. Pour moi, je me porte très-bien.

Il a fait le plus beau tems du monde. Le bon Abbé est parfaitement guéri ; son rhume est allé avec sa fièvre : l'Anglois est un homme divin. Nous ne pensons point à faire un plus long voyage que Livry. Il reste une certaine timidité après les grandes maladies, qui ne permet pas qu'on s'éloigne du secours.

Vous me faites rire des manières des deux sœurs * : l'aînée ne néglige pas de citer dans ses lettres à Lyon, tous les noms dont elle s'honore ici : l'autre

* Mesdemoiselles du Gué Bagnols, sœurs de Madame de Coulanges.

est admirable, de dire qu'on la presse d'aller à Chantilly; la vanité est plaisante : imaginez-vous que la pensée de ce voyage a duré un moment dans la tête de M. de la Rochefoucauld; il me le dit en l'air, je le redis tout de suite à ces femmes : son petit-fils a pensé mourir depuis; il n'a plus reparlé de Chantilly : et voilà ce qu'on appelle une partie dont on la tourmente; ah, il est vrai, nous eussions eu bien de la peine à la débaucher. Il y a des styles à quoi je ne puis m'accoutumer : j'aime bien mieux être toute seule dans cette avenue.

Nous y étions hier, Saint-Aubin et moi; il lisoit, je l'écoutois, et je regardois le petit pays doux que vous connoissez : je vous souhaitois l'air que je respirois. Nous avions entendu un cor dans le fond de cette forêt; tout d'un coup nous entendons passer comme une personne au travers des arbres, nous regardons, c'étoit un grand chien courant. Qu'est-ce que c'est, dit Saint-Aubin? *C'est*, lui dis-je, *un des Aumôniers de M. de Senlis* (1). Là-dessus sa rate s'est épanouie d'un rire extravagant; et voilà la plus grande aventure qui puisse nous arriver en ce pays : il faut être même d'un grand loisir pour vous redire cette bagatelle.

J'écrirai à Pellisson pour le frere de Montgobert, j'y ferai, comme pour ma cure. Vous n'avez qu'à me donner toutes sortes de commissions : c'est le

(1) Denis Sanguin, Évêque de Senlis, oncle de Louis Sanguin, Marquis de Livry, aimoit beaucoup la chasse, et chassoit très-souvent dans la forêt de Livry.

plus

plus aimable amusement que je puisse avoir en votre absence. En voici un que j'ai trouvé; c'est un tome de Montaigne, que je ne croyois pas avoir apporté : ah, l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! c'est mon ancien ami; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau. Je ne puis lire qu'avec les larmes aux yeux, ce que dit le Maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils, et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avoit pour lui. Lisez cet endroit-là, je vous prie; c'est à Madame d'Estissac, *de l'amour des pères envers leurs enfans* *. Mon Dieu, que ce livre est plein de bon sens !

Mon fils triomphe aux Etats, il vous fait toujours mille amitiés; c'est plus d'attention pour votre santé, plus de crainte que vous ne soyez pas assez forte : enfin, *ce pigeon* est tout à fait tendre. Je lui dis aussi vos amitiés : je suis *conciliante*, comme dit Langlade. J'ai une envie extrême de savoir si vous vous serez bien reposée, et si Guisoni ne vous aura point donné quelques conseils que vous ayez suivis. On dit que la glace est bien contraire à votre poitrine; vous n'êtes plus en état de prendre sur vous, tout y est pris : ce qui reste tient à votre vie. Le bon Abbé me disoit tantôt que je devrois vous demander Pauline; qu'elle me donneroit de la joie, de l'amusement, et que j'étois plus capable que je n'ai jamais été, de la bien élever : j'ai été ravie de

* On sait que *J. J. Rousseau* a pris dans ce chapitre beaucoup de pensées et d'expressions qui font l'ornement de son *Émile*.

ce discours, mettons le cuire, nous y songerons quelque jour. Il me vient une pensée, que vous ne voudriez pas me la donner, et que vous n'avez pas assez bonne opinion de moi. Ma fille, cachez-moi cette idée, si vous l'avez; car je sens que c'est une injustice, et que vous ne me connoissez pas : je serois délicieusement occupée à conserver toutes les merveilles de cette petite.

Mesdemoiselles de Grignan, ne l'aimez-vous pas bien? Vous devriez m'écrire, et me conter mille choses, mais naturellement, et sans vous en faire une affaire, et me dire, sur-tout, comment se porte votre chère marâtre : cela vous accoutumeroit à écrire facilement comme nous. Je voudrois bien que le petit continuât à jouer au mail : qu'on le fasse plutôt jouer à gauche alternativement, que de le désaccoutumer de jouer à droite. Saint-Aubin a trouvé un mail ici, il y joue très-bien. Je lui dis des choses admirables de sa petite Camuson, et je lui demande les chemins qui l'ont conduit de la haine et du mépris que nous avons vus, à l'estime et à la tendresse que nous voyons : il est un peu embarrassé ; *il mange des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld, quand quelqu'un ne sait que répondre.

M. de Grignan, je vous observe; je vous vois venir; je vous assure que si vous ne me dites rien vous-même de la santé de Madame votre femme; après les horribles fatigues de son voyage, je serai bien mal contente de vous. Cela répondroit-il, en

effet, à ce que vous me disiez en partant? Fiez-vous à moi, je vous réponds de tout. Je crains bien que vous n'observiez cette santé que superficiellement. Si je reçois un mot de vous, comme je l'espère, je vous ferai une grande réparation.

LETTRE 569.

A la même.

à Livry, mercredi 11 Octobre 1679.

J'ATTENDOIS cette lettre du premier avec bien de l'impatience; les pluies l'ont retardée : voilà un des chagrins de l'absence; c'est qu'elle noircit toutes choses. Je n'avois pas manqué d'imaginer tout ce qu'il y a de plus fâcheux; et pour vous parler sincèrement, je ne puis être en repos sur votre santé : je ne crois point ce que vous m'en dites; M. de Grignan même ne m'en dit pas un mot : la pauvre Montgobert, à qui je me fie, est malade; Mesdemoiselles de Grignan n'en disent que ce qu'il vous plaît : ainsi je suis abandonnée à mon imagination. Vos jambes froides et mortes, dont vous vous moquez au moins devant moi, me font une peine incroyable : je ne trouve point que cela soit à négliger; et si j'étois à votre place, je suivrois l'avis de Guisoni, qui ne traite pas ce mal de bagatelle; je ferois le voyage qu'il vous conseille, je prendrois mon tems, je mettrois ce remède au rang de mes affaires indispensables, et je ne laisserois point mes

pauvres jambes froides, mortes et dénuées d'esprits : je voudrois, enfin, me soulager des cruelles douleurs qu'elles me font souffrir tous les soirs. Ce n'est pas vivre, ma chère enfant, que de vivre avec tant d'incommodités. C'est ce voyage-là que je vous ferois bien faire, si j'étois M. de Grignan, et que j'eusse autant de pouvoir sur vous qu'il en a. Enfin, vous croyez bien que je pense souvent à toutes ces choses, et qu'il n'y a nulle philosophie, nulle résignation et nulle distraction, qui puissent m'en détourner. Je m'en accommode le mieux que je puis, quand je suis dans le monde; mais de croire que cette pensée ne soit pas profondément gravée dans mon cœur, ah, ma fille ! vous connoissez trop bien l'amitié, pour pouvoir en douter. Et vous parlez de ma santé; c'est bien dit, de ma santé; car je me porte très-bien, je vous l'ai dit vingt fois; vous vous occupez de ma santé, et moi je m'inquiète avec raison de votre maladie. Guisoni veut que je me fasse saigner, parce que la saignée lui fait du bien; le médecin Anglois dit qu'elle est contraire au rhumatisme, et que si j'ôte mon sang qui consume les sérosités, je me retrouverai, comme il y a quatre ans : lequel croirai-je? Voici le milieu; je me purgerai à la fin de toutes les lunes, ainsi que j'ai fait depuis deux mois; je prendrai de cette eau et de l'eau de lin, c'est là tout ce qu'il me faut; et ce qui me seroit encore meilleur, ce seroit votre santé. Voilà bien du discours, ma très-belle, sur un sujet qui n'aura pas manqué de vous ennuyer : mais vous

ne sauriez m'empêcher d'être uniquement occupée de l'état où vous êtes.

LETTRE 570.

A la même.

à Pompone, vendredi 13 Octobre 1679.

Me voici avec les plus aimables gens du monde : aussitôt qu'ils furent arrivés à Pompone, Madame de Vins m'envoya un laquais, pour me prier de les venir voir, si je le pouvois. Je m'y rendis hier au soir ; le maître et la maîtresse du logis me reçurent fort bien : mais Madame de Vins parut tellement votre amie, que je ne pus douter de tout ce que je pensois déjà des sentimens qu'elle a pour vous. Nous causâmes fort de votre départ, de votre séjour, de votre santé, et même de votre retour ; car on ne peut s'empêcher, comme vous disiez une fois, de se rendre l'avenir présent. Nous prenons tout ce que nous pouvons de tous les côtés : il seroit inutile de vous redire toutes nos conversations, vous les imaginez aisément, et cela rendroit cette lettre infinie. Madame de Vins vous écrit ; elle vous mandera ce qu'elle sait de nouvelles. Dites-lui un peu que vous mettez sur votre compte toutes les honnêtetés qu'elle a pour moi. Son amitié m'est aussi convenable que son âge me l'est peu : mais son esprit est si bon et si solide, qu'on peut la tenir pour vieille par cet endroit, aussi bien que vous, qui avez passé à joints pieds sur toutes les misères des

jeunes personnes. Je lui appris une querelle entre Messieurs de Ventadour, d'Aumont et le Chevalier de Tilladet*; M. de la Rochefoucauld les accommode, et s'en trouve si embarrassé, qu'il aimeroit mieux avoir à faire un poëme épique, à ce que me mande Madame de la Fayette : je vous en dirai davantage mercredi. Je reçus hier vos lettres en venant ici; de sorte que je fis tenir fort sûrement celle de Madame de Vins. Je serai demain à Paris: je veux voir le Chevalier, et dire adieu à la Garde, qu'on dit qui s'en va mardi. Je veux leur ôter la peine de venir à Livry, dont les chemins sont déjà gâtés. Vous serez bien étonnée et bien fâchée de recevoir sitôt vos ordres pour l'Assemblée (*des Etats de Provence*), à peine aurez-vous le tems de vous reposer un moment : mais cette précipitation est mêlée d'un grand bien; car assurément M. de Vendôme (*Gouverneur*) n'ira point en Provence. M. de Pompone me l'a dit avec plaisir : tous les ordres s'adressent à M. de Grignan. Il paroît ici que l'Assemblée est déjà commencée; voilà qui est fait, ainsi, ma belle, du bien et du mal mêlés partout : vous ne passerez pas le mois de Novembre chez vous; mais vous êtes encore Gouverneurs. M. de Pompone sent cela comme nous; je n'ai jamais vu un homme si aimable : il m'a fort priée de vous dire que votre absence et votre santé lui tiennent au cœur.

* Les éditions précédentes n'offrent que les initiales de ces trois noms.

J'embrasse premièrement M. de Grignan : je l'admire bien, et vous aussi, d'aimer tant mes lettres : je suis toujours étonnée du bien que vous m'en dites ; elles passent si vite chez moi, que je ne sens jamais, ni ce qu'elles valent, ni aussi, ce qu'elles ne valent pas : telles qu'elles sont, vous n'en aurez que trop, et moi des vôtres, qui sont pourtant toute ma consolation ; mais elles sont bien tristes, quand je les compare à ce qu'il y a de meilleur ; je ne vis que pour en venir là. Je me suis égarée, mais je reviens. J'embrasse donc M. de Grignan premièrement, et suis fort aise qu'il ait la bonne foi d'avouer que je lui donne de la tablature pour savoir bien vous aimer : qu'il essaie un peu de chanter sur ce ton, principalement pour le soin de votre santé ; car on a beau dire que cela est importun, je ne suis pas trop de cet avis : tout ce qui tient à la vie de ce que nous aimons, de tout tems ne s'est guère accordé avec la tranquillité. Si M. de Grignan avoit autant aimé Mme. de Saint-Simon *, que je vous aime, j'en demande pardon à son amour, il n'auroit pas été bien en repos de la voir dans votre état ; qu'il examine donc cette vérité ; voilà sa leçon d'aujourd'hui, puisque je me trouve obligée d'être sa maîtresse à aimer. Je l'embrasse donc premièrement ; ne pourrai-je continuer, et embrasser quelqu'un secondement ? Ce sera vraiment Mesdemoiselles ses filles, qui me tiennent au

* Il est parlé de sa mort dans les Lettres adressées à M. de Grignan, tome I.

cœur, et mon petit garçon, qui ne m'y tient pas mal aussi, et Paulinote, avec tous ses attraits; et vous, ma très-belle, que vous dirai-je ? rien du tout, si ce n'est que vous remplissez toute la capacité de ce cœur que vous trouvez si savant dans l'amitié.

LETTRE 571.

A la même.

à Paris, mercredi 18 Octobre 1679.

Je suis venue ici pour plusieurs petites choses, le bon Abbé y est aussi, et se porte très-bien. Une de mes affaires étoit de voir le Chevalier de Grignan: sa vue me toucha sensiblement : je sais l'intérêt qu'il prend à votre santé; nous en parlâmes fort; il est digne de comprendre ce que je sens pour vous. Je croyois dire adieu aussi à M. de la Garde; mais il ne s'en va pas sitôt : il a toujours de ces sortes d'affaires qui me font admirer sa bonté. Nous voilà donc arrêtés à l'hôtel de Carnavalet; nous ne pouvions mieux faire. Le *bien bon* est entré d'abord dans vos desseins pour l'ajustement de votre appartement. Il est survenu tout à propos un fort honnête homme à qui nous avons affaire en l'absence de M. d'Agaurri; il est tellement entré dans cette petite commodité, qu'il veut en être l'architecte; il y est fort entendu : il demande seulement le tems d'écrire à M. d'Agaurri, en Dauphiné, pour avoir la permission d'attaquer la vieille antiquaille de cheminée, dont il ne doute point; et cela étant,

il n'y aura rien de mieux ni de plutôt fait. Tout le malheur, c'est qu'il vous en coûtera moins que ce que vous pensez. Il faut avouer cependant que c'est une chose étrange que l'hôtel de Carnavalet sans vous. Il faut se soutenir par l'espérance de vous y revoir, non plus comme un oiseau ni comme un courrier, mais comme une personne qui n'a plus que faire là-bas, et qui veut respirer un air qui convient et à ses affaires, et à sa santé.

J'ai grand regret que Pauline soit chassée du logis, je vous en crois dehors vous-même, car vous n'aurez guère laissé languir votre convocation, afin de ne pas donner le tems au Gouverneur de se raviser; il n'y a pas d'apparence qu'il y songe cette année. On est persuadé que Sa Majesté va faire commencer les propositions du mariage de Bavière, par M. le Président Colbert, qu'on croit qui va partir : tout cela est encore en l'air.

Je vous ai parlé de la querelle du Duc de Ventadour et du Duc d'Aumont. Ce dernier revenoit de Bourbon avec sa femme, la Duchesse de Ventadour et le Chevalier de Tilladet. Le Duc de Ventadour étoit à une de ses terres dans ce même pays, appelée *la Motte*. Il avoit prié sa femme d'y venir; il en envoya prier toute la compagnie; il fut refusé; il vint lui-même, et ne fut pas bien reçu, parce que, de la dînée à la couchée, les suivant partout, ses discours étoient un peu entremêlés de menaces et d'injures : il étoit à cheval par la campagne, le pistolet à la main, comme Don Quichotte,

menaçant et défiant les Messieurs. Le Chevalier de Tilladet le traita de fou, et qu'il falloit le mener aux Petites-Maisons. Enfin, dans des transes mortelles, les Dames arrivèrent à Paris; où, le Roi averti, envoya aussitôt garder Madame de Ventadour. La voilà sous la protection de Sa Majesté. Que fait le monstre? Il s'en va trouver le Roi, accompagné de ses proches, c'est-à-dire, de MM. les Princes de Condé, de Conti, MM. de Luxembourg, Duras, Schomberg, Bellefond; et, avec une hardiesse incroyable, il parla à Sa Majesté, disant que le Chevalier de Tilladet lui avoit *manqué de respect.* Remarquez ce mot: il remet la Duché où elle étoit autrefois *. « Eh, Sire, pourquoi me refuse-t-on » ma femme? Que m'est-il arrivé d'extraordi- » naire? Suis-je plus bossu et plus mal fait que je » n'étois quand on m'a bien voulu? Si je suis laid, » Sire, est-ce ma faute? Si je m'étois fait moi- » même, j'aurois pris la figure de Votre Majesté; » mais tout le monde n'est pas partagé comme il » voudroit l'être ». Et enfin, avec cette flatterie naturelle et juste qu'on n'attendoit point, et beaucoup de raisons dans ses discours, il a si bien fait que le Roi a été fort content de lui, et toute la Cour. Cependant, on va les séparer; l'embarras est qu'il veut absolument que sa femme soit dans un cou-

* Tout ceci est rapporté dans le *Ménagiana*, tome II; mais pour déguiser les acteurs, on a mis la scène à la Cour de Philipe II Roi d'Espagne. Il est curieux aussi de voir la différence dans la manière de conter.

vent, et cela est triste *. M. de la Rochefoucauld est chargé de toute cette affaire, et des accommodemens entre les Messieurs. Je vous ai dit combien il est empêché de tout cela.

Mon fils est aux Rochers solitairement : il a si bien fait aux Etats, que je crois, en vérité, qu'il aura dans deux ans cette grande députation. Il vous aime très-chèrement, il en jure sa foi; je conserverai entre vous l'amour fraternel, ou j'y périrai. J'ai fait vos complimens à toutes les Dames que vous me nommez : votre souvenir fait une joie et une tristesse. Madame de la Fayette veut se distinguer à cause de cette nouvelle amitié; il ne tiendra vraiment pas à elle que vous ne soyez contente.

J'embrasse M. de Grignan, Mesdemoiselles ses filles, son petit *sobre* de fils, cela est plaisant d'aspirer à cette qualité : nos Bretons n'ont point cette fantaisie. Pour vous, ma très-chère, je suis à vous avec cette perfection que M. de Grignan admire. J'aime que vous me parliez de vous sans cesse, et je regrette tout ce qui n'est que pour causer agréablement : la crainte que tant d'écriture ne vous fasse mal, trouble tout le plaisir que j'avois de vos lettres infinies.

* Elle y fut mise en effet. Le Duc de Ventadour est ici peint au naturel, en y ajoutant qu'il étoit débauché jusqu'à la crapule, comme on l'a vu par le bon mot de Madame Cornuel rapporté ci-dessus, page 89. Mais il faut dire aussi que sa femme s'en vengeoit assez scandaleusement avec ce Chevalier de Tilladet, que les *Amours des Gaules* ont fait connoître comme un des grands vauriens de ce tems-là. Il étoit parent de Louvois.

LETTRE 572.

A la même.

à Paris, vendredi 20 Octobre 1679.

QUOI ! vous pensez m'écrire de grandes lettres, sans me dire un mot de votre santé. Je vous avertis que j'ai fait de ce silence tout le pis que j'ai pu ; j'ai compris que vous aviez bien plus de mal aux jambes qu'à l'ordinaire, puisque vous ne m'en disiez rien, et qu'assurément si vous vous fussiez un peu mieux portée, vous eussiez été pressée de me le dire : voilà comme j'ai raisonné. Mon Dieu, que j'étois heureuse quand j'étois en repos sur votre santé ! et qu'avois-je à me plaindre aupres des craintes que j'ai présentement ? Ce n'est pas, qu'à moi qui suis frappée des objets, et qui aime passionnément votre personne, la séparation ne soit un grand mal ; mais la circonstance de votre délicate santé est si sensible, qu'elle en efface l'autre. Mandez-moi désormais l'état où vous êtes, mais avec sincérité.

Le Chevalier vous mande toutes les nouvelles ; il en sait plus que moi, quoiqu'il soit un peu incommodé de son bras, et par conséquent assez souvent dans sa chambre. Je fus le voir hier, et le bel Abbé ; il me faut toujours quelque Grignan ; sans cela il me semble que je suis perdue. Vous savez comme M. de la Salle a acheté la charge (1) de Tilladet ; c'est bien cher de donner cinq cents

(1) De Maître de la garde-robe du Roi.

mille francs pour être subalterne de M. de Marsillac : j'aimerois mieux, ce me semble, les subalternes des charges de guerre. On parle fort du mariage de Bavière. Si l'on faisoit des Chevaliers (*de l'Ordre*), ce seroit une belle affaire; je vois bien des gens qui ne le croient pas. Il me paroît que Madame de la Fayette a bien envie de servir M. de Grignan; elle voit bien clair à l'intérêt que j'y prends, et je suis sûre qu'elle sera alerte sur les Chevaliers. Elle prend des bouillons de vipères, qui lui redonnent une âme et des forces à vue d'œil; elle croit que cela vous seroit admirable. On coupe la tête et la queue à cette vipère, on l'ouvre, on l'écorche, et toujours elle remue; une heure, deux heures, on la voit toujours remuer : nous comparâmes cette quantité d'esprits si difficiles à apaiser, à de vieilles passions, et sur-tout à celles de ce quartier; que ne leur fait-on point? On dit des injures, des rudesses, des cruautés, des mépris, des querelles, des plaintes, des rages; et toujours elles remuent, on n'en sauroit voir la fin : on croit que quand on leur arrache le cœur, c'en est fait, et qu'on n'en entendra plus parler; point du tout, elles sont encore en vie, elles remuent encore. Je ne sais pas si cette sottise vous paroîtra comme à nous; mais nous étions en train de la trouver plaisante : on peut en faire souvent l'application.

Voici des affaires qui vous viennent, je crois que vous allez à Lambesc; il faut tâcher de se bien porter, de rajuster un peu les deux bouts de l'année

qui sont dérangés, et les jours passeront : j'ai vu que j'en étois avare ; je les jette à la tête présentement. Je m'en retourne à Livry jusqu'après la Toussaint ; j'ai encore besoin de cette solitude, je n'y veux mener personne ; je lirai, je tâcherai de songer à ma conscience ; l'hiver sera encore assez long.

Votre pigeon est aux Rochers comme un ermite, se promenant dans ses bois : il a fort bien fait aux Etats : il avoit envie d'être amoureux d'une Mademoiselle de la Coste. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour la trouver un bon parti, mais il n'a pu. Il s'en va à Bodégat, de là au Buron, et reviendra à Noël avec M. d'Harouïs et M. de Coulanges. Ce dernier a fait des chansons extrêmement jolies. Il y avoit à Rennes une Mademoiselle Descartes, propre nièce de *votre père* (*Descartes*), qui a de l'esprit comme lui ; elle fait très-bien des vers. Mon fils vous parle, vous apostrophe, vous adore, ne peut plus vivre sans *son pigeon* ; il n'y a personne qui n'y fût trompé. Pour moi, je crois son amitié fort bonne, pourvu qu'on la connoisse pour être tout ce qu'il en sait ; peut-on lui en demander davantage ? Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je ne veux pas entreprendre de vous dire combien je vous aime ; je crois qu'à la fin ce seroit un ennui. Je fais mille amitiés à M. de Grignan, malgré son silence. J'étois ce matin avec le Chevalier et M. de la Garde : toujours pied ou aîle de cette famille.

LETTRE 573.

Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 24 Octobre 1679.

JE suis persuadée que vous ne recevrez point cette lettre en Bourgogne, et je le souhaite, mon cher Cousin; je l'écris au hasard. Ma nièce de Sainte-Marie m'a dit que vous veniez incessamment à Paris avec ma nièce de Coligny. Je pensois qu'elle vînt seule, et je lui fis offrir le logement de ma fille; mais j'ai bien aisément compris que vous ne vous sépariez non plus à Paris qu'ailleurs; vous ne sauriez être en meilleure compagnie. J'ai perdu avec beaucoup de douleur celle de ma fille. La pauvre femme partit le 23 du mois passé, avec une santé assez délicate pour que j'en sois continuellement en peine. C'est l'état où je suis. J'ai passé beaucoup de tems à Livry. Cette solitude me déplaisoit moins que la contrainte du monde et des visites. Je m'y en retourne encore passer la Toussaint, après quoi je reviendrai ici vous attendre: il me semble que c'est à-peu-près le tems que vous y arriverez. Je suis si mal instruite des nouvelles, que je n'entreprendrai pas de vous en mander. Je vous écris tristement, mes pauvres enfans; vous me remettrez dans mon naturel. Je l'espère de vos aimables esprits; et en attendant, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

LETTRE 574.

Madame DE SÉVIGNÉ à Madame DE GRIGNAN.

à Livry, mercredi 25 Octobre 1679.

JE suis ici toute fine seule : je n'ai pas voulu me charger d'un autre ennui que le mien : nulle compagnie ne me tente pour commencer sitôt mon hiver. Si je voulois, je me donnerois un air de solitude; mais depuis que j'entendis l'autre jour Madame de Brissac, qui disoit qu'elle étoit livrée à ses réflexions, et qu'elle étoit un peu trop avec elle-même, je veux me vanter d'être tout l'après-dîner dans cette prairie, causant avec nos vaches et nos moutons. J'ai de bons livres, et sur-tout Montaigne; que faut-il autre chose quand on ne vous a point? J'ai reçu ici votre dernière lettre; vous me croyez à Paris auprès de mon feu, et vous recevrez auprès du vôtre mes lamentations sur les fatigues de votre voyage : l'horrible chose que d'être si loin! mais on ne peut être plus étonnée que je l'ai été de vous voir avec M. et Madame de Mêmes; j'ai cru que vous vous trompiez, et que c'étoit à Livry que vous alliez les recevoir. Les voilà qui m'écrivent donc d'une manière qui me fait comprendre qu'ils sont parfaitement contens de la bonne réception que vous leur avez faite : ils ils ont beaucoup d'envie de me voir; c'est la meilleure raison que j'aie pour m'en retourner incessamment.

Vous

Vous avez raison de supprimer la modestie de Pauline, elle seroit usée à quinze ans: une modestie prématurée et déplacée pourroit faire de méchans effets. Vous vous moquez de remercier Corbinelli du bien qu'il dit de votre esprit; il le trouve seul au-dessus des autres; et quand il en parle, c'est pour dire ce qu'il pense, et non pour vous plaire, ni pour vous donner bonne opinion de vous. Il vouloit l'autre jour vous mettre un mot dans ma lettre sur les politesses que vous disiez pour lui; cela ne se rencontra pas; ce sera pour mon retour. M. et Madame de Rohan ne trouvent pas l'invention, sur deux mille cinq cents pistoles qu'ils ont reçues des Etats, de lui faire un présent sous le nom du petit Prince de Léon. Il y a de plaisantes étoiles; celle de Corbinelli est de mépriser ce que les autres adorent. Il est vrai que j'eus beaucoup de plaisir à les entendre, l'Abbé de Piles * et lui; ils étoient d'accord en bien des choses; il y en avoit de dures, sur quoi ils *mâchonnoient;* M. de la Rochefoucauld appelle cela *manger des pois chauds;* ils en mangeoient donc, car dans cette forêt, on conclut juste. Le gros Abbé a commencé sa charge de gazetier; ne vous incommodez point pour les réponses, il a un style de gazette qu'il possède mieux que moi.

* C'est apparemment celui qui s'est fait connoître par ses ouvrages sur la peinture. Il avoit étudié en Sorbonne. Il voyagea ensuite en Italie avec le jeune Amelot dont il fit l'éducation. Il fut aussi employé dans les négociations.

Pour votre frère, c'est un homme admirable; il n'a jamais pu se passer de gâter les merveilles qu'il avoit faites aux Etats par un goût fichu, et par un amour sans amour, entièrement ridicule. L'objet s'appelle Mademoiselle de la Coste; elle a plus de trente ans, elle n'a aucun bien, nulle beauté; son père dit lui-même qu'il en est bien fâché, et que ce n'est point un parti pour M. de Sévigné : il me l'a mandé lui-même; je l'en loue, et le remercie de sa sagesse. Savez-vous ce qu'a fait ensuite votre frère? Il ne quitte pas la Demoiselle; il la suit à Rennes et en Basse-Bretagne où elle va, sous prétexte d'aller voir Tonquedec : il lui fait tourner la tête; il la dégoûte d'un parti proportionné auquel elle est comme accordée : toute la Province en parle; M. de Coulanges et toutes mes amies de Bretagne m'en écrivent, et croient tous qu'il se mariera. Pour moi, je suis persuadée que non; mais je lui demande pourquoi décrier sans besoin sa pauvre tête, qui avoit si bien fait dans les commencemens? Pourquoi faire refuser à la Demoiselle ce parti qu'elle ne regarde plus qu'avec mépris? Pourquoi cette perfidie? Et si ce n'en est point une, elle a bien un autre nom, puisqu'assurément je ne signerois point à son contrat de mariage. S'il a de l'amour, c'est une folie qui fait faire encore de plus grandes extravagances; mais comme je l'en crois incapable, je ferois scrupule, si j'étois en sa place, de troubler, de gaîté de cœur, l'esprit et la fortune d'une personne qu'il est si aisé

d'éviter. Il est aux Rochers, me parlant de ce voyage chez Tonquedec, mais pas un mot de la Demoiselle, ni de ce bel attachement : en général seulement, ce sont des tendresses infinies et des respects excessifs. Voilà de ces choses que j'abandonne à la Providence; car qu'y puis-je faire? Je suis pourtant persuadée que tout cela ne sera rien : j'écris des lettres admirables, qui n'auront que l'effet qu'il plaira à Dieu.

Ne vous ai-je point parlé de cette Mademoiselle de.....? Non, c'est à mon fils. Elle est mariée à M. de...., à qui, contre notre pensée, on a effectivement donné cent mille écus, cent mille écus bien comptés *. Ils ont été éblouis de cette somme : ils sont avares; mais en même-tems on leur a donné la plus folle, la plus dissipatrice, la plus ceci, la plus cela, qu'il est possible d'imaginer. Après avoir été habillée comme une reine à son mariage par son père, elle a jeté encore douze mille francs à un voyage qu'elle fit à Fontainebleau; elle y entra dans le carrosse de la Reine; il n'y a pas de raillerie; elle donna cinquante pistoles aux valets-de-pied; elle joua; et tout à proportion. Elle en revint enfin; voici le diantre : père et mère navrés de douleur sur la dépense, et maudissant l'heure et le jour de son mariage, vinrent pleurer chez Madame de Lavardin qui les avoit avertis. Le mari vint ensuite, disant avec naïveté qu'il *lui pleuvoit dans*

* *Voyez* aussi pour les suites de ce mariage la Lettre d'Août 1684 à M. de Sévigné.

la bouche (remarquez bien ce terme) des lettres d'avis de tous côtés de la mauvaise conduite passée et présente de sa femme, et qu'il étoit au désespoir. Madame de Lavardin rioit sous gorge, et conte tout cela fort plaisamment. Enfin, sans vous dire ses réponses ni ses conseils, voici la conclusion : une belle et grande maison qu'on avoit louée pour revenir cet hiver, est rendue ; et le voyage d'Auvergne n'aura ni fin, ni terme. Voilà une belle histoire dont vous vous souciez beaucoup, ma chère belle ; c'est l'oisiveté qui jette dans ces sortes de verbiages.

LETTRE 575.

A la même.

à Livry, mercredi jour de la Toussaint 1679.

Vous devriez avoir reçu la lettre que je vous écrivis de Pompone avec Madame de Vins, dans le même paquet ; mais vos orages ont tout dérangé. Que vous êtes excessifs en Provence ! tout est extrême, vos chaleurs, vos sereins, vos bises, vos pluies hors de saison, vos tonnerres en automne ; il n'y a rien de doux ni de tempéré. Vos rivières sont débordées, vos champs noyés et abîmés, votre Durance a quasi toujours le diable au corps ; votre île de Brouteron très-souvent submergée. Enfin, ma fille, quand je songe à la délicatesse de la santé que vous opposez à tant de choses si violentes, je

tremble ; et M. de Grignan, qui vous aime, n'est-il point effrayé aussi de cette grande inégalité? Pour moi, je ne puis me rassurer, voyant sur-tout que vous n'êtes pas disposée à recevoir le secours des remèdes les plus certains.

Je vis l'autre jour cette petite Madame de Némond ; elle a été malade à l'extrêmité de la poitrine ; elle revient à vue d'œil avec du lait d'ânesse le soir et le matin : elle avoit une toux qui lui ôtoit la voix. Je ne vous dis pas d'en prendre, puisqu'il vous est contraire, qu'il vous dégoûte et vous déplaît ; mais je me plains, comme d'un très-grand malheur, que vous soyez privée d'un si sûr et si salutaire remède. Je regrette toujours le tems où je n'étois fâchée que de votre absence ; mais quelle circonstance de craindre comme je fais, et de craindre ce que je crains! J'ai eu soin de Mademoiselle de Méri, autant que je l'ai pu, avec ma solitude de Livry qu'il a fallu me laisser un peu goûter. Elle n'est plus abandonnée, elle me le disoit l'autre jour, et même que sa santé n'est pas si déplorée. M. et Madame de Moreuil, Madame de Saint-Pouanges, d'autres voisines, Mesdames de Coulanges, Bagnols, Sanzei, tout cela tourne autour d'elle. Le Chevalier en a aussi soin ; pour moi, j'y ferai mon devoir assurément, dès que je serai à Paris : quand nous ne serions pas aussi proches que nous sommes, et que le tems et le christianisme ne donneroient point l'envie de la secourir, faudroit-il autre chose que de savoir que cela vous

plaît ? C'en seroit assez pour faire mille fois davantage. Soyez donc en repos là-dessus, ainsi que sur son état qui est moins fâcheux qu'il ne l'étoit. Je parlerai à Duchesne de votre petit Médecin, à qui nous donnerons dans notre quartier quelques malades à tuer, pour voir un peu comme il s'y prend; ce seroit dommage qu'il n'usât pas du privilége qu'il a de *tuer impunément* (1). Ce n'est pas que la saison ne soit contraire. Ce remède de l'Anglois, qui sera bientôt public, rend les médecins fort méprisables avec leurs saignées et leurs médecines.

Mon fils est tristement aux Rochers : il dit que le premier soir, quand il se trouva tout seul dans mon appartement avec les clefs de mes cabinets qu'on lui donna, il fut saisi d'une pensée si funeste, et cela ressembloit tellement à une chose qui arrivera quelque jour, qu'il se mit à pleurer, comme quand le bon Abbé recevoit Notre-Seigneur. Il m'assure fort qu'il n'épousera point la petite personne dont je vous ai parlé : tout le monde me mande pourtant qu'il y a de la ravauderie entre eux; il veut aller chez Tonquedec, qui n'est qu'à deux lieues de la belle : toute la Province en parle, et trouve sa conduite la plus mauvaise du monde. Il me persuade qu'il n'a point d'envie de faire une sottise; mais comme il est foible, et qu'il me mande tous les jours qu'il est différent de lui-même, qu'il est deux ou trois hommes tout à la fois, je lui dis

(1) *Voyez* la réception d'Argan, dans le *Malade imaginaire* de Molière.

que le plus sûr est de ne point s'exposer à voir cette fille chez elle; qu'il est dangereux de tenter Dieu; qu'il ne faut qu'un malheur; et que pendant qu'un de ces hommes seroit pris pour dupe, l'autre maudiroit le jour et l'heure d'un si ridicule accouplement; mais qu'enfin il n'y auroit plus de remède : quoi qu'il puisse en être, je n'aurai rien sur mon cœur, puisque j'ai dit en vérité tout ce qui peut se dire là-dessus, et tous nos amis aussi. J'ai une extrême curiosité de savoir ce que répondra Mademoiselle de Grignan sur la proposition qu'on doit vous faire. Ne les empêchez point, je vous prie, de venir toutes deux me sauter au cou, ni le petit Marquis, ni Pauline; je les reçois et les embrasse de tout mon cœur. Pour M. de Grignan, je lui demande pardon du mal que j'ai dit de son pays; je ne vois que des furies depuis que vous y êtes. Je lui ferai des excuses quand il me parlera des beaux jours que vous aurez à Lambesc, et que j'ai admiré moi-même comme les autres. Je lui recommande sa chère femme.

LETTRE 576.

A la même.

à Livry, jeudi au soir 2 Novembre 1679.

Je vous écris ce soir, ma très-chère, parce que j'ai envie d'aller demain matin à Pompone. Madame de Vins m'en prioit l'autre jour si bonnement, que je m'en vais la voir, et M. de Pompone, que l'on gouverne mieux en dînant un jour à Pompone avec lui, qu'à Paris en un mois. Vous voulez donc que je me repose sur vous de votre santé, et je le veux de tout mon cœur, s'il est vrai que vous soyez changée sur ce sujet: ce seroit en effet quelque chose de si naturel que cela fût ainsi, et votre négligence à cet égard me paroissoit si peu ordinaire, que je me sens portée à croire que cette droiture d'esprit et de raison aura retrouvé sa place chez vous. Faites donc, ma chère enfant, tout ce que vous dites, prenez du lait et des bouillons, mettez votre santé devant toutes choses; soyez persuadée que c'est, non-seulement par les soins et par le régime que l'on rétablit une poitrine comme la vôtre, mais encore par la continuité des régimes; car de prendre du lait quinze jours, et puis dire, j'ai pris du lait, il ne me fait rien; ma fille, c'est se moquer de nous, et de vous-même la première. Soyez encore persuadée d'une autre chose, c'est que, sans la santé, on ne peut rien faire, tout demeure, on ne peut aller ni venir

qu'avec des peines incroyables : en un mot, ce n'est pas vivre que de n'avoir pas de santé. L'état où vous êtes, quoi que vous disiez, n'est pas un état de consistance ; il faut être mieux, si vous voulez être bien. Je suis fort fâchée du vilain tems que vous avez, et de tous vos débordemens horribles : je crains votre Durance, comme une bête furieuse.

On ne parle point encore de Cordons-bleus : s'il y en a, et que M. de Grignan soit obligé de revenir, je le recevrai fort bien, mais fort tristement ; car enfin, au lieu de placer votre voyage comme vous avez fait, c'eût été une chose bien plus raisonnable et plus naturelle que vous eussiez attendu M. de Grignan ici : mais on ne devine pas ; et comme vous observiez et consultiez les volontés de M. de Grignan, ainsi qu'on faisoit autrefois les entrailles des victimes, vous y aviez vu si clairement qu'il souhaitoit que vous allassiez avec lui, que ne mettant jamais votre santé en aucune sorte de considération, il étoit impossible que vous ne partissiez, comme vous avez fait. Il faut regarder Dieu, et lui demander la grâce de votre retour, et que ce ne soit plus comme un postillon, mais comme une femme qui n'a plus d'affaires en Provence, qui craint la bise de Grignan, et qui a dessein de s'établir et de rétablir sa santé en ce pays.

Je crois que je ferai un traité sur l'amitié ; je trouve qu'il y a mille choses qui en dépendent, mille conduites à éviter pour empêcher que ceux que nous aimons n'en sentent le contre-coup ; je trouve

qu'il y a une infinité de rencontres où nous les faisons souffrir, et où nous pourrions adoucir leurs peines si nous avions autant de vues et de pensées qu'on doit en avoir pour ce qui tient au cœur. Enfin, je ferois voir dans ce livre qu'il y a cent manières de témoigner son amitié sans la dire, ou de dire par ses actions qu'on n'a point d'amitié, lorsque la bouche traîtreusement assure le contraire. Je ne parle pour personne; mais ce qui est écrit est écrit.

Mon fils me mande des folies, et il me dit qu'il y a un *lui* qui m'adore, un autre *lui* qui m'étrangle, et qu'ils se battoient tous deux l'autre jour à outrance, dans le mail des Rochers. Je lui réponds que je voudrois que l'un eût tué l'autre, afin que je n'eusse point trois enfans; que c'étoit ce dernier qui faisoit tout le mal de la maternité, et que s'il pouvoit l'étrangler lui-même, je serois trop contente des deux autres. J'admire la lettre de Pauline; est-ce de son écriture? Non; mais pour son style, il est aisé à reconnoître; la jolie enfant! Je voudrois bien que vous pussiez me l'envoyer dans une de vos lettres; je ne serai consolée de ne pas la voir que par les nouveaux attachemens qu'elle me donneroit : je m'en vais lui faire réponse. Je quitte ce lieu à regret : la campagne est encore belle : cette avenue et tout ce qui étoit désolé des chenilles, et qui a pris la liberté de repousser avec votre permission, est plus vert qu'au printems dans les plus belles années. Les petites et les grandes palissades

sont parées de ces belles nuances de l'automne, dont les peintres font si bien leur profit. Les grands ormes sont un peu dépouillés, et l'on n'a point de regret à ces feuilles picotées : la campagne en gros est encore toute riante ; j'y passois mes journées seule avec des livres ; je ne m'ennuyois que comme je m'ennuierai partout, ne vous ayant plus. Je ne sais ce que je vais faire à Paris ; rien ne m'y attire, je n'y ai point de contenance ; j'y vais avec chagrin ; le bon Abbé dit qu'il y a quelques affaires, et que tout est fini ici : allons donc. Il est vrai que cette année a passé assez vite ; mais je suis fort de votre avis pour le mois de Septembre ; il m'a semblé qu'il a duré six mois, tous des plus longs. Je vous manderai, en arrivant à Paris, des nouvelles de Mademoiselle de Méri. Je n'eusse jamais pensé que cette Madame de Charmes eût pu devenir sèche comme du bois : hélas ! quels changemens ne fait point la mauvaise santé ! Je vous prie de faire de la vôtre le premier de vos devoirs : après celui-là, et M. de Grignan auquel vous avez fait céder les autres avec raison, si vous voulez bien me donner ma place, je vous en ferai souvenir. Je me trouve fort heureuse si je ne ressemble non plus à un devoir que M. de Grignan, et si vous pensez que c'est mon tour présentement à être un peu consultée.

LETTRE 577.

A la même.

à Paris, mercredi 8 Novembre 1679.

J'ARRIVAI ici samedi, comme je vous l'avois mandé. J'avois été dîner le vendredi à Pompone, où Madame de Vins reçut une lettre de vous. Nous causâmes fort sur votre sujet. M. de Pompone la gronda de ne vous avoir point parlé de lui dans ses lettres; ce fut une très-jolie querelle. Ils seront encore quinze jours à Pompone. Pour moi, j'ai regretté Livry; j'ai coupé dans le vif; cette solitude me plaisoit, et les beaux jours qu'il fait encore m'offensent. Je vis en arrivant les deux Grignans et M. de la Garde; vous jugez bien de quoi nous parlons. Je fus le lendemain chez Mademoiselle de Méri; je la trouvai un peu mieux. J'ai vu Duchesne, et je ne sais par quel hasard il m'est tombé dans l'esprit de parler de votre santé : il vous aime, et je le trouve plus touché et plus appliqué que les autres : il est étonné de la manière dont tout votre corps est engourdi, avec des frémissemens et des inquiétudes qui vous vont jusqu'au cœur : ce sont, dit-il, des sérosités et la vraie humeur du rhumatisme : il voudroit que vous vous fissiez frotter quelquefois l'épine du dos avec de l'eau-de-vie et l'huile de noix tirée sans feu, mêlées ensemble; il dit que cela ouvriroit les pores dans le lieu d'où

les sérosités partent, et que vous en seriez soulagée. Il vous loue d'avoir quitté votre vieux lait, il vous conseille de prendre, à la place du lait qui vous est contraire, bien des orges, des bouillons de poulet avec des semences froides; car si vous ne corrigez ce sang, vous devez en craindre des suites fâcheuses. Il vous conjure très-instamment de ne pas négliger l'eau de Sainte-Reine, et dit que vous savez bien ce que c'est. Cet article a été recommencé jusqu'à trois ou quatre fois. Duchesne croit aussi que le café précipite votre sang, qu'il l'échauffe, qu'il peut être bon à des gens qui n'ont mal qu'à la poitrine; mais que jamais il ne s'est ordonné dans la disposition où vous êtes, et qu'on peut juger par votre maigreur, qui augmente à mesure que vous en prenez, qu'il est à craindre que vous ne vous en apperceviez trop tard, que la force que vous croyez que le café vous donne n'est qu'un faux bien, puisque cela vient du mouvement de votre sang, qui auroit besoin au contraire d'être calme et adouci. Songez-y, ma fille, je ne fais précisément que vous répéter ce que Duchesne m'a dit avec beaucoup d'intérêt et d'amitié pour vous. Vous trouverez peut-être bien de l'ennui dans un si grand article; mais le moyen de le supprimer? Mettez-vous à ma place, et voyez ce que je puis sentir et ce que je puis craindre. Vous aimez Duchesne; voilà ses avis, et ce qu'il m'a fait promettre de vous mander.

Vous êtes donc à Lambesc, ma chère enfant; une plus grande gloire vous a appelée plus avant

en Provence. Je crains bien pour vous l'excès des complimens et des visites ; vous n'êtes guère en état de suffire à tout cela. On ne parle point du voyage du Roi dans les Provinces, non plus que des Cordons-bleus : Sa Majesté ne veut point en faire à cause de l'infinité de prétendans. Ce que je vous dis vient de deux endroits assez sûrs ; et tout de suite je vous ferai mille amitiés de M. de la Rochefoucauld et de Mme. de la Fayette : Mesdames de Lavardin et de Mouci ne vous en font pas moins. Je n'ai pas encore vu la Marquise d'Huxelles. Le Chevalier vous mandera des nouvelles. Je crois que le Maréchal de Bellefond ne relevera point de la maladie dont il est accablé.

Vous êtes bien contente de la douceur de Mademoiselle de Grignan ; c'est un bonheur pour vous. Mais, ma fille, où avez-vous pris que vous fussiez un dragon ? Quel plaisir prenez-vous à dire de ces sortes de choses ? N'étiez-vous point d'accord de tout ce que je voulois faire ? Ne passiez-vous point l'hiver en Bretagne, quand il le falloit ? les étés à Livry ? Quelle difficulté faisiez-vous de vous ennuyer avec tranquillité comme les autres ? Ah ! ne souhaitez point d'être autrement que vous n'êtes, si ce n'est pour votre santé. Mais qui auroit jamais pu croire en ce tems-là que vous fussiez devenue délicate et maigre au point que vous l'êtes ? Qu'avez-vous fait de Pauline ? Je souhaite bien que vous l'ayez menée avec vous. Je fis lire sa lettre à Madame de Vins, qui en fut ravie, ainsi que ses oncles :

je vous dis que c'est une pièce achevée pour la naïveté.

Madame de la Sablière a bien pris le parti que vous estimez, *rompons, brisons les tristes restes.* Madame de Coulanges, que pensez-vous que je veuille dire ? Je pense comme vous. Mais Madame de Coulanges maintient que la Fare n'a jamais été amoureux ; c'étoit tout simplement de la paresse, de la paresse, de la paresse ; et la Bassette a fait voir qu'il ne cherchoit chez Madame de la Sablière que la bonne compagnie. A propos, Madame de Villars n'a écrit uniquement en arrivant à Madrid qu'à Madame de Coulanges (1) ; et dans cette lettre, elle nous fait des complimens à toutes nous autres vieilles amies : Madame de Schomberg, Mademoiselle de Lestranges, Madame de la Fayette, tout est en un paquet. Madame de Villars dit *qu'il n'y a qu'à être en Espagne pour n'avoir plus d'envie d'y bâtir des châteaux.* Vous voyez bien qu'elle ne pouvoit mieux adresser sa lettre, puisqu'elle vouloit mander cette gentillesse. La Reine d'Espagne a fait mille tendresses à Madame de Saint-

(1) Madame de Villars écrivit plusieurs lettres à Madame de Coulanges pendant le dernier séjour qu'elle fit à Madrid. Celles qui se sont conservées, au nombre de trente-sept, commencent au 2 Novembre 1679, et finissent au 15 Mai 1681. Elles sont non-seulement très-agréables à lire, mais encore très-curieuses, soit par les anecdotes qu'on y trouve au sujet du mariage de Charles II avec Marie-Louise d'Orléans, soit par le tableau que Madame de Villars y fait des mœurs du pays et des usages de la Cour d'Espagne.

Chaumont, en passant pays *. La Maréchale de Clérembault (1) n'a pas parlé depuis ce jour. On attend des nouvelles du mariage et de l'entrevue. On dit que la Princesse d'Harcourt et la Maréchale reviendront aussitôt, et que Madame de Grancey ira jusqu'à Madrid. J'ai dit à Brancas que vous lui faisiez des complimens sur son deuil, et non pas sur son affliction. Il y a eu bien des gens de noyés dans ce vaisseau du Chevalier de Tourville, qui s'est sauvé à la nage; je crois qu'un de nos Chevaliers de Sévigné s'est noyé. Mon fils est en Basse-Bretagne; je pense que son amour ne va pas si loin. Adieu, ma très-chère, plût à Dieu que votre santé fût comme la mienne! Je vous conjure de ne m'écrire qu'un mot de votre état, et un autre de votre amitié: laissez-nous vous conter des fagots; je sacrifie très-volontiers le plaisir de lire vos aimables lettres à

* Madame de Saint-Chaumont avoit été Gouvernante des enfans de MONSIEUR, avant Madame de Clérembault. Elle étoit en même-tems confidente de MADAME (*Henriette d'Angleterre*), et par suite de ses démêlés avec MONSIEUR, elle fut exilée. C'étoit une femme bien intéressante, si on en juge par ces jolis vers de Benserade :

On vous connoit douce et spirituelle.
Votre vertu nous ravit, Saint-Chaumont :
Auprès de vous il fait bon avec elle,
Même sans elle, il y feroit fort bon.

Voyez aussi le livre VII des *Mémoires* de Choisy.

(1) Louise-Françoise Bouthillier de Chavigny, femme de Philippe de Clérembault, Maréchal de France, et Dame d'honneur de la Reine d'Espagne (*Marie-Louise d'Orléans*).

celui

celui de savoir que vous ne vous épuisez point pour les écrire.

Monsieur DE CORBINELLI.

Vous voulez donc bien, Madame, que je vous dise ce que je vous ai toujours été, et ce que je vous serai toujours, soit à cause de vous, Madame, dont le mérite est infini, soit pour l'amour de Madame votre mère que j'adore, et qui vous adore.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Voilà donc ce mot qu'il vouloit vous écrire (1) il y a trois semaines; croyez, sur ma parole, qu'il mérite votre estime. Nous venons de lire ce beau chapitre dont vous nous parlez; nous le trouvons divin jusqu'à un certain endroit où l'Auteur se fait lui-même une difficulté si grande, qu'elle nous paroît, comme à lui, insurmontable, et dont il ne se tire que par beaucoup d'obscurité que nous laissons à comprendre à ceux qui sont plus éclairés que nous.

(1) *Voyez* la Lettre du 25 Octobre.

LETTRE 578.

A la même.

à Paris, vendredi 10 Novembre 1679.

Je ne suis plus Bergère, ma pauvre enfant; j'ai quitté avec regret l'unique entretien de vos lettres, de votre chère idée, soutenue de *Louison*, de nos vaches, de nos moutons, et d'un entre-chien et loup dont je m'accommodois fort bien, parce que je ne cherche pas à m'épargner, ni à me flatter. Me voici dans le raffinement de l'hôtel de Carnavalet, où je ne trouve pas que je sois moins occupée de vous, que vos lettres me soient moins chères, ni que nulle chose du monde puisse faire une diversion à la continuelle application que j'ai pour vous. Je n'aurai plus guère de nouvelles à vous mander, j'en sais peu : mais comme celles que je vous dis viennent assez directement des bons endroits, elles seront bonnes. Vous m'assurez, ma très-chère, que vous vous portez bien; Dieu le veuille : cela est bientôt dit. Je ne veux point que vous m'écriviez de si grandes lettres : il faut que je sois bien persuadée du mal qu'elles vous font : sans cela il seroit bien naturel de souhaiter qu'elles fussent infinies; mais cette crainte arrête tout. Duchesne me disoit l'autre jour que rien n'étoit plus mauvais que d'écrire beaucoup. Ma fille, il faut que le tems vienne que vous écriviez moins, et que vous soyez en ce pays appliquée à vous

guérir. Nous vous mettrons l'hôtel de Carnavalet en état de vous être commode : le bon Abbé y est disposé comme moi. Je voudrois bien que vous ne me disiez point de mal de vous dans vos lettres, et que vous ne crussiez point vos lettres meilleures que vos conversations en chambre : je serois bien indigne de votre amitié, si j'avois cette pensée : je suis persuadée que vous m'aimez, et j'ai le même goût pour vous entendre, que tous ceux qui en sont les plus touchés. Ah ! si vous saviez quel est le pouvoir d'une seule de vos paroles, d'un regard, d'un retour, d'une douceur ; et de quels pays lointains cela seroit capable de me faire revenir, vous verriez, ma belle, que rien n'égale pour moi votre présence. Votre dévotion du jour de la Toussaint vous a portée encore à me dire des choses qui m'ont attendrie d'une étrange manière. Que vous avez bien fait de fourrer dans votre litière tous vos petits enfans ! la jolie petite compagnie ! si j'avois été du conseil, j'aurois bien opiné comme vous avez fait : vous le verrez par les avis que je donne à Pauline dans la réponse toute régulière que je lui fais. Cette petite est aimable ; elle ne peut jamais incommoder. Jouissez, ma fille, de toutes ces petites consolations ; et loin de vous les ôter, songez qu'il y a tant de peines dans la vie, et qu'elle passe si vite.

M. de la Rochefoucauld, Madame de la Fayette et Langlade parlèrent hier de M. de Grignan, comme de l'homme du monde qu'ils souhaiteroient le plus de servir : ils n'en perdront pas les momens

ni les occasions. On va voir, comme l'opéra, les habits de Mademoiselle de Louvois : il n'y a point d'étoffe dorée qui soit moindre que de vingt louis l'aune. La Langlée s'est épuisée pour joindre l'agrément avec la magnificence. M. de Mêmes a fait grand bruit de celle de Grignan : il en a écrit dignement à M. de la Rochefoucauld.

C'est chez Mademoiselle de Méri que je viens achever cette lettre, et fermer mon paquet. La voilà toute accablée de vapeurs et d'inanition, incapable d'écrire un mot : elle vous dit par moi tout ce qu'elle voudroit vous écrire, si elle pouvoit. Je viens de voir ce pauvre Chevalier : il a mal au cou et à la cuisse, il est au lit. Cette humeur de rhumatisme ne le quitte pas ; j'ai plus de pitié que les autres de cette sorte de mal : je ne crois pas que ses douleurs durent encore long-tems, il sent courir les sérosités ; il lui faudroit présentement une bonne douche, si la saison pouvoit le permettre. Il m'a donné sa lettre pour la mettre dans mon paquet : il faut avoir soin de ces pauvres infirmes : tout le reste de Paris est enrhumé :

Ils ne mouroient pas tous ; mais tous étoient frappés (1),

comme vous disiez. Adieu, ma chère enfant ; je vous embrasse tendrement, et toute votre grande et petite compagnie.

(1) Vers de La Fontaine dans la Fable des *Animaux malades de la peste.*

LETTRE 579.

A la même.

à Paris, mercredi 22 Novembre 1679.

Vous allez être bien surprise et bien fâchée, ma chère enfant. M. de Pompone est disgracié; il eut ordre samedi au soir, comme il revenoit de Pompone, de se défaire de sa charge. Le Roi avoit réglé qu'il auroit sept cent mille francs, et que la pension de vingt mille francs qu'il avoit comme Ministre, lui seroit continuée : Sa Majesté vouloit lui marquer par cet arrangement qu'elle étoit contente de sa fidélité. Ce fut M. Colbert qui lui fit ce compliment, en l'assurant qu'il *étoit au désespoir d'être obligé, etc.* M. de Pompone demanda s'il ne pourroit point avoir l'honneur de parler au Roi, et apprendre de sa bouche quelle étoit la faute qui avoit attiré ce coup de tonnerre : on lui dit qu'il ne le pouvoit pas; en sorte qu'il écrivit au Roi pour lui marquer son extrême douleur, et l'ignorance où il étoit de ce qui pouvoit avoir contribué à sa disgrâce : il lui parla de sa nombreuse famille, et le supplia d'avoir égard à huit enfans qu'il avoit. Il fit remettre aussitôt ses chevaux au carrosse, et revint à Paris, où il arriva à minuit. Nous avions été, comme je vous l'ai mandé, le vendredi à Pompone, M. de Chaulnes, Caumartin et moi : nous le trouvâmes et les Dames qui nous reçurent fort gaîment. On causa tout le soir, on joua aux échecs :

ah! quel échec et mat on lui préparoit à Saint-Germain? Il y alla dès le lendemain matin, parce qu'un courrier l'attendoit; de sorte que M. Colbert, qui croyoit le trouver le samedi au soir à l'ordinaire, sachant qu'il étoit allé droit à Saint-Germain, retourna sur ses pas, et pensa crever ses chevaux. Pour nous, nous ne partîmes de Pompone qu'après-dîner; nous y laissâmes les Dames. Il fallut donc leur mander cette triste nouvelle: ce fut un valet-de-chambre de M. de Pompone, qui arriva le dimanche à neuf heures dans la chambre de Madame de Vins: c'étoit une marche si extraordinaire que celle de cet homme, et il étoit si excessivement changé, que Madame de Vins crut absolument qu'il venoit lui dire la mort de M. de Pompone; de sorte que quand elle sut qu'il n'étoit que disgracié, elle respira; mais elle sentit son mal; quand elle fut remise, elle alla le dire à sa sœur. Elles partirent à l'instant, laissant tous ces petits garçons en larmes; et accablées de douleur, elles arrivèrent à Paris à deux heures après-midi. Vous pouvez vous représenter leur entrevue avec M. de Pompone, et ce qu'ils sentirent, en se revoyant si différens de ce qu'ils pensoient être la veille. Pour moi, j'appris cette nouvelle par l'Abbé de Grignan; je vous avoue qu'elle me toucha droit au cœur. J'allai à leur porte dès le soir; on ne les voyoit point en public, j'entrai, je les trouvai tous trois. M. de Pompone m'embrassa, sans pouvoir prononcer une parole: les Dames ne purent retenir

leurs larmes, ni moi les miennes : ma fille, vous n'auriez pas retenu les vôtres; c'étoit un spectacle douloureux : la circonstance de ce que nous venions de nous quitter à Pompone d'une manière si différente, augmenta notre tendresse. La pauvre Madame de Vins, que j'avois laissée si fleurie, n'étoit pas reconnoissable; je dis, pas reconnoissable, une fièvre de quinze jours ne l'auroit pas tant changée : elle me parla de vous, et me dit qu'elle étoit persuadée que vous sentiriez sa douleur, et l'état de M. de Pompone; je l'en assurai. Nous parlâmes du contre-coup qu'elle ressentoit de cette disgrâce, et pour ses affaires, et pour l'agrément de sa vie et de son séjour, et pour la fortune de son mari; je vous réponds qu'elle voit tout cela bien douloureusement. M. de Pompone n'étoit point en faveur; mais il étoit en état d'obtenir de certaines choses ordinaires, qui font pourtant l'établissement des gens : il y a bien des degrés au-dessous de la faveur des autres, qui font la fortune des particuliers. C'étoit aussi une chose bien douce de se trouver naturellement établi à la Cour : ô Dieu ! quel changement ! quel retranchement ! quelle économie dans cette maison ! Huit enfans, n'avoir pas eu le tems d'obtenir la moindre grâce ! Ils doivent trente mille livres de rente; voyez ce qui leur restera : ils vont se réduire tristement à Paris, à Pompone. On dit que tant de voyages, et quelquefois des courriers qui attendoient, même celui de Bavière qui étoit arrivé le vendredi, et que le Roi attendoit

impatiemment, ont un peu attiré ce malheur*. Mais vous comprendrez aisément ces conduites de la Providence, quand vous saurez que c'est M. le Président Colbert qui a la charge; comme il est en Bavière, son frère la fait en attendant, et lui a écrit en se réjouissant, et pour le surprendre, comme si on s'étoit trompé au dessus de la lettre: *A Monsieur, Monsieur Colbert, Ministre et Secrétaire d'Etat.* J'en ai fait mes complimens dans la maison affligée; rien ne pouvoit être mieux. Faites un peu de réflexion à toute la puissance de cette famille, et joignez les pays étrangers à tout le reste,

* Les Mémoires et les Lettres des contemporains s'accordent à donner, pour cause de la disgrâce de Pompone, sa négligence. Les historiens les plus modernes, même Hénault, s'en sont tenus à cette opinion reçue. Comment n'a-t-on point remarqué que Louis XIV, dans un Mémoire écrit de sa main que rapporte Voltaire, a lui-même expliqué autrement le renvoi de ce Ministre. « Tout ce qui passoit par lui, perdoit de la grandeur et » de la force qu'on doit avoir, en exécutant les ordres d'un » Roi de France ». Ce sont ses propres termes. Tout le monde sait en effet que c'est du traité de Nimègue, antérieur d'une seule année à cette disgrâce, que date l'excès de domination et de hauteur que Louis XIV affecta dans toute l'Europe. Ses Ministres dès-lors traitèrent les Ambassadeurs étrangers avec une arrogance insultante. On établit les fameuses chambres de réunion. On se saisit assez violemment de Strasbourg. On s'avança en Italie. On ne ménagea rien. On irrita toutes les Puissances.

Au surplus, outre que Pompone avoit le tort de tenir aux Jansénistes, Louvois et Colbert, quoique ennemis l'un de l'autre, travaillèrent tous deux à sa perte, le premier pour mettre à sa place M. Courtin, son ami, le second pour y porter son frère, Colbert de Croissy. Ce dernier réussit, au grand dépit de Louvois.

et vous verrez que tout ce qui est de l'autre côté *où l'on se marie* (1), ne vaut point cela. Ma pauvre enfant, voilà bien des détails et des circonstances; mais il me semble qu'ils ne sont point désagréables dans ces sortes d'occasions : il me semble que vous voulez toujours qu'on vous parle; je n'ai que trop parlé. Quand votre courrier viendra, je n'ai plus à le presenter; c'est encore un de mes chagrins de vous être désormais entièrement inutile : il est vrai que je l'étois déjà par Madame de Vins; mais on se rallioit ensemble. Enfin, ma fille, voilà qui est fait, voilà le monde. M. de Pompone est plus capable que personne de soutenir ce malheur avec courage, avec résignation et beaucoup de christianisme. Quand d'ailleurs on a usé, comme lui, de la fortune, on ne manque point d'être plaint dans l'adversité.

Encore faut-il, ma très-chère, que je vous dise un petit mot de votre petite lettre; elle m'a donné une sensible consolation : vous m'apprenez que la santé du petit est bien rétablie, et vous me dites que je serois bien contente de la vôtre, si je vous voyois : ah, ma fille ! n'en doutez point : quel spectacle charmant de vous voir appliquée à votre santé, à vous reposer, à vous restaurer ! c'est un plaisir que vous ne m'avez jamais donné. Vous voyez que ce

(1) Madeleine-Charlotte le Tellier, fille de M. de Louvois, épousa le lendemain 25 Novembre, François Duc de la Rochefoucauld et de la Rocheguyon, petit-fils de M. de la Rochefoucauld.

n'est pas inutilement que vous prenez ce soin, le succès en est visible; et quand je me tourmente ici de vous inspirer la même attention, vous sentez bien que j'ai raison.

LETTRE 580.

A la même.

à Paris, vendredi 24 Novembre 1679.

Mon Dieu ! l'aimable lettre que je viens de recevoir de vous ! Quelle lecture ! et quel plaisir de vous entendre discourir sur tous les chapitres que vous traitez ! Celui de la médecine me ravit; je suis persuadée qu'avec cette intelligence et cette facilité d'apprendre que Dieu vous a donnée, vous en saurez plus que les médecins : il vous manquera quelque expérience, et vous ne tuerez pas impunément comme eux : mais je me fierois bien plus à vous qu'à eux pour bien juger d'une maladie. Il est vrai qu'il n'est question que de la santé en ce monde : *Comment vous portez-vous? comment vous portez-vous?* et l'on ignore entièrement ce qui touche cette science qui nous est si nécessaire : apprenez, apprenez, faites votre cours : il ne vous faudra point d'autre licence que de mettre une robe rouge, comme dans la comédie (1). Mais pourquoi voulez-vous nous envoyer votre joli médecin? Je vous assure qu'ils sont fort décriés et fort méprisés

(1) *Voyez* le *Malade imaginaire* de Molière.

ici ; hormis les trois ou quatre que vous connoissez, et qui conseillent le remède de l'Anglois, les autres sont en horreur. Cet Anglois vient encore de tirer de la mort le Maréchal de Bellefonds. Je ne crois point que le premier médecin ait le vrai secret.

Il est donc vrai, ma fille, que vous êtes sans incommodité : point de poitrine, point de douleurs aux jambes, point de coliques, cela est à souhait. Vous voyez ce que vous fait le repos, et le soin de vous rafraîchir ; ne faut-il pas vous gronder, quand vous vous négligez, et que vous abandonnez inhumainement le soin de votre pauvre personne ? Je parlerois dix ans sur cette malice, et sur le succès que vous voyez du contraire. Que ne puis-je vous embrasser et vous retrouver ici les soirs ! Je rentre bien tristement dans cette maison, depuis neuf heures jusqu'à minuit, je n'ai pas plus de compagnie qu'à Livry, et j'aime mieux ce repos et ce silence, que toutes les soirées que l'on m'offre en ce quartier : je ne saurois courir le soir. Je m'aperçois que quand je ne suis point agitée de la crainte de votre santé, je sens extrêmement votre absence. Votre poitrine est comme des morailles * qui m'empêchent de sentir le mal de ne vous avoir plus ; je tiens de vous cette comparaison : mais je retrouve bientôt ce premier mal, quand je ne suis pas bridée par l'autre. J'avoue seulement que je m'en accommode mieux que l'horreur de craindre pour votre

* Espèce de tenailles dont un maréchal serre le nez d'un cheval difficile, pour le contenir.

vie, et je vous fais mille remercîmens de m'ôter mes morailles.

Il en faudroit d'aussi dures que celles-là pour empêcher Madame de Vins de sentir vivement la disgrâce de M. de Pompone; elle y perd tout : je la vois souvent; le malheur ne me chassera pas de cette maison.

Monsieur de Pompone prendra bien son parti, et soutiendra dignement son infortune : il va retrouver toutes ces vertus d'une vie privée, qui nous le faisoient admirer à Frêne. On dit qu'il faisoit un peu négligemment sa charge, que les courriers attendoient : il se justifie très-bien ; mais, mon Dieu ! ne voyez-vous pas bien son tort? Ah, que la pauvre Madame du Plessis l'auroit aimé présentement ! quelle nouvelle liaison auroit fait cette conformité ! Rien ne pouvoit être si bon pour lui : je n'en ai fait aussi mes complimens qu'à Madame de Vins, m'entendez-vous bien? car je réponds à ma pensée, qui, je crois, sera la vôtre. Toute la Cour le plaint, et lui fait des complimens ; vous lui allez voir reprendre le fil de ses perfections. Nous avons bien parlé de la Providence; il entend bien cette doctrine. Jamais il ne s'est vu un si aimable Ministre. M. Colbert l'Ambassadeur (1), va remplir cette belle place; il est fort ami du Chevalier; écrivez à ce dernier toutes vos pensées : la fortune toute

(1) M. Colbert de Croissi, frère du Contrôleur-Général, étoit alors en Bavière, pour y négocier le mariage de MONSEIGNEUR avec Marie-Anne-Victoire de Bavière.

capricieuse voudra peut-être vous faire plus de plaisir par-là que par notre intime ami. Vous irez bien naturellement dans ce chemin par la route que je vous dis : pouvons nous savoir ce que la Providence nous garde ?

Je continue mes soins à Mademoiselle de Méri ; l'impression que fait dans son esprit le tracas de son petit domestique, est une chose fort extraordinaire. Elle me disoit qu'il lui semble, quand ses gens lui parlent, qu'ils tirent sur elle, comme pour la tuer : elle en est plus malade que de ses maux ; c'est un cercle, sa colère augmente son mal, son mal augmente sa colère ; somme totale, c'est quelque chose d'étrange : je ne songe qu'à la soulager un peu.

Corbinelli abandonne le Chevalier de Méré et son chien de style *, et la ridicule critique qu'il fait en collet monté, d'un esprit libre, badin et charmant comme Voiture : *tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas* (1). Au reste, n'attendez pas sitôt les

* M. de Méré avoit connu et aimé Madame de Maintenon dès son enfance. Il l'avoit présentée dans le monde sous le nom de la *Jeune Indienne*. Il cultiva son amitié dans tous les tems. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il voulut l'épouser, et lui en fit la proposition, dans le tems même que Louis XIV pensoit à en faire sa femme. Au surplus, les Lettres de M. de Méré, qu'on trouve dans le Recueil de celles de Madame de Maintenon, sont en effet d'un style emphatique, lourdet, pédantesque, qui mérite bien d'être appelé *chien de style*. *Voyez* la *Notice sur Madame de Sévigné.*

(1) On peut dire la même chose, et avec plus de raison encore, de ceux qui ne sentent point le prix des Lettres de Madame de Sévigné.

définitions que vous lui avez demandées, depuis trois mois, il n'a lu que le Code et Cujas. Il vous adore de vouloir apprendre la médecine ; vous êtes toujours son prodige. C'en est un, en vérité, que la tranquille ingratitude de M. et Madame de Richelieu ; vous en parlez fort plaisamment. M. le Grand et d'autres disoient très-sérieusement l'autre jour à Saint-Germain, que M. de Richelieu avoit fait un siége admirable : on crut que c'étoit une lecture où l'on avoit vu les grands Richelieux dans les guerres civiles ; mais non, c'étoit celui-ci qui a fait un siége admirable de tapisserie, que l'on voit dans la chambre de sa femme.

Madame de Coulanges a été quinze jours à la Cour : Madame de Maintenon étoit enrhumée, et ne vouloit pas la laisser partir. Voici une querelle qu'elle a eue avec la Comtesse de Grammont (1) : cette dernière brûloit son beau teint à faire du chocolat ; Madame de Coulanges voulut l'empêcher de prendre cette peine : la Comtesse dit qu'on la laissât faire, et qu'elle n'avoit plus que ce plaisir. Madame de Coulanges lui dit : *Ah, ingrate !* Ce mot dont la Comtesse auroit ri un autre jour, l'embarrassa et la décontenança si fort, qu'elle ne put s'en remettre, et depuis elles ne se sont pas saluées. L'Abbé Têtu dit rudement à notre voisine : « Mais, Madame, si elle vous avoit répondu que » la pelle se moque du fourgon, qu'auriez-vous

(1) Élisabeth Hamilton, Dame du Palais de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche.

» dit? Monsieur, *dit-elle*, je ne suis point une » pelle, et elle est un fourgon ». — Autre querelle; et plus de salut. *Quanto* et l'*enrhumée* sont très-mal; cette dernière est toujours parfaitement bien avec le centre de toutes choses, et c'est ce qui fait la rage. Je vous conterois mille bagatelles, si vous étiez ici.

Ah! ma fille! ne me dites point que je n'ai qu'à rire, puisque je n'ai que votre absence à soutenir: j'ai envie de dire: *ah, ingrate!* ne vous souvenez-vous point de tout ce qu'elle me fait souffrir, cette absence? N'êtes-vous pas la sensible et véritable occupation de mon cœur? Vous le savez bien, et vous devez comprendre aussi ce que c'est que d'y joindre la crainte de vous voir malade, et dévorée par un air subtil, comme l'est celui de Grignan. Vous êtes injuste si vous ne démêlez sans peine mes sentimens tout naturels et tout pleins d'une véritable tendresse pour vous.

Langlade m'est venu voir ce matin, et m'a donné part fort obligeamment de l'honneur qu'il aura dimanche d'être présenté et représenté au Roi par M. de Louvois: c'est encore un secret; voilà de ces avances qui sont agréables, et que notre bon d'Hacqueville ne savoit point; il vous laissoit bravement apprendre ces sortes de choses par la gazette. Langlade m'a priée de vous mander ceci de sa part, et qu'il ne souhaiteroit d'être heureux que pour vous faire venir des as noirs, et à M. de Grignan: sans raillerie, ce seroit un transport de joie pour lui, s'il

pouvoit avoir quelque vue, faire souvenir, enfin, contribuer à quelque chose qui vous fût agréable. C'est lui qui a fait le mariage qui se célébra hier magnifiquement chez M. de Louvois *. Ils avoient fait revenir le printems, tout etoit plein d'orangers fleuris, et de fleurs dans des caisses. Cependant, cette balance qui penche présentement si pesamment de l'autre côté, avoit jeté un air de tristesse qui tempéroit un peu la joie dont l'excès auroit été un peu trop marqué sans ce crèpe. N'admirez-vous point comme tout est mêlé en ce monde, et comme rien n'est pur ni long tems dans une même disposition ? Je crois que vous entendez bien tout ce que je veux dire; vraiment, il y auroit long-tems à causer sur tout ce qui se passe présentement.

Adieu, ma très-belle. Je voudrois que Madame de Cauvisson vous donnât de son bonheur plutôt que de sa tête. Celle de mon fils est en Basse-Bretagne; je ne sais si l'un de ses *lui* est avec Mademoiselle de la Coste; mais je suis persuadée, comme

* Langlade, pendant la guerre de la minorité du Roi, avoit rendu de grands services au parti des Princes Il n'étoit alors que Secrétai e du Duc de Bouillon. Il fut envoyé par M. de la Rochefoucauld à Bordeaux pour faire déclarer cette ville contre la Cour et pour le Grand-Condé, alors prisonnier. Il y réussit. Il avoit été Secrétaire du Cabinet du Roi; il parut assez à craindre par sa capacité, pour que le Cardinal de Mazarin le contraignit en 1657 de se défaire de sa charge. Il partagea long-tems l'amitié de M. de la Rochefoucauld avec Gourville: mais Madame de la Fayette, qui n'aimoit pas ce dernier, lui avoit fait préférer Langlade pour l'affaire dont il s'agit ici. On ne rapporte ce détail que parce qu'il en explique plusieurs autres dans les Lettres suivantes.

vous, que ce ne seroit pas trop des trois. J'attends de ses nouvelles à la remise de Nantes. Le *bien bon* est extrêmement enrhumé, tout le monde l'est, hormis moi. Je me ferai saigner ce carême; vous m'en expliquez fort bien la nécessité. Le petit ne se guérira de la toux qu'avec du lait d'ânesse; c'est l'ordinaire de la rougeole d'affoiblir la poitrine; c'est pour cela que j'en tremblois pour vous. Le Chevalier est comme guéri. La Garde ne partira point que ses affaires ne soient *tournées*; mais aussi, dès qu'il pourra partir, rien au monde ne seroit capable de l'arrêter. Je vous embrasse, ma très-chère, et ne désire rien plus fortement que de vous embrasser en corps et en âme.

LETTRE 581.

A la même.

à Paris, mercredi 29 Novembre 1679.

Vous nous parlerez long-tems du malheur de M. de Pompone, avant que nous vous trouvions à la vieille mode; cette disgrâce est encore bien vive dans nos têtes. Un Ministre de cette humeur, avec une facilité d'esprit et une bonté comme la sienne, est une chose si rare, qu'il faut souffrir qu'on sente un peu une telle perte. Vous croyez bien que je vais souvent chez lui : je fus touchée l'autre jour de le voir entrer avec cette mine aimable, sans tristesse, sans abattement. Madame de Coulanges m'avoit priée de l'y mener; il la loua de s'être

souvenue d'un malheureux; il ne s'arrêta point long-tems sur ce chapitre; il passa à ce qui pouvoit former une conversation; il la rendit agréable comme autrefois, sans affectation pourtant d'être gai, et d'une manière si noble, si naturelle, et si précisément mêlée et composée de tout ce qu'il falloit pour attirer notre admiration, qu'il n'eut pas de peine à y réussir. Enfin, nous l'allons revoir, ce M. de Pompone si parfait, comme nous l'avons vu autrefois. Ce premier jour nous toucha; il étoit désoccupé, et commençoit à sentir la vie et la véritable longueur des jours; car de la manière que les siens étoient pleins, c'étoit un torrent précipité que sa vie; elle couroit rapidement, sans qu'il pût la retenir. Nous le disions encore à Pompone la dernière fois qu'il en est sorti Secrétaire d'Etat; vous savez que ce soir-là même, il fut disgrâcié et déplacé. Je causai fort hier avec Madame de Vins; elle sentira bien plus long-tems cette douleur que M. de Pompone; je leur rends des soins si naturellement, que je me retiens, de peur que le vrai n'ait l'air d'une affectation et d'une fausse générosité: ils sont contents de moi. Enfin, M. de Pompone ne sera plus que le plus honnête homme du monde: vous souvenez-vous de Voiture, qui dit en parlant de M. le Prince:

Il n'avoit pas un si haut rang;
Il n'étoit que Prince du sang.

Voilà justement l'affaire. Mais il y a des contre-coups plaisans dans cette disgrâce. Je disois que

cela me faisoit souvenir de Soyecourt : *est-ce que je parle à toi?* Vous entendez fort bien tout ce que je dis et ne dis point. Enfin, il en faut revenir à la Providence, dont M. de Pompone est adorateur et disciple; et le moyen de vivre sans cette divine doctrine? Il faudroit se pendre vingt fois le jour; et encore avec tout cela, on a bien de la peine à s'en empêcher. En attendant vos lettres, ma très-chère, je n'ai pu me dispenser de causer un peu avec vous sur un sujet que je suis assurée qui vous tient au cœur.

Madame de Lesdiguières a écrit à la Mère Angélique de Port-Royal (1), sœur de ce Ministre : elle me montra la réponse qu'elle en avoit reçue; je l'ai trouvée si belle que je l'ai copiée, et la voilà. C'est la première fois que j'ai vu une Religieuse parler et penser en Religieuse. J'en ai bien vu qui étoient agitées du mariage de leurs parentes, qui sont au désespoir que leurs nièces ne soient point encore mariées, qui sont vindicatives, médisantes, intéressées, prévenues; cela se trouve aisément : mais je n'en avois point encore vue qui fût véritablement et sincèrement morte au monde. Jouissez, ma fille, du même plaisir que cette rareté m'a donné. C'étoit la chère fille de M. d'Andilly, et dont il me disoit : *Comptez que tous mes frères, et tous mes enfans, et moi, nous sommes des sots*

(1) La Mère Angélique de Saint-Jean-Arnauld, Abbesse de Notre-Dame de Port-Royal-des-Champs, morte le 29 Janvier 1684, âgée de cinquante-neuf ans.

en comparaison d'Angélique. Jamais rien n'a été bon de ce qui est sorti de ces pays-là, qui n'ait été corrigé et approuvé d'elle, toutes les langues et toutes les sciences lui sont infuses; enfin, c'est un prodige, d'autant plus qu'elle est entrée à six ans en religion. Je refusai hier une copie de sa lettre à Brancas, il en est indigné; et je lui dis: Avouez seulement que cela n'est pas trop mal écrit pour *une hérétique* *. J'en ai vu encore plusieurs autres d'elle, et bien plus belles, et bien plus justes : ceci est un billet écrit à course de plume. La mienne est bien en train de trotter.

J'ai été à cette noce de Madame de Louvois **; que vous dirai-je ? magnificence, illumination, toute la France, habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brâsiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculemens et gens roués; enfin, le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les complimens sans savoir ce que l'on dit, les civilités, sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues : du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé, à quoi ne m'étant

* C'étoit le nom que, comme bon Moliniste, M. de Brancas donnoit aux Jansénistes.

** Ce mariage de Mlle. de Louvois avec le fils du Prince de Marsillac, étoit une sorte d'événement, qui eut par la suite beaucoup d'influence. Il n'est pas douteux que M. de Marsillac n'ait beaucoup contribué à soutenir la faveur de Louvois, que leur ligue n'ait long-tems empêché la rupture du Roi avec Madame de Montespan, et retardé le triomphe de la veuve Scarron.

pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisoient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est. *O vanité des vanités !* Cette belle petite de Monchi a la petite-vérole; on pourroit encore dire, *ô vanité !* etc.

Je reçois votre lettre du 18, c'étoit un samedi, et le propre jour de la disgrâce de ce pauvre homme, tout ce que vous me dites de lui me perce le cœur; quand je songe à cette chûte, et combien vous êtes loin de la prévoir, je crains votre surprise. Comme il n'y a rien à ménager avec Madame de Vins, je lui montrerai comme vous sentiez ce souvenir obligeant de M. de Pompone. Hélas ! vous parlez du mariage de M. le Dauphin, d'affaires étrangères, de ministère, et il faut parler de passer peut-être son hiver à Pompone; car quoiqu'il dise que non, je crains que le monde ne l'importune. Il a beaucoup de piété; et si c'est ici le chemin de son salut, il ne perdra guère de tems à se jeter dans la solitude. Quel malheur pour Madame de Vins ! et qu'elle le sent bien ! Il nous prit hier une peur, à Brancas et à moi, que le séjour de Pompone, qu'il a aimé si démesurément, et qui a causé tous ses péchés véniels, ne lui devienne insupportable par un caprice qui arrive souvent : cette trop grande liberté d'y être, lui donnera du dégoût, et le fera souvenir que ce Pompone a contribué à son malheur. Ne sera-ce point comme l'Abbé d'Effiat, qui, pour marquer son chagrin contre Veret, disoit qu'il

avoit épousé sa maîtresse? Mais non, car tout cela est fou, et M. de Pompone est sage.

Vous me parlez de votre homme de la Trappe; quoi! c'étoit votre Recteur de Saint-Andiol! vous devez avoir eu grandes conversations avec lui: rien n'est plus curieux que de savoir d'original ce qui se passe dans cette maison. Le dîner que vous me dépeignez est horrible; je ne comprends point cette sorte de mortification; c'est une juiverie, et la chose du monde la plus malsaine. Les Capucins que je vis à Pompone en ordonnent partout: je ne sais pas si les pauvres gens en savent les conséquences, mais ils ne croient rien de si salutaire; ils disent qu'un peu d'esprit de sel dans ce qu'on boit, chasseroit pour jamais toute sorte de néphrétique. Je crois que Villebrune (1) avoit senti la vertu de ce présent du Ciel. En vérité, je ne suis point édifiée de cette sale mortification. Vous me parlez toujours si bien du soin que vous avez de votre santé, que je ne sais plus que vous dire: Dieu vous conserve cette attention dont vous sentez l'effet: si vous en aviez eu ici une petite partie, nous aurions bien abrégé des discours. Celui que vous me faites de Madame de Coulanges, et de son chagrin contre la Tare, à qui elle fait la mine, disant qu'il l'a trompée, seroit admirable à lui montrer, accompagné de l'envie que vous avez d'apprendre de ses nouvelles, si vous n'aviez pas dit si franchement

(1) C'étoit un ex-Capucin qui se mêloit de médecine. *Voyez* la Lettre du 15 Décembre 1675.

votre avis du goût de Madame de Villars pour elle : cet endroit me fera cacher l'autre qui l'auroit fort réjouie. Je vous prie de me reparler d'elle, car elle ne cesse de me prier de vous faire mille complimens; elle veut voir les endroits où vous parlez de votre santé; elle y prend intérêt, et à son petit bon ami; il faut rendre tout cela. Je ne sais quel disparate je vais faire, en vous disant que la Trousse n'est point encore revenu; je suis bien trompée, ou c'est un péché qu'il fait contre les idées de l'amour, des plus gros qu'il se fasse. Mon Dieu, qu'il y a de folies dans le monde ! Il me semble que je vois quelquefois les loges et les barreaux devant ceux qui me parlent; et je ne doute pas aussi qu'ils ne ne voient les miens.

Je ne crois pas que je ne pleure, quand je verrai ce courrier chargé de dépêches pour M. de Pompone. Je rencontrai, avant-hier, des chariots chargés de ses meubles, qu'on ramenoit de Saint-Germain; cela me fit encore une émotion : enfin, ma très-chère, vous comprenez bien la peine que j'ai à m'accoutumer à cette déroute. Je n'aime point à perdre des lettres; les vôtres sur-tout me sont extrêmement nécessaires : vous ne devez pas être si curieuse des miennes, car je vous assure que ma santé est parfaite. Je me purgerai bientôt pour prendre cette petite eau par contenance, et pour l'amour de vous. Vous faites un compliment très-juste à Corbinelli; on ne peut pas lui renvoyer plus plaisamment ses paroles. Il auroit beaucoup à dire

sur la petite raie que vous avez faite ; et si le hasard veut que ce chapitre se traite quelque jour, il est persuadé que vous effacerez cette raie : cependant, l'avenir n'est que trop assuré, et par la perte qu'on a faite, et par la force de ce lien, que vous aimez l'un et l'autre, et qui sait mieux que personne la justice que vous faites en redonnant dans votre estime la place qu'on y avoit autrefois. Il seroit avantageux que vous sussiez tout ce que nous disons souvent de vous ensemble.

Adieu, ma très-chère et très-aimable ; Dieu vous conserve : quel miracle que vous n'ayez point pris cette rougeole ! c'est un mal terrible pour la poitrine ; il faudra du lait à votre fils. Madame de Mèmes est arrivée ; j'y courus hier ; elle me dit des merveilles de vous, de votre mari, de vos enfans, de votre château, de votre bonne chère, de votre musique, de votre bon air, et quasi de votre santé ; mais c'étoit pour me plaire. Gardez-vous bien de me faire des réponses de la longueur de mes lettres ; songez, ma chère enfant, que je n'ai de commerce qu'avec vous. Mon fils est en Basse-Bretagne, chez Tonquedec ; il vient. J'embrasse tout ce qui est autour de vous, et Pauline ; Madame de Mèmes la trouve bien jolie. M. de Mèmes n'est pas encore arrivé.

LETTRE 582.

A la même.

à Paris, vendredi premier Décembre 1679.

VRAIMENT oui, ma fille, je vous la donne cette jolie écritoire, et ç'a toujours été mon intention. J'attendois que vous l'eussiez approuvée pour vous déclarer ce présent. L'Abbé jure qu'il l'a pensé de même; en sorte que s'il l'avoit mis par mégarde sur le petit mémoire de dépense qu'il vous a envoyé, il vous prie de l'effacer entièrement. Ce sera donc l'écritoire *de la mère :* elle est assez jolie pour me donner l'ambition que vous la nommiez ainsi, et d'autant plus que vous m'assurez que vous n'en faites point un poignard.

Je n'aime point que vous soyez fâchée de m'avoir mandé l'état de votre fils quand il étoit mal; et le moyen de cacher une telle chose? Je haïrois cette dissimulation extrême, et la plume me tomberoit des mains; et comment parler d'autre chose que de ce qui tient au cœur à ce point-là? Pour moi, j'en serois incapable, et j'honore tant la communication des sentimens, que je ne penserois jamais à épargner une inquiétude à quelqu'un que j'aimerois, au préjudice de la consolation que je trouverois à lui faire part de ma peine. Voilà mes manières, voilà l'*humeur de ma mère;* je vous prie que ce soit l'*humeur de ma fille*, et de n'avoir point de regret aux douleurs que vous m'avez fait sentir,

puisque vous m'avez fait sentir aussi votre joie; et n'est-ce pas là le vrai commerce de l'amitié? Ah! oui, ce l'est, et je n'en connois point d'autre.

M. et Madame de Pompone et Madame de Vins sont allés à Pompone : mon Dieu ! je crains cet abord pour eux; ils y trouveront cinq garçons tout d'une vue, et cette maison où il n'y a que trop de tems et trop de loisir pour demeurer : il me semble que c'est une grande tristesse que de revoir tout cela. J'ai envoyé vos lettres; vous avez très-bien fait de les écrire. La petite femme * est à cet hôtel de la Rochefoucauld, toute gaillarde et toute drue; si elle ne se polit avec tant de polisseurs et de polisseuses, il faudra conclure que l'*éducation* n'est qu'une fable de la Fontaine.

Que dites-vous de l'occasion d'un joli appartement dans cette rue, que Mademoiselle de Méri va laisser échapper par ses irrésolutions? M. de la Trousse qui vient d'arriver, et le Chevalier, l'ont vu; ils en sont ravis. Elle veut un garde-meuble; je l'assure qu'on lui en donnera un; une chambre de plus pour un domestique, et je lui réponds encore qu'elle l'aura; mais je pense qu'il faudra commencer par se planter là. On vouloit ce quartier, le voilà; on vouloit un grand retranchement de loyer, le voilà; on ne veut point de bruit, on est sur le derrière; une église, la voici; un bel air, une belle exposition, tout cela s'y trouve : mais tout cela est

* Mademoiselle de Louvois nouvellement mariée à M. de la Rocheguyon.

trop bon, il n'y a pas assez de difficultés. Pour moi, je comprends qu'il y a quelque sorte de plaisir dans la plainte, et que ce plaisir est plus grand qu'on ne pense.

Brancas vint me prendre hier au soir pour souper chez Madame de Coulanges; son souper est petit, et la compagnie bonne, quand on est quatre : je me laisserai quelquefois débaucher par Brancas, n'ayant point de bonne raison, non plus que cette femme de Madame de Guitaut. Je prends de cette eau présentement; j'ai pris des pilules, à cause du froid. Parlez-moi toujours de votre santé, ma chère enfant, c'est toute mon attention; et tout ce que je souhaite, c'est de pouvoir vous retrouver moins maigre et moins abattue que je ne vous ai laissée.

Quand je pense que la vie, et principalement la mienne, se passe dans l'éloignement et dans l'inquiétude, je plains ceux qui sont aussi tendres que moi. Madame de la Fayette est bien persuadée qu'elle auroit satisfait à tout ce que notre ancienne amitié demande, si elle vous avoit redonnée à moi par un attachement qui convînt à M. de Grignan : elle est touchée de ce plaisir, et se trouvant près de la faveur, elle ne souhaite que les occasions; elle les attend, et on doit toujours les espérer de l'inconstance des choses humaines. Langlade est de moitié avec elle; il a fait la révérence au Roi, mais c'est au pied de la lettre; car le Roi ne lui dit pas un mot, mais un visage doux. Je m'en vais dîner chez la Marquise d'Huxelles; elle me mande que ce

M. du Pile m'en prie : M. de la Rochefoucauld et Tréville y seront ; cela s'appelle la petite société. Madame de Lavardin est enrhumée à crever ; elle est au lit, et Madame de Mouci à son chevet ; la Marquise et moi sur les ailes, car nous sommes dix degrés plus bas. Adieu, ma très-belle, conservez-moi la personne de tout le monde qui m'est la plus chère : vous croyez bien que je dis vrai. Je ne sais point de nouvelles ; le Chevalier vous en dira, il en sait toujours de vraies ou de fausses.

LETTRE 583.

A la même.

à Paris, mercredi 6 Décembre 1679.

VOTRE courrier, ma fille, arriva samedi à trois heures ; on est toujours émue quand on reçoit des nouvelles. Tous ces paquets adressés à M. de Pompone, Ministre et Secrétaire d'Etat, me serrèrent le cœur. Il est à Pompone dans une parfaite solitude et un aussi grand loisir que nous en avons à Livry. MM. de Grignan, et moi, nous trouvâmes honnête de lui envoyer les paquets qui s'adressoient à lui, afin qu'il prît sa lettre ; et renvoyât les autres, ce qu'il fit ; et en même tems le courrier, qui étoit *Rencontre*, traversa tout droit à Saint-Germain, et porta à Parère ce que M. de Pompone lui renvoyoit. Cependant le vrai courrier avec les autres lettres, étoit conduit par l'Abbé de Grignan

dans tous les lieux où il falloit qu'il allât : il vous rendra compte de la manière dont ils ont été reçus. Pour moi, je m'offre à solliciter l'ordonnance; voilà tout ce que je puis faire pour le service de votre courrier, que nous renverrons tout le plutôt qu'il sera possible. M. de Pompone et Madame de Vins m'ont écrit tendrement sur ce que je leur mandois de mes sentimens : ils me disent qu'il leur faut dans cet abord le repos de la campagne; qu'ils s'en accommodent mieux que de Paris : je comprends fort bien cette fantaisie : quand je suis fâchée, il me faut Livry.

En vérité, je ne m'accoutume point à la chûte de ce Ministre; je le croyois plus assuré que les autres, parce qu'il n'avoit point de faveur. On dit qu'il y a près de deux ans qu'il étoit gâté auprès du Roi, qu'il étoit opiniâtre au Conseil, qu'il alloit trop souvent à Pompone, que cela lui ôtoit l'exactitude, et qu'en dernier lieu, ce courrier de Bavière, qui étoit arrivé le jeudi au soir, et dont il ne vint rendre compte que le samedi à cinq heures du soir, a été la dernière goutte qui a fait répandre le verre. Il se défend de cette faute, en disant qu'il falloit tout ce tems-là pour déchiffrer, et que si le courrier n'eût point paru, Sa Majesté n'eût point eu d'impatience; mais il étoit à M. Colbert, et il donna ses lettres; de sorte que les nouvelles étoient répandues, et le Roi n'avoit point ses lettres : tout cela étoit marqué dans l'ordre de la Providence : M. de Pompone n'a point d'autre vue que celle-là,

et c'est la seule qui puisse un peu calmer dans cette disgrâce.

Tout est bon à ceux qui sont heureux; tout a contribué à faire Mademoiselle de Vauvineux Princesse de Guéméné; *primo amor del cor mio;* c'est la raison que le mari donne à tout le monde. Toute cette affaire a été conduite avec tant de silence, qu'on n'en a rien su que dimanche matin. Ils avoient été mariés à minuit à Saint-Paul. Le Roi a été le premier dans cette confidence, il a signé au contrat; et n'ayant plus les raisons qu'il avoit, il y a deux ans, il a changé, et approuvé ce mariage. Il y a vingt-neuf personnes qui étoient nécessairement dans ce secret, et qui ont su se taire. On ne voyoit point ces mariés le lendemain, et le mardi, qui étoit hier, la mère et la fille sont allées à Rochefort voir la grand'mère, qui avoit envoyé toutes ses procurations, et qui les a reçues à merveilles. Il n'a point été question de beaux habits, ni d'étalage sur un lit; rien qu'une bonne Princesse de Guéménée, qui est assurément la plus grande Dame de France, et qui vivra fort bien avec cet homme, à qui elle croit, avec raison, être fort obligée. C'est un homme étrange, c'est un homme qui n'a point appris, comme vous, à vaincre dans sa jeunesse l'ennemi de la Trappe, il a mangé du sel toute sa vie, et ne sauroit s'en passer: trois mois de veuvage lui ont paru trois siècles; la spéculation ne lui dissipe point les esprits, tout est au profit du ménage, et sa tendresse est appuyée sur ce *solide*

inébranlable. Toute la famille de Laynes est enragée : « Comment ! trois mois après la mort de notre » fille ! il pleuroit encore tous les jours ; (*vous* » *voyez bien de quoi il pleuroit*) ; quoi ! sans nous » dire un mot ! qu'elle honte » ! J'ai soutenu que M. de Guémené avoit bien fait, et les femmes aussi ; l'un d'avoir suivi un goût honnête et raisonnable ; et elles, de n'avoir point fait battre le tambour : puisqu'elles avoient le Roi pour confident, à quoi servoit tout le reste ? Cette affaire m'a fait plaisir ; j'ai compris la joie de Madame de Vauvineux, non-seulement de l'affaire qui est grande au-delà de toute espérance, mais encore de la manière qui a épargné cent discours, cent dégoûts et cent mille francs de dépense, c'est-à-dire, beaucoup. N'est-il pas vrai, ma fille, que tout tourne à bien pour ceux qui sont heureux ? L'Evangile le dit, il faut le croire.

En vérité, j'ai eu bien de la peine pour vos affaires de Provence. Il a fallu que le bel Abbé ait présenté votre courrier, dont les dépêches ont été très-agréablement reçues. L'Abbé a parlé très-à-propos de l'envie qu'avoit la Provence de donner à M. le Coadjuteur une place dans l'Assemblée, mais qu'on ne vouloit rien entendre qu'on ne fût assuré de l'approbation de Sa Majesté, et qu'elle ne le crût capable de la servir dans cette Province. M. Colbert a écouté obligeamment, il a dit qu'il en parleroit au Roi, et qu'il ne doutoit pas, etc. Enfin, le bel Abbé a donné à tout cela un tour

admirable. Pa[illegible]re a promis de donner l'ordonnance pour le courrier, c'est-à-dire, cinq cents écus comme l'année passée. L'Abbé a bien plus de pouvoir en tout cela que moi : ainsi vous voyez clairement l'accablement d'affaires que vous me donnez, et le bel usage que je fais de toute ma bonne volonté. Me voilà précisément comme la *mouche* (1) ; je me mets sur le nez du cocher, je pousse la roue, je bourdonne, et fais cent sottises pareilles ; et puis je dis : *J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.* Je vais chez Messieurs de Grignan, j'écoute ce qu'ils me disent, j'approuve, je conseille ce qui est résolu ; en un mot, ma chère enfant, si vous ne m'aimez par d'autres raisons que par l'intérêt, je suis perdue. Je crois que mon fils est perdu aussi : votre lettre l'attendra ici : il n'est plus dans le bois des Rochers, il est en Basse-Bretagne : M. d'Harouïs l'attend à Nantes, et ce n'est pas sans beaucoup d'impatience, car il a des affaires ici.

On lit mille relations de la Reine d'Espagne. Elle est toute livrée à l'Espagne ; elle n'a conservé que quatre femmes-de-chambre Françoises. Le Roi la surprit comme elle se coiffoit, il ouvrit la porte lui-même ; elle voulut se jeter à genoux et lui baiser la main ; il la prévint, et lui baisa la sienne ; de sorte qu'ils étoient tous deux à genoux. Ils se marièrent sans cérémonie, et puis se retirèrent pour causer : la Reine entend l'espagnol : ils étoient habillés à l'espagnole. Ils arrivèrent à Burgos ; ils

(1) *Voy.* la Fable du *Cocher et de la Mouche*, par La Fontaine.

se

se couchèrent à huit heures, et furent au lit le lendemain matin jusqu'à dix. La Reine écrit de là à MONSIEUR, et lui mande qu'elle est heureuse et contente; qu'elle a trouvé le Roi bien plus aimable qu'on ne lui avoit dit. Le Roi est fort amoureux: la Reine a été très-bien conseillée, et s'est fort bien conduite dans tout cela : devinez par quels conseils? Par ceux de Madame de Grancey, car la Maréchale (*de Clérembault*) étoit immobile, ayant joint une dose de la gravité d'Espagne avec sa philosophie stoïcienne. C'est donc Madame de Grancey qui a fait le plus raisonnable personnage; aussi a-t-elle reçu de grandes louanges et de grands présens. Le Roi (*d'Espagne*) lui donne une pension de six mille francs qu'elle prendra sur Bruxelles; elle a un don de dix mille écus sur un avis que Los Balbasez lui donna, et pour dix mille écus de pierreries. Elle mande que l'âme de Madame de Fiennes * est passée en elle, qu'elle prend à toutes mains, et qu'elle s'y accoutumera si bien qu'elle s'ennuiera en France si on ne la traite comme en

* L'avidité de cette femme étoit insatiable, et elle l'avouoit avec une rare impudence. Elle disoit: (c'est Mademoiselle de Montpensier qui rapporte ses paroles) « Que les laquais sont » heureux! la mode de leur donner des étrennes dure toujours: » je voudrois l'être pour qu'on me donnât les miennes ». Elle fut chassée de la Cour en 1653. Pendant la maladie du Roi, elle avoit laissé voir sa joie et ses espérances de gouverner MONSIEUR, dont elle s'étoit emparée par les intrigues les moins délicates. Mais elle revint. On voit dans les Lettres de MADAME qu'elle l'y trouva bien établie et en possession de mordre sur tout le monde assez impunément.

Espagne. Toutes les Dames s'en retournent; on épargne une partie du chemin à la Maréchale, en la priant *absolument* de demeurer à Poitiers, où elle avoit été prise. Voilà un aussi furieux dégoût qu'on puisse en recevoir; elle a grand besoin de son mépris envers le genre humain pour soutenir cette disgrâce. C'est Madame d'Effiat (1) qui est Gouvernante déclarée; elle est remise avec son mari. Ecrivez donc, mon cher Comte, c'est votre amie; il faudroit quasi vous en faire des complimens.

La petite de Monchi n'a point eu la petite-vérole, c'étoit le pourpre dont Sanguin l'a guérie. Je crains que les civilités que vous êtes obligée de faire à Aix ne vous fatiguent : allez vous reposer dans votre cabinet; la solitude vous est quelquefois nécessaire : Mesdemoiselles de Grignan feront les honneurs. Pauline m'a écrit une lettre charmante; son style nous plaît beaucoup; Madame de la Fayette en oublia l'autre jour une vapeur, dont elle étoit suffoquée. Comment gouvernez-vous Roquesante, et toutes vos Dames que je connois? Vous me ravissez, en me *priant absolument* de vous donner cette écritoire; je ne crois pas que ces deux mots-là se soient jamais trouvés ensemble : vraiment, ma fille, vous m'avez bien réjouie de me la demander si nettement; je ne vous dis plus

(1) Marie-Anne Olivier de Leuville, Marquise d'Effiat, fut nommée Gouvernante des enfans de MONSIEUR, sur la démission de la Maréchale de Clérembault.

si c'étoit mon dessein ou non; quand je ne le voudrois pas, il faudroit bien en passer par-là, de la manière que vous le prenez. Il vaut donc mieux faire la chose de bonne grâce.

LETTRE 584.

A la même.

à Paris, vendredi 8 Décembre 1679.

C'EST quelque chose de rude, ma très-belle, que d'être fort loin des personnes que l'on aime beaucoup. Il est impossible, quelque résolution que l'on fasse, de n'être pas un peu alarmée des désordres de la poste. Je n'eus point de vos lettres mercredi; pour Dimanche, je ne m'en étonnai pas, car j'avois eu le courrier. J'envoyai chez MM. de Grignan, ils n'en avoient point non plus : j'y allai le lendemain, qui étoit hier; enfin, il vint une lettre de l'Archevêque, qui nous persuada que vous n'étiez pas plus malade qu'à l'ordinaire. Je passai à la poste pour avoir des nouvelles d'Aix; car les commerces de ces Messieurs vont mieux que les nôtres; mais je sus, par Madame Rouillé, que son mari (1), du 29, ne lui parloit point de vous, mais bien de la disgrâce de M. de Pompone que M. de Grignan venoit de lui apprendre. J'attends donc vos lettres de dimanche; je crois que j'en aurai deux. Je n'ai jamais mis en doute que vous ne m'ayez écrit, à

(1) Intendant de Provence.

moins que d'être bien malade : cette seule pensée, sans aucun fondement, fait un fort grand mal ; c'est une suite de votre délicate santé ; car, quand vous vous portiez bien, je supportois sans horreur les extravagances de la poste. En effet, quelle folie d'apporter d'Aix le paquet de Madame l'Intendante, et de laisser le mien ! Je vous écrivis mercredi une longue lettre ; si on vous la perd, vous ne comprendrez rien à celle-ci.

Par exemple, on verra la jeune Princesse de Guémené en parade à l'hôtel de Guémené ; vous ne sauriez ce que je veux dire ; mais supposant que vous savez le mariage de Mademoiselle de Vauvineux, je vous dirai qu'afin qu'il ne manque rien à son triomphe, elle y recevra ses visites quatre jours de suite. J'irai demain avec Madame de Coulanges ; car je fais toujours ce qui s'appelle visites, avec elle ou avec sa sœur. Nous fûmes hier, M. le Comte, chez vos amies de Neuville et d'Effiat ; elles reçoivent les complimens de la réconciliation et de la gouvernance (1). Cette d'Effiat étoit enrhumée, on ne la voyoit point, mais c'étoit tout de même ; la jeune Leuville faisoit les honneurs. Je leur fis vos complimens par avance, et les vôtres aussi, ma très-chère. On est bien étonné que Madame d'Effiat soit Gouvernante de quelque chose : tout est fort bien ; la Maréchale de Clérembault aura son paquet à Poitiers, c'est-à-dire, au même lieu où elle avoit reçu l'ordre de venir au

(1) *Voyez* la Lettre du 6 Décembre.

Palais-Royal : voilà le monde. Ne vous ai-je pas mandé les prospérités de Madame de Grancey, et comme elle revient accablée de présens? Elle eût embrâsé l'Espagne, si, comme on le disoit, elle y avoit passé l'hiver. Elle a mandé que l'âme prenante de Madame de Fiennes avoit passé heureusement dans son corps, et qu'elle prenoit à toutes mains.

On attend à la Cour le courrier de Bavière avec impatience; on compte les momens. Cela me fait souvenir de l'autre (*courrier*), qui a comblé la mesure des mauvais offices qu'on rendoit à notre pauvre ami : sans cette dernière aventure, il se fût remis encore dans les arçons; mais Dieu ne vouloit pas que cela fût autrement. Je vous ai mandé comme j'avois envoyé tous les gros paquets à Pompone avec celui de Madame de Vins : on renvoya à Saint-Germain ce qu'il falloit y renvoyer.

J'ai quelque impatience de savoir comme se porte et comporte la pauvre petite d'Adhémar. Je m'en vais lui écrire tout résolument : depuis que je me mets à différer, il n'y a plus de fin. Que vous dirai-je encore? il me semble qu'il n'y a point de nouvelles : on saura les Officiers de Madame la Dauphine, quand ce courrier sera revenu. Je crains pour votre santé ce tourbillon d'Aix; il est horrible, je m'en souviens : toutes ces allées et venues, qui n'étoient rien pour vous autrefois, sont présentement des affaires très-pénibles. Le Chevalier de Buous est ici; il me dit tant *que vous vous portez*

parfaitement bien; que vous êtes *plus belle que jamais;* que vous êtes *si gaie.* C'est trop, M. le Chevalier; un peu moins d'exagération, plus de vraisemblance, plus de détail, plus d'attention m'auroit fait plus de bien : il y a des yeux qui voient tout, et ceux qui ne voient rien m'impatientent. J'ai dit mille fois qu'on se porte toujours à merveilles pour ceux qui ne s'en soucient guère. Saint-Laurent me parle encore de l'excès de votre santé : hé, mon Dieu ! une petite lettre de Montgobert, qui regarde et qui connoît, me fait plus de plaisir que toutes ces perfections. Madame de Coulanges causa l'autre jour une heure avec Fagon chez Madame de Maintenon; ils parlèrent de vous : Fagon dit que votre grand régime devoit être dans les alimens; que c'étoit un remède que la nourriture; que c'étoit le seul qui le soutînt; que cela adoucissoit le sang, réparoit les dissipations, rafraîchissoit la poitrine, redonnoit des forces; et que quand on croit n'avoir pas digéré après huit ou neuf heures, on se trompe; que c'étoit des vents qui prenoient la place, et que si l'on mettoit un potage ou quelque chose de chaud sur ce que l'on croit son dîner, on ne le sentiroit plus, et l'on s'en porteroit mieux; que c'étoit une de vos grandes erreurs. Madame de Coulanges écouta, et retint tout ce discours, et voulut vous le mander : je m'en suis chargée, afin de vous conjurer, ma très-chère, d'y faire quelque réflexion, et d'essayer s'il dit vrai, et de mettre la conduite de votre santé, comme

votre seule et importante affaire, devant tout ce que vous appelez des devoirs. Si la pauvre Madame de la Fayette n'en usoit ainsi, elle seroit morte il y a long-tems; en sorte que c'est par ces pensées que Dieu lui donne qu'elle soutient sa triste vie; car, en vérité, elle est accablée de mille maux différens.

Je reçois dans ce moment votre paquet du 29 par un chemin détourné : voilà tout le commencement de ma lettre entièrement ridicule et inutile. Le voilà donc ce cher paquet, le voilà; vous avez très-bien fait de le déguiser et de le dépayser un peu. Je ne suis point du tout surprise de votre surprise, ni de votre douleur : ce que j'en ai senti, je le sens encore tous les jours. Vous m'en parlerez long-tems avant que je vous trouve trop pleine de cette nouvelle; elle ne sera pas sitôt oubliée de beaucoup de gens; car pour le torrent, il va comme votre Durance quand elle est endiablée; mais elle n'entraîne pas tout avec elle. Vos réflexions sont si tendres, si justes, si sages et si bonnes, qu'elles mériteroient d'être admirées de quelqu'un qui valût mieux que moi.

Vous avez raison, la dernière faute (*de M. de Pompone*) n'a point fait tout le mal, mais elle a fait résoudre ce qui ne l'étoit pas encore. Un certain homme (*Louvois*) avoit donné de grands coups depuis un an, espérant tout réunir : mais on bat les buissons, et les autres (*Colbert*) prennent les oiseaux; de sorte que l'affliction n'a pas été

médiocre, et a troublé entièrement la joie intérieure de la fête * : m'entendez-vous bien? C'est donc un *mat* qui a été donné, lorsqu'on croyoit avoir le plus beau jeu du monde, et rassembler toutes ses pièces ensemble. Il est donc vrai que c'est la dernière goutte d'eau qui a fait répandre le verre : ce qui nous fait chasser notre portier, quand il ne nous donne pas un billet que nous attendons avec impatience, a fait tomber du haut de la tour, et on s'est bien servi de l'occasion. Personne ne croit que le nom (*d'Arnauld*) y ait eu part; peut-être aussi qu'il y est entré pour sa vade. Un homme me disoit l'autre jour : c'est un crime que *sa signature;* et je dis, oui, c'est un crime pour *eux* de signer et de ne pas signer **. Je n'ai rien entendu de cet écrit insolent dont vous me parlez. Je crois qu'on ne se défie point de la discrétion de ceux qui savent les secrets : rien n'est égal à leur sagesse, à leur vertu, à leur résignation, à leur courage. Je crois que dans la solitude où M. de Pompone est encore pour quelques jours, il communiquera toutes ses perfections à toute sa famille. J'ai fait tenir votre paquet à la belle-sœur (*Madame de Vins*), en envoyant les paquets, comme je vous l'ai mandé : je m'en vais encore y renvoyer ceux que je viens de recevoir.

Adieu, ma très-chère. Vous êtes trop bonne de faire attention à la douleur que me donne mon

* La noce de Mademoiselle de Louvois.

** Les Jansénistes ne vouloient point *signer* le Formulaire.

inutilité pour votre service; quelque tour que j'essaie d'y donner, j'en suis humiliée; mais vous ne laisserez pas de m'aimer, vous m'en assurez, et je le crois: je penserois comme vous, si j'étois à votre place; cette manière de juger est fort sûre.

LETTRE 585.

A la même.

à Paris, mercredi 13 Décembre 1679.

PARLONS-EN tant que vous voudrez, ma très-chère, vous aurez vu par toutes mes lettres, que je traite ce chapitre très-naturellement, et qu'il me seroit difficile de m'en taire, puisque j'y pense très-souvent, et que, si j'ai un degré de chaleur moins que vous pour la belle-sœur, j'en ai aussi bien plus que vous pour le beau-frère. Les anciennes dates, les commerces, les liaisons, me font trouver dans cette occasion plus d'attachement que je ne pensois en avoir. Ils sont encore à la campagne: je vous envoie deux de leurs billets qu'ils m'écrivirent en me renvoyant vos paquets. Voilà l'état où ils sont; se peut-il rien ajouter à la tendresse et à la droiture de leurs sentimens? Mon estime et mon amitié pour eux sont augmentées par leur malheur: je suis assez persuadée que le nôtre à contribué à leur disgrâce. Jettez les yeux sur tous nos amis, et vous trouverez vos réflexions fort justes. Il y auroit bien des choses à dire sur toute cette affaire. Je crois vous avoir fait entendre que depuis

long-tems on faisoit valoir les minuties : cela avoit formé une disposition qui étoit toujours fomentée dans la pensée d'en profiter, et la dernière faute impatienta et combla cette mesure : d'autres se servirent sur-le-champ de l'occasion, et tout fut résolu en un moment. Voici les faits : un courrier attendu avec impatience, étoit arrivé le jeudi au soir; M. de Pompone donne tout à déchiffrer, et c'étoit une affaire de vingt-quatre heures. Il dit au courrier de ne point paroître; mais comme le courrier étoit à celui qui l'envoyoit, il donna les lettres à la famille : cette famille, c'est-à-dire, le frère, dit à Sa Majesté ce qu'on mandoit de Bavière; l'impatience prit de savoir ce qu'on déchiffroit; on attendit donc le jeudi au soir, le vendredi tout le jour, et le samedi jusqu'à cinq heures du soir. Vraiment quand M. de Pompone arriva, tout étoit fait; et le matin encore l'affaire n'étoit pas désespérée; il étoit chez lui à la campagne, persuadé qu'on ne sauroit rien; il y reçut des déchiffremens le soir du vendredi, il partit le samedi matin à dix heures; mais il étoit trop tard. Et voilà la raison, le prétexte, et tout ce qu'il vous plaira; car il est certain que soit cela, soit autre chose, on auroit enfin renversé cette fortune qui ne tenoit plus à rien. Mais le plaisant de cette affaire, c'est que celui qui avoit ce dessein (*Louvois*), n'en a pas profité, et a été plus affligé qu'on ne peut croire. Notre ami demanda s'il ne pourroit point voir Sa Majesté, et se justifier à son maître de sa

conduite: on lui dit qu'il n'étoit pas à propos présentement; que sa fidélité étoit assez connue, qu'elle n'étoit nullement attaquée, et que dans quelque tems, il pourroit avoir cette satisfaction. Il écrivit sa surprise, son désespoir, d'avoir pu déplaire; représenta huit enfans sans nul bien : voilà où tout en est demeuré : on causeroit long-tems là-dessus; mais de si loin, c'est assez, et peut-être trop.

Vous avez donc fait quelque attention au pays de ces deux Conseillers Bourguignons, *c'est le pays de ma mère :* il me semble que celui qui connoît M. de Berbisi, l'emporte un peu. Mais M. de Condom, qui vous aime et que j'honore, me revient aussitôt dans l'esprit, et je ne sais bonnement que vous dire, *fais ce que du voudras.* C'est ce que j'ai dit à mon fils sur tous les congés qu'il m'a demandés pour faire des visites en Basse-Bretagne; j'ai toléré ce que je ne pouvois empêcher. Il y a un mois qu'il est chez Tonquedec, je ne sais où lui écrire; il ne veut point de mes lettres; en feriez-vous autant ? Il fait enrager M. d'Harouïs, qui l'attend à Nantes pour s'en revenir avec lui à Paris: je les admire tous deux, l'un d'être si bon et si obligeant, et l'autre d'en abuser inhumainement. Je ne sais si l'objet aimé ou point aimé, est avec lui; tout cela se démêlera, je crois, avant la fin de l'année. Voilà une de ses lettres, il est à Nantes; et après avoir bien fait attendre M. d'Harouïs, il le laisse partir sans pouvoir le suivre, à cause des affaires qu'il faut qu'il fasse au Buron : je me

doutois bien de cette belle conduite. Il me parle fort de son cher pigeon, et vous aime beaucoup mieux, dit-il, que toutes ses maîtresses; je ne sais si vous devez être contente. Soyez-le du moins de Madame de la Fayette, qui m'a tantôt parlé de vous d'une manière à l'embrasser. Nous saurons bientôt ceux qui sont nommés pour Madame la Dauphine; c'est à l'arrivée de ce dernier courrier qu'on les déclarera. Il y en a qui disent que Madame de Maintenon sera placée d'une manière à surprendre; ce ne sera pas à cause de *Quanto*, car c'est la plus belle haine de nos jours; elle n'a vraiment besoin de personne que de son bon esprit.

Vous me faites pitié, en vérité, de nous demander des oranges; c'est une étrange dégradation que de les voir gelées en Provence; le soleil, au moins ne l'est pas: vous me parlez d'une douceur du mois de Mai qui me console. J'ai vu Mademoiselle de Méri; elle a fait l'effort de venir voir ce joli appartement: il ne lui plaît pas; c'est un malheur. Elle est toujours très-languissante; les agitations de son petit ménage sont sans fin; je n'eusse jamais cru qu'une telle bagatelle eût pu l'occuper si uniquement. M. et Madame de Mêmes sortent d'ici; ils ont recommencé sur nouveaux frais à parler de vous et de Grignan avec entêtement; votre bonne maison et vos beaux titres, Pauline et ses charmes, votre musique, votre terrasse, votre politesse, tout cela finit par une prière instante et réitérée de vous assurer tous deux de leurs très-

humbles services, respects, amitiés, reconnoissance; enfin, je n'ai jamais vu des gens si vifs sur votre sujet : je me suis chargée de tout, et je m'en acquitte. On vient de nous dire que c'est M. de Richelieu qui sera Chevalier d'honneur; Madame sa femme, Dame d'honneur de Madame la Dauphine; Madame de Créqui, celle de la Reine; je crois assez tout cela : on les déclarera plus positivement dans quelques jours.

Je voudrois pouvoir vous décrire un écran que M. le Cardinal d'Estrées a donné à Madame de Savoie (1) en forme de *Sapate* (2), et dont Madame de la Fayette a pris tout le soin et donné le dessin. Vous savez que Madame de Savoie ne souhaite au monde que l'accomplissement du mariage de son fils avec l'Infante de Portugal; c'est l'évangile du jour. Cet écran est d'une grandeur médiocre : d'un côté du tableau, c'est Madame Royale peinte en miniature, fort ressemblante, et environ grande comme la main, accompagnée des Vertus, avec ce qui les caractérise : cela fait un grouppe fort beau et très-bien entendu. Vis-à-vis de la Princesse

(1) Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, mère de Victor-Amédée-François, Duc de Savoie, depuis Roi de Sicile en 1713, et Roi de Sardaigne en 1720.

(2) C'est le nom d'une espèce de fête inventée par les Espagnols, qui la célèbrent tous les ans le 5 de Décembre. Elle a passé depuis en Savoie, où Catherine d'Espagne, femme de Charles-Emmanuel, Duc de Savoie, introduisit l'usage du *Sapate*, que l'on y a conservé. Cet usage consiste à faire des présens, sans donner à connoître de quelle part ils viennent.

est le jeune Prince, beau comme un ange, d'après nature aussi, entouré des Jeux et des Amours; cette petite troupe est fort agréable. La Princesse montre à son fils, avec la main droite, la mer et la ville de Lisbonne. La Gloire et la Renommée sont en l'air, et l'attendent avec des couronnes. Sous les pieds du Prince, on lit ces mots de Virgile :

Matre deâ, monstrante viam.

Rien n'est mieux imaginé. L'autre côté de l'écran est d'une très-belle et très-riche broderie d'or et d'argent. Le pied est de vermeil doré, très-riche et très-bien travaillé. Les clous qui attachent le galon, sont de diamans; la cheville qui retient l'écran est de diamans aussi. Le haut du bâton est la couronne de Savoie, toute de diamans. Enfin, ce présent est tellement riche, agréable et dans le sujet, que tous les sapates en seront effacés. On fera trouver ce joli écran devant le feu, afin que Madame Royale sortant de son cabinet, ait tout le plaisir de la surprise. Ah, ma fille! Voilà des présens, comme j'aimerois à pouvoir en faire : je ne sais si je vous ai bien représenté celui-là.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018